

The Project Gutenberg EBook of Ma captivite en Abyssinie, by Dr. Henri Blanc

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Ma captivite en Abyssinie
...sous l'empereur Theodoros

Author: Dr. Henri Blanc

Release Date: September, 2005 [EBook #8876]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on August 21, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO Latin-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MA CAPTIVITE EN ABYSSINIE *****

Produced by Joshua Hutchinson, Marc D'Hooghe and the Project Gutenberg Distributed Proofreaders.

MA CAPTIVITE EN ABYSSINIE SOUS L'EMPEREUR THEODOROS

PAR

LE DR H. BLANC

CHIRURGIEN DE L'ARMEE ANGLAISE AUX INDES

Ouvrage traduit de l'anglais par Madame ARBOUSSE-BASTIDE

[Illustration: VUE DE MAGDALA]

AVEC DES DETAILS SUR L'EMPEREUR THEODOROS

SA VIE, SES MOEURS, SON PEUPLE, SON PAYS

PREFACE DE L'AUTEUR

J'entreprends la tache d'ecrire le recit de notre captivite en Abyssinie, afin de satisfaire la curiosite naturelle qui m'a ete temoignee par un grand nombre de connaissances et d'amis desireux d'obtenir des details tant sur les causes memes de cette captivite que sur la maniere dont nous avons ete traitees, les evenements de notre vie quotidienne, et le caractere et les habitudes de l'empereur Theodoros.

J'ai essaye de donner une esquisse exacte de la carriere de ce souverain, ainsi qu'une description de son pays et de son peuple. J'ai parle encore de ses amis et de ses ennemis.

Afin de familiariser davantage le lecteur avec le sujet, j'ai juge necessaire de dire quelques mots des Europeens qui ont joue un role dans cet etrange imbroglio de _l'affaire abyssinienne_. Ces diverses informations m'ont ete fournies soit par mon experience personnelle et les evenements survenus pendant ma captivite, soit par les communications de certains indigenes bien informes. J'ai eu, pour preparer ce travail, les loisirs forces de plusieurs mois de prison.

Les souffrances des captifs abyssiniens seront toujours associees, dans les annales britanniques, au succes triomphant de l'expedition si habilement organisee par le commandant lord Napier _de Magdala_. Ce dernier titre, donne a l'honorable general anglais, a ete le digne couronnement d'une longue et glorieuse carriere.

MA CAPTIVITE EN ABYSSINIE

L'empereur Theodoros.--Son elevation a l'empire et ses conquetes.--Son armee et son administration.--Causes de sa chute.--Sa personne et son caractere.--Sa famille et sa vie privee.

Lij-Kassa, plus connu sous le nom de l'empereur Theodoros, etait ne dans le Kouara, vers l'an 1818. Son pere etait un noble d'Abyssinie, et son oncle, le celebre Dejatch Comfou, pendant plusieurs annees, avait gouverne les provinces de Dembea, Kouara, Ischelga, etc., etc. A la mort de son oncle, Lij-Kassa fut nomme par la mere de Ras-Ali, Waizero Menen, gouverneur de Kouara. Mais mecontent de ce poste qui n'offrait qu'un petit champ a son ambition, il se degagea de son serment et occupa la ville de Dembea, capitale de la province de ce nom. Plusieurs generaux furent envoyes pour chatier le jeune soldat; mais tantot il evitait leurs poursuites et tantot battait leurs troupes. Toutefois sur la promesse solennelle qu'il serait bien recu, il revint au camp de Ras-Ali. Ce chef tres-bienveillant, mais faible, eut la pensee de rattacher a sa cause le jeune chef rebelle en lui donnant sa fille Tawaritch, qui etait d'une grande beaute. Lij-Kassa revint a Kouara et pendant quelque temps parut fidele a sa souveraine. Il fit plusieurs expeditions de pillage dans le bas pays, mit a feu et a sang les huttes des Arabes, et revint toujours de ces expeditions trainant apres lui des bandes de prisonniers et d'esclaves, et des troupeaux de betail.

Les succes de Kassa, le courage qu'il manifesta en toute occasion, la vie sobre qu'il menait et l'affection qu'il montrait a ceux qui servaient sa cause, rassemblerent bientot autour de lui une bande de vagabonds hardis et entreprenants. D'un caractere ambitieux, il forma des lors le projet de se tailler un empire dans ces plaines si fertiles qu'il avait si souvent devastees. Eleve dans un couvent, il avait etudie les sujets theologiques, mais il s'etait particulierement rendu familiere l'histoire de l'Abyssinie. Son education, superieure a celle de son entourage, exerca une grande influence sur son avenir. Tous ses rapports avec les autres hommes avaient un caractere religieux, et il etait profondement penetre de l'idee, que la race musulmane ayant, depuis des siecles, empiete sur les pays chretiens, le but de sa vie devait etre desormais le retablissement de l'ancien empire d'Ethiopie. Sollicite a la fois par son ambition et son fanatisme, il s'avanca dans la direction de Kedaref, a la tete de 16,000 guerriers; mais il connut bientot la superiorite d'une petite troupe bien armee et bien conduite, sur de nombreuses bandes indisciplinees. Pres de Kedaref, il se trouva face a face avec ses mortels ennemis, les Turcs, qui n'etaient qu'une poignee, mais encore trop nombreux pour lui; car, au premier choc, ses soldats furent demoralises et battus. Il dut, pour quelque temps au moins, renoncer a son reve cheri.

Au lieu de retourner au siège du gouvernement, il fut obligé, à cause d'une grave blessure reçue pendant le combat, de s'arrêter sur les frontières du Dembea. De son camp, il informa sa belle-mère de l'état dans lequel il se trouvait, la priant de lui envoyer une vache (salaire exigé par les docteurs abyssiniens). Waizero Menen, qui avait toujours détesté Kassa, saisit avec empressement l'occasion que lui offrait l'humble condition dans laquelle ce dernier était tombé pour abaisser son orgueil, et au lieu d'une vache, elle lui fit parvenir un petit morceau de viande, accompagné d'un message insultant. Près de la couche du chef blessé, se tenait la courageuse compagne qui avait partagé ses infortunes, la femme qu'il aimait. À l'ouïe du message ironique de la reine, son sang bouillant de Galla s'enflamma et elle fut prise d'une grande indignation. Elle se leva et dit à Kassa qu'elle aimait les braves, mais qu'elle détestait les poltrons, et qu'elle ne resterait pas auprès de lui s'il ne vengeait cette insulte dans le sang. Ces paroles passionnées tombèrent dans des oreilles bien préparées pour les recevoir, et la soif de la vengeance pénétra dans le cœur de Kassa. Aussitôt qu'il eut recouvré assez de forces, il retourna à Kouara et se proclama ouvertement indépendant.

Ras-Ali lui enjoignit une seconde fois de rentrer à sa cour; mais la sommation fut renvoyée avec un refus cruel. Plusieurs officiers furent expédiés pour forcer Kassa à se soumettre, mais le jeune commandant battit facilement tous ces envoyés; tandis que leurs compagnons d'armes, charmés par les manières insinuates du jeune chef et aléchés par ses splendides promesses, s'enrolaient sous les drapeaux de Kassa. La femme de ce dernier exerçait toujours une grande influence sur lui, lui montrant qu'il pouvait aisément s'emparer du pouvoir suprême; et, comme il hésitait encore, elle le menaça de l'abandonner. Kassa ne résista pas plus longtemps; il marcha vers Godjam, entraînant tout sur son passage. La bataille de Djisella, livrée en 1853, décida du sort de Ras-Ali. Son armée était à peine engagée qu'une terreur panique saisit ses soldats, et Ras-Ali abandonna le champ de bataille avec un corps de 500 cavaliers, tandis que le reste de ses troupes allait grossir les rangs du conquérant. Au bout de peu d'années, de Shoa à Metemma, de Godjam à Bagos, tout tremblait devant l'empereur Théodoros et obéissait à son commandement. Pour consacrer son nouveau titre, il désira se faire couronner; ce fut après la bataille de Deraskie, livrée en février 1855, qui lui soumettait le Tigre et réduisait son plus formidable ennemi Dejatch Oubie. Après cette nouvelle victoire, Théodoros tourna ses armes redoutées contre les Wallo-Gallas; il occupa lui-même Magdala; il ravagea et détruisit si complètement les riches plaines des Gallas, qu'en désespoir de cause, plusieurs des chefs de ces tribus entrèrent dans les rangs de son armée et tournèrent leurs armes contre leurs concitoyens. Non-seulement, le nouvel empereur voulait venger la longue oppression des chrétiens depuis si longtemps victimes des fréquentes incursions des Gallas, mais il voulait aussi humilier l'esprit hautain de ces hordes. Malheureusement, au faite de son ambition, il perdit sa courageuse et bien-aimée femme. Il sentit profondément son malheur. Elle avait été son fidèle conseiller, la compagne inséparable de sa vie aventureuse, l'être qu'il avait le plus aimé; et tant qu'il vécut, il chérit sa mémoire. En 1866, un de ses

partisans m'ayant supplie, en sa presence, de demeurer quelques jours aupres de sa femme mourante, Theodoros baissa la tete et pleura au souvenir de la sienne morte depuis plusieurs annees et qu'il avait aimee si profondement.

La carriere de Theodoros peut se diviser en trois periodes distinctes: la premiere, de son enfance jusqu'a la mort de sa premiere femme; la seconde, depuis la chute de Ras-Ali jusqu'a la mort de M. Bell; la troisieme depuis ce dernier evenement jusqu'a sa propre mort. La premiere periode que nous avons decrite fut la periode des promesses; la seconde, qui s'etend de 1853 a 1860, renferme bien des choses louables dans la conduite de l'empereur, quoique plusieurs de ses actions soient indignes de la premiere partie de sa carriere. De 1860 a 1866, il semble avoir abandonne petit a petit toute retenue, au point de se rendre remarquable par sa luxure et ses cruautes inutiles. Ses principales guerres, pendant la seconde periode, furent dirigees contre Dejatch Goscho-Beru, gouverneur de Godjam, contre Dejatch-Oubie, qu'il vainquit, ainsi que nous l'avons deja raconte a la bataille de Deraskie, et enfin contre les Wallo-Gallas. Toutefois, il se montra encore magnanime, et bien qu'il fit prisonniers plusieurs chefs importants, il leur promit de les relacher aussitot que son empire serait entierement pacifie.

En 1860, il marcha contre son cousin Garad, le meurtrier du consul Plowden, et il eut les honneurs de la journee; mais il perdit son meilleur ami et son conseiller, M. Bell, qui sauva la vie de l'empereur en sacrifiant la sienne. En janvier 1861, Theodoros s'avanca avec des forces accablantes contre un puissant rebelle, Agau Negoussie, qui s'etait rendu maitre de tout le nord de l'Abyssinie; par son habile et intelligente tactique, il abattit son adversaire, mais il ternit sa victoire par d'horribles cruautes et par des violations de la foi juree. Il fit couper les pieds et les mains a Agau Negoussie, et quoique celui-ci ait souffert encore bien des jours, le cruel empereur lui refusa toujours une goutte d'eau pour rafraichir ses levres enfievrees. Sa cruelle vengeance ne s'arreta pas la. Plusieurs des chefs compromis, qui s'etaient soumis sur la promesse solennelle d'une amnistie, furent livres aux mains du bourreau ou envoyes charges de chaines pour languir toute leur vie dans quelque prison de province. Pendant pres de trois ans, l'autorite de Theodoros fut reconnue par tout le pays. Une petite poignee de rebelles s'etaient bien leves ici et la, mais a l'exception de Tadla Gwalu, qui ne put etre chasse de sa forteresse, dans le sud du Godjam, tous les autres ne furent que de peu d'importance et ne troublèrent nullement la tranquillite de son regne.

Quoique conquerant et doue du genie militaire, Theodoros fut mauvais administrateur. Pour attacher de nouveaux soldats a sa cause, il leur prodigua d'immenses sommes; il fut alors force d'imposer a ses sujets des impots exorbitants, epuisant ainsi le pays de ses dernieres ressources, afin de satisfaire ses rapaces compagnons. A la tete d'une puissante armee, effraye a la pensee de congedier tous ses hommes, il se sentit entraine a etendre ses conquetes. Le reve de ses plus jeunes ans devint une idee fixe, et il se crut appele de Dieu a retablir,

dans sa première grandeur, le vieil empire éthiopien.

Il ne pouvait toutefois oublier qu'il était incapable de se battre, avec les forces dont il disposait, contre les troupes bien armées et disciplinées de ses ennemis; il se souvenait trop bien de sa défaite à Kedaref; il songea donc à obtenir ce qu'il désirait par la diplomatie. Il avait appris par M. Bell, M. Plowden et d'autres étrangers, que la France et l'Angleterre étaient fières de la protection qu'elles accordaient aux chrétiens dans toutes les parties du monde. Il écrivit alors aux souverains de ces deux pays, les invitant à se joindre à lui dans une croisade contre la race musulmane. Quelques passages choisis de sa lettre à la reine d'Angleterre prouvent l'exactitude de cette assertion: "Par son pouvoir (le pouvoir de Dieu), j'ai réduit les Gallas. Mais quant aux Turcs, je leur ai enjoint de quitter le pays de mes ancêtres. Ils refusent." Il mentionne la mort de M. Plowden et de M. Bell, et il ajoute: "J'ai exterminé leurs ennemis (ceux qui avaient tué ces deux messieurs). Par la puissance de Dieu, ce qui me reste à gagner: c'est votre amitié." Il conclut en disant: "Voyez combien les mahométans oppriment les chrétiens!"

L'armée de Théodoros à cette époque était composée de cent à cent cinquante mille hommes, et si l'on compte quatre serviteurs par soldat, son camp devait se composer environ de cinq à six cent mille personnes. En admettant que la population de l'Abyssinie fut de 3 millions d'âmes, il fallait donc qu'un quart de cette population fut payée, nourrie, vêtue par le reste des habitants.

Pendant quelques années, le prestige de Théodoros était tel, que cette terrible oppression fut tranquillement acceptée; à la fin cependant les paysans, à moitié affamés et à demi-vêtus, trouvant qu'avec tous leurs sacrifices ils étaient loin de satisfaire à l'accroissement journalier des exigences d'un si terrible maître, abandonneront leurs plaines fertiles, et, sous la conduite de quelques-uns des chefs qui restaient encore, ils se retirèrent sur les plateaux élevés ou s'enfermèrent dans des vallées perdues. À Godjam, Walkait, Shoa et dans le Tigre, la rébellion éclata simultanément. Théodoros avait abandonné depuis quelque temps son idée de conquête à l'étranger, et il avait fait tout son possible pour écraser l'esprit de rébellion de son peuple. Tandis que les provinces rebelles étaient mises à pillage, les paysans, protégés par leurs hautes montagnes, ne purent être attaqués; ils attendirent tranquillement le départ de l'envahisseur, et puis retournèrent à leurs huttes désolées, cultivant juste ce qu'il leur fallait pour vivre. C'est ainsi que, à quelques exceptions près, les paysans évitèrent la vengeance terrible de leur nouvel empereur. Son armée eut bientôt à souffrir de cette façon de guerroyer. Le nombre des provinces à dévaster diminuait d'année à année; une grande famine éclata; d'immenses territoires, tels que ceux de Dembea, de Gondar, le grenier et le centre de l'Abyssinie, après avoir été pillés, ne furent plus cultivés. Les soldats, autrefois bien entretenus, rôdaient maintenant à demi affamés et mal vêtus, ayant perdu toute confiance dans leurs chefs, les desertions devinrent nombreuses, et plusieurs retournèrent dans leurs provinces natales se joindre au nombre des mécontents.

La chute de Theodoros fut plus rapide que son elevation. Il ne fut jamais vaincu sur le champ de bataille; car depuis l'exemple de Negoussie, personne n'osa lui resister; mais il etait impuissant contre la passivite et la tactique a la Fabius de leurs chefs. Ne se fixant jamais, toujours en marche, son armee diminuait de force de jour en jour. Il allait de province en province, mais en vain: tout disparaissait a son approche. Il n'y avait pas d'ennemis; mais il n'y avait pas de nourriture! A la fin, pousse a la derniere extremite, il n'eut d'autre alternative, pour conserver quelques restes de son ancienne armee, que de piller les provinces qui lui etaient restees fideles.

Lorsque je rencontrai pour la premiere fois Theodoros, en janvier 1866, il devait avoir environ quarante-huit ans. Il avait le teint plus noir que la plupart de ses concitoyens, le nez legerement courbe, la bouche grande et les levres si minces, qu'elles etaient a peine visibles. De taille moyenne, bien pris, vigoureux plutot que musculoux, il excellait dans les exercices a cheval, dans l'usage de la lance, et a pied fatiguait ses plus hardis compagnons. L'expression de ses yeux noirs, a demi fermes, etait etrange; s'il etait de bonne humeur, cette expression etait tendre, accompagnee d'une douce timidite de gazelle, qui le faisait aimer; mais lorsqu'il etait en colere, ses yeux farouches et injectes de sang semblaient lancer du feu. Dans ses moments de violente passion, sa personne entiere etait effrayante: son visage noir prenait une teinte cendree, ses levres minces et comprimees ne tracaient qu'une ligne legere autour de sa bouche, ses cheveux noirs se herissaient, et sa maniere d'agir tout entiere etait un terrible exemple de la plus sauvage et de la plus ingouvernable fureur.

De plus, il excellait dans l'art de tromper ses compagnons. Peu de jours avant sa mort, quand nous le rencontrames, il avait encore toute la dignite d'un souverain, l'amabilite et la bonne education du gentleman le plus accompli. Son sourire etait si attrayant, ses paroles etaient si douces et si persuasives, qu'on ne pouvait croire que ce monarque si affable fut un fourbe consommé.

Il ne commit jamais un meurtre, soit par tromperie soit par cruauté, sans alleguer quelque excuse specieuse, de maniere a faire croire que, dans toutes ses actions, il ne se laissait guider que par la justice. Par exemple, il pilla Dembea, parce que ses habitants etaient trop favorables aux Europeens, et Gondar, parce qu'un de nos envoyes avait ete trahi par les habitants de cette ville. Il detruisit Zage, grande et populeuse cite, _parce qu_'il pretendait qu'un pretre de cette ville avait ete grossier a son egard. Il fit charger de chaines son pere adoptif, Cantiba Hailo, _parce qu_'il avait pris a son service une servante que lui, Theodoros, avait renvoyee. Tesemma Engeddah, chef hereditaire de Gahinte, encourut sa disgrâce _parce que_, apres une bataille contre les rebelles, il s'etait montre trop severe; tandis que notre geolier en chef fut pris au milieu du camp et jete dans les fers, _parce qu_'il avait ete autrefois l'ami du roi de Shoa. Je pourrais encore citer cent exemples de son hypocrisie habituelle.

Quant a nous, il nous arretera sous pretexte que nous n'avions pas amene les premiers captifs avec nous. M. Stern fut presque tue, simplement pour avoir porte la main a son visage, et il emprisonna le consul Cameron pour etre alle chez les Turcs, au lieu de lui avoir rapporte une reponse a sa lettre.

Theodoros avait tous les gouts du Bedouin rodeur. Il aimait la vie des camps, l'air libre de la plaine, l'aspect de son armee gracieusement campee autour d'une colline qu'il avait lui-meme choisie; et il preferait au palais que les Portugais avaient erige a Gondar pour un roi plus sedentaire que lui, les delices des courses imprevuees pendant les magnifiques et fraiches nuits de l'Abyssinie. Sa maison etait parfaitement reglee; le meme esprit d'ordre qui lui avait fait introduire comme une sorte de discipline dans son armee, se montrait aussi dans l'arrangement de ses affaires domestiques. Chaque departement etait sous le controle d'un chef qui etait directement responsable devant l'empereur de tout ce qui dependait du departement qui lui etait confie. Parmi ses officiers, tous hommes de position elevee, les uns etaient les surintendants des cuisiniers, des femmes qui preparaient les grands et insipides pains de l'Abyssinie, des porteuses de bois et des porteuses d'eau, etc. D'autres, appeles Balderas, avaient la surveillance des haras royaux, les Azages, celle des serviteurs; les Bedjerand, du tresor, des approvisionnements, etc. Il y avait encore les Agafaris ou introducteurs, les Likamaquas ou chambellans; l'Afa-Negus ou bouche du roi etait l'interprete.

Une chose etrange, c'est que Theodoros preferait pour son service personnel, ceux qui avaient servi des Europeens. Son laquais, le seul qui soit reste avec lui jusqu'a la fin, avait ete serviteur de Barroni, vice-consul a Massowah. Un autre, un jeune homme nomme Paul, etait un ancien serviteur de M. Walker, d'autres encore avaient ete au service de MM. Plowden, Bell et Cameron. A l'exception de son valet, qui etait assidument aupres de lui, les autres, quoique demeurant dans la meme enceinte, etaient plus specialement charges du soin de ses fusils, de ses sabres, de ses lances, de ses boucliers, etc. Il avait aussi autour de lui un grand nombre de pages; non pas, je crois qu'il reclamait souvent leur presence; mais c'etait un honneur qu'il donnait aux chefs auxquels il confiait certains commandements ou le gouvernement de quelque province eloignee. Tout le service de la maison etait confie a des femmes. Elles cuisaient, elles charriaient l'eau et le bois, elles nettoyaient la tente ou la hutte de Theodoros, selon qu'elles en avaient besoin. La plupart d'entre elles etaient des esclaves, qu'il avait enlevees a un marchand d'esclaves, au temps meme ou il faisait de vaillants efforts pour mettre un terme a la traite des noirs. Une fois par semaine, ou plus souvent selon le cas, un officier superieur et son regiment avaient l'honneur de proceder, dans le ruisseau le plus rapproche, au lavage du linge de l'empereur, ainsi qu'a celui de la maison imperiale. Personne, pas meme le plus petit page, ne pouvait, sous peine de mort, penetrer dans son harem. Il avait un grand nombre d'eunuques, la plupart etaient des Gallas; des soldats ou des chefs qui avaient subi la mutilation que les Gallas infligent a leurs ennemis blesses. La reine, ou la favorite du moment, avait une tente ou une maison a elle; et plusieurs eunuques la

servaient; la nuit venue, ces serviteurs couchaient a la porte de sa tente, et etaient responsables de la vertu de la dame confiee a leur soin. Quant a ses autres femmes, qui furent autrefois l'objet de ses vives et passageres affections, delaissees maintenant, elles etaient entassees dix ou vingt ensemble dans la meme tente ou la meme hutte. Un ou deux eunuques et quelques femmes esclaves, etaient tout ce qu'il accordait a ces pauvres abandonnees.

Theodoros etait plus bigot que religieux. Avant tout, il etait superstitieux, et cela a un degre incroyable pour un homme si superieur a tous ses concitoyens. Il avait toujours avec lui plusieurs astrologues, qu'il consultait dans toutes les occasions importantes, surtout avant d'entreprendre ses expeditions, et dont l'influence sur lui etait etonnante. Il haissait les pretres, meprisait leur ignorance, dedaignait leurs doctrines et se raillait des histoires merveilleuses contenues dans leurs ouvrages; et pourtant il ne se mettait jamais en marche sans se faire accompagner d'une tente-eglise, d'une armee de pretres, de desservants, de diacres, et ne passait jamais devant une eglise sans en baiser le seuil.

Quoiqu'il sut lire et ecrire, jamais il ne s'abaissa a correspondre personnellement avec quelqu'un; mais il se faisait toujours accompagner par plusieurs secretaires auxquels il dictait ses lettres; sa memoire etait si prodigieuse qu'il pouvait dicter une reponse a une lettre recue des mois et meme des annees auparavant, ou discourir sur des sujets ou des evenements arrives dans un passe tres-eloigne.--Supposons-le en campagne. Sur une colline eloignee s'eleve une petite tente en flanelle rouge: c'est la que Theodoros a fixe sa demeure et celle de sa maison: A sa droite est l'eglise; pres de sa tente celle de la reine, ou de la favorite du jour. Puis a cote, une autre tente destinee a sa precedente favorite, qui voyage avec lui jusqu'a ce qu'une occasion favorable s'offre pour l'envoyer a Magdala, ou des centaines d'entre elles sont retenues prisonnieres, s'occupant a filer du coton pour les _shamas_[1] de leur maitre et pour leurs propres vetements. Tout autour se dressent plusieurs tentes destinees a ses secretaires, a ses pages, a ses domestiques, ainsi qu'aux provisions qui l'accompagnent. Lorsqu'il faisait un long sejour a un endroit, ses soldats construisaient des huttes pour lui et pour son peuple, et l'on entourait le tout d'une double ligne de defense. Bien que ne manquant pas de bravoure, il ne laissa jamais rien au hasard. Pendant la nuit, la colline sur laquelle il etait etabli etait entouree de mousquetaires, et il ne dormait jamais sans ses pistolets sous son oreiller et plusieurs fusils charges a ses cotes. Il avait une grande peur du poison et ne prenait aucune nourriture qui n'eut ete preparee par la reine ou sa remplaceante, et goutee soit par ses domestiques, soit par la reine elle-meme. Il en etait de meme pour sa boisson: que ce fut de l'eau, du tej ou de l'arrack, jamais on ne presentait la coupe a Sa Majeste sans que l'echanson et plusieurs de ceux qui etaient presents, eussent bu avant lui. Il fit cependant une exception en notre faveur un jour qu'il visitait M. Rassam a Gaffat. Pour montrer combien il respectait et estimait les Anglais, il accepta du brandy, et sans souffrir que personne y goutat avant lui, il avala sans hesiter le breuvage tout entier.

C'était un mari tres-jaloux, que l'empereur Theodoros. Non-seulement il prenait les precautions que j'ai mentionnees plus haut, mais il ne permettait jamais que la reine ou d'autres de ses femmes voyageassent avec le camp, excepte cependant les derniers mois de sa vie, et lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Il marchait toujours de nuit bien cache, et accompagne d'une forte garde d'eunuques. Malheur a celui qui les rencontrait sur la route, et qui ne se hatait pas de leur tourner le dos jusqu'a ce qu'ils fussent passes! Une fois, un soldat, qui etait de garde, se glissa pres de la tente de la reine, et s'enhardissant dans les tenebres de la nuit, il murmura a l'une des servantes la demande d'un verre de tej. La servante le lui fit passer par-dessous la tente. Malheureusement il fut apercu par un des eunuques, qui le saisit et l'amena immediatement aupres de Sa Majeste. Apres avoir entendu le recit de cette aventure, Theodoros, qui etait par bonheur bien dispose en ce moment, demanda au coupable s'il aimait passionnement le tej; le pauvre malheureux tout tremblant repondit que oui.--"Bien: donnez-lui-en deux wanchas[2] pleines, afin de le rendre heureux,--ensuite administrez-lui cinquante coups de giraf,[3] pour lui enseigner a ne pas aller une autre fois pres de la tente de la reine." L'empereur Theodoros, qui avait une grande connaissance des femmes de son pays, etait convaincu que ces precautions n'etaient pas inutiles. Dans l'une de ses visites a Magdala, l'un des chefs de cette province, se plaignit a lui de ce qu'on avait trouve, dans la chambre de sa femme, un des officiers de la maison de l'empereur. Theodoros se mit a rire et lui dit: "Quoi d'etonnant, fou que vous etes; je ne suis pas sur de ma femme, moi, et pourtant je suis roi!"

Theodoros se levait toujours de grand matin; il ne consacrait que bien peu d'instant au sommeil. Quelquefois a deux heures, le plus tard a quatre, il sortait de sa tente et jugeait les causes qui lui etaient presentees. Vers la fin, son caractere s'etait tellement aigri qu'il tenait les plaideurs a distance; toutefois il garda ses anciennes habitudes, et l'on pouvait le voir tous les matins avant l'aurore, assis solitaire sur une pierre, plonge dans de profondes meditations, ou dans une priere silencieuse. Il fut toujours tres-sobre pour sa nourriture et ne supporta jamais les exces de table. Il faisait rarement plus d'un repas par jour; lequel etait compose d'_injera_[4] et de poivre rouge les jours de jeune; de _wat_ (sorte de plat compose de poisson, de volaille ou de mouton) les jours ordinaires. Les jours de fetes, il donnait habituellement de grands diners a ses officiers et quelquefois meme a toute son armee. Dans ces festins, le _brindo_[5] etait aussi bien accueilli par le souverain que par les officiers. Dans ces repas publics, l'empereur etait habituellement assis sur une estrade elevee au bout de la table. Personne, excepte peut-etre M. Bell, n'a ete vu mangeant des memes mets apportees expres pour Theodoros; mais lorsqu'il voulait specialement honorer quelqu'un de ses officiers, il lui envoyait de la nourriture servie devant lui, ou les faisait placer sur son estrade a cote de lui, ou bien encore, ce qui etait un grand honneur, il faisait passer au favori les restes de son propre diner.

Cet infortune Theodoros, quelques annees avant sa mort, prit

l'habitude de s'enivrer. Jusqu'à trois ou quatre heures après-midi, il était en possession de lui-même et recevait les affaires du jour; mais après sa sieste, invariablement il était ivre. Quant à ses vêtements, ils étaient très-simples: ils se composaient seulement du _shama_ ordinaire, du pantalon en usage dans le pays et d'une chemise blanche à l'européenne, mais pas de chaussure ni de coiffure. Ses cheveux, trop longs pour un Abyssinien, étaient partagés en trois parties qui tombaient sur son cou en trois longues tresses. Vers la fin de sa vie, sa chevelure avait été fort négligée; depuis des mois, elle n'avait pas été tressée. C'était pour témoigner la douleur qu'il ressentait à cause de la méchanceté de son peuple; il ne voulut jamais se laisser enduire les cheveux de beurre, ce qui fait les délices des Abyssiniens. Un jour, il s'excusa de la simplicité de sa toilette. Il nous dit que pendant le peu d'années de paix qui avaient suivi la conquête du pays, il avait l'habitude de paraître en public comme un roi doit le faire; mais depuis qu'il avait été forcé, par le mauvais vouloir de son peuple, à être en guerre constante avec ses sujets, il avait adopté le costume des soldats, comme étant plus en rapport avec sa mauvaise fortune. Cependant, après même que sa chute fut devenue imminente dans plusieurs circonstances, il se montra magnifiquement vêtu d'une chemise et d'un manteau de soie richement brodés, enrichis de velours et de chamarrures d'or. Il agissait ainsi, je pense, pour éblouir son peuple. Celui-ci savait qu'il était pauvre, et quoique Theodoros detestât la pompe elle-même, il désirait laisser cette impression sur ce qui lui restait de compagnons, que, quoique bien déchu, il était toujours--le roi.

Tout le temps que vécut sa première femme, Theodoros non-seulement eut une conduite exemplaire, mais il ne souffrit jamais qu'aucun des officiers de sa maison ni des chefs qui étaient auprès de lui vecussent dans le concubinage. Un jour, au commencement de 1860, Theodoros aperçut, dans une église, une belle jeune fille, priant silencieusement sa patronne, la Vierge Marie. Frappé de sa modestie et de sa beauté, il s'enquit d'elle et apprit qu'elle était la fille unique de Dejatch Oubie, prince du Tigre, son ancien rival, qu'il avait détrôné et qui était en ce moment son prisonnier. Il demanda sa main et recut un refus poli. La jeune fille désirait se retirer dans un couvent et se consacrer au service de Dieu. Theodoros n'était pas un homme à se laisser facilement contrarier dans ses desirs. Il proposa à Oubie de le mettre en liberté, à la seule condition qu'il le retiendrait comme officier, et que le prince userait de son influence pour décider sa fille à accepter la main de Theodoros. À la fin, Waizero Terunish (tu es pure) se sacrifia pour le bien de son vieux père, et accepta la main d'un homme qu'elle ne pouvait pas aimer. Cette union fut malheureuse; Theodoros, à son grand désappointement, ne trouva pas, dans cette seconde femme, la fervente affection, l'aveugle dévouement qu'il avait rencontré dans la compagne de sa jeunesse. Waizero Terunish était fière, et elle considéra toujours son mari comme un parvenu. Elle ne lui témoigna jamais ni respect ni affection. Theodoros, ainsi qu'il en avait l'habitude du vivant de sa première femme, se retirait toutes les après-midi, lorsqu'il était ennuyé et fatigué, dans la tente de la reine, mais il n'y trouva pas un cordial accueil. Le regard de sa femme était froid et plein

d'arrogance, et elle alla jusqu'à le recevoir sans la courtoisie ordinaire due à son rang. Un jour même elle eut l'air de ne pas l'apercevoir, ne lui offrit pas de siège, et lorsqu'il s'informa de sa santé, elle ne daigna pas lui répondre. Elle tenait, en ce moment, un livre de Psaumes dans ses mains, et lorsque Theodoros lui demanda pourquoi elle ne lui répondait pas, elle repliqua avec calme et sans détourner les yeux de dessus son livre: "Parce que je suis en conversation avec un homme bien plus grand et bien meilleur que vous, le pieux roi David."

Theodoros finit par l'envoyer à Magdala avec son nouveau-né, Alamayou (j'ai vu le monde), et il prit pour sa favorite une veuve de Yedjou, nommée Waizero Tamagno, femme grossière, aux regards lascifs et mère de cinq enfants. Elle prit un tel ascendant sur l'esprit de Theodoros, que celui-ci déclara publiquement qu'il repudiait Terunish et divorçait avec elle, et que, désormais, Tamagno devait être considérée par tous comme la reine. Cependant Tamagno eut bientôt de nombreuses rivales; mais en femme habile, au lieu de se plaindre, elle poussa Theodoros dans ses débauches, et le recut toujours avec un gracieux sourire. Elle répondit un jour à son volage seigneur, qui s'étonnait de sa complaisance: "Pourquoi serais-je jalouse? Je sais bien que vous n'aimez que moi; qu'est-ce que cela peut me faire que vous vous arrêtiez, de temps en temps, auprès de quelques fleurs, que vous embaumez de votre souffle?"

Bien que Theodoros ait eu plusieurs enfants, Alamayou est le seul légitime. Le plus âgé de tous ses enfants est un garçon d'environ vingt-deux ans, appelé le prince Meshisho; il est gros, méchant et paresseux. Quoique Theodoros nous l'ait présenté à Zage pour qu'il devint ami des Anglais, cependant il ne l'aimait pas. Ce jeune homme était si différent de Theodoros, que celui-ci avait douté sérieusement qu'il fut son fils. Ses cinq ou six autres enfants, issus de ses relations illégitimes avec ses concubines, résidaient à Magdala et étaient élevés dans le harem. Il s'était fort peu enquis d'eux: mais toutes les fois qu'il passait à Magdala, il envoyait chercher Alamayou et passait des heures entières à jouer avec lui. Quelques jours avant sa mort, il le présenta à M. Rassam en disant: "Alamayou, pourquoi ne saluez-vous pas votre père?" Puis à la fin de l'audience, il l'envoya pour nous accompagner jusqu'à notre quartier.

La mère d'Alamayou ne se plaignit jamais; quoique délaissée par son mari, elle lui fut toujours fidèle. Elle employait habituellement toutes ses journées à lire le livre qu'elle aimait par-dessus tout, les Psaumes, ou bien la *Vie des Saints* et de la Vierge Marie. Elle n'avait d'autre distraction que d'élever à ses côtés ce fils unique et bien-aimé, pour lequel elle ressentait une si profonde affection. Lorsque Menilek, roi de Shoa, fit sa manifestation devant l'Amba, une trahison étant à craindre, elle renvoya son fils, et faisant appeler les officiers et les soldats, elle leur fit jurer fidélité au trône. Deux jours avant sa mort, Theodoros fit venir sa femme qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années, et passa une après-midi entière avec elle et son fils.

Après la prise de Magdala, Waizero Terunish et Waizero Tamagno sa rivale furent envoyées à notre première prison, où elles furent protégées et traitées avec sympathie. Il m'échut en partage de les recevoir à leur arrivée; et je fis mes efforts pour leur inspirer toute confiance, apaiser leur terreur, et les assurer que sous le pavillon britannique, elles seraient traitées avec honneur et respect.

C'était le 13 avril 1866 que Theodoros, alors puissant, nous avait traitreusement arrêtés dans sa propre maison; et chose étrange, ce fut le 13 avril, deux ans plus tard, que son corps fut porté dans notre tente, pendant que sa femme et sa favorite recevaient l'hospitalité sous le toit de ceux mêmes qu'il avait si longtemps maltraités.

Les deux reines et le jeune Alamayou accompagnèrent l'armée anglaise dans sa retraite. Waizero Tamagno, dès qu'elle put retourner prudemment chez elle à Yedjow, nous quitta avec beaucoup de témoignages de sensibilité et de gratitude pour toutes les bontés et les attentions dont elle avait été l'objet, surtout de la part du commandant en chef. Mais la pauvre Terunish mourut à Aikullet. Son fils Alamayou, fils de Theodoros et petit-fils d'Oubie, vient d'atteindre, orphelin et exilé, le rivage britannique, où il est certain de trouver les égards et les soins affectueux dus à son infortune.

Notes:

[1] Shamas, vêtement blanc de coton, brodé de rouge, tissé dans le pays.

[2] La wancha est une grande coupe de corne.

[3] Giraf, fouet de peau d'hippopotame.

[4] L'injerna est une espèce de gâteau fait de petites graines de teff.

[5] Brindo, bœuf cru.

II

Les Européens en Abyssinie.--M. Bell et M. Plowden.--Leur vie et leur mort.--Le consul Cameron.--M. Lejean.--M. Bardel et la réponse de Napoléon III à Theodoros.--Le peuple de Gaffat.--M. Stern et la mission de Djenda.--Etat des affaires à la fin de 1863.

L'Abyssinie semble avoir été, de tout temps, un objet de fascination pour les Européens. Les deux premiers, dont le nom est lié aux dernières affaires d'Abyssinie, sont MM. Bell et Plowden, qui

entrèrent dans ce pays en 1842. M. John Bell, plus connu dans ce pays sous le nom de Johannes, fut le premier attaché à la fortune de Ras-Ali. Il prit du service sous ce prince et fut élevé au rang de basha (capitaine); mais il paraît que Ras-Ali ne lui accorda jamais une grande confiance. Il le toléra plutôt à cause de l'amitié que M. Bell avait inspirée à son ami, M. Plowden, que pour la propre personne du capitaine. Bell, peu de temps après, épousa une jeune demoiselle d'une des meilleures familles de Begemder. Il eut trois enfants de cette union; deux filles, mariées toutes les deux à des serviteurs de souverains européens, et un fils, qui quitta le pays en même temps que les captifs. Bell combattit à côté de Ras-Ali à la bataille d'Amba-Djisella, qui fut si fatale à ce prince; mais il se retira vers la fin du combat dans une église, pour y attendre, en prière, l'issue des événements. Theodoros ayant eu connaissance de sa présence dans le sanctuaire, lui fit dire de venir et lui promit solennellement et par serment qu'il serait traité en ami. Bell obéit, et désormais une étroite amitié se forma et grandit entre l'Anglais et l'empereur.

Bell, au bout de peu d'années, s'était tellement identifié aux Ethiopiens, qu'il en avait pris tous les usages, tant pour les vêtements que pour la nourriture. C'était un homme d'un jugement sain, courageux, bien élevé, et qui appréciait tout ce qui est grand et bon. Il avait vu en Theodoros un idéal qu'il avait souvent rêvé, et il s'était attaché à lui d'une affection tout à fait désintéressée, poussée presque jusqu'à l'adoration. Theodoros l'éleva au rang de likamaquas (chambellan) et le garda toujours auprès de lui. Bell dormait à la porte de la tente de son ami, mangeait du même plat que lui, l'accompagnait dans toutes ses expéditions, et souvent, à la sollicitation de l'empereur, il passait des heures à lui raconter les merveilles de la vie civilisée, les avantages de la discipline militaire ou bien les actes d'un bon gouvernement. Theodoros plusieurs fois le pria d'essayer de discipliner une centaine de jeunes gens; mais les Abyssiniens étaient tellement réveillés à la tactique européenne, que les résultats qu'il obtint furent à peu près insignifiants, et que l'empereur finit par y renoncer lui-même. Theodoros manifesta le désir à son ami de le voir marier selon le rite de l'Église copte. Bell finit par y consentir; mais, lorsqu'il fut décidé, ce fut la famille de sa femme qui, à sa grande surprise, refusa son consentement. Alors l'empereur se présenta avec une esclave galla qui était mariée, et il remplit l'office de père de la fiancée.

Bell se fit aimer de tous; ceux qui le connurent, et tous les Européens qui pénétrèrent à cette époque dans le pays, étaient sûrs de trouver en lui un ami dévoué. L'amitié fraternelle qui unissait Bell et Plowden ne fit que croître avec le temps. Lorsque Bell apprit le meurtre de son ami, il fit le serment de venger sa mort. Environ sept mois plus tard, l'empereur, marchant contre Garad, se trouva inopinément près du lieu où Plowden avait été tué. Theodoros se promenait à cheval, un peu en avant de son armée, avant à ses côtés son fidèle chambellan, lorsqu'à l'entrée d'un petit bois, les deux frères Garad apparurent tout à coup au milieu du chemin, à quelques pas seulement devant eux. Voyant le danger qui menaçait son maître, Bell se précipita entre lui et l'ennemi, pour lui faire un rempart de

son corps, puis visant avec assurance, il fit feu sur le meurtrier de son ami Plowden. Garad tomba. Mais aussitôt l'autre frère, qui surveillait les mouvements de l'empereur, se tourna contre Bell et lui perça le cœur. Theodoros fut prompt à venger son ami, car à peine Bell était-il couché dans la poussière, que son meurtrier était mortellement blessé par l'empereur lui-même. Theodoros ordonna que la place fut assiégée, et tous les compagnons d'armes de Garad (au nombre de 1,600, je crois) furent faits prisonniers et massacrés de sang-froid. Theodoros porta le deuil de son fidèle ami pendant plusieurs jours. Il perdit en lui plus qu'un vaillant chef et un hardi soldat, il perdit pour ainsi dire son royaume; car personne n'osa plus l'avertir honnêtement ni le conseiller hardiment, comme l'avait fait Bell, et personne ne jouit jamais plus de la confiance qu'il avait montrée à Bell, confiance si nécessaire pour rendre les conseils profitables.

Il semble que Plowden ait eu plus d'ambition que son ami. Tandis que Bell adoptait l'Abyssinie simplement comme sa patrie, et se contentait de servir le souverain régnant, il est évident que Plowden s'évertuait à se faire nommer représentant de l'Angleterre dans ce pays encore inconnu, et qu'il aurait voulu être traité par le gouverneur de l'Abyssinie comme les consuls le sont dans les États de l'Est, un petit *imperium in imperio*. Il ne fut pas toujours droit dans ses entreprises. Il suggéra à Ras-Ali d'envoyer des présents à la reine et les porta lui-même; il s'efforça de représenter à lord Palmerston les avantages qui résulteraient d'un traité avec l'Abyssinie, parla longtemps des musulmans qui pratiquaient la traite des noirs et opprimaient les chrétiens, etc., etc. Il finit par persuader le secrétaire des affaires étrangères de le nommer consul d'Abyssinie. C'est une justice à lui rendre que personne mieux que lui n'était capable d'occuper ce poste: il était estimé de tout le monde, et son nom sera toujours prononcé avec respect. Il ne s'identifia pas, comme Bell, à la nation. Il se vêtait toujours à l'européenne, et sa maison fut toujours tenue à l'anglaise. D'un autre côté, il montra un grand amour pour le cérémonial. Il ne voyageait jamais sans être accompagné de plusieurs centaines de serviteurs, tous armés: vaine parade; car, le jour de sa mort, ce nombreux personnel ne fut pour lui d'aucun secours.

Plowden rentra en Abyssinie comme consul, en 1846. Il fut bien reçu par Ras-Ali, qui en fit son favori, et avec lequel il conclut un traité. Ras-Ali était un débauché, un esprit faible: tout ce qu'il désirait, c'était qu'on le laissât agir à sa guise, et, par la même raison, il laissait chacun autour de lui faire ce qui lui plaisait. Un jour, Plowden lui demanda la permission de dresser un étendard. Ras-Ali lui donna son acquiescement; mais il ajouta: "N'exigez pas que je le protège; je ne me soucie pas de ces choses-là, et je ne crois pas que mon peuple l'aime." Plowden éleva l'étendard britannique au-dessus du consulat; quelques heures plus tard, tout était mis en pièces par la populace. "Ne vous le disais-je pas?" Ce fut toute la consolation qu'il recut du gouverneur du pays. Après la disgrâce de Ras-Ali, ainsi que je l'ai déjà raconté, Bell, qui avait accompagné Theodoros, écrivait à ses amis dans des termes pleins d'enthousiasme

et depeignait dans un langage vraiment eloquent les qualites excellentes de cet homme qui grandissait, et devant lequel, selon lui, Plowden devait se presenter au plus tot, attendu que le puissant capitaine serait avant peu le maitre de toute l'Abyssinie.

Cette reception de Theodoros fut tout a fait courtoise, mais bien differente des precedentes. Theodoros fut on ne peut plus aimable; il offrit de l'argent, mais il refusa de reconnaitre M. Plowden comme consul et ne ratifia point le traite passe entre Plowden et Ras-Ali. Pendant quelque temps, Plowden partagea l'enthousiasme de Bell au sujet de Theodoros: c'etait le reformateur du pays; il avait introduit une certaine discipline dans son armee, et, selon les propres paroles de Plowden: "c'etait un honnete homme, pratiquant la justice, et, quoique ferme, point du tout cruel."

Pendant les dernieres annees de sa vie, l'opinion de Plowden changea completement. Theodoros ne l'aimait pas; il le craignait, et ce ne fut que par egard pour son ami Bell qu'il n'usa point de violence vis-a-vis de lui. Une fois, Sa Majeste pria Plowden de l'accompagner a Magdala; arrive au but de son voyage, Theodoros fit appeler le chef du pays, Workite, fils de la reine de Galla, et lui demanda son avis sur son projet de charger de chaines Plowden. Ce prince, qui avait une grande estime pour Plowden, fit observer a Sa Majeste qu'il lui suffisait de faire surveiller de pres l'etranger, et qu'il serait ainsi moins compromis aupres de son prisonnier. Plowden retourna donc dans le pays d'Amhara; mais il fut, depuis lors, constamment entoure d'espions. Tout ce qu'il faisait etait rapporte a l'empereur, et pendant quelque temps, sous un pretexte ou sous un autre, il ne lui fut point permis de retourner en Angleterre. Cependant, se sentant decourage et sa sante ayant ete ebranlee, Plowden insista pour partir. Sa Majeste ceda a sa requete; mais il l'avertit en meme temps que les routes etaient infestees de rebelles et de voleurs, et l'engagea fortement a retarder son retour. Il m'a ete dit, par quelqu'un de bien informe, que Theodoros n'accorda la demande a Plowden, que parce qu'il etait persuade que ce voyage etait impossible.

Toutefois Plowden confiant dans sa popularite, et aussi dans sa prudence, partit pour retourner chez lui. A peu de distance de Gondar il fut attaque et fait prisonnier par un rebelle nomme Garad, cousin de Theodoros. Il est probable qu'il aurait ete relache moyennant une rancon, sans une circonstance tout a fait malheureuse. Plowden malade et fatigue s'etant assis au pied d'un arbre pour se reposer, tandis que Garad lui parlait, porta la main a son ceinturon pour prendre son mouchoir de poche, ainsi que l'a raconte son domestique; mais le chef rebelle croyant qu'il cherchait son pistolet, le frappa de la lance qu'il tenait a la main et le blessa mortellement. Plowden fut achete par des marchands de Gondar, mais il mourut bientot apres des suites de sa blessure en mars 1860.

Pendant notre sejour a Kuarata, au temps ou nous etions en grande faveur, une copie des lettres officielles de Plowden, datees de l'annee qui avait precede sa mort, nous furent apportees. Comme ses impressions et son opinion etaient changees! Il savait maintenant ce

que valaient les belles paroles de l'empereur; il prevoyait qu'avant peu de temps une haissable tyrannie remplacerait la conduite ferme mais juste, qu'il avait autrefois tant admiree. Je me souviens parfaitement qu'a Zage, lorsque notre bagage nous fut apporte quelques instants apres notre arrestation, avec quelle hate et quelle anxiete Prideaux, qui avait le manuscrit dans ses effets, ouvrit sa malle devant son lit, afin que les gardes ne pussent apercevoir le dangereux papier avant qu'il fut detruit.

Si Bell et Plowden eussent ete en vie, on se demande si Theodoros ne les aurait pas fait intervenir en dernier lieu pour arranger les differends entre l'Abyssinie et le gouvernement anglais. Pour mon compte je le crois. Le roi, ainsi que je l'ai deja dit, n'aimait pas Plowden; il remboursa, il est vrai, sa rancon aux marchands de Gondar, mais ce ne fut qu'une ruse politique; il savait fort bien a qui il comptait cet argent et il le rattrapa quelques annees plus tard et _avec interet_. On le vit plus d'une fois ricaner eu parlant de la maniere dont Plowden etait mort, et il avait l'habitude d'ajouter: "Les hommes blancs sont poltrons; voyez Plowden; il etait arme, et il s'est laisse tuer sans se defendre." C'etait une mechante accusation de la part de Theodoros, qui savait fort bien que Plowden etait si malade a cette epoque qu'il pouvait a peine marcher, et que s'il portait un pistolet, ce pistolet n'etait pas charge. Peu de temps avant sa mort, Theodoros, en plusieurs circonstances, ayant parle dans des termes trop durs de l'ainee des filles de Bell, quelques-uns de ses amis lui representèrent qu'il ne devait pas oublier qu'elle etait la fille d'un homme mort en le protegeant. Theodoros repondit tranquillement: "Bell etait un poltron, il n'eut jamais porte un bouclier!"

Quelques mois apres que la nouvelle de la mort du consul Plowden eut ete repandue en Angleterre, le capitaine Charles Duncan Cameron fut nomme au poste vacant de consul, mais pour plusieurs motifs il n'arriva a Massowah qu'en fevrier 1862, et a Gondar qu'au mois de juillet de la meme annee. Le capitaine Cameron, non-seulement avait servi avec distinction pendant la guerre contre les Caffres, et traverse seul plus de deux cents milles de pays ennemi, mais il avait ete employe dans l'etat-major du general William et avait ete attache plusieurs annees au consulat. Il etait vraiment bien qualifie pour ce poste; mais malheureusement pour lui, lorsqu'il arriva en Abyssinie il eut a faire a un homme seduisant, orgueilleux et ruse, et qui cachait ses artifices sous une apparence de modestie, en un mot il se trouva en presence de Theodoros devenu un vrai despote. A sa premiere visite Cameron fut recu avec honneur et traite par l'empereur avec beaucoup de respect, et lorsqu'il s'eloigna en octobre 1862, il fut charge de presents, escorte par les serviteurs memes de l'empereur et _presque_ reconnu comme consul. Comme tous les autres, je dirai meme comme M. Rassam et moi, tout d'abord il se laissa completement seduire par les bonnes manieres de Theodoros et ne sut pas discerner le vrai caractere de l'homme avec lequel il avait eu a faire, et ce ne fut que trop tard qu'il apprit a connaitre la valeur reelle de cette gracieuse reception et de ces flatteries dont on l'avait si liberalement gratifie.

D'Adowa, le capitaine Cameron envoya une lettre de Theodoros a la reine Victoria par un messenger indigene, et il partit pour la province de Bogos ou il avait juge sa presence necessaire. Pendant son sejour dans cette province, il decouvrit que Samuel, le _balderaba_[6] que Theodoros lui avait donne, homme fin plutot que traître, intriguait avec les chefs du voisinage, tributaires de la Turquie, en faveur de son maitre imperial. Le capitaine Cameron pensa qu'il serait convenable, pour eviter plus tard d'avoir des difficultes avec le gouvernement turc, de laisser Samuel en arriere avec les serviteurs dont il n'avait que faire. Samuel fut blesse de n'avoir pas ete choisi pour accompagner M. Cameron a travers le desert du Soudan, et quoiqu'il pretendit etre bien aise de cet arrangement, il ecrivit peu de temps apres une longue lettre a son maitre, dans laquelle il parlait de M. Cameron dans des termes tout a fait defavorables.

Arrive a Kassala, un soir que le capitaine Cameron se trouvait chez des amis, il demanda a ses serviteurs abyssiniens de leur montrer leur danse de guerre, quelques-uns refuserent, d'autres consentirent, mais comme les spectateurs n'eurent pas l'air d'apprécier cette jouissance, ils cesserent bientot. (Je mentionne ce fait parce que Theodoros le considera comme une offense a sa personne, et que ce fut un pretexte dont il se servit plus tard pour expliquer sa conduite vindicative.) Arrive a Metemma, M. Cameron qui souffrait alors de la fièvre, ecrivit a Sa Majeste pour l'informer de son arrivee, et lui demanda la permission de se rendre a la station missionnaire de Djenda; ce qui lui fut accorde.

M. Bardel, Francais d'origine, avait accompagne M. Cameron, dans son premier voyage en Abyssinie: ils ne purent s'entendre et M. Bardel quitta le consul Cameron pour entrer au service de Theodoros. A cette epoque Theodoros envoya a M. Cameron une lettre pour la reine d'Angleterre, il en remit aussi une a M. Bardel pour l'empereur des Francais. Pendant l'absence de M. Bardel, M. Lejean, consul francais a Massowah, arriva en Abyssinie; il etait porteur de lettres de creance pour l'empereur Theodoros; il apportait aussi avec lui de petits presents destines a Sa Majeste au nom de l'empereur Napoleon III. M. Lejean ne fut traite comme consul, qu'au retour de M. Bardel, qui revint a Gondar seulement en septembre 1863. Il apportait une reponse du secretaire des affaires etrangeres qu'il remit a Theodoros, comme une piece emanant de l'empereur Napoleon lui-meme (un Afa-Negus). Tous les Europeens de Gondar furent sommes d'assister a la lecture de la lettre. Apres cette lecture, le roi assis a la fenetre de son palais demanda a M. Bardel comment il avait ete recu.

"Tres-mal, repondit M. Bardel, j'avais obtenu une entrevue de l'empereur, lorsque M. d'Abbadie souffla a l'oreille de Sa Majeste que vous aviez l'habitude de faire couper les pieds et les mains aux etrangers. Sur ce, sans plus de facons, l'empereur me tourna le dos."

Theodoros a ces mots prit la lettre et la dechira a morceaux en disant: "Quel est ce Napoleon? Est-ce que mes ancetres ne sont pas plus grands que les siens? Si Dieu l'a eleve si haut, ne peut-il pas m'elever aussi?" Apres cela il fit delivrer un sauf-conduit a M.

Lejean avec ordre de quitter immédiatement le pays.

--L'Abouca,[7] en faveur en ce moment, craignant quelque tentative de la part des catholiques-romains, pressa l'empereur de laisser partir M. Lejean, de peur que les Français ne trouvassent un prétexte pour s'établir quelque part dans la contrée et que leurs prêtres n'en profitassent pour propager leur doctrine. Mais deux jours après le départ de M. Lejean, Theodoros regrettant d'avoir favorisé ce départ, envoya des messagers sur sa route pour l'arrêter et le ramener à Gondar.

Dans l'automne de 1863, les Européens établis en Abyssinie étaient au nombre de vingt-cinq, savoir: M. Cameron et ses serviteurs venus avec lui, la mission de Bale, la mission d'Ecosse, les missionnaires de la société de Londres pour la conversion des Juifs et quelques aventuriers.

En 1855, le docteur Krapf et M. Flad, entraient en Abyssinie, comme pionniers d'une mission que l'évêque Gobat désirait fonder dans ce pays. Il avait l'intention d'envoyer des ouvriers qui feraient en même temps une œuvre missionnaire, et qui seraient censés suffire à leurs besoins par leur travail, mais auxquels cependant on accorderait une petite rémunération si la chose était jugée nécessaire. Ils devaient ouvrir des écoles et saisir toutes les occasions de prêcher la Parole de Dieu. M. Flad fit plusieurs voyages dans différentes directions. Lors des premières difficultés qui survinrent au commencement du règne de Theodoros, le nombre des missionnaires laïques et des aventuriers qui s'étaient joints à eux (généralement désignés sous le nom de _gens de Gaffat_ du nom de la ville où ils résidaient), s'élevait à huit. M. Flad, quelque temps auparavant, avait abandonné la mission de Bale en faveur de la mission de Londres pour la conversion des Juifs.

Les _gens de Gaffat_ jouèrent un rôle important dans les difficultés qui, en 1863, surgirent entre Sa Majesté abyssinienne et les Européens établis dans le pays. Leur position n'était nullement enviable: non-seulement ils devaient plaire à Sa Majesté, mais surtout ils étaient préoccupés d'éviter l'emprisonnement et les chaînes. Afin de s'attacher le caractère changeant du souverain, ils l'intéressaient à leurs travaux en fabriquant toujours quelques nouvelles babioles, en rapport avec ses goûts d'enfant pour la nouveauté. À leur arrivée dans le pays, ils firent tous leurs efforts pour remplir les instructions de l'évêque de Jérusalem. Mais Theodoros ayant appris qu'ils étaient de bons ouvriers, leur envoya dire: "Je n'ai pas besoin de professeurs chez moi, mais d'ouvriers: voulez-vous travailler pour moi?" Ils se soumirent de bonne grâce et se mirent à la disposition de Sa Majesté. Gaffat, située à la distance environ de quatre milles de Debra-Tabor, leur fut désignée comme lieu de résidence. Ils bâtirent là des maisons à moitié européennes, ils y ouvrirent des magasins, etc., etc. Sachant qu'il aurait ainsi un plus grand empire sur eux, et qu'ils quitteraient plus difficilement le pays, Theodoros leur ordonna de se marier. Ils y consentirent tous. La petite colonie prospéra, et l'empereur pendant longtemps fut très-libéral à leur égard. Il leur donna à profusion de l'argent, du grain, du miel, du beurre, enfin

toutes les choses de première nécessité. Il leur fit aussi présent de boucliers d'argent, de selles brodées d'or, de mules, de chevaux, etc. Leurs femmes brodaient magnifiquement leurs burnous avec des fils d'or ou d'argent. Mais ce qui surtout rehaussait leur position dans la contrée, c'est qu'ils jouissaient de tous les privilèges d'un ras (gouverneur).

Theodoros les appelait *«ses enfants»*, toutes les fois qu'il espérait quelque chose de leur part. Mais il se fatigua bientôt de tout ce qu'ils fabriquaient, voitures, pioches, portes et autres objets, et il conçut la pensée d'avoir des canons et des mortiers dans son empire. Il insinua doucement son desir aux Européens qui refusèrent formellement en déclarant qu'ils n'avaient aucune idée d'un pareil travail. Theodoros connaissait parfaitement le moyen infaillible d'obtenir ce qu'il désirait. Il se montra fort mécontent et fronça les sourcils. Alors ils demandèrent en tremblant quel serait le bon plaisir de Sa Majesté. Theodoros exigea des canons: ils essayèrent aussitôt d'en fondre. Sa Majesté sourit; il savait quels étaient les hommes auxquels il avait affaire. Après les fusils et les canons, ils firent des mortiers; puis de la poudre; puis de l'eau-de-vie; puis encore des canons, des bombes et des boulets, etc., etc. Les uns furent chargés de faire des routes, les autres d'établir des fonderies, etc., etc. Les plus intelligents parmi les indigènes leur étaient confiés, pour qu'ils leur apprissent toutes ces choses. Il est de fait qu'avec leur concours ils exécutèrent plusieurs travaux remarquables. J'ai été un jour témoin de la dureté avec laquelle ils étaient traités. Theodoros leur parlait d'un ton menaçant, parce qu'une pure bagatelle l'avait contrarié. Je ne comprends pas leur complète soumission à cette volonté de fer; mais je ne puis les blâmer. Ils avaient plié une première fois et avaient accepté ses bonites; et maintenant qu'ils avaient femmes et enfants, ils désiraient plus que jamais ne pas lui déplaire, afin de rester en possession de leurs biens et de leurs familles.

Une autre station de missionnaires avait été établie à Djenda. Ceux-ci ne s'occupaient que de la lecture des Écritures, ne se familiarisant avec personne, et ne travaillant que pour une chose: la conversion des Fellahs ou des Juifs indigènes. Ils refusèrent tout travail à Theodoros. L'empereur ne comprit point leur refus. Il était persuadé que tout Européen est apte à toute sorte de travail. Il attribua leur refus à un mauvais vouloir à son égard, et il attendit une occasion de faire éclater son mécontentement. Ces missionnaires ne s'entendaient pas très-bien avec les *«gens de Gaffat»*: toutefois ils avaient des égards les uns pour les autres et un esprit fraternel régnait entre les deux stations.

Le personnel de la mission de Djenda se composait de deux missionnaires de la Société écossaise, d'un homme nommé Cornelius,[8] amené en Abyssinie par M. Stern, lors de sa première tournée; de M. et Madame Flad et de M. et Madame Rosenthal, qui avaient accompagné M. Stern dans son second voyage. Le révérend Henri Stern fut réellement un martyr de sa foi. Véritable type du courageux renoncement missionnaire, il avait exposé sa vie en Arabie, ou, avec conviction

et s'oubliant complètement, il avait entrepris un voyage dangereux et impossible, dans le seul but d'apporter _la bonne nouvelle_ a ses freres les Juifs du Yemen et du Sennaar. Il s'etait a peine echappe et comme par miracle des mains des fanatiques Arabes, lorsqu'il entreprit un premier voyage en Abyssinie, dans l'intention d'etablir une mission dans ce pays ou vivait encore un millier de Juifs.

M. Stern arriva en Abyssinie en 1860 et il fut bien recu et bien traite par Sa Majeste. A son retour en Europe il publia une relation de ce voyage sous ce titre: _Excursion parmi les Fellahs d'Abyssinie_. Dans cet ouvrage, M. Stern parle tres-favorablement de Theodoros; mais comme c'etait un historien tres-veridique, il donna sur la famille de l'empereur quelques details qui, jusqu'a un certain point, furent la cause des souffrances auxquelles il fut expose plus tard. Peu de temps apres, quelques articles parurent dans un journal egyptien, et on les attribua a M. Stern. L'on y faisait des reflexions severes sur le mariage des _gens de Gaffat_, M. Stern a toujours nie etre l'auteur de ces articles. Bien que plusieurs d'entre nous, connaissant M. Stern, ayons cru a sa parole, cependant les _gens de Gaffat_ n'ont jamais ajoute foi a son dementi. Jusqu'a la fin ils l'ont accuse d'etre l'auteur des articles en question, et ils lui en ont toujours conserve du ressentiment.

M. Stern partit pour son second voyage en Abyssinie dans le courant de l'automne de 1862, accompagne cette fois de M. et Madame Rosenthal. Ils arriverent a Djenda en avril 1863.

Aussitot que les _gens de Gaffat_ apprirent l'arrivee de M. Stern a Massowah, ils se rendirent en corps aupres de Theodoros et le supplierent de ne pas laisser s'etablir M. Stern en Abyssinie. Sa Majeste donna une reponse evasive et n'accorda point la demande; au contraire, il se rejouissait a la pensee de voir naitre l'inimitie entre les Europeens vivant dans son royaume, et il etait plein de joie a la pensee des avantages qu'il pourrait retirer de leur jalousie et de leur rivalite. M. Stern s'apercut bientot du grand changement qui s'etait produit dans le caractere de Theodoros et pendant ses differents voyages missionnaires, il eut plus d'une fois l'occasion de constater la cruaute de cet homme, qu'il avait peu auparavant tant estime et admire. L'Abouna, a cette epoque, avait de frequents froissements avec l'empereur parce qu'il reprochait ouvertement a ce dernier ses vices, et comme il avait toujours estime M. Stern, il le visitait souvent en se reposant chez lui. Cette amitie etait connue de l'empereur qui l'attribua a des intelligences entre l'eveque et le pretre anglais, dans le dessein de lui nuire. Il s'etait imagine que ces entrevues avaient pour but de mettre a la disposition de l'Abouna, moyennant une certaine somme, le terrain d'une eglise, situee en Egypte.

Pour nous resumer, tel etait l'etat des differents partis quand l'orage eclata sur la tete de l'infortune M. Stern, M. Bell et M. Plowden, les seuls Europeens qui aient eu quelque influence sur l'esprit de l'empereur, etaient morts. Les _gens de Gaffat_ travaillaient pour le roi, et naturellement se trouvaient souvent en

sa presence, ce dont ils profitaient pour l'entretenir _en amis_ de leurs sentiments envers M. Stern et la mission de Djenda. Pendant ce temps, le capitaine Cameron et ses gens etaient retenus a Gondar, et ne pouvaient etre informes des differends qui, malheureusement, divisaient les autres Europeens.

Notes:

[6] Interprete, generalement donne aux etrangers pour remplir le role d'espions.

[7] Eveque abyssinien.

[8] Il mourut a Gaffat au commencement de 1865.

III

Emprisonnement de M. Stern.--M. Kerans arrive avec des lettres et un tapis.--M. Cameron et ses compagnons sont charges de chaines.--Retour de M. Bardel du Soudan.--Procedes de Theodoros vis-a-vis des etrangers.--Le patriarche cophte.--Abdul-Rahman-Bey. La captivite des Europeens expliquee.

Tel etait l'etat des affaires, lorsque M. Stern obtint la permission de retourner a la cote. Malheureusement il lui fut impossible de se servir de cette permission. M. Stern, avant son depart, fut passer quelques jours a Gondar. Il eut la pensee, mais trop tard, d'aller presenter ses respects a Sa Majeste. Pendant son court sejour dans cette ville, il avait accepte l'hospitalite de l'eveque. Le 13 octobre, le consul Cameron et M. Bardel l'ayant accompagne une partie du chemin, il entreprit son voyage de retour. En arrivant dans la plaine de Waggera, M. Stern apercut la tente royale. Ce qui se passa ensuite est tres-connu: comment cet homme malheureux fut presque mis a mort, et, des cette heure, sans aucune pitie charge de chaines, torture et traine de prison en prison, jusqu'au jour de sa delivrance a Magdala par l'armee britannique.

A propos de la conduite de Theodoros vis-a-vis des etrangers, je dois a la verite de faire connaitre la cause des malheurs survenus a M. Stern. Il fut la victime des circonstances: c'est un fait incontestable. Les extraits de son livre et les notes de son journal, produits comme charge contre lui, furent seulement decouverts plusieurs semaines apres les premieres cruautés qui lui avaient ete infligees. Mais je crois que plusieurs incidents, en apparence insignifiants, contribuerent a faire de M. Stern la premiere victime du monarque abyssinien. L'empereur ne pouvait supporter la pensee qu'un Europeen dans son pays fut occupe a autre chose qu'a travailler

pour lui. A sa premiere entrevue avec M. Stern, au retour de celui-ci en Abyssinie, Theodoros, apprenant le vrai motif de ce voyage, s'ecria dans un mouvement de colere: "J'en ai assez de vos Bibles." De plus, Theodoros pensait qu'en maltraitant M. Stern, il ferait plaisir a ses _enfants de Gaffat_. Aussi, immediatement apres l'emprisonnement de M. Stern, leur ecrivait-il: "J'ai enchaîne votre ennemi et le mien."

Ce furent les mechantes insinuations des _gens de Gaffat_ qui determinerent la conduite de Theodoros. Nous en avons eu accidentellement la preuve a notre retour d'Abyssinie. A Antalo, j'avais quelques amis a diner, parmi lesquels M. Stern, lorsque le soir, Pierre Beru, Abyssinien eleve a Malte, et qui avait ete un des interpretes du livre de M. Stern dans son proces a Gondar, entra dans la tente, et etant un peu excite, il dit a M. Stern que trois choses avaient appele sur lui la vengeance de Theodoros. Premierement, la haine des _gens de Gaffat_ ; secondement, l'amitie qu'il avait temoignee a l'Abouna; troisiemement, son manque d'egards vis-a-vis de l'empereur pendant son sejour a Gondar.

Le 22 novembre, M. Laurence Kerans arrivait a Gondar. Il venait pour remplir les fonctions de secretaire prive du capitaine Cameron. Il apportait quelques lettres a M. Cameron, parmi lesquelles il y en avait une du comte Russell, ordonnant au consul de retourner a son poste a Massowah. De tous les captifs, aucun ne merite une plus grande sympathie que le pauvre M. Kerans. Tout jeune encore quand il entra en Abyssinie, il eut a supporter pendant quatre annees la prison et les chaines, sans aucun motif, si ce n'est qu'il arrivait dans un temps malheureux. Il est vrai de dire que, selon son habitude, Theodoros donnait pour pretexte a sa conduite qu'on l'avait insulte en lui offrant un tapis representant Gerard, le tueur de lions. "Gerard dans son costume de zouave, disait Theodoros, represente les Turcs; le lion, c'est moi-meme, que les infideles veulent abattre; le domestique, un Francais;" mais il ajoutait: "Je ne vois pas les Anglais qui devraient etre pres de moi." Le pauvre M. Kerans jouit seulement quelques semaines a Gondar d'une demi-liberte. Il avait donne en son nom un fusil a Sa Majeste (le tapis avait ete envoye par le capitaine Speedy, qui avait ete precedemment en Abyssinie); chaque matin, Samuel, qui etait le _balderaba_ des Europeens, se presentait avec les compliments plus ou moins sinceres de Theodoros. A sa premiere visite, il lui demanda: "L'empereur desire savoir ce qui vous ferait plaisir?" M. Kerans repondit: "Un cheval, un bouclier et une lance." Le matin suivant, Samuel lui demanda, de la part de Sa Majeste, quel genre de cheval il prefererait; et ainsi de suite, jusqu'a ce que le pauvre garcon, qui etait oblige chaque jour de se courber jusqu'a terre en reconnaissance du don suppose, commença a supposer qu'on se jouait de lui.

Peu de jours apres l'arrivee de M. Kerans, le consul Cameron fut appele au camp du roi, et il lui fut enjoint de rester la jusqu'a nouvel ordre. Il se considerait si peu comme prisonnier, bien qu'il ne lui fut pas permis d'aller a Gondar, que pretextant sa mauvaise sante, il demanda la permission de se retirer dans cette ville. M. Cameron attendit jusqu'au commencement de janvier, esperant tous les jours

recevoir une lettre de l'empereur. Mais enfin comme rien n'arrivait, il se vit obligé d'obeir aux instructions qu'il avait recues; il informa Theodoros que, d'apres les ordres de son gouvernement qui lui prescrivait de retourner a Massowah, il priait Sa Majeste de lui accorder cette permission.

Dans la matinee du 4 janvier, M. Cameron, ses serviteurs europeens, les missionnaires de Gondar et MM. Stern et Rosenthal (ces deux derniers, retenus dans les chaines depuis quelque temps), furent mandes par Sa Majeste. Ils furent introduits dans une tente renfermee dans l'enceinte particuliere de Theodoros, ayant deux pieces de douze placees a l'entree et pointees dans la direction de la tente. L'enceinte etait pleine de soldats, et tout etait arrange pour rendre la resistance impossible. Peu d'instantes apres l'arrivee de M. Cameron, Theodoros lui envoya plusieurs messagers charges de differentes questions, telles que: "Ou est la reponse a la lettre dont je vous avais charge pour votre souveraine?... Pourquoi vous alliez-vous a mes ennemis les Turcs? ... Etes-vous consul?..." Le dernier message, qui lui fut adresse, fut celui-ci: "Je vous garderai prisonnier jusqu'a ce que j'aie recu une reponse, et que je sache si vous etes oui ou non consul." Aussitot les soldats saisirent violemment M. Cameron; il fut jete par terre, on lui arracha la barbe et on lui mit de lourdes chaines aux pieds. Les captifs furent tous places dans une tente situee dans l'enceinte imperiale. Pendant quelque temps, a part leurs fers, ils n'eurent a subir aucun mauvais traitement.

Le 3 fevrier suivant, M. Bardel rentrait d'une excursion faite au nom de l'empereur, et qui avait pour but de surveiller le pays et d'epier un general egyptien, qui, a la tete de forces considerables, occupait, depuis quelque temps, le pays de Metemma, poste situe sur les frontieres du nord-ouest et le plus rapproche de l'Abyssinie. Le jour suivant les _gens de Gaffat_ furent mandes par l'empereur pour etre consultes sur la question de rendre la liberte aux captifs europeens. D'apres leurs conseils, deux missionnaires de la societe d'Ecosse, deux chasseurs allemands, MM. Flad et Cornelius furent delivres de leurs fers, et il leur fut permis de retourner a Gaffat parmi les ouvriers. Le chef des _gens de Gaffat_ dit alors au capitaine Cameron qu'il solliciterait son elargissement, ainsi que l'autorisation de son depart, si lui, Cameron, voulait s'engager par ecrit, qu'aucune demarche ne serait faite de la part de l'Angleterre pour venger l'insulte qui lui avait ete faite dans la personne de son representant. M. Cameron, ne se croyant pas autorise a prendre une telle responsabilite, refusa. Quelques jours plus tard, M. Bardel ayant offense Sa Majeste, ou plutot Sa Majeste n'ayant plus besoin de M. Bardel, celui-ci fut envoye rejoindre ceux qu'il avait contribue, pour sa bonne part, a faire emprisonner.

Le reverend M. Stern a tres-bien decrit la douloureuse captivite que lui et ses compagnons ont eu a supporter avant leur premier elargissement, lors de leur arrivee dans la mission au commencement de 1865; comment ils furent traines de Gondar a Azazo; l'horrible torture qui leur fut infligee le 12 du mois de mai; leur longue marche dans les chaines d'Azazo a Magdala; leur emprisonnement a l'Amba (nom

general donne aux forteresses eu Abyssinie) dans la prison commune, et la multiplicite des souffrances qu'ils eurent a supporter ainsi pendant plusieurs mois. Nous nous bornerons a dire que le 14 fevrier 1864, date de la lettre du capitaine Cameron, qui donne le premier avis de leur emprisonnement, les captifs, an nombre de huit, etaient: le capitaine Cameron et ses compagnons, Kerans, Bardel, Mac Kilvie, Makerer, Pietro et MM. Stern et Rosenthal.

Tout ce que j'ai dit jusqu'a present et la plus grande partie de ce que j'ai a raconter serait inintelligible, si je n'expliquais pas la conduite de Theodoros vis-a-vis des etrangers. Il est certain (un grand nombre de faits sont la pour l'attester) que Theodoros, pendant plusieurs annees, les insulta systematiquement. Il agissait ainsi soit pour eblouir son peuple par son pouvoir, soit aussi parce qu'il croyait a la complete impunitie de ses plus grossieres iniquites.

En decembre 1856, David, le patriarche cophte d'Alexandrie, arriva en Abyssinie, porteur de certains presents pour Theodoros, et de l'expression bienveillante du pacha d'Egypte. La reputation de Theodoros s'etait repandue an loin du cote du Soudan, et probablement les autorites egyptiennes, dans la pensee de sauver cette province du pillage, ou bien, voulant eviter une guerre dispendieuse avec leur puissant voisin, adopterent cet expedient comme le meilleur a suivre pour apaiser la colere de leur ancien ennemi. Selon son usage, Theodoros trouva encore une excuse aux mauvais traitements qu'il infligea au respectable patriarche, sur ce pretexte que la croix en diamants, qui lui etait presentee, etait une insulte: "C'est la preuve, disait-il, qu'ils me considerent comme vassal." Le patriarche alors proposa d'envoyer une lettre accompagnee de presents convenables an pacha d'Egypte, promettant qu'en retour le pacha enverrait a Theodoros des armes a feu, des canons et des officiers pour dresser ses troupes; Sa Majeste aussitot se recria en disant: "Je comprends, ils desirent maintenant me declarer leur tributaire."

Il est tres-probable que Theodoros, toujours jaloux du pouvoir de l'Eglise, profita de la presence de son plus haut dignitaire pour montrer a son armee qui elle avait a craindre et a qui elle devait obeir. Sous le pretexte mentionne plus haut, il fit un jour batir une baie autour de la residence du patriarche, et l'on vit ainsi pendant plusieurs jours, le fils aine de l'Eglise cophte, tenir son Pere en prison. Theodoros, plusieurs fois, avait ete excommunie par l'evêque, aussi se rejouissait-il beaucoup de la honteuse querelle qui surgit a cette occasion, parce qu'il voulait, par la crainte, persuader le patriarche d'enlever l'excommunication lancee par son inferieur. Toutefois, au bout d'un certain temps, Theodoros absous laissa partir le vieillard qu'il avait epouvante.

Le patriarche, a son retour, fit son rapport: mais la reputation de justice et de sagesse du bienveillant descendant de Salomon etait si grande que, loin d'etre cru, le gouvernement turc attribua l'echec survenu, dans les negociations a l'inaptitude de son agent; et bientot apres, il organisa une autre ambassade sur une plus grande echelle, la faisant accompagner de nombreux et magnifiques presents, et la mettant

sous les ordres d'un officier expérimenté et fidèle, Abdul Rahman-Bey.

Ces envoyés égyptiens arrivèrent à Dembea en mars 1859. Tout d'abord Theodoros, satisfait de recevoir de si magnifiques dons, traita les ambassadeurs avec courtoisie et distinction; mais craignant qu'en ce moment le pays ne fut pas sûr, il prit son hôte avec lui et partit pour Magdala, qu'il estimait être une résidence plus conforme à ses projets, et il y laissa l'ambassadeur. Il l'oublia même complètement, et le malheureux y demeura près de deux ans, à demi prisonnier. Mais ayant reçu plusieurs lettres ou des menaces étaient énergiquement exprimées de la part du gouvernement égyptien, Theodoros permit à son prisonnier de partir, mais il lui annonça qu'il serait volé, en touchant à la frontière, par le gouverneur de Tschelga. Theodoros, après le départ d'Abdul-Rahman-Bey, écrivit au gouvernement égyptien, niant d'avoir aucune connaissance du vol commis au préjudice de l'ambassadeur et accusant celui-ci de crimes graves. En apprenant cela l'infortuné bey, craignant que ses dénégations ne tournassent contre lui, s'empoisonna à Berber.

Sa troisième victime fut le naïb d'Arkiko. Il avait accompagné l'empereur à Godjam, lorsque, sans raison connue, celui-ci le fit mettre en prison et le fit charger de chaînes. Ce ne fut que sur les remarques de quelques marchands influents qui lui firent observer qu'on pourrait se venger sur ses caravanes d'Abyssinie et leur rendre la pareille, que Sa Majesté comprit la prudence de ces avis et permit à son prisonnier de retourner dans son pays.

Le même jour que le naïb d'Arkiko était fait prisonnier, M. Lejean, membre du service diplomatique français, dégoûté de l'Abyssinie et du manque de confort de la vie des camps, se présentait devant l'empereur pour le supplier de le laisser partir. Theodoros ne voulant pas accorder l'entrevue désirée et M. Lejean persistant dans sa demande, il lui fut répondu que Sa Majesté était en route pour Godjam. Chaque jour accroissait ainsi les difficultés de son retour. Une telle arrogance ne pouvait être tolérée. Theodoros avait défié l'Égypte; et maintenant il allait défier la France. M. Lejean fut saisi et eut à demeurer en plein uniforme dans les fers pendant vingt-quatre heures. Il ne fut relâché qu'en envoyant une humble excuse et en renonçant au désir de quitter le pays. Il fut envoyé à Gaffat avec l'ordre de rester là jusqu'au retour de M. Bardel.

Theodoros semblait faire fi de tout le monde; il emprisonnait le patriarche d'Alexandrie, l'ambassadeur d'Égypte était gardé à demi prisonnier pendant plusieurs années; il enchaînait le naïb, il insultait et enchaînait le consul français et le chassait du pays; et pourtant rien de mal ne lui était arrivé; au contraire, son influence au camp était bien plus grande. Dans de semblables circonstances tous les barbares auraient fait et pensé exactement comme lui. Il en arriva bientôt à cette conviction que soit par crainte de son pouvoir, soit dans l'impossibilité ou l'on était d'arriver jusqu'à lui, quels que fussent les mauvais traitements qu'il infligeait aux étrangers, aucune punition ne pouvait l'atteindre. Que telle fut sa conviction, la chose est parfaitement démontrée par sa brutalité toujours plus grande et

sa conduite toujours plus mechante, et toujours plus outrageante a l'egard des captifs britanniques. Theodoros a la fin ne prit aucune peine pour cacher son mepris pour les Europeens et leurs gouvernements.

Il savait qu'an mois d'aout 1864, il y avait deja un mois, une reponse de sa lettre a la reine d'Angleterre etait arrivee a Massowah: "Qu'on attende mon bon plaisir," fut la seule reponse qu'il fit lorsqu'on le lui annonca. Il est probable qu'il n'aurait jamais pris connaissance de cette lettre et du message qui lui avait ete envoye, si sa chute rapide, n'avait "vers la fin" modifie sa conduite. Lorsque nous arrivames a Massowah en juillet 1864, Theodoros etait encore tout-puissant, a la tete d'une grande armee, et maitre de la plus grande partie du pays. Sa campagne du Shoa en 1365 fut des plus desastreuses. Il perdit la non-seulement son eclat royal, mais aussi une grande partie de son armee. Les Gallas profiterent de l'occasion et inquietèrent sa retraite. Il pressentit alors sa chute, et probablement il pensa que l'amitie de l'Angleterre pouvait lui etre utile, peut-etre meme entrevit-il la possibilite d'amener cette puissance a une capitulation en s'emparant de nous comme otages. Quoi qu'il en soit, et bien qu'avec une apparente repugnance, il nous accorda la permission si longtemps desiree d'entrer dans le pays. Nous pouvons comprendre maintenant jusqu'a un certain point, cet etrange caractere d'homme si remarquable sous tant de rapports. Ayant quelques notions des moeurs europeennes, Theodoros eut desire ardemment posseder les avantages qu'elles procurent et dont il avait entendu parler: mais comment y reussir? L'Angleterre et la France lui rendraient-elles son amitie en paroles, il avait besoin de faits, il ne pouvait se payer de phrases. Il fut bientot convaincu qu'il pouvait impunement insulter les etrangers ou les envoyes d'un Etat allie et il finit par croire, apres avoir maltraite les Europeens, qu'il pouvait tout aussi bien garder en otage un homme aussi important qu'un consul.

IV

La nouvelle de l'emprisonnement de M. Cameron arrive chez lui.--M. Rassam est choisi pour aller a la cour de Gondar, ou il est accompagne par le docteur Blanc.--Delais et difficultes pour communiquer avec Theodoros.--Description de Massowah et de ses habitants.--Arrivee d'une lettre de l'empereur.

Au printemps de 1864, une rumeur vague se repandit qu'un potentat africain avait emprisonne un consul britannique. Le fait parut si etrange que peu de personnes crurent a cette nouvelle. Il fut bientot certain cependant qu'un empereur d'Abyssinie, nomme Theodoros, avait enferme et charge de chaines le capitaine Cameron, consul accredite a cette cour, et avec lui plusieurs missionnaires etablis dans cette contree. Une petite note au crayon du capitaine Cameron, fut portee a M. Speedy, vice-consul a Massowah; elle renfermait le nombre et le nom

des captifs et donnait à entendre que leur élargissement dépendait entièrement de la réception d'une lettre officielle, en réponse à celle que le roi avait envoyée quelques mois auparavant à la reine Victoria.

Il est évident que beaucoup de difficultés se présentaient au sujet de la demande exprimée par le consul Cameron. Peu de personnes connaissaient l'Abyssinie, et la conduite de son gouverneur était si singulière, si contraire à tous les précédents, qu'il y avait de quoi réfléchir pour savoir comment se mettre en communication avec l'empereur abyssinien sans exposer la liberté de ceux qu'on enverrait.

Dans la correspondance officielle de l'Abyssinie se trouve une lettre de M. Colquhoun, agent de Sa Majesté et consul général d'Égypte, datée du Caire (10 mai 1864), dans laquelle ce Monsieur informe le comte Russell, "qu'on aura beaucoup de difficultés pour arriver jusqu'à Theodoros." Il attendait en ce moment-là des nouvelles du gouvernement de Bombay, pour savoir quels étaient les moyens qu'il pourrait mettre à la disposition de l'Angleterre, l'Égypte n'en ayant aucun de praticable; il ajoutait: "Excepté par Aden je ne vois réellement aucune autre voie possible. Si seulement nous avions affaire à une nature douce comme le dernier roi! mais il paraît qu'il (Theodoros) est sujet à des accès de rage qui parfois le privent de sa raison et rendent son approche dangereuse."

Le 16 juin, le ministère des affaires étrangères choisit, pour la tâche difficile et périlleuse de mandataire auprès de Theodoros, M. Hormuzd Rassam, représentant politique résidant à Aden. Des instructions furent envoyées à ce délégué afin qu'il se tint promptement prêt à partir pour Massowah, pour aller solliciter l'élargissement du capitaine Cameron, ainsi que des autres Européens détenus par le roi Theodoros. Une lettre de Sa Majesté la reine d'Angleterre, une autre du patriarche copte d'Alexandrie pour l'Abouna, et une autre du même au roi Theodoros, furent envoyées en même temps à M. Rassam dans le but de faciliter sa mission. M. Rassam devait être transporté à Massowah sur un vaisseau de guerre; il devait à la fois informer Theodoros de son arrivée, lui porter une lettre de la reine d'Angleterre, et par la même occasion, faire remettre les lettres du patriarche à l'Abouna et à l'empereur. Il devait attendre une réponse à Massowah, avant de décider s'il irait lui-même ou s'il enverrait la lettre de la reine pour la délivrance du capitaine Cameron. Les instructions ajoutaient que M. Rassam devait toutefois adopter n'importe quelle démarche qui lui paraîtrait la plus favorable pour réussir, mais il devait surtout prendre garde de ne pas se placer dans une position qui put causer des embarras au gouvernement britannique.

Or il arriva que, juste au moment où M. Rassam apprenait qu'il avait été choisi pour remplir la tâche difficile, de transmettre une lettre de la reine d'Angleterre à l'empereur d'Abyssinie, nous devions aller ensemble faire une excursion à Lahej, petite ville arabe, située environ à vingt-cinq milles d'Aden. Nous causâmes longtemps sur cette étrange contrée, et comme j'avais manifesté un grand désir

d'accompagner M. Rassam a la cour d'Abyssinie, cet ami proposa aussitot au colonel Merewether, representant politique a Aden, de me le laisser accompagner dans sa mission; demande que le colonel Merewether accorda immediatement et qui fut promptement sanctionnee par le gouverneur de Bombay et le vice-roi de l'Inde. Nous dumes attendre quelques jours la lettre de la reine Victoria, cette lettre avait ete retenue en Egypte pour etre traduite. Ce ne fut donc que le 20 juillet 1864 que M. Rassam et moi quittames Aden pour nous rendre a Massowah, sur le steamer de Sa Majeste le _Dalhousie_.

Le 23 au matin, a une distance d'environ trente milles de la cote, nous apercumes le haut pays d'Abyssinie, forme de plusieurs chaines de montagnes superposees, courant toutes du nord au sud; les plus eloignees etaient les plus elevees. Quelques pics, entre autres le Taranta, s'elevent a la hauteur d'environ 12 a 13 mille pieds.

A mesure que nous approchions, les contours du rivage devenant de plus en plus distincts, nous apercumes une petite ile semee de blanches maisons entourees de vertes pelouses et reflechissant leur ombre protectrice dans l'eau tranquille de la baie, ce spectacle nous fit eprouver une sensation delicieuse; on eut dit que nous touchions a l'un de ces lieux enchantes de l'Orient, si souvent decrits, si rarement apercus, et vers lequel l'impatience de nos coeurs nous poussait si ardemment, que l'allure vive de notre steamer nous semblait trop lente encore. Mais petit a petit, comme nous approchions de la cote, nos illusions disparurent une a une; les gracieuses images s'evanouirent, et la realite toute crue ne nous offrit que des buissons marecageux, une berge sablonneuse et calcinee, des huttes sales et miserables.

Au lieu du demi-paradis que la distance avait fait miroiter devant notre imagination, nous trouvames (et malheureusement, nous restames assez longtemps pour constater le fait) que le pays de notre residence temporaire pouvait se decire en trois mots: soleil brulant, salete et desolation.

Massowah (latitude 15,36N., longitude 39,30E.), est une de ces iles de corail qui abondent dans la mer Rouge; elle n'est elevee que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; elle a un mille de longueur et un quart de largeur. Vers le nord elle est separee de la terre ferme par une petite baie d'environ 200 pas de largeur; sa distance d'Arkiko, petite ville situee a l'extremite ouest de la baie, est d'environ deux milles. A un demi-mille au sud de Massowah, une autre petite ile de corail tout a fait parallele a la premiere, couverte de buissons et de plusieurs autres genres de vegetation, est toute fiere de posseder la tombe d'un chelk venere: elle est entre Massowah et le pic Ajdem, la plus haute montagne formant la limite meridionale de la baie.

Toute la partie occidentale de l'ile de Massowah est couverte de maisons; quelques-unes hautes de deux etages, sont baties en rocher de corail, le restant se compose de petites huttes de bois avec des toits en chaume. Les premieres sont habitees par les plus riches negociants,

les representants de la Turquie, quelques Banians, les consuls europeens, et enfin quelques marchands que leur malheureuse destinee a jetes sur cette cote inhospitaliere. Il n'y a pas un edifice digne d'etre mentionne: la residence du pacha n'est qu'un grand hotel lourd et remarquable seulement par sa salete. Pendant notre sejour, les mauvaises odeurs produites par l'accumulation des saletes dans la cour et dans l'escalier du palais, n'etaient pas supportables; il est plus facile de se les imaginer que de les decrir. Les quelques mosquees qui se trouvent a Massowah sont sans importance, ce sont de miserables edifices en corail blanchi. L'une d'elles toutefois, en construction en ce moment, promet d'etre un peu mieux que les precedentes.

Les rues, si toutefois on peut donner ce nom aux ruelles etroites et irregulieres qui serpentent entre les maisons, sont tenues assez proprement; est-ce par l'intervention municipale ou en son absence? je ne saurais le dire. Excepte devant la residence du pacha, aucun espace n'est ouvert auquel on puisse donner le nom de place. Les maisons sont pour la plupart baties les unes contre les autres, quelques-unes meme sont construites sur pilotis. Le terrain a une telle valeur dans ce pays si peu connu, qu'il donne lieu a de nombreuses contestations.

Le port est situe au centre de l'ile, du cote oppose aux portes de la ville, qui sont regulierement fermees a huit heures du soir; la raison de cette mesure, je ne saurais la dire, car il est impossible de debarquer dans aucune autre partie de l'ile que sur la sale jetee. Sur le port, quelques huttes avaient ete baties par le douanier et ses employes; puis autour de ces dernieres il s'en eleva d'autres, construites par les marchands et les Bedouins parfumes au suif. Ce sont eux qui enregistrent les entrees, et exigent les impots selon leur caprice, avant meme que les marchandises soient expediees aux _Banians_, ou consignees dans le bazar pour la vente. Ce dernier est une vilaine chose, bien que la partie importante de l'est de la ville. Le beau Bedouin, le bashi-bozouk, la jeune fille indigene et les flaneurs de la ville, doivent trouver grand plaisir a hanter cet endroit de la ville; car quoique _parfume_ d'exhalaisons impossibles a decrir, et tout fourmillant de mouches, cependant, toute une partie de la journee c'est le rendez-vous d'une foule joyeuse et pressee.

La partie est de la ville renferme le cimetiere, les fontaines publiques, la maison de la mission catholique-romaine et un petit fort.

Le cimetiere commence a la derniere maison de la ville; les limites entre les vivants et les morts ne sont pas visibles. Pour profiter de l'espace entre les sepultures, les reservoirs publics sont places parmi les tombes! Et il n'y eu a que quelques-uns qui soient en bon etat. Apres les fortes pluies, le terrain dechire ouvre une issue aux eaux qui se rendent dans les reservoirs, entrainant les saletes et les detritus accumules pendant un an ou deux, et auxquels s'ajoutent des fragments de corps humains presentant tous les degres de decomposition. L'eau n'en est pas moins estimee et, chose etrange, ne produit aucun mauvais effet.

A l'extrémité nord et à l'extrémité sud de l'île, deux édifices ont été bâtis, l'un l'emblème de l'amour et de la paix, l'autre celui de la haine et de la guerre: la maison des missions et le fort. Mais il serait difficile de dire quel est celui qui a fait le plus de mal; plusieurs inclinent à croire que c'est la demeure des révérends Pères. Le fort paraît considérable, mais seulement à une grande distance; car plus on approche plus il ressemble à un débris des derniers âges, une ruine croulante déjà trop ébranlée pour supporter plus longtemps ses trois vieux canons, couchés sur le sol. Ce n'était pas la peur des ennemis qui les avait fait placer là, mais la frayeur du canonnière qui avait perdu un bras en essayant de mettre le feu aux pièces.--Du côté opposé, la maison des missions conservant la blancheur immaculée, semble faire rayonner autour d'elle un sourire, invitant plutôt que repoussant l'étranger. Mais à l'intérieur, est-ce que ce ne sont que des paroles d'amour qui ébranlent les échos de leurs dômes? Est-ce que les paroles de paix sont les seules que laissent échapper ses murs? Quoique des volumes témoignent de son passé, et bien que l'histoire de l'Église romaine soit écrite en lettres de sang sur toute la terre d'Abyssinie, nous voulons espérer que les craintes du peuple sont sans fondement et que les missionnaires actuels, comme tous les missionnaires chrétiens, s'efforcent de faire prospérer une seule chose: la cause du Christ.

Massowah, de même que tous les pays environnants, dépend de l'Abyssinie, surtout par les secours qu'elle en reçoit. Le *_jovaree_* est la principale nourriture; le blé est peu en usage; le riz est la nourriture favorite de la haute classe. Des chèvres et des moutons sont tués journellement au bazar, quelques vaches aussi dans de rares occasions; la viande de chameau est la plus estimée, mais, à cause de la cherté de cet animal, ce n'est que dans les grandes circonstances qu'il est permis d'en tuer.

Les habitants étant musulmans, l'eau est leur boisson ordinaire; le *tej* et l'*araki* (boisson faite avec du miel) sont cependant vendus au bazar. La quantité d'eau fournie par les quelques réservoirs, en assez bon état pour la contenir, étant insuffisante pour toute la population, on en apporte journellement des puits situés à quelques milles au nord de Massowah et d'Arkiko. Une partie est transportée dans des outres par les jeunes filles du village; l'autre partie est amenée dans des barques à travers la baie. D'où qu'elle vienne, cette eau est toujours saumâtre, surtout celle d'Arkiko. C'est pour cette raison et aussi à cause d'une plus grande facilité dans le transport, que cette dernière est meilleur marché et achetée seulement par les plus pauvres habitants.

Afin d'éviter d'inutiles répétitions, avant de parler de la population, du climat, des maladies, etc., etc., il est nécessaire de dire quelque chose du pays voisin.

Environ à quatre milles nord de Massowah se trouve *_Haitoomloo_*, grand village d'environ mille feux, le premier endroit où nous avons rencontré de l'eau douce; un peu plus d'un mille plus loin dans les terres, nous rencontrâmes *_Moncullou_*, village plus petit, mais mieux

bati. A un mille encore vers l'ouest se trouve le petit village de _Zaga_. Ces quelques villages, y compris un petit hameau a l'est de Haitoomloo, composent toute la partie habitee de cette region sterile. Le plus rapproche des villages est ensuite _Ailat_, situe a environ vingt milles de Massowah et bati sur la premiere terrasse des montagnes de l'Abyssinie, a environ 600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tous les autres villages dont nous avons parle sont situes au milieu d'une plaine sablonneuse et desolee; quelques mimosas, quelques aloes, de rares plantes de sene et de maigres cactus s'efforcent de chercher leur nourriture dans ce sable brule. La residence des consuls anglais et francais dans cette region brille comme une oasis dans le desert; ils y ont transporte de grands pins afin d'acclimater cet arbre dans ce pays, ou du reste il pousse tres-bien.

Les puits sont la richesse des villages, leur veritable existence. Tres-probablement, les huttes ont ete ajoutees aux huttes dans leur voisinage jusqu'a ce que des villages entiers se sont eleves, toujours entoures par une etendue deserte et brulee. Les puits y sont au nombre de vingt. Plusieurs anciens puits sont fermes, souvent de nouveaux puits sont creuses afin d'entretenir un approvisionnement constant d'eau. La raison pour laquelle on abandonne les anciens puits, c'est qu'au bout d'un certain temps l'eau en devient saumatre, tandis que dans ceux qu'on a nouvellement creuses l'eau est toujours douce. Cette eau provient de deux sources differentes: d'abord des hautes montagnes du voisinage. La pluie qui filtre et impregne le sol ne peut penetrer que jusqu'a une certaine profondeur a cause de la nature volcanique de la couche inferieure, et forme une nappe qui toujours se rencontre a une certaine profondeur. Ensuite, l'eau vient aussi par infiltration de la mer. Les puits, quoique creuses a environ quatre milles de la cote, sont profonds d'environ vingt ou vingt-cinq pieds et par consequent au-dessous du niveau de la mer.

La preuve d'un courant souterrain, du a la presence des hautes chaines de montagnes, devient plus evidente a mesure que le voyageur avance dans l'interieur du pays; quoique le terrain soit toujours sablonneux et sterile, cependant on apercoit une certaine vegetation, les arbres et les arbrisseaux deviennent de plus en plus abondants et d'une plus haute taille. A quelques milles dans l'interieur des terres, pendant les mois d'ete, il est toujours possible de se procurer de l'eau en creusant a quelques pieds dans le lit desseche d'un torrent.

Il m'est souvent venu a la pensee que le bien qu'avaient produit les puits artesiens dans le Sahara, ils pouvaient aussi le produire dans ces regions. La localite semble meme plus favorable, et j'espere que ces pays desoles du Samhar, de meme que le grand desert africain, seront un jour transformes en une fertile contree.

Tels qu'ils sont, ces puits peuvent encore etre d'une grande utilite. A notre arrivee a Moncullou, nous trouvames l'eau des puits dependant de la residence du consul a peine potable, a cause de son gout saumatre; nous nettoyames le puits, une grande quantite de sable d'un gout sale en fut extraite et nous creusames jusqu'a ce que le roc apparut. Le resultat de nos travaux fut que nous eumes le meilleur

puits du pays, et que plusieurs demandes de notre eau nous furent faites, de la part même du pacha. Malheureusement, les ancêtres des Moncollites actuels n'avaient jamais fait une semblable chose, et comme toute innovation est toujours détestée par les races à demi civilisées, le fait fut admiré mais non imité.

Arkiko, à l'extrémité de la baie, est plus près des montagnes que les villages situés au nord de Massowah, mais le village est entièrement bâti sur la berge; les puits, qui ne sont pas à cent pas de la mer, sont tous beaucoup moins profonds que ceux du côté nord, par conséquent, les eaux de la mer, ayant un trajet beaucoup plus court à parcourir, retiennent une plus grande quantité de particules salines, de sorte que, s'il ne s'y mêlait une petite quantité d'eau douce des montagnes, elle serait tout à fait impotable.

Dans le voisinage de Massowah se trouvent plusieurs sources d'eaux thermales. Les plus importantes sont celles d'Adulis et d'Ailat. Pendant l'été de 1865 nous fîmes une petite excursion dans la baie d'_Annesley_', pour visiter le pays. Les ruines d'_Adulis_' sont à plusieurs milles de la côte, et à l'exception de quelques fragments de colonnes brisées, elles ne renferment aucune trace des premières et importantes colonies. Cette localité est beaucoup plus chaude que Massowah; on ne voyait aucune végétation, ni aucune trace d'habitation sur ces bords désolés. Figurez-vous quelle fut notre surprise, en traversant le même pays au mois de mai 1868, d'y trouver des ports, des chemins de fer, des bazars, etc., etc., enfin, une ville bruyante qui avait surgi au milieu du désert.

Les sources d'Adulis[9] sont seulement à quelques centaines de pas des bords de la mer; elles sont environnées de champs de verdure couverts d'une puissante végétation et sont le rendez-vous de myriades d'oiseaux et de quadrupèdes, qui, matin et soir, arrivent par essaims pour se désalterer.

À Ailat[10] les sources chaudes surgissent d'un rocher basaltique, sur un petit plateau, entre de hautes montagnes taillées à pic. À sa source la température est de 141 degrés Fahrenheit[11], mais comme ses eaux serpentent le long de différents ravins, elles se refroidissent graduellement jusqu'à ce qu'elles ne diffèrent presque pas des ruisseaux qui coulent des autres montagnes. Elles sont bonnes à boire, et employées par les habitants d'Ailat pour tous leurs besoins usuels; elles sont même très-estimées des Bedouins. À cause de leurs propriétés médicales, un grand nombre de personnes affluent à ces bains naturels, qui naissent au milieu de rochers ravins et volcaniques, et qui contribuent au soulagement d'une grande variété de maladies. Par ce que j'ai pu recueillir, il paraît qu'elles sont surtout bonnes dans les rhumatismes chroniques et les maladies de la peau. Probablement, dans ces cas, toute espèce d'eaux chaudes agirait de la même manière, vu l'état morbide des teguments chez ces races sales et qui ne se lavent jamais.

La population de Massowah, y compris les villages environnants (autant que j'en puis être certain), s'élève à environ 10,000 habitants. Le

peuple de Massowah est loin d'être une race pure; au contraire, c'est un mélange de sang turc, de sang arabe et de sang africain. Les traits sont généralement bons, le nez est droit, les cheveux chez la plupart sont courts et bouclés; la peau est brune, les lèvres souvent épaisses, les dents égales et blanches. Les hommes sont d'une taille moyenne; les femmes sont au-dessous de la moyenne, beaucoup trop petites pour leur grosseur. Au point de vue moral ce peuple est ignorant et superstitieux, n'ayant conservé que quelques-unes des vertus de ses ancêtres, mais ayant gardé tous leurs vices. Il y a une grande différence chez ces hommes entre ceux qui portent le turban et de longues chemises blanches, et les malheureux qui s'occupent des travaux grossiers, qui ne sont ceints que d'un simple tablier de cuir, et vont par bandes à la recherche de leur nourriture et de leur eau. Les premiers vivent je ne sais comment. Ils se donnent le titre de marchands! Il est vrai que trois ou quatre fois par an une caravane arrive de l'intérieur, mais d'ordinaire, sauf une ou deux outres de miel et quelques sacs de _jovaree_, ils n'apportent rien avec eux. Quelles peuvent être les affaires de cinq cents marchands! Comment la valeur de cinquante francs de miel environ, et 250 à 300 francs de grain peuvent-ils procurer un bénéfice suffisant pour babiller et nourrir non-seulement les négociants eux-mêmes, mais aussi leur famille? C'est un problème que j'ai en vain cherché à résoudre.

Dans les pays orientaux, les enfants, loin d'être une charge pour les pauvres, sont souvent une source de richesses; il en est ainsi du moins à Massowah; les jeunes filles de Moncullou rapportent un joli revenu à leurs parents. J'ai connu des gros et forts compagnons, mais paresseux, se traînant tout le jour à l'ombre de leur hutte, et qui vivaient du charriage de deux ou trois petites filles qui journellement faisaient plusieurs fois le voyage à Massowah, pour porter des outres pleines d'eau. Les porteuses d'eau ont en général de huit à seize ans. Les plus jeunes sont assez jolies, petites mais bien faites, leurs cheveux, proprement tressés, tombent sur les épaules. Une petite étoffe de coton, partant de la ceinture jusqu'au genou, est le seul ornement des plus pauvres. Celles qui sont plus aisées portent de plus une autre étoffe gracieusement attachée à leurs épaules comme le plaid écossais. Leur narine droite est ornée d'un petit anneau de cuivre; lorsqu'elles peuvent remplacer le plaid par une chemise ornée de boutons, c'est beaucoup plus estimé; aussi pendant notre séjour, nos boutons furent-ils mis à contribution.

Si nous considérons que Massowah est située sous les tropiques, qu'elle ne possède aucun courant d'eau, qu'elle est entourée de déserts brûlants, et que de plus il y pleut rarement, nous arriverons à cette conclusion que le climat doit en être brûlant et aride.

De novembre à mars, les nuits sont froides et pendant le jour, dans une maison ou sous une tente, la température est agréable; mais du mois d'avril au mois d'octobre, les nuits sont lourdes et souvent étouffantes. Pendant ces mois de chaleur, deux fois par jour, le matin avant le réveil de la brise de mer et le soir lorsqu'elle est tombée, tous les animaux de la création, bêtes et gens, sont saisis d'une sorte d'engourdissement. Le calme parfait qui règne alors vous saisit

de crainte et il produit un douloureux effet.

Du mois de mai au mois d'août, il y a de fréquents ouragans de sable. Ils commencent d'habitude à quatre heures de l'après-midi (quelquefois cependant le matin), et leur durée peut varier de quelques minutes seulement à une couple d'heures. Longtemps avant que l'ouragan éclate, l'horizon vers le nord-nord-ouest est tout à fait sombre; un nuage noir s'étend de la mer à la chaîne de montagnes, et, en avançant, il obscurcit le soleil.

Quelques minutes d'un calme profond s'écoulent, puis tout à coup la noire colonne s'approche; tout semble disparaître devant elle, et le rugissement de la terrible tempête de vent et de sable déchaînée sur la terre est vraiment sublime dans son horreur. Le vent chaud et sec qui souffle après le vent de la mer paraît froid, bien que le thermomètre monte à 100 ou 115 degrés. Après la tempête, une douce brise de terre se fait sentir et dure quelquefois toute la nuit. On ne peut se figurer la quantité de sable transportée par ces ouragans. Il est de fait que, pendant la tempête, nous ne pouvions distinguer à une très-courte distance les plus gros objets, comme une tente, par exemple.

Il pleut rarement; seulement en août et novembre il fait quelques ondes.

En ce qui concerne les Européens, le climat, tel que nous l'avons décrit, ne peut être considéré comme nuisible; il débilite et affaiblit le système, et prédispose aux maladies des tropiques, mais il les engendre rarement. J'ai été témoin de quelques cas de scorbut dus à l'eau saumâtre et à l'absence de végétaux; mais ces cas ne se propagerent pas, ou du moins je n'en ai pas connaissance, et, pendant tout mon séjour, je n'en ai compté que trois ou quatre cas. Les fièvres sont communes parmi les naturels après la saison des pluies; mais bien qu'il y ait de temps à autre quelques cas de fièvres pernicieuses, cependant le plus souvent ce ne sont que des fièvres intermittentes qui cèdent promptement au traitement ordinaire.

La petite vérole de tout temps y fait de terribles ravages. Lorsqu'elle éclate, un cas bénin est choisi, et l'on inocule le virus à une grande quantité de gens. La mortalité est considérable parmi ceux qui subissent l'opération. Plusieurs fois en été j'ai reçu du virus, et j'ai essayé de l'inoculer. Dans aucun cas il n'a pris; je l'attribuais à l'extrême chaleur du climat, mais pendant les froids je renouvelai l'opération, et je ne réussis pas davantage. Les cas les plus nombreux de mortalité sont dus aux accouchements, chose étrange, ainsi que dans toutes les contrées de l'est, où la femme est sédentaire. Les usages du pays sont aussi pour beaucoup dans ce résultat. Après son accouchement, la femme est placée sur un alga ou petit lit indigène, sous lequel est entretenu un feu de plantes aromatiques, capable de suffoquer la femme nouvellement délivrée. Les cas de diarrhée furent fréquents pendant l'été de 1865, et la dysenterie, à la même époque, causa plusieurs morts. On rencontre rarement des maladies des yeux, excepté de simples inflammations

produites par la chaleur et l'éclat du soleil. Je souffris moi-même d'une ophthalmie, et je fus obligé de retourner à Aden pendant quelques semaines. Je n'ai rencontré aucun cas de maladie de poumons, et les affections des bronchites semblent entièrement inconnues. J'ai soigné un cas de névralgie et un de rhumatisme goutteux.

Pendant plusieurs années, les sauterelles avaient causé de grands dommages aux récoltes. En 1864, elles amenèrent une telle disette, une telle cherté des objets de première nécessité, qu'en 1865 les provinces du Tigre, de l'Hamasein, du Bogos, etc., qui avaient été entièrement ravagées par les essaims de sauterelles, se trouverent sans aucun approvisionnement de l'intérieur. Le gouverneur du pays envoya à Hodeida et dans d'autres ports pour demander des grains et du riz, afin d'échapper à l'horreur d'une famine complète. Toutefois, beaucoup d'habitants moururent, car une grande partie de ces misérables à moitié affamés furent victimes d'une maladie semblable au choléra. Ce dernier fleau fit son apparition en octobre 1865, comme nous faisons nos préparatifs pour un voyage à l'intérieur. L'épidémie se fit cruellement sentir. Tous ceux qui avaient souffert de l'insuffisance de nourriture ou de sa qualité inférieure devinrent aisément la proie du fleau; un bien petit nombre de ceux qui furent atteints en rechappèrent. Pendant notre résidence à Massowah, cinq membres de la petite communauté d'Européens moururent; deux furent frappés d'apoplexie, deux s'éteignirent de faiblesse, et un autre mourut du choléra. Je ne soignai aucun de ces malades. Le pacha lui-même fut plusieurs fois sur le point de mourir d'une grande faiblesse et d'une perte complète de forces dans les organes digestifs. Il fut guéri par des bains de mer pris à propos.

Les Bedouins du Samhar, comme tous les sauvages bigots et ignorants, ont une grande confiance dans les charmes, les amulettes et les exorcismes. L'homme qui exerce la médecine est généralement âgé; c'est un cheik, respectable voyant, grand belître à la mine béate. Sa prescription habituelle consiste à écrire quelques lignes du Koran sur un morceau de parchemin, puis il en lave l'encre avec de l'eau, qu'il fait boire au malade. D'autres fois, le passage est écrit sur un petit carré de cuir rouge et appliqué sur le siège de la maladie. Le _mullah_ est un rival du cheik, bien qu'il s'applique aussi l'entière efficacité des Paroles de la Vache révélée, il opère plus rapidement son traitement en crachant plusieurs fois sur la personne malade, ayant soin, entre chaque expectoration, de marmotter des prières favorables pour chasser le malin esprit, qui, s'il n'avait été combattu auparavant, essaierait d'empêcher l'effet bienfaisant du crachat. Massowain se flatte en outre d'avoir un praticien _selon la formule_, dans la personne d'un vieux bashi-bozouk. Bien que supérieur en intelligence au cheik et au mullah, ses connaissances médicales sont bien restreintes. Il possède quelques remèdes qui lui ont été donnés par des voyageurs; mais comme il ignore complètement leurs propriétés et la quantité voulue à employer, aussi les garde-t-il fort sagement sur une étagère, pour la grande admiration des indigènes, et fait usage de quelques simples avec lesquelles, s'il n'opère pas de merveilleuses cures, du moins il ne fait pas de mal. Notre _confrère_ n'est pas beaucoup recherché, quoiqu'il en impose à la crédulité des

gens du pays. Lorsque nous nous sommes rencontrés en _consultation_, il a toujours témoigné une grande modestie, reconnaissant parfaitement son ignorance.

Massowah, ainsi que je l'ai déjà constaté, est bâtie sur un rocher de corail. La plus grande partie de la côte est formée de pareils rochers, qui s'élèvent en falaises quelquefois à la hauteur de 30 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus loin dans les terres[12], les rochers volcaniques commencent à se montrer, semés de toute côte et comme jetés négligemment sur la plaine sablonneuse; d'abord isolés et comme servant de limite dans les champs, ils se rapprochent bientôt, croissant en nombre et en hauteur, jusqu'à ce qu'ils atteignent la montagne elle-même, ou chaque pierre atteste sa provenance volcanique.

La flore de ce pays est peu variée et appartient, sauf quelques rares exceptions, à la famille des légumineuses.--Plusieurs variétés d'antilopes rodent dans le désert. Les perdrix, les pigeons et quelques espèces de palmipèdes y arrivent en grand nombre à certaines saisons de l'année. À part ces derniers, on ne rencontre aucun autre animal utile à l'homme. Les principaux hôtes de ces contrées sont les hyènes, les serpents, les scorpions et une quantité innombrable d'insectes.

Nous demeurâmes à Massowah du 23 juillet 1864 au 8 août 1865, date de notre départ pour l'Égypte, où nous allions dans le but de recevoir des instructions, lorsque nous reçûmes une lettre de l'empereur Théodoros. Massowah ne nous offrait aucune attraction; la chaleur était si intense parfois, que nous ne pouvions pas respirer; nous soupirions ardemment après notre retour à Aden et aux Indes, car nous avions abandonné tout espoir de faire accepter notre mission par l'empereur d'Abyssinie. Aucune peine n'avait été épargnée, aucun obstacle ne s'était présenté qu'on n'eût essayé de le vaincre, aucune chance possible pour obtenir des informations sur l'état des prisonniers ou pour les secourir n'avait été négligée. Tous les moyens avaient été employés pour persuader l'obstiné monarque de réclamer la lettre qu'il affirmait être si désireux de recevoir. Le jour même de notre arrivée à Massowah, nous avons fait tous nos efforts pour engager des messagers à partir pour la cour abyssinienne et informer Sa Majesté éthiopienne, que des officiers étaient arrivés à la côte, porteurs d'une lettre de Sa Majesté la reine d'Angleterre. Mais telle était la crainte du nom de Théodoros, que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés et sur la promesse d'une large rétribution, que nous pûmes décider quelques personnes à accepter cette mission. Le soir du 24, le lendemain de notre arrivée, nos messagers partirent chargés de remettre à l'Abouna et à l'empereur des lettres du patriarche et de M. Rassam. Nos envoyés promirent d'être de retour avant la fin du mois.

M. Rassam, dans sa lettre à l'empereur Théodoros, l'informait fort convenablement qu'il était arrivé à Massowah le jour précédent, porteur d'une lettre de Sa Majesté la reine d'Angleterre à l'adresse de Sa Majesté l'empereur Théodoros, et qu'il désirait la remettre en main propre. Il l'informait également qu'il attendait la réponse à Massowah, et qu'il désirait, si Sa Majesté voulait qu'il l'apportât

lui-meme, qu'on lui fournit une escorte sure. Toutefois il laissait le choix a Theodoros de faire prendre la lettre ou de renvoyer les prisonniers accompagnes d'une personne digne de confiance, a laquelle on delivrerait la lettre de la reine d'Angleterre. Il terminait en avertissant Sa Majeste que son ambassade a la reine Victoria avait ete agreee, et que si elle atteignait la cote avant le depart de M. Rassam pour Aden, il prendrait toutes les mesures necessaires pour qu'elle parvint en Angleterre en surete.

Un mois, six semaines, deux mois s'ecoulerent dans l'attente incessante du retour de nos messagers. Toutes les suppositions furent epuisees. Peut-etre, disait-on, les messagers n'ont pu arriver; il est possible que le roi les ait retenus; peut-etre ont-ils perdu ce qui leur avait ete remis, en traversant quelque riviere, etc., etc. Mais comme aucune nouvelle positive ne pouvait etre obtenue sur l'exacte condition des captifs, il etait impossible de rester plus longtemps dans un tel etat d'incertitude. Cependant M. Rassam tenta encore une fois d'expedier de nouveaux messagers, non sans de grandes difficultes, leur remettant une copie de sa lettre du 24 juillet, accompagnee d'une note explicative. D'un autre cote, des envoyes secrets etaient en meme temps expedies au camp de l'empereur, pour s'informer du traitement subi par les captifs, ainsi que dans differentes parties du pays, d'ou nous supposions qu'il etait possible d'obtenir quelques renseignements. Peu de temps apres, ayant reussi a nous assurer du nom de quelques-uns des _gens de Gaffat_ qui avaient ete autrefois en relation avec le capitaine Cameron, nous leur ecrivimes une lettre en anglais, en francais et en allemand, ne sachant quelle langue ils parlaient, les suppliant de nous informer quelles mesures il y aurait a prendre afin d'obtenir l'elargissement des prisonniers.

Nous attendimes encore sur cette plage deserte de Massowah, esperant toujours cette reponse tant desiree; rien n'arriva, mais le jour de Noel nous recumes quelques lignes de MM. Flad et Schimper, les deux Europeens auxquels nous avions ecrit. Ils nous informaient tous les deux, que les infortunes qui avaient fondu sur les Europeens etaient dues a ce qu'il n'avait pas ete repondu a la lettre de l'empereur, et ils suppliaient M. Rassam d'envoyer au plus tot la lettre qu'il avait apportee pour Sa Majeste. Cependant M. Rassam pensait qu'il n'etait pas convenable que le gouvernement britannique forcat l'empereur a recevoir une lettre signee par la reine d'Angleterre, lorsque ce dernier, par son refus constant de prendre connaissance de cette susdite lettre, montrait clairement que ses dispositions etaient changees et qu'il ne s'en souciait plus.

Sur ces entrefaites arriverent quelques serviteurs des prisonniers, porteurs de lettres de leurs maitres; d'autres personnes avaient ete expediees de Massowah et des lettres, des provisions, de l'argent etaient ainsi regulierement envoyes aux captifs qui, en retour, nous informaient de leur etat et des faits et gestes de l'empereur. Notre presence a Massowah n'avait pas eu peut-etre une grande importance politique; cependant sans les secours et l'argent que nous envoyames aux prisonniers, leur misere aurait ete decuplee, si meme ils

n'avaient pas succombé aux privations et aux souffrances.

Les amis des captifs et le public lui-même, presque partout, sans tenir compte des efforts faits par M. Bassam pour accomplir sa mission, et des grandes difficultés qu'il avait rencontrées, attribuaient le manque de réussite à l'inactivité du représentant de l'Angleterre. Plusieurs conseils furent donnés, quelques-uns furent suivis, mais on n'obtint aucun résultat. Le bruit circulait que l'une des raisons de Sa Majesté pour ne pas nous donner une réponse, c'était que notre mission n'avait pas une importance suffisante, et qu'il se regardait comme offensé et ne consentirait jamais à nous reconnaître. Pour obvier à cette difficulté, en février 1865, le gouvernement décida d'ajouter à notre ambassade un autre officier militaire; ainsi que les journaux de cette époque le rapportaient, on espérait obtenir beaucoup de ces nouvelles démarches. En conséquence le lieutenant Prideaux, du corps de réserve de Sa Majesté Britannique à Bombay, arriva en mai à Massowah. Comme on devait s'y attendre, sa présence sur la côte n'eut aucune influence sur l'esprit de Theodoros. Le seul avantage que nous acquîmes par sa présence à la mission, ce fut d'avoir un agréable compagnon, qui fut ainsi condamné à passer avec moi, dans une tente, sur le rivage de la mer, les mois les plus chauds de l'année, dans le brûlant climat de Massowah. Plusieurs mois s'écoulerent; toujours point de réponse. La condition des prisonniers était des plus précaires; c'était avec beaucoup d'apprehension qu'ils voyaient venir une autre saison de pluie. Leurs lettres étaient désespérées, et bien que nous eussions fait tous nos efforts pour leur fournir de l'argent et un peu de confort, cependant la distance et la rébellion de quelques provinces du pays, nous rendirent impossible de les approvisionner selon leurs besoins.

À la fin de mars, nous nous déterminâmes à tenter un dernier effort, et à demander notre rappel si la chose échouait. Nous avons entendu raconter par Samuel, comment il avait été mêlé à cette affaire, et nous savions qu'il jouissait sous quelque rapport de la confiance de son maître. Dès que nous l'eûmes informé que nous désirions faire parvenir une lettre, il nous assura qu'avant quarante jours nous aurions une réponse. Encore une fois nos espérances se réveillèrent et nous crûmes à une réussite. Les quarante jours s'écoulerent, puis deux, puis trois mois et nous n'entendîmes parler de rien. Il semblait qu'une fatalité atteignit tous nos messagers; quelle que fut la classe à laquelle ils appartenissent, simples paysans, serviteurs du naïb, ou attachés à la cour de Theodoros, le résultat était toujours le même, non-seulement ils ne rapportaient aucune réponse, mais nous ne les revoyions plus.

Le temps désigné pour la mission de M. Bassam à Massowah étant passé, sans avoir donné aucun résultat satisfaisant, il fut décidé à la fin que l'on recourrait à un autre moyen.

Au mois de février 1865, un Cophte, Abdul Melak, se présenta au consulat de Jeddah, prétendant arriver d'Abyssinie porteur d'un message de l'Abouana au consul général anglais en Égypte. Il affirmait que s'il obtenait du consul général une déclaration par laquelle

on s'engagerait, si l'empereur relachait les prisonniers, a ne pas poursuivre l'offense qui avait ete faite a la nation anglaise, l'Abouna de son cote se faisait fort d'obtenir la liberation des prisonniers et garantissait leur securite. Cet imposteur, qui n'avait jamais ete en Abyssinie, donna des details si etonnants qu'il en imposa completement au conseil de Jeddah et au consul general. Le fait cependant qu'il pretendait avoir traverse Massowah sans se presenter a M. Rassam, etait deja suspect; si ces messieurs avaient possede les plus legeres connaissances sur l'Abyssinie, ils auraient decouvert la supercherie, lorsque le soi-disant delegue acheta quelques presents _convenables_ pour l'Abouna, avant de partir pour sa mission. En Abyssinie, le tabac est regarde comme impur par les pretres; aucun d'eux ne fume, et en admettant meme, que dans sa vie privee, l'Abouna eut de temps en temps quelque faiblesse pour ce vegetal, toutefois il aurait pris grand soin de garder la chose aussi secrete que possible. Ainsi lui presenter une pipe d'ambre aurait ete une insulte gratuite faite a un homme, qui etait suppose devoir rendre un service important. C'etait la marque la plus irrecusable d'un manque complet de connaissance des usages des pretres d'Abyssinie. Cependant on fit partir cet homme, qui vecut plusieurs mois parmi les tribus arabes, situees entre Kassala et Metemma, protege par le certificat qui le declarait ambassadeur et le recommandait a la protection des tribus qu'il traversait. Nous le rencontrames non loin de Kassala. Il confessa la trahison dont il s'etait rendu coupable, et fut tout rejoui en apprenant que nous n'avions pas l'intention d'en appeler aux autorites turques pour le faire prisonnier.

Le gouvernement decida enfin de nous rappeler et designa pour nous remplacer M. Palgrave, le voyageur arabe si distingue.

Au commencement de juillet, nous fimes une courte excursion dans le pays d'Habab, situe au nord de Massowah; a notre retour nous rencontrames dans le desert de Chab des parents du naib, qui nous informerent qu'Ibrahim (de la famille de Samuel) etait de retour avec une reponse de Sa Majeste et qu'il nous attendait impatiemment; que nos premiers messagers avaient obtenu l'autorisation de partir; mais ce qui etait encore plus rejoyissant, c'etait la nouvelle apportee par eux que Theodoros, par egard pour nous, avait relache le consul Cameron et ses compagnons de captivite. Le 12 juillet, Ibrahim arriva. Il nous donna de nombreux details touchant l'elargissement du consul; recit qui fut confirme quelques jours apres par un ami de ce dernier ainsi que par nos premiers delegues. Je crois, d'apres ce que j'ai appris plus tard, que Theodoros fut le premier auteur du mensonge, eu donnant ordre a ses officiers, publiquement et en presence des messagers, de delivrer de ses fers le consul Cameron. Seulement les messagers ajouterent d'eux-memes a ceci, qu'ils avaient vu le consul Cameron _apres_ son elargissement.

La reponse que Theodoros a la fin accordait a toutes nos demandes repetees, n'etait ni courtoise, ni meme polie; elle n'etait ni scellee, ni signee. Il nous ordonnait de partir par la route longue et malsaine du Soudan, et arrives a Metemma, il nous ordonnait de l'informer de notre presence, afin qu'il nous fournit une escorte.

Nous ne fimes pas du tout ce que nous disait la lettre. Cette lettre semblait plutot l'oeuvre d'un fou, que d'un etre raisonnable. J'en choisis quelques extraits comme curiosite dans son genre. Il disait:

"L'Abouna Salama, un juif nomme Kokab (M. Stern), et un autre appele consul Cameron (envoye par vous) sont la cause que je ne vous ai pas ecrit en mon nom. Je les ai traites avec honneur et avec amitie dans ma capitale. Et lorsque je les traitais ainsi en ami et que je m'efforçais de cultiver l'amitie de la reine d'Angleterre, ils m'ont trahi.

"Plowden et Johannes (John Bell), qui etaient aussi Anglais, out ete tues dans mon pays. Par le pouvoir que j'ai recu de Dieu, j'ai venge leur mort sur leurs meurtriers. A cause de cela les trois personnages deja nommes abuserent de cela et me denoncerent comme meurtrier moi-meme. Ce Cameron, (qui s'appelle consul) se presenta a moi comme serviteur de la reine d'Angleterre. Je lui fis present d'une robe d'honneur de mon pays et lui fournis les provisions de son voyage. Je lui demandai de me mettre en relation d'amitie avec sa reine.

"Lorsqu'il partit pour sa mission, il alla sejourner quelque temps parmi les Turcs, puis revint vers moi.

"Je lui demandai alors des nouvelles de la lettre que j'avais envoyee par son entremise a la reine d'Angleterre. Il me repondit qu'il n'avait aucune connaissance de cette lettre. Qu'ai-je fait, je vous le demande, pour qu'ils me haissent et me traitent de la sorte? Par le pouvoir de Dieu, mon Createur, je garde le silence."

Sur ces entrefaites, le steamer Victoria arriva a Massowah le 23 juillet; nous n'avions encore recu aucune lettre du consul Cameron ni des autres captifs. Par le Victoria nous fumes informes que M. Rassam etait rappele et que M. Palgrave le remplaçait. Mais les choses avaient soudainement change et M. Rassam ne pouvait qu'en referer au gouvernement pour de nouvelles instructions. Nous partimes alors pour l'Egypte, ou nous arrivames le 5 septembre.

Par l'intermediaire du consul general de Sa Majeste, le gouvernement avait appris que nous avions recu une lettre de Theodoros, nous accordant la permission d'entrer en Abyssinie; que la lettre manquait de courtoisie et n'etait pas signee; que le consul Cameron avait ete mis en liberte, et, bien que M. Cameron eut toujours insiste aupres de nous pour que nous ne partissions pas pour l'interieur de l'Abyssinie sans un sauf-conduit, nous dumes promptement partir, le gouvernement considerant la chose comme opportune. On donna ordre a M. Palgrave de rester et a M. Rassam, son compagnon, de partir; une certaine somme nous fut remise pour des presents; des lettres du gouverneur du Soudan furent obtenues; et les provisions et les objets necessaires au voyage etant achetes, nous retournames a Massowah ou nous arrivames le 25 septembre. La nous apprimes que des envoyes des prisonniers etaient arrives; qu'ils avaient ete pris par des soldats; et qu'ils avaient rapporte verbalement que, loin d'avoir ete relaches, les captifs avaient vu de nouvelles chaines s'ajouter aux premieres. Comme nous ne

pouvions trouver personne pour nous accompagner a travers le desert du Soudan, (le climat en etant tres-malsain a cette epoque de l'annee, nous etions au milieu d'octobre), nous pensames qu'il etait convenable d'aller a Aden, afin d'obtenir des informations exactes sur les lettres des captifs ainsi que sur leur condition actuelle. La nous tinmes conseil avec le representant politique de ce poste sur la convenance de condescendre a la requete de l'empereur, vu l'aspect nouveau et tout different sous lequel se presentaient les choses.

Quoique le capitaine Cameron, dans toutes ses premieres lettres, eut constamment insiste aupres de nous pour nous engager a ne pas entrer en Abyssinie, toutefois dans le dernier billet recu il nous suppliait de venir tout de suite; que si nous condescendions a ce desir nous aurions la preuve des grands perils que couraient les prisonniers. Le resident politique alors, prenant en consideration le dernier appel du capitaine Cameron a M. Rassam, consentit a la demande de Theodoros et nous engagea a partir, esperant un bon resultat de ce voyage.

Apres un court sejour a Aden, nous entrames encore a Massowah, et le plus promptement possible, nous fimes nos arrangements pour le long voyage que nous avions en perspective. Malheureusement le cholera venait de faire son apparition, les indigenes n'etaient pas disposes a traverser les plaines de Braka et de Taka, a cause de la fièvre pernicieuse, jamais aussi mortelle qu'a cette epoque de l'annee, et il fallut requierir toute l'influence des autorites locales pour assurer notre prompt depart.

Notes:

[9] Peu de temps avant notre depart pour l'interieur de l'Abyssinie, plusieurs echantillons de ces eaux avaient ete recueillis et envoyes a Bombay pour etre analyses.

[10] Ces eaux ont ete envoyees a Bombay en novembre 1864.

[11] 78 deg., 34 centigrades.

[12] Au dela de Moncullou et de Haitoomloo.

V.

De Massowah a Kassala.--Une digression.--Le nabab.--Aventures de M. Marcopoli.--Le Beni-Amer.--Arrivee a Kassala.--La revolte nubienne.--Tentative de M. le comte de Bisson pour fonder une colonie dans le Soudan.

Dans l'apres midi du 15 octobre, tous nos preparatifs etant a peu pres complets, la mission, composee de M. H. Rassam, du lieutenant W.-F.

Prideaux, de l'état-major de Sa Majesté à Bombay, et de moi-même, partit pour cette dangereuse entreprise. Nous étions accompagnés par un neveu du naib d'Arkiko. Une escorte de Turcs irréguliers avait été gracieusement envoyée par le pacha, pour protéger nos six chameaux chargés de notre bagage, de nos provisions et des présents destinés au monarque éthiopien. Nous primes aussi avec nous quelques Portugais, des serviteurs indiens et des indigènes de Massowah, comme muletiers.

Au commencement d'un voyage, il manque toujours quelque chose. Dans cette circonstance, plusieurs chameliers se trouverent dépourvus de cordes. Les malles, les porte-manteaux furent semés sur la route, et la nuit était déjà avancée, lorsque le dernier chameau atteignit Moncullou. Une halte devint de toute nécessité. Cet arrêt momentané fut fait dans l'après-midi du 16. De Moncullou, notre route traversait vers le nord ouest le pays de Chob, triste désert de sable, coupé par deux torrents, généralement à sec; n'importe dans quelle saison, on peut obtenir une eau bourbeuse en creusant leur lit de sable. La rapidité avec laquelle ces torrents se forment est des plus étonnantes.

Pendant l'été de 1865, nous fîmes une excursion à Af-Abéd, dans le pays de Habab. À notre retour, tandis que nous traversions le désert, nous eûmes à supporter une forte tempête. Nous avions à peine atteint notre campement sur la rive méridionale du courant d'eau, la moitié de nos chameaux avaient déjà traversé le lit desséché de la rivière, lorsque soudainement nous entendîmes un rugissement épouvantable, immédiatement suivi d'un affreux torrent. Dans ce lit que nous venions de voir vide, maintenant coulait un fleuve puissant, entraînant les arbres, les rochers et même tous les êtres vivants qui, en ce moment, essayaient de le traverser. Notre bagage et nos serviteurs se trouvaient précisément sur la rive opposée, et bien que nous ne fussions qu'à un jet de pierre du bord si soudainement séparé de nous, nous dûmes passer la nuit sur la terre nue, n'ayant pour toute couverture que nos habits.

Au centre du désert de Chob s'élève l'_Amba-Goneb_, roche basaltique en forme de cône, qui compte plusieurs centaines de pieds de hauteur et qui est placée là comme une sentinelle avancée des montagnes voisines. Le soir du 18, nous atteignîmes _Ain_, et d'un désert affreux, à la réverbération fatigante, nous passâmes dans une charmante vallée arrosée par un petit ruisseau, frais et limpide, serpentant à l'ombre des mimosas et des tamarins, et unissant sa fraîcheur à l'ardente et luxuriante végétation des tropiques.[13]

Nous fûmes assez heureux pour laisser le choléra derrière nous. À part quelques cas de diarrhée, facilement arrêtés, la compagnie tout entière jouit d'une excellente santé. Chacun de nous était plein d'ardeur à la perspective de visiter des régions presque inconnues, surtout après avoir dit adieu à Massowah, où nous avions passé de longs et tristes mois dans une attente pleine d'anxiété.

D'Ain à Mahaber[14] la route est des plus pittoresques; elle suit le courant de la petite rivière d'Ain, tantôt emprisonnée par

des murailles perpendiculaires de basalte ou de trachyte, tantôt serpentant sur un petit plateau tout verdoyant et borde de hauteurs coniques, couvertes jusqu'à leur sommet de mimosas, d'énormes cactus, animées par des hordes d'antilopes, qui, bondissant de rochers en rochers, effarouchent par leurs caprices les innombrables hordes de ces contrées, les gigantesques babouins. La vallée elle-même, embellie par la présence de nombreux oiseaux, au riche plumage et à la voix enchanteresse, retentit des cris percants des nombreuses pintades, si familières que le bruit répété de nos armes à feu ne les dérangeait pas le moins du monde.

À Mahaber, nous fûmes obligés de demeurer plusieurs jours pour attendre de nouveaux chameaux. Les Hababs, qui devaient nous les fournir, effrayés par le neveu chevelu du naïb et par les bashi-bozouks, se cachèrent, et ce ne fut qu'après beaucoup de pourparlers et l'assurance répétée que chacun d'eux serait payé, que les chameaux firent leur apparition. Les Hababs sont de grandes tribus pastorales, habitant le Ad-Temariam, pays montagneux et arrosé, situé à environ cinquante milles au nord-ouest de Massowah, entre le 38^e et le 39^e degré de longitude, et 16^e et 16,30 degré de latitude. C'est là qu'on rencontre le plus beau type du Bedouin errant: de taille moyenne, musculeux, bien fait, il prétend être d'origine abyssinienne. À l'exception de la teinte un peu plus sombre de la peau, certainement, sous tous les autres rapports, ces Bedouins ne diffèrent pas des habitants de la plaine, et ont quelque chose des premières races africaines. Il y a cinquante ans, c'était une tribu chrétienne de nom, dernièrement convertie au mahometisme par un vieux cheik encore vivant, qui réside près de Moncullou, et est un objet de grande vénération dans tout le Samhar. Une fois leurs doutes tombés et leurs soupçons _endormis_, les Hababs se montrèrent serviables, obligeants, pleins de bon vouloir.

La reconnaissance n'est pas une vertu commune en Afrique, au moins autant que j'ai pu en juger par ma propre expérience. La chose est si rare que je suis heureux d'en rapporter un exemple qui me revient à la mémoire. Dans notre première excursion dans l'Ad-Temariam, j'avais vu plusieurs malades, parmi lesquels un jeune homme qui souffrait d'une fièvre rémittente et je lui donnai quelques remèdes. Apprenant notre arrivée à Mahaber, il vint pour me remercier, m'apportant comme offrande une petite outre de miel. Il excusa l'absence de son vieux père, qui, disait-il, aurait désiré me baiser les pieds, mais la distance (environ huit milles) était trop grande pour ses forces de vieillard.

Je dois aussi ajouter ici qu'un jeune voyageur, M. Marcopoli, nous avait accompagnés de Massowali. Il allait à Metemma, par la voie de Kassala, pour assister à la foire annuelle qui se tient tous les hivers dans cette ville. Il profita de notre séjour à Mahaber pour aller à Keren, dans le Bogos, où l'appelaient certaines affaires, comptant nous rejoindre quelques relais plus loin. Nous prîmes notre carte pour calculer la distance de notre halte actuelle à Bogos, qui nous parut de dix-huit milles au plus. Comme il était pourvu d'excellentes mules, il devait atteindre Metemma en quatre ou cinq

heures. Il partit, en consequence, a la pointe du jour, et ne s'arreta pas une seule fois; mais la nuit etait deja fort avancee avant qu'il apercut les lumieres du premier village sur le plateau du Bogos: cela arrive a beaucoup de voyageurs induits en erreur par les cartes geographiques. L'anxiete du pauvre hommes fut grande. Bientot apres que la nuit fut venue, il apercut une bete fauve. Je suppose que c'est son imagination, excitee au plus haut point par la peur, qui evoqua le fantome de quelque horrible animal, un lion, un tigre, il ne sait pas exactement; mais, quoi qu'il en soit, il vit ou crut voir, une horrible bete de proie qui le regardait fixement a travers les broussailles, avec des yeux rouges et ardents, guettant tous ses mouvements pour sauter en temps opportun sur sa faible proie. Cependant il arriva a Keren en surete.

Il apprit que nous etions attendus par les habitants du Bogos, qui croyaient que nous passerions par la route superieure. A notre arrivee, on devait semer des fleurs devant nous, nous souhaiter la bienvenue par des danses et des chants a notre louange; l'officier commandant les troupes devait nous rendre les honneurs militaires; le gouverneur civil se proposait de nous recevoir avec somptuosite: en un mot, une magnifique reception devait etre faite aux amis anglais du puissant Theodoros. Le desappointement fut on ne peut plus grand lorsque M. Marcopoli informa les Bogosites, que notre route etait dans une direction tout opposee a leur belle province. Le commandant militaire decida alors qu'il accompagnerait M. Marcopoli a son retour, afin de nous payer son tribut de respect a notre station. M. Marcopoli en fut bien rejoui; il avait garde un trop vivant souvenir de _son lion_ pour ne pas etre heureux a la pensee d'avoir un compagnon de route.

A la fin de la soiree, l'officier abyssinien et ses hommes partirent ayant eu soin, avant de se mettre en marche, de s'administrer force rasades de tej pour se garder du froid. Une fois en marche, nos cavaliers se mirent a caracoler de la plus fantastique maniere, tantot courant bride abattue sur le pauvre Marcopoli, la lance en arret, et faisant volte-face juste lorsque la pointe de leur arme touchait deja sa poitrine; tantot fondant sur lui et faisant feu de leurs pistolets charges, mais a poudre et a 60 ou 80 centimetres seulement de sa tete. Marcopoli etait fort mal a son aise avec cette escorte ivre et belliqueuse; mais ne connaissant pas leur langue, il n'avait rien a faire que de paraître enchanter.

De bonne heure dans la matinee, a notre seconde etape de Mahaber, ce specimen de soldats abyssiniens firent leur apparition, c'etait une poignee de coquins a la mine la plus scelerate que j'aie jamais rencontree pendant tout mon sejour en Abyssinie. Evidemment Theodoros n'etait pas tres-difficile dans le choix des officiers qu'il placait aux avant-postes les plus eloignes; a moins qu'il ne considerat les plus insolents et les plus desordonnes comme les plus propres a remplir cette charge. Ils nous offrirent une vache qu'ils avaient volee sur leur route, et nous prierent de ne pas oublier de faire savoir a leur maitre qu'ils etaient venus au-devant de nous a une grande distance, afin de nous presenter leurs hommages. Apres les

avoir fait rafraichir avec quelques verres de brandy, et s'etre partages une mince collation, ils baisèrent la terre eu signe de reconnaissance pour les bonnes choses qu'ils avaient recues eu retour de leur don, et ils partirent--a notre grande satisfaction.

Le 23, nous quittames Mahaber nous dirigeant vers l'ouest et longeant, pendant plus de huit milles, la charmante vallee d'Ain. Ensuite, nous tournames vers la gauche, allant ainsi dans la direction du sud-ouest jusqu'a ce que nous arrivames dans la province de Barka; de nouveau, notre route reprit la direction du nord-ouest jusqu'a Zaga. De ce point jusqu'a Kassala, notre direction generale fut vers le sud-ouest[15] De Mahaber a Adarte la route est des plus agreables; pendant plusieurs jours, nous montames continuellement, et plus nous avancions dans ces regions montagneuses, plus aussi nous trouvions le pays delicieux, a la vue d'une vegetation abondante et splendide.

Le 25, nous traversames l'_Anseba_, grande riviere roulant ses eaux dans les provinces elevees du Bogos, de l'Hamasein et du Mensa, et se jetant dans la riviere de Barka a Tjab[16].

Nous passames une journee delicieuse dans la magnifique vallee d'Anseba; cependant craignant le danger de rester, apres le coucher du soleil, sur ces bords fleuris, mais malsains, nous plantames notre tente sur un terrain plus haut, a quelque distance de la, et le matin suivant, nous partimes pour Haboob, le point le plus haut que nous devions atteindre avant de descendre dans le Barka, a travers le passage difficile du Lookum. Apres une descente a pic de plus de 2,000 pieds, la route glisse vers le bas pays de Barka.

D'Ain a Haboob[17] le pays est, en general, bien boise et arrose par d'innombrables ruisseaux. Le sol est forme de debris de roches volcaniques, specialement de feldspath; la pierre ponce abonde dans les ravins. Les lits des ruisseaux sont les seules routes des voyageurs. Cette chaine de montagnes tout entiere est une region tres-agreable, d'autant plus charmante qu'elle s'eleve entre les cotes arides de la mer Rouge et les plaines brulees et unies du Soudan. La province de Barka est une prairie sans fin, elevee d'environ 2,500 pieds, et parsemee de petits bois de mimosas rabougris.

De Baria a Metemma, le sol est forme generalement d'alluvion.

L'eau y est rare; presque toujours, un mois apres la saison des pluies, toutes les rivieres sont a sec; et l'on ne peut obtenir de l'eau qu'en creusant le sable du lit desseche de la riviere de Barka et de ses affluents. Lorsque nous traversames ces plaines quelques portions en etaient encore vertes; mais lorsque nous y revinmes quelques mois plus tard, ces prairies etaient plus dessechees que le desert lui-meme.

Nos jolis chanteurs d'Ain avaient disparu. L'oiseau de Guinee etait devenu rare et l'on ne rencontrait que quelques chetives antilopes errant sur l'etendue deserte. Par contre, nous etions reveilles par le rugissement du lion et le miaulement de la byene, et nous avions

grand'peine a proteger nos moutons et nos chevres contre le leopard tachete qui guettait autour de nos tentes.

Le 13 octobre, nous arrivames a Zaga, grande region de plaine situee a la jonction du Barka et du Mogareib. Ici comme presque partout, on ne trouve de l'eau qu'eu creusant des puits dans le lit des rivieres. Mais on en a obtenu une quantite suffisante pour decider les Beni-Amer a y etablir leur campement d'hiver.

Ce jour-la, nous avons parcouru un long trajet a cause de l'absence de l'eau sur notre route. Nous etions partis a deux heures de l'apres-midi, et nous n'arrivames a notre halte (situee dans le lit meme du torrent et a quelques metres du camp des Beni-Amer), qu'une couple d'heures avant la pointe du jour. Nous etions si endormis et si fatigues que vers la fin de notre marche nous avions toutes les peines du monde a nous tenir en selle, et ce ne fut pas trop tot quand notre guide nous donna le rejouissant avertissement que nous etions arrives. Nous etendimes aussitot sur la terre nos couvertures en peau de vache que nous portions avec nous, et nous couvrant de nos habits, nous nous couchames immediatement. J'avais offert a M. Marcopoli de partager ma couche, sa couverture ne nous ayant pas encore rejoints, et an bout de quelques minutes, nous etions tous les deux plonges dans ce lourd sommeil qui accompagne toujours l'epuisement cause par une longue marche. Je me souviens de l'ennui que j'eprouvai en me sentant violemment secoue par mon compagnon de lit qui, d'une voix tremblante, me soufflait dans l'oreille: "Regardez la!" Je compris aussitot son regard d'angoisse et de terreur, car deux magnifiques lions, a peine eloignes de vingt pas, buvaient pres du puits creuse par les Arabes. Je pensai, et je le dis a M. Marcopoli, que, n'ayant pas d'armes a feu avec nous, le plus sage etait de dormir et de rester aussi tranquilles que possible. Je lui en donnai l'exemple et ne m'veillai que fort tard dans la matinee, lorsque deja le soleil lancait ses rayons brulants sur nos tetes decouvertes. M. Marcopoli, la terreur et l'egarement encore empreints sur sa physionomie, etait toujours assis pres de moi. Il me dit qu'il n'avait pas dormi, mais qu'il avait surveille les lions: ils etaient restes fort longtemps buvant, rugissant et se battant les flancs de leurs queues, et meme lorsqu'ils etaient partis, ils avaient continue leurs terribles rugissements, qui allaient en s'eloignant, a mesure que les premiers rayons du jour percaient l'horizon.

Sans aucun doute, nous venions d'echapper a un terrible danger, car cette nuit meme, un lion avait emporte un homme et un enfant qui etaient couches en dehors du camp des Arabes. Le cheik des Beni-Amer, pendant les quelques jours que nous passames a Zaga, avec une veritable hospitalite arabe, placa toujours des gardes pendant la nuit autour de nos tentes, pour surveiller les grands feux qu'ils allumaient, dans le but de tenir a une distance respectueuse ces malencontreux rodeurs de nuit.

Nous etions convenus avec les Hababs, que nous changerions nos chameaux en cet endroit, mais il nous fut impossible d'en obtenir d'autres ni par argent ni par amitie. Il est fort heureux pour nous

que les Bedouins aient reconnu enfin que tous les hommes blancs n'étaient pas des Turcs, autrement nous eussions été emprisonnés, sans espoir d'en sortir, au centre du pays de Barka. Les Beni-Amer ne voulurent jamais avouer qu'ils avaient des chameaux, bien que nous en vissions plus de dix mille qui paissaient sous nos yeux.

Les Beni-Amer sont Arabes, ils parlent l'arabe, et ont gardé jusqu'à présent tous les caractères de cette race. Un Bedouin rodeur et un Beni-Amer sont tellement semblables qu'il semble incroyable que les Beni-Amer n'aient gardé aucun souvenir de leur arrivée sur les côtes d'Afrique, et de la cause qui a poussé leurs ancêtres loin de leur pays natal. Leurs cheveux longs, noirs et soyeux n'ont pas encore pris l'apparence laineuse de ceux des fils de Cam; leurs petites extrémités, leurs membres finement attachés, leur nez droit, leurs lèvres minces, leur teint bronze, les distinguent des Shankallas, des Barias et de toutes ces races mélangées des plateaux. Ils portent un morceau de drap long de quelques mètres, jeté autour de leur corps avec l'élégance particulière aux sauvages. Avec ce mince chiffon ils se feront toujours remarquer comme le mendiant italien, non-seulement par leurs formes bien prises, mais aussi par l'impudence et l'effronterie qui se manifestent dans le brillant éclat de leurs yeux noirs. Les Beni-Amer, comme leurs frères des côtes arabes, possèdent à un haut degré ce défaut si bien décrit par un voyageur distingué de l'Orient et qui les appelle: une race bavarde et criarde. Ils payent un tribut spécial au gouvernement égyptien, et la raison pour laquelle nous ne pûmes obtenir de chameaux était que, les troupes étant en mouvement, ils craignaient qu'à leur arrivée à Kassala, pressés par le service du gouvernement, non-seulement ils ne fussent pas payés par nous, mais vraisemblablement qu'on leur enlevât un grand nombre de leurs chameaux. Cette tribu rode le long des rives du Barka et de ses affluents. Zaga n'est que leur station d'hiver; d'autres fois ils parcourent les immenses plaines au nord du Barka à la recherche des pâturages et de l'eau nécessaires à leurs innombrables troupeaux. Sur tout le pays de Zaga des camps apparaissent dans toutes les directions; leurs troupeaux de bétail, particulièrement de chameaux, semblent sans nombre: tout indique que ce sont de riches et puissantes tribus.

Nous campâmes près de leur quartier général où réside le cheik de tous les Beni-Amer, Ahmed, entouré par ses femmes, ses enfants et son peuple. C'est un homme d'âge moyen, se distinguant de ses ruses compagnons par un regard fin et subtil. Il fut aimable pour nous, et nous offrit quelques moutons et des vaches. Son camp couvrait plusieurs acres de terre, le tout était entouré d'une forte défense. Les huttes sont rangées en forme circulaire à quelques pieds de la haie; l'espace ouvert au centre est réservé aux bestiaux, toujours recueillis pendant la nuit. La petite hutte du chef entourée de bois et de gazon, contraste agréablement avec la demeure de ses sujets. Les plus chétives de ces huttes de forme arrondie, sont faites de pieux piqués en terre; quelques lambeaux de natte grossière jetés par-dessus complètent la structure. Elles n'ont pas plus de quatre pieds de haut; et leur circonférence est d'environ douze pieds; toutefois, on voyait à travers l'étroite ouverture apparaître huit ou dix faces mal lavées,

ou brillèrent des yeux noirs et effrayés, épiant les étranges hommes blancs. La petite verole y faisait alors de grands ravages, et la fièvre journalièrement emportait quelque victime. Je donnai des remèdes à plusieurs malades, et de bons conseils hygiéniques au cheik Ahmed. Il écouta avec un respect bienveillant toutes les bonnes choses qui tombaient des lèvres de l'hakee. "Il verrait;" jamais ses ancêtres n'avaient fait ainsi auparavant, et avec la bigoterie et la superstition musulmanes, il mit fin à la conversation par un Allah-Kareem!...[18]

Le 3 novembre, nous étions encore en marche. Le 5, nous arrivâmes à Sabderat, premier village _non nomade_ que nous rencontrâmes depuis notre départ de Moncullou. Ce village, semblable extérieurement à ceux du Semhar, est bâti sur la pente d'une haute montagne granitique, divisée en deux du sommet à la base. De nombreux puits sont creusés dans le lit du torrent qui le partage. Les habitants des deux bords sont souvent en contestation pour la possession de leur liquide précieux; et quand l'eau jaillissante a disparu, les passions humaines s'éveillent, le lit tranquille du torrent devient le théâtre de disputes et de guerres.

Le matin du 6 novembre, nous entrâmes à Kassala. Le neveu du naib nous avait précédés, afin d'informer le gouverneur de notre arrivée et de lui présenter la lettre de recommandation adressée pour nous aux autorités par le pacha d'Égypte. Pour nous rendre les honneurs dus aux porteurs d'un firman de leur maître, le gouverneur envoya toute la garnison à notre rencontre à quelques milles au-delà de la ville, chargée de nous présenter une excuse polie, de son absence due à la maladie. L'ancien associé de la maison grecque, Paniotti, vint aussi nous souhaiter la bienvenue et nous offrir l'hospitalité de sa maison et de sa table.

Kassala, capitale du Takka, ville fortifiée, située près de la rivière Gash, renferme environ 10,000 habitants; elle est bâtie sur le modèle le plus moderne des villes égyptiennes, les édifices publics aussi bien que les constructions privées sont de boue. L'arsenal, les casernes sont les seules constructions de quelque importance. De magnifiques jardins ont été créés à peu de distance de la ville près de la rivière Gash par une petite communauté d'Européens. Mais avant et après la saison des pluies, le pays est très malsain. Pendant ces quelques mois, de mauvaises fièvres et la dysenterie font beaucoup de ravages.

Kassala était autrefois une ville très-prospère, le centre de tout le commerce de cette immense étendue de pays compris entre Massowah et Suakin jusqu'au Nil, et de la Nubie à l'Abyssinie. Mais à l'époque de notre passage, elle semblait déserte, couverte de ruines et d'une abondante végétation, et dépourvue des choses les plus nécessaires à la vie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, fréquentée seulement par quelques fidèles citoyens, semblables à des spectres et déjà atteints de la peste. Kassala avait eu à supporter l'épreuve d'une révolte des troupes nubiennes. Les fièvres pernicieuses, la terrible dysenterie et le choléra avaient décimé également les

rebelles et les royalistes; la guerre et la maladie s'étaient donné la main pour transformer cet oasis du Soudan en un désert pénible à contempler. La révolte des troupes avait éclaté en juillet. Les troupes n'avaient point touché de paye depuis deux ans, et lorsqu'elles réclamèrent cet arriéré, elles essayèrent un refus catégorique. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les soldats aient été prompts à écouter les paroles trompeuses et les extravagantes promesses qui leur étaient faites par un de leurs chefs subalternes, nommé Denda, et descendant des premiers rois de Nubie. Ils murèrent leur complot en grand secret, et chacun fut terrifié un beau matin d'apprendre que les soldats noirs venaient de se déclarer en révolte ouverte, avaient massacré leurs officiers, et ne trouvant plus aucune contrainte, se laissaient aller à leur inclination naturelle qui est le carnage et le pillage. Quelques Égyptiens réguliers, par bonheur, avaient pris possession de l'arsenal, et tinrent tête à ces sauvages furieux jusqu'à ce que des troupes arrivassent de Kédaréf et de Khartoum. Les Européens et les Égyptiens défendirent courageusement la partie de la ville qu'ils habitaient. Ils élevèrent des murailles et de petites défenses de terre entre eux et les révoltes, et continuellement en alerte, à cause de leur petit nombre, ils repoussèrent avec bravoure les assauts de leurs ennemis pour défendre leurs vies et leurs propriétés. Les troupes égyptiennes arrivèrent de tous côtés et secoururent la ville assiégée. Plus de mille révoltes furent tués près des portes de la ville; un autre millier environ furent pris et exécutés, et ceux qui espéraient échapper à la vengeance de l'impitoyable pacha, en fuyant dans le désert, furent traqués comme des bêtes fauves par les Bedouins rôtisseurs. Bien que l'ordre fut rétabli à notre passage, cependant il ne fut pas facile d'obtenir des chameaux. Il fallut tout le pouvoir et toute la force de persuasion des autorités pour décider les Arabes Shukrie à nous laisser entrer dans la ville et à nous accompagner à Kédaréf.

C'est à Kassala que nous apprîmes la triste fin de l'entreprise du comte de Bisson. Il paraît que le comte de Bisson, jadis officier de l'armée napolitaine, avait épousé dans un âge avancé une riche héritière, belle et accomplie en toutes choses et fille d'un armateur. C'était un mariage de convenance: un titre échangé contre la richesse et la beauté. Dans l'automne de 1864, M. de Bisson arriva à Kassala, accompagné d'une cinquantaine d'aventuriers, le rebut de toutes les nations, qui s'étaient enrôlés sous l'étendard de l'ambition du comte avec cette promesse que la richesse et le pouvoir seraient avant peu leur partage. La pensée de M. de Bisson était de jouer le rôle d'un second Moïse; il ne voulait pas seulement coloniser, mais aussi convertir. Il ne doutait pas que le sauvage Bedouin des plaines du Barka, non-seulement le reconnût pour son chef, mais il était persuadé que cet être errant, abandonnant ses fausses croyances, tomberait prosterné devant l'autel qu'il voulait ériger dans le désert. Environ cent villes arabes se laissèrent persuader de se joindre au parti européen, ramassés de gens bons à rien et de vagabonds qui s'étaient parés d'un uniforme militaire, qui avaient adopté le _rifle_, le pistolet et l'épée, qui portaient avec eux leurs provisions, qui étaient ponctuels dans leur service et toujours prêts à faire leurs

salamalecks, mais rebelles a toute discipline et a toutes les notions de civilisation que le comte et ses officiers s'efforciaient de leur inculquer.

Leur depart de Kassala pour le pays decoulant de lait et de miel, fut tout a fait theatral; en tete, a cheval sur un chameau, un galant capitaine (il avait donne sa demission du service autrichien) jouait sur un cor de chasse une fanfare de depart; derriere lui le second commandant, monte sur un fougueux coursier et suivi par une portion des forces europeennes, qui, avec une attitude militaire et marchant en rangs serres, s'en allaient comme des hommes qui ont pour esclave la victoire. Derriere eux venait le comte lui-meme, dans un uniforme eclatant de general, la poitrine couverte de decorations que les souverains avaient ete fiers de decerner a un si noble coeur; pres de lui, sa superbe femme cavalcadait gracieusement, admirant son mari coiffe du pittoresque kepi et vetu de l'uniforme rouge des zouaves francais; Apres eux, fermant la marche, la masse des Arabes, le pillage ecrit dans leurs brillants yeux noirs, marchait d'un pas tranquille et facile aussi regulierement que l'on pouvait s'y attendre d'hommes qui detestaient l'ordre et avaient ete dresses en si peu de temps. Ai-je besoin de dire que l'expedition manqua completement? Les Arabes de la plaine refuserent de reconnaitre un autre roi et pontife dans la personne du comte. Ils furent meme assez mechants pour engager ceux de leurs freres qui avaient accepte de le servir, a retourner a leurs premieres occupations, et _oublierent de laisser_ derriere eux leurs armes, leurs vetements, etc., etc., qui leur avaient ete distribues lorsqu'ils s'etaient engages au service du comte.

Le retour a Kassala fut plus modeste. Les _fiers conquerants_ n'avaient plus de cor de chasse; les brillants uniformes s'etaient salis en route et les vetements avaient ete raccommodes; le general lui-meme avait adopte le costume civil; la dame seule etait toujours gaie, souriante et pleine de beaute comme auparavant; mais aucun Arabe a l'accoutrement fastueux ne fermait le cortege, epuise et mourant de faim. M. de Bisson avait echoue. Pourquoi? Parce que le gouvernement egyptien n'avait fourni aucun des secours qu'il avait promis de fournir, mais au contraire, avait arrete les approvisionnements que le comte se croyait en droit de recevoir. Une demande de je ne sais combien de millions fut faite alors au gouvernement. Un envoye fut depeche a cet effet; mais a ce qu'il parait la demande ne fut pas prise au serieux, et les pretentions du comte furent declarees absurdes et deraisonables. Bientot apres le comte et sa femme retournerent a Nice, laissant a Kassala les debris de l'armee europeenne, qui consistaient en quelques hommes que n'avait pas emportes la fièvre ou toute autre maladie pernicieuse.

Pendant la revolte des troupes nubiennes, le peu de ces soldats qui n'etaient pas a l'hopital ou sur la route de Kartoum ou de Massowah, se battirent bien; meme deux d'entre eux payerent de leur vie leur vaillante conduite dans une sortie; ils gagnerent ainsi par leur bravoure dans ces temps difficiles, le respect qu'ils avaient perdu pendant de longs jours d'inaction.

M. de Bisson s'était montré très-ingénieur à répandre le plus de faux rapports possible sur la condition des captifs retenus par Theodoros; et même jusqu'au moment où l'armée fut en marche pour leur délivrance, des comptes rendus _très-exacts_ parurent sur le relâchement des Anglais par Theodoros. Une autre fois un rapport menteur fut répandu, prétendant qu'il avait été livré dans le Tigre, entre Theodoros et un puissant ennemi, une bataille qu'on disait avoir duré trois jours sans aucune apparence de succès d'aucun côté; que Theodoros, ayant aperçu dans le camp ennemi quelques Européens, avait aussitôt envoyé l'ordre de notre exécution immédiate; enfin, que le porteur de la sentence s'étant rendu auprès de l'impératrice, qui résidait alors à Gondar, l'agent de M. de Bisson avait utilisé de son influence pour arrêter l'exécution. Tout absurdes et ridicules que fussent ces rapports, ils n'en produisaient pas moins une grande angoisse momentanée sur les parents et les amis des captifs.

Pendant cinq jours que nous passâmes à Kassala, je suis heureux de pouvoir dire que j'ai pu soulager plusieurs malades, parmi lesquels notre hôte lui-même, et un de ses convives, jeune officier égyptien bien élevé, qui fut conduit aux portes du tombeau par une violente attaque de dysenterie. Un colonel nubien nous fit appeler un matin; il nous engagea fortement à nous arrêter avant qu'il ne fut trop tard. Il connaissait la façon d'agir de Theodoros, et il nous assura que nous ne rencontrerions qu'imposture et trahison auprès de lui. Nous lui apprîmes alors que nous avions un mandat officiel et que nous étions obligés d'obéir; il n'ajouta plus rien mais il nous dit adieu d'une voix pleine de tristesse.

Notes:

[13] La distance de Massowah à Ain est environ de 44 milles.

[14] D'Ain à Mahaber on compte environ 30 milles.

[15] La distance de Mahaber à Adarte, sur la frontière du Barka, est environ de 50 milles, et d'Adarte à Kassala environ 130 milles.

[16] Tjab, latitude de 17 deg. 10', longitude 37 deg. 15'.

[17] L'Anseba, à l'endroit où nous le traversâmes, est à environ 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et Haboob à environ 4,500 pieds.

[18] Dieu est miséricordieux.

VI

Depart de Kassala.--Le Sheik-Abu-Sin.--Rumeurs de la défaite de Theodoros par Tisso-Gobaze.--Arrivée à Metemma.--Marche

hebdomadaire.--Manoeuvres militaires des Takuries.--Leur emigration dans l'Abyssinie.--Arrivee de lettres de Theodoros.

Dans l'apres-midi du 10 novembre nous partimes pour Kedaref. Notre route en ce moment avait une direction plus meridionale. Le 13, nous traversames l'Atbara, tributaire du Nil, apportant au Pere des fleuves, les eaux de l'Abyssinie septentrionale. Le 17, nous entrames dans Sheik-Abu-Sin, capitale de la province de Kedaref.[19] Nos chameliers appartenaient a la tribu des Shukrie-Arabs, tribu semi-pastorale, semi-agricole, et qui reside principalement dans le voisinage et le long des rives de l'Atbara, ou bien va errer sur l'immense plaine situee entre cette riviere et le Nil. Les Shukrie sont plus abataris que les Beni-Amer, parce qu'ils se sont davantage meles aux Nubiens ainsi qu'aux peuplades qui demeurent dans ces regions. Ils parlent un mauvais arabe. Quelques-uns ont garde tous les traits et toutes les apparences generales de la race originelle, tandis que d'autres sont consideres comme des mulatres et que meme quelques-uns se distinguent difficilement des Nubiens ou Takuries.

De Kassala a Kedaref, nous traversames une plaine interminable, couverte d'une herbe haute, parsemee de bouquets de mimosas, trop chetifs pour offrir les delices d'une ombre protectrice pendant l'accablante chaleur de midi. De tous cotes a l'horizon on apercoit des sommets isoles: le Djebel-Kassala a quelques milles au sud de la capitale du Takka; vers l'orient, le Ela-Hugel et le Ubo-Gamel furent en vue pendant plusieurs jours; tandis que vers l'ouest, perdus presque dans la brume de l'horizon, apparaissaient successivement les contours du Derked et du Kossanot.

La vallee de l'Atbara avec sa vegetation luxuriante, habitee par toutes les varietes de l'espece emplumee, visitee par les puissants quadrupedes alteres des prairies, presentait un spectacle si grand dans sa sauvage beaute, que nous nous arrachames difficilement a ses bosquets ombrageux: Si notre devise n'avait pas ete: "En avant!" nous eussions, bravant la fièvre, passe quelques jours dans ces regions vertes et odoriferantes.

Sheik-Abu-Sin est un grand village; les maisons y sont en bois, baties en rotonde et couvertes de paille. Une petite hutte appartenant a la societe Paniotti, notre hote de Kassala, fut mise a notre disposition. A peine arrives, nous recumes la visite d'un marchand grec qui vint me consulter pour une roideur a la jointure du bras et de l'avant-bras, causee par la blessure d'un coup de fusil. Il parait que quelques annees auparavant, tandis qu'il etait a cheval sur un chameau pendant une partie de chasse a l'elephant, son fusil charge d'une demi-once de poudre, partit de lui-meme, il n'a jamais su comment. Tous les os de l'avant-bras avaient ete broyes; la cicatrice de cette affreuse plaie montrait les souffrances qu'il avait supportees, et c'etait pour moi en verite un prodige que, residant comme il faisait dans un climat chaud et malsain, prive de soins medicaux, non-seulement il n'eut pas succombe aux suites de la blessure, mais encore qu'il eut sauve le membre. Je considerais la guerison comme tres-extraordinaire et, comme d'ailleurs il n'y avait rien a faire, je lui conseillai de laisser son

bras tranquille.

Le gouverneur vint aussi nous voir et nous lui rendimes sa politesse. Tandis que nous savourions notre cafe avec lui et d'autres _grandeurs_ du pays, on nous annonca que Tisso-Gobaze, l'un des rebelles, avait battu Theodoros, et l'avait fait prisonnier. Le gouverneur nous dit qu'il croyait la nouvelle fausse, mais il nous engageait a nous en informer en arrivant a Metemma; si la nouvelle n'etait pas vraie, de retourner sur nos pas, mais _quoi qu'il en fut_, de ne pas entrer en Abyssinie si Theodoros en etait encore le maitre. Il nous cita alors plusieurs exemples de la fourberie et de la cruaute de Theodoros; malheureusement nous ne tinmes pas compte de ses paroles, parce que nous savions qu'une vieille animosite existait entre les chretiens de l'Abyssinie et leurs voisins les Musulmans des plaines. A Metemma cette rumeur ne s'etait pas encore repandue; toutefois nous n'avions pas le choix et nous n'eumes pas la pensee un seul instant de rebrousser chemin, mais bien au contraire d'accomplir notre mission quels qu'en fussent les perils.

A Kedaref, nous fumes assez heureux pour tomber sur un jour de marche, et, par consequent, avoir toutes les facilites pour echanger nos chameaux. Le meme soir, nous etions de nouveau en route, nous dirigeant toujours vers le sud; mais, cette fois, decrivant un angle avec notre premiere direction et marchant juste vers le soleil levant.

Entre Sabderat et Kassala, et entre cette derniere ville et le Gash, nous avons d'abord apercu quelque culture; mais ce n'etait rien en comparaison de l'etendue immense de champs cultives commençant depuis notre depart de Sheik-Abu-Sin, et s'etendant sans interruption a travers les provinces de Kedaref et de Galabat. Des villages se montraient, dans toutes les directions, couronnant chaque hauteur. A mesure que nous avancions, ces eminences croissaient en elevation jusqu'a ce qu'elles devenaient des collines, des montagnes et finissaient par se joindre a la grande chaine a laquelle appartenaient les pics eleves de l'Abyssinie, qui, au bout de quelques jours, se montrerent a nous.

Nous arrivames a Metemma dans l'apres-midi du 21 novembre. En l'absence du cheik Jumma, l'homme important de ce pays, nous fumes recus par son _alter ego_, qui mit une des residences imperiales (une miserable grange) a la disposition des _"grands hommes de l'Angleterre."_ Si nous deduisons le septieme jour pendant lequel nous dumes nous arreter a cause de la difficulte que nous eumes a obtenir des chameaux, nous fimes notre voyage entre Massowah et Metemma (environ 440 milles de distance) dans trente jours. Notre voyage fut extremement triste et fatigant. A part quelques agreables regions, telle que celle d'Ain a Haboob, les vallees de l'Anseba et d'Atbara, et le pays qui s'etend de Kedaref a Galabat, nous ne traversames que des savanes sans fin; nous ne rencontrames pas un etre humain, pas une hutte, seulement, de temps a autre, quelques antilopes, des traces d'elephants, etc., et nous n'entendimes aucun bruit, si ce n'est le rugissement des betes sauvages. Deux fois notre caravane fut attaquée par des lions; malheureusement nous ne les vimes pas, parce que

dans ces deux occasions nous étions couchés; mais chaque nuit, nous entendions leurs redoutables rugissements, retentissant comme un tonnerre éloigné dans les nuits calmes de ces silencieuses prairies.

La chaleur du jour était parfois réellement accablante. Afin de laisser reposer nos chameaux de temps en temps, nous roulions nos tentes de très-bonne heure; mais quelquefois nous restions des heures à attendre le bon plaisir de nos chameliers, à l'ombre étroite d'un mimosa, nous efforcant vainement de trouver, sous son feuillage rabougri, un abri contre les rayons brûlants du soleil. Nuit après nuit, que ce fut à la clarté de la lune ou à la simple clarté des étoiles, nous allions toujours: la tâche était devant nous, et notre devoir nous imposait d'atteindre au plus tôt ce pays où nos compatriotes languissaient dans les chaînes. Déjà en selle entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous avions souvent forcé nos mules harassées à marcher, jusqu'à ce que l'étoile du matin eût disparu devant les premiers rayons du jour. Plusieurs fois nous n'avons eu à boire que le liquide chaud et sale que nous portions dans nos outres de cuir; et presque toujours cette eau tiède et dégoûtante était si rare et si précieuse, que nous ne pouvions en distraire une goutte pour calmer notre peau brûlée ou rafraîchir notre système épuisé par une ablution à propos.

Malgré les privations, les inconvénients, les refus et les dangers de toute espèce que l'on rencontre dans un voyage à travers le Soudan, à cette époque de l'année si malsaine, à force de soins et d'attentions nous arrivâmes à Metemma, sans avoir eu une seule mort à déplorer. Plusieurs de nos compagnons et de nos serviteurs indigènes, même M. Rassam, eurent à souffrir plus ou moins de la fièvre. Ils se rétablirent tous insensiblement, et quelques semaines après notre départ pour l'Abyssinie, la majeure partie était en meilleure santé que lorsque nous avons quitté les côtes chaudes et étouffantes de la mer Rouge.

Metemma, capitale du Galabat, province située sur la frontière occidentale de l'Abyssinie, est bâtie dans une grande vallée, à environ quatre milles d'Atbara. Un petit ruisseau serpente aux pieds du village, et sépare le Galabat de l'Abyssinie. Sur le bord qui touche à l'Abyssinie, se trouve un petit village, habité par quelques négociants abyssiniens qui y résident pendant les mois d'hiver, époque d'un grand commerce avec l'intérieur du pays. Les huttes arrondies et coniques sont encore ici les seules habitations de toutes les classes; la dimension et certains soins apportés dans la construction, sont les seules différences qui existent entre les demeures des riches et celles de leurs voisins les plus pauvres. Les palais du cheik Jumma sont inférieurs à plusieurs des huttes de ses sujets, probablement afin de dissiper le préjugé accrédité de sa richesse et des trésors incalculables qu'il a enfouis dans le sol. Les huttes mises à notre disposition, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient sa propriété; elles étaient situées sur l'une des petites collines faisant face à la ville; le cheik y demeure pendant la saison des pluies; elles sont, en effet, un peu moins malsaines que le terrain marecageux des bas-fonds.

Bien que suivant la croyance du prophete de Medine, la capitale du Galabat ne peut se vanter de posseder une seule mosquee.

Les habitants du Galabat sont Takruries, la race negre du Darfour. Ils sont au nombre d'environ 10,000; 2,000 environ habitent la capitale, le reste est dissemine dans les divers villages situes ca et la au milieu des champs cultives et des vastes prairies. La province tout entiere est parfaitement apte a la culture. De petites collines arrondies, separees par des vallees inclinees et arrosees par de frais ruisseaux, donnent un aspect agreable a la contree; et si ce n'etait que le pays est extremement malsain, on pourrait comprendre la preference des pelerins du Darfour; quoique ce ne soit pas un compliment fait a leur pays natal. Les pieux Musulmans du Darfour, dans leur pelerinage a La Mecque, remarquerent en passant cette province si favorisee, et ils s'imaginerent que c'etait la, moins les houris, une partie du paradis de Mahomet. Quelques pelerins s'y etablirent d'abord, et Metemma fut batie; d'autres suivirent leur exemple et, quoique appartenant a une race indolente et paresseuse, ils formerent bientot, va l'extreme fertilité du sol, une colonie prospere.

Une fois etablis, ils reconnurent le sultan, lui payerent un tribut et furent gouvernes par un de ses officiers. Mais la colonie du Galabat s'apercut bientot que les Egyptiens et les Abyssiniens etaient bien plus a craindre que leur souverain eloigne, qui ne pouvait meme les proteger contre les injures de ces peuples: alors, tranquillement, ils tuerent le vice-roi du Darfour et elurent un cheik choisi parmi eux. Le nouveau gouverneur fit alors ses conditions aux Egyptiens et aux Abyssiniens, et leur offrit un tribut annuel a tous les deux.

Cette sage, mais servile politique, amena les meilleurs resultats: la colonie s'accrut et prospera, le commerce fleurit, les Abyssiniens et les Egyptiens vinrent en foule a leurs marches bien fournis, et, chaque foire apporta son tribut de plusieurs milliers de dollars a ces negres ruses et nouvellement enrichis.

Du mois de novembre au mois de mai, tous les lundis et les mardis, le marche est tenu sur une grande place au centre du village. Les Abyssiniens y amenant des chevaux, des mules, du betail et y apportent du miel; le marchand egyptien deploie dans sa cahute des toiles de l'Inde, des chemises, de la quincaillerie et de magnifiques estampes. Les Arabes et les Takruries arrivent avec des chameaux charges de coton et de grains. La place du marche offre alors un spectacle anime. De partout on se presse; les chevaux sont examines par des jockeys demi-nus qui, du fouet et du talon, forcent a une allure furieuse leurs chetifs animaux, sans aucun souci des membres et de la vie des spectateurs qui s'aventurent trop pres.

Ici, le coton est charge sur des corbeilles, et prendra bientot sa route pour Tschelga et Gondar; la, passent de grosses jeunes filles nubiennes, parfumees a l'huile de castor rancie, qui decoule de leurs tetes laineuses sur leurs cous et sur leurs epaules, et dont la consequence est de faire faire la grimace a une quantite de Francais.

Elles tiennent, a leurs mains, le mouchoir rouge ou jaune, objet de leurs longs desirs et de leurs rêves. La scène entière est animée; la gaieté y domine, et quoique le bruit soit assourdissant, que les marches soient interminables et que chacun soit armé d'une lance ou d'une massue, cependant tout se passe toujours pacifiquement; aucun sang n'est jamais répandu, si ce n'est celui de quelque vache tuée pour les nombreux visiteurs des montagnes, qui vont savourer leurs tranches de viande crue à l'ombre rafraîchissante des saules de la rivière.

Le vendredi, la scène change complètement. Ce jour-là, la colonie toute entière est saisie d'une ardeur martiale. N'ayant pas de mosquée, les Takruries consacrent leur saint jour par des cérémonies plus en rapport avec leurs goûts; ils affluent sur la place du marché transformée, à cet effet, en terrain de parade, quelques-uns s'y amusant, le plus grand nombre admirent. Quelques Takruries, ayant servi dans l'armée égyptienne pendant un certain temps, s'en sont retournés dans leur pays natal, pleins d'estime pour la discipline militaire, et convaincus de la supériorité des mousquets sur les lances et les bâtons. Ils ont persuadé à leurs concitoyens de former un régiment sur le modèle égyptien. Des vieux mousquets ont été achetés, et le cheik Jumma a eu la gloire de créer pendant son règne le premier régiment ou plutôt le Jumma lui-même.

Je crois qu'il est impossible de voir rien de plus amusant. Environ une centaine de nègres grimacants, à la tête laineuse et au nez aplati, marchaient autour d'une espèce de champ de Mars, en défilé indien, c'est-à-dire sans ordre, environ dix minutes. Puis ils se formèrent en ligne; mais ils n'étaient pas encore bien familiarisés avec les paroles de commandement: Demi-tour à droite, demi-tour à gauche. N'importe, la foule admirait toujours, et sur chaque figure se déployait une rangée de dents allant d'une oreille à l'autre. Aussi le chef aux yeux jaunes pensait-il qu'avec de telles troupes, rien n'était impossible. On n'eut pas plus tôt crié: "En place, repos!" que les spectateurs s'élançèrent pour admirer de plus près et féliciter les futurs héros de Metemma.

Le cheik Jumma est un vilain spécimen d'une vilaine race; il avait alors environ soixante ans, long et mince, avec un visage ridé très-noir, portant quelques taches grises au menton et porteur d'un nez si aplati, qu'on se demandait parfois si réellement il en avait un. Presque toujours il est ivre. Il passe une bonne partie de l'année à porter le tribut de son peuple au lion abyssinien ou à son autre maître, le pacha de Kartoum. Peu de jours après notre arrivée à Metemma, il arriva lui-même d'Abyssinie et nous fit une visite de politesse, accompagné d'une suite de serviteurs bigarres et hurlants. Nous lui rendîmes sa politesse; mais il sortait du bain, et il fut très-malhonneté, pour ne pas dire grossier.

Pendant notre séjour, nous assistâmes à la grande fête annuelle de la réélection du cheik. De grand matin, une bande de Takruries débouchèrent de toutes les directions, armés de bâtons ou de lances, quelques-uns sur des montures, la plupart à pied, tous criant et

hurlant (ils appellent cela chanter, je crois) tellement fort, que, meme avant d'avoir apercu la poussiere soulevee par une nouvelle bande d'arrivants, les oreilles etaient assourdies par leurs clameurs. Chaque guerrier takrurie, c'est-a-dire tous ceux qui peuvent hurler et porter un gourdin ou une lance, a le droit de voter, et il paye ce privilege un dollar. Le droit de voter est acquis des l'instant ou l'on compte l'argent, et c'est l'argent qui decide du sort du gouverneur. Le cheik reelu (car, a la fete a laquelle nous assistames, l'ancien cheik fut reelu) avait tue des vaches, fait distribuer des pains de jowaree, et surtout il avait donne d'immenses jarres de merissa (espece de biere aigre generalement estimee). Ce fut ainsi qu'il feta pendant deux jours le corps entier des electeurs. Il serait difficile de dire lequel y est du sien, de l'electeur ou du cheik. Il va sans dire que chaque Takrurie mange et boit la valeur entiere de son dollar. Il est satisfait d'avoir paye ... et ne desire qu'une chose: en avoir pour son argent. La subornation y est inconnue. Les tambours, seul embleme de la royaute, sont silencieux pendant trois jours (tout le temps que dure l'interregne); mais les vaches ne sont pas plutot abattues et le merissa verse a la ronde par des jeunes filles au teint d'ebene ou par les belles esclaves gallas, que leur chant monotone se fait encore entendre, jusqu'a ce qu'il degenere en un concert hurlant de deux mille negres completement ivres.

Le matin suivant, l'assemblee entiere se trouva reunie, _par ordre superieur_, sur un terrain situe aux environs de la ville. Les guerriers, disposes en croissant, virent alors arriver le cheik Jumma, qui les harangua en ces mots: "Nous sommes un peuple fort et puissant, qui n'a pas son egal dans la cavalerie et dans l'usage de la massue et de la lance." De plus, il ajouta qu'ils avaient accru leur puissance par l'adoption des armes a feu, la force reelle des Turcs. Il etait parfaitement convaincu que la seule vue de ses hommes armes, jetterait la terreur parmi les tribus voisines. Il finit en proposant une _razia_ en Abyssinie et dit: "Nous prendrons les vaches, les esclaves, les chevaux et les mules, et en meme temps nous rejouirons le coeur de notre maitre, le grand Theodoros, en pillant son ennemi, Tisso-Gobaze!" Un sauvage feu de joie et un rugissement terrible de la foule excitee apprirent au vieux cheik que sa proposition etait acceptee. Ces bandes partirent l'apres-midi de ce meme jour pour leur expedition, et ils durent surprendre quelque paisible province, car ils retournerent au bout de peu de jours, chassant devant eux plusieurs centaines de tetes de betail.

Metemma, du mois de mai au mois de novembre, est tres-malsain. Les maladies principales sont la fièvre continue ou intermittente, la diarrhee et la dysenterie. Les Takruries sont une race dure, qui resiste bien a l'influence nuisible du climat, mais non pas les Abyssiniens ni les blancs. Les premiers seraient surs de mourir des les premiers mois qu'ils passeraient dans ces regions basses et infectees; les seconds probablement verraient leur sante ebranlee considerablement, mais resisteraient une ou deux saisons. Pendant notre sejour, j'ai ete plusieurs fois appele comme medecin. C'etaient, pour la plupart des cas, des affections de la rate, qui furent generalement soulagees par des applications de teinture d'iode et par

l'administration interne de petites doses de quinine et d'iodure de potassium. Les diarrhees chroniques cedaient promptement a quelques doses d'huile de castor, accompagnee d'opium et d'acide tannique. Les dysenteries aiguës et chroniques, je les traitais par l'ipecacuanha, accompagne d'astringents. L'un de mes malades fut le fils et l'heritier du cheik: il souffrait depuis deux ans d'une dysenterie chronique; et bien que par mes soins il eut entierement recouvre la sante, cependant son ingrat de pere ne pensa jamais a moi pendant tous mes malheurs. Quelques ophthalmies, des maladies de la peau, des tumeurs glanduleuses, peuvent etre rangees aussi parmi les maladies regnantes.

Les Takruries n'ont aucune connaissance de la medecine: les charmes sont, dans ce pays, le grand remede, comme dans tout le Soudan. Ils cherchent toujours a se garder des mauvais coups d'oeil et a se preserver des mauvais esprits et des genies; c'est pour cette raison que tous les individus, voire meme les betes, mules, chevaux, betail de toute espece sont couverts d'amulettes de toutes formes et de toute grandeur.

Le lendemain de notre arrivee a Metemma, nous envoyames deux messagers porteurs d'une lettre a l'empereur Theodoros, pour l'informer que nous venions d'arriver a Metemma, le lieu qu'il nous avait designe, et que nous n'attendions que son bon plaisir pour nous presenter devant lui. Nous craignons que ce mobile despote n'eut change d'intention, et qu'il ne nous laissat un temps illimite dans ce pays malsain du Galabat. Un mois s'etait a peine ecoule, et nous commencons a nous desesperer, lorsqu'a notre grande joie, le 25 decembre 1865, les envoyes que nous avions expadies a notre arrivee, ainsi que ceux que nous avions fait partir de Massowah au moment de nous mettre en route, revinrent nous apportant une lettre de Sa Majeste, polie et pleine de courtoisie. Il etait aussi enjoint, par le meme message, au cheik Jumma, de nous bien traiter et de nous fournir des chameaux jusqu'a Wochnee. Dans ce village, nous devions rencontrer une escorte accompagnee de quelques officiers de Theodoros, qui devaient se charger des arrangements a prendre pour transporter nos bagages au camp imperial.

VII

Entree en Abyssinie.--Altercation entre les Takruries et les Abyssiniens a Wochnee.--Notre escorte et les porteurs.--Application de la medecine.--Premiere reception de Sa Majeste.--Traduction de la lettre de la reine Victoria et presents offerts.--Nous accompagnons Sa Majeste a travers Metcha.--Sa conversation en route.

Fatigues de Metemma, et soupirant apres le moment ou nous franchirions cette haute chaine qui avait ete un si formidable rempart a nos esperances et a nos souhaits, ce fut avec une vive joie que nous fimes

nos préparatifs de départ, qui cependant fut retardé de quelques jours, à cause des chameaux. Le cheik Jumma, probablement, fier de sa dernière réélection, semblait prendre très-froidement les ordres qu'il avait recus, et si nous n'eussions pas été plus pressés de pénétrer dans l'ancre du tigre qu'il ne l'était lui de condescendre à ses desirs, nous fussions restés probablement bien des jours encore à la cour du cheik nègre. À force de demandes polies, de promesses, de menaces, le nombre de chameaux demandés nous fut à la fin fourni, et dans l'après-midi du 28 décembre 1865, nous passâmes le Rubicon éthiopien et fîmes halte pour la première fois sur la terre d'Éthiopie. Dans la matinée du 30, nous arrivâmes à Wochnee et nous plantâmes nos tentes sous quelques sycomores à peu de distance du village. Ainsi, notre première station en Abyssinie se fit au milieu de bois de mimosas, d'acacias et d'arbres d'encens; le terrain ondule, s'élevait comme les vagues de la mer après un orage, tout couvert d'une verte pelouse. À mesure que nous avançons, le sol devenait plus irrégulier et plus accidenté, et nous dûmes traverser plusieurs ravins au fond desquels couraient de petits ruisseaux d'une eau cristalline. Petit à petit, les collines arrondies devinrent plus abruptes et plus escarpées, l'herbe de haute et verte qu'elle était devint courte et sèche; les sycomores, les cèdres et les grands arbres pour charpente commencèrent à se montrer. À mesure que nous approchions de Wochnee, notre route se transformait en une succession de montées et de descentes, de plus en plus rapides et fatigantes, tantôt dégringolant dans de profonds ravins, tantôt grim pant les côtes les plus perpendiculaires de la première chaîne de montagnes de l'Abyssinie.

À Wochnee, personne ne vint nous souhaiter la bienvenue. Les chameliers, ayant déchargé leurs chameaux, allaient partir, lorsque arriva un des serviteurs des officiers envoyés par Sa Majesté pour nous recevoir. Il nous présenta les salutations de son maître, qui n'avait pu se présenter à nous étant occupé à chercher les porteurs de nos bagages; il nous engagea en même temps à garder nos chameaux pour la station suivante, parce que nous ne pouvions en obtenir dans cette contrée.

Une altercation eut lieu alors entre le gouverneur de Wochnee et les chameliers. Ceux-ci refusèrent d'aller plus loin et après qu'ils se furent consultés, chacun d'eux prit son chameau et partit. Mais le gouverneur et le serviteur de l'officier, s'étant entendus, après que les chameliers furent partis, allèrent au village voisin où se tenait un marché et y recueillirent un certain nombre de soldats et de paysans. Puis, lorsque les chameliers traversèrent le village, à un signal donné, la bande entière fondit sur eux et leur enleva leurs chameaux. Je suis fâché de l'avouer à la honte des Arabes et des Takruries, ces derniers, quoique bien armés, n'essayèrent même pas de résister, mais au contraire s'enfuirent dans toutes les directions. Cependant, la crainte de perdre leurs bêtes de somme fit que leurs possesseurs revinrent par bandes de deux ou trois. Alors, il y eut de nouveaux pourparlers, un pourboire d'un dollar chacun fut promis aux chameliers ainsi qu'une vache à partager entre eux, moyennant quoi la paix et la bonne harmonie furent rétablies. Une couple d'heures plus tard, nous arrivâmes à Balwaha. Je compris alors les difficultés suscitées par

les chameliers; reellement la route etait trop mauvaise pour des chameaux: il fallait gravir deux montagnes elevees et tres-escarpees et traverser deux profonds ravins, tous couverts de bambous hauts et compactes.

A Balwaha, nous campames dans un petit enclos naturel forme de magnifiques arbres au feuillage epais. Trois jours apres notre arrivee, deux des officiers envoyes par Theodoros firent leur apparition; mais ils n'amenait aucune bete avec eux. Nous etions arrives malheureusement le dernier jour de la grande fete qui precede la Noel et, nous dit le chef de l'escorte, nous devions prendre patience jusqu'a ce que la fete fut passee.

Le 6 janvier, environ douze cents paysans furent reunis, mais la confusion etait si grande, que nous ne pumes partir que le lendemain et meme ce jour-la nous ne fimes qu'une tres-courte etape d'environ quatre milles. La plus grande partie de nos lourds bagages fut laissee derriere, car cela aurait demande un renfort de Tschelga plus considerable pendant notre voyage. Le 9, nous fimes une plus grande etape et nous nous arretames pour passer la nuit sur un plateau situe vis-a-vis le fort eleve de Zer-Amba.

Nous etions la tout a fait dans la montagne, et nous devions souvent monter ou descendre des pentes escarpes, nous etonnant de la facilite avec laquelle nos mules grimpaient sur ces flancs abruptes et semblables a une muraille. Le 10, nous avions encore la meme route qui devenait de plus en plus mauvaise a mesure que nous avancions. Et lorsque nous eumes fait l'ascension du pic le plus escarpe qui rejoignait le plateau abyssinien et que nous pumes admirer la belle vue qui s'etendait a nos pieds, nous nous rejouimes de grand coeur comme si nous avions atteint le pays de la promesse. Nous fimes halte a quelques milles du marche de la ville de Tschelga, a un endroit appele Wali-Dabba. La, nous eumes a echanger nos betes de somme et, par consequent, nous dumes attendre plusieurs jours jusqu'a ce que de nouvelles betes fussent arrivees ou que nous eussions fait un peu d'ordre. Des cet instant, mes tracasseries commencerent.

A toute heure du jour, j'etais entoure d'une foule importune de tout age et de tout sexe, affligee de tous les maux dont notre chair a herite. Je n'avais plus ni retraite ni repos, si je quittais un instant notre camp avec mon fusil, pour aller a la recherche de quelque gibier; j'etais suivi d'une foule hurlante. Sur notre route, a chaque halte de Wali-Dabba au camp de Theodoros dans le Damot, du lever du soleil a son coucher, je n'entendais pas autre chose que le cri incessant: "_Abiet, Abiet, medanite, medanite..."[20] Je faisais tout ce que je pouvais; je recevais tous les jours pendant plusieurs heures ceux qui avaient besoin de remedes. Mais cela ne contentait pas la majorite composee de syphilitiques, de lepreux, ou bien de ceux qui souffraient d'elephantiasis, d'epilepsie, de scrofules, ou bien encore de malheureux qui avaient ete mutiles par les cruels Gallas. Jour apres jour la foule des malades allait croissant; ceux qui n'avaient pu etre admis attendaient dans l'espoir qu'un autre jour la boite de medecine surprenante du _hakeem_ s'ouvrirait pour eux. De nouveaux

malades s'ajoutaient chaque jour aux autres. Quelques guerisons de cas ordinaires de maladies, que j'avais pu operer, repandirent ma renommee de tous cotes, elle arriva meme jusqu'a mes compatriotes a Magdala. Ils entendirent parler d'un _hakeem_ anglais, qui etait arrive et qui pouvait rompre les os et les remettre en place immediatement, de telle sorte que les gens operes se mettaient a marcher comme le paralytique des saintes Ecritures. Cependant cela finit par devenir insupportable, et je fus obligee de tenir ma tente fermee toute la journee; quand je la laissais ouverte, j'etais entoure d'une foule curieuse. Les officiers de l'escorte furent obliges de placer une garde tout autour de ma tente, ne permettant d'approcher qu'a leurs parents ou a leurs amis. Mais il arriva que la crainte qu'inspirait le despote etait moins grande que l'amour de la vie et de la sante; et ces cas etaient innombrables.

Le 13 janvier, nous commencames notre voyage pour nous rendre au camp de l'empereur; nous traversames successivement les provinces de Tschelga, une partie du Dembea, le Dagossa, le Wandige, l'Atchefur, l'Agau-Medar et le Damot, laissant la mer de Tana a notre gauche. Les trois premieres provinces avaient encouru la colere de Theodoros, quelques annees auparavant; tous les villages avaient ete brules, les recoltes detruites, et la plupart des habitants etaient morts de faim; ceux qui resterent furent incorpores dans l'armee imperiale. Quelques-uns revenaient en ce moment a leurs habitations renversees, apres avoir entendu proclamer l'amnistie de l'empereur. Ce prince, au bout de trois ans, s'etait lasse, et avait permis a ceux qui erraient dans les provinces eloignees, abandonnes et sans asile, de retourner au pays de leurs peres. De tous cotes, au milieu des ruines de ces villages autrefois en pleine prosperite, on voyait passer des paysans presque nus et a demi affames, devant de petites huttes sur les cendres des habitations de leurs ancetres, sur la terre qu'ils se preparaient a cultiver de nouveau. Helas! ils ne savaient pas que cette meme main impitoyable allait s'etendre de nouveau sur eux. L'Atchefur avait aussi ete ravage a la meme epoque; mais leur _crime_ n'ayant pas ete aussi grand, _le pere de son peuple_ s'etait contente de les depouiller de leurs proprietes, sans faire appel a l'incendie pour achever sa vengeance. Les villages de l'Atchefur sont grands et bien batis; quelques-uns, tels que Limju, peuvent etre ranges parmi les petites villes; mais les gens ont une apparence pauvre et miserable. Le peu de terrain en culture indique clairement qu'ils s'attendent toujours, a quelque invasion, aussi ne travaillent-ils que juste la portion du sol capable de fournir a leurs premiers besoins.

Le pays d'Agau-Medar fut toujours en faveur aupres de l'empereur: il ne le ravagea jamais, ou, ce qui revient au meme, il ne fit jamais un _sejour amical prolonge_ dans cette region. Les riches et abondantes moissons deja pretes pour la faucille, les nombreux troupeaux de betail paissant les prairies parsemees de fleurs, les villages vastes et propres, le regard heureux des paysans montrent clairement ce que l'Abyssinie pourrait devenir par le travail de ses propres enfants, si leur riche et fertile sol n'etait pas devaste par des destructions inutiles, et si les habitants eux-memes n'etaient pas reduits par la guerre et l'effusion du sang, a perir de misere et de faim.

Le camp de Theodoros etait alors dans le Damot; il avait deja tant brule, pille et ravage a coeur joie qu'il n'y avait rien d'etonnant a ce que de la province d'Agau jusqu'a son camp nous n'eussions pas rencontre un etre humain, a part notre escorte; pas une belle tete de betail; pas un hameau souriant: c'etait un contraste saisissant avec cet heureux Agau, que "saint Michel protege."

Le 25 janvier fut notre derniere journee de voyage. Nous avions passe la nuit precedente a une distance tres-rapprochee du camp imperial. La tente noire et blanche de Theodoros, plantee sur le sommet d'une colline conique, se montrait dans toute sa fierte et contrastait avec le reste du camp comme la clarte du soleil levant avec les tenebres des bas-fonds. Un murmure faible et eloigne, tel que celui qu'on entend a l'approche d'une grande cite, arrivait jusqu'a nous, porte par la douce brise du soir; et la fumee qui s'elevait autour de la noire colline, couronnee par ces tentes silencieuses, devait nous convaincre que nous nous trouvions non-seulement dans le voisinage du despote africain, mais encore que nous etions deja au milieu de ses armees innombrables. A mesure que nous approchions, on nous expediait messenger sur messenger; nous dumes nous arreter plusieurs fois, puis nous remettre en marche, puis nous arreter de nouveau; enfin le chef de l'escorte vint nous avertir qu'il etait temps de nous habiller. En consequence, on eleva une petite tente, sous laquelle nous nous abritames pour passer nos uniformes. Apres quoi, nous nous remimes a monter; nous avons a peine parcouru une centaine de metres, que tout a coup, a un coude de la route, nous nous trouvames en face d'une de ces scenes orientales qui rappela a notre memoire les jours de Lobo et de Bruce.

Une haute colline boisee, situee juste en face de celle ou se deployait la tente imperiale, etait couverte jusqu'a son extreme sommet par les fusiliers et les lanciers de Theodoros, tous en habits de fete; ils etaient vetus de chemises de soie aux riches couleurs, tandis que le _lamb_[21] rouge, noir ou brun tombait de leurs epaules; l'acier brillant de leurs lances miroitait a l'eclat du soleil en son meridien qui lancait ses rayons a travers le noir feuillage des cedres. Dans la vallee, entre les deux collines, se tenait un corps de cavalerie d'environ 10,000 hommes, formes sur deux rangs, au milieu desquels nous avancions. A notre droite, vetus de magnifiques vetements, portant des boucliers d'argent, montes sur des chevaux ornes de brides richement plaquees, se tenaient le corps entier des officiers de l'armee de Sa Majeste, les gens de sa maison, les gouverneurs de province, de district, etc. Tous avaient d'elegantes montures; la plupart etaient assis sur le fier animal a l'oeil de feu, originaire des plateaux de l'Yedjow et des chaines du Shoa. A notre gauche etait la cavalerie, plus sombre et aussi plus compacte que son aristocratique vis-a-vis. Les chevaux, bien que moins gracieux dans leur allure, etaient plus forts et bien proportionnes; et lorsque nous vimes leurs rangs bardes de fer, nous comprimes de quelle terreur devaient etre saisis ces pauvres paysans disperses, lorsque Theodoros, a la tete de ses impitoyables compagnons si bien equipes et si bien armes, apparaissait soudainement parmi leurs paisibles demeures. Avant

qu'on eut pu soupçonner sa présence, il était arrivé, avait tout ravagé et était reparti.

Au centre opposé se tenait Ras-Engeddah, premier ministre, qui se distinguait de tous par ses manières comme il faut et par la grande simplicité de sa mise. Nu-tête, ceint du shama, en signe de respect, il nous délivra le message impérial de bienvenue, qui fut traduit en arabe par Samuel, demeure près de lui, et dont les traits finement découpés et le maintien intelligent, démontraient sa supériorité sur les ignorants Abyssiniens. Les compliments finis, le ras et nous, nous nous mimâmes de nouveau en route, nous avançant toujours vers la tente impériale, précédés des hauts fonctionnaires à cheval et suivis par la cavalerie. Arrivés au pied de la colline, nous descendîmes de nos montures, et l'on nous conduisit à une petite tente en flanelle rouge, dressée pour notre réception sur la pente même de l'élevation. Nous nous arrêtâmes quelques instants pour partager une légère collation. Au bout de trois heures, on vint nous annoncer que l'empereur était prêt à nous recevoir. Nous montâmes la colline à pied, escortés par Samuel et plusieurs officiers de la maison de l'empereur. Aussitôt que nous atteignîmes le sommet du petit plateau, un officier vint nous reiterer les salutations et les compliments de Sa Majesté. Nous avançâmes lentement à travers de magnifiques tentes en soie rouge et jaune, entre une double ligne de fusiliers, qui, à un signal donné, nous saluèrent par une salve de coups de fusil pas mal réussie, vu leur ignorance dans cette science.

Arrivés à l'entrée de sa tente, l'empereur nous fit demander encore des nouvelles de notre santé. Ayant répondu avec tout le respect qui lui était dû à son message poli, nous nous avançâmes jusqu'à son trône, et lui remîmes en main la lettre de Sa Majesté la reine d'Angleterre. L'empereur la reçut très-poliment et nous invita à nous asseoir sur le splendide tapis qui couvrait le sol. Theodoros était assis sur un alga, enveloppé jusqu'aux yeux par le shama, signe de grandeur et de pouvoir en Abyssinie. À sa droite et à sa gauche se tenaient quatre de ses principaux officiers, portant des vêtements de soie riches et éclatants, et devant lui veillait un de ses affidés intimes, tenant dans chaque main un pistolet double charge. Le roi se plaignait des prisonniers européens, regrettant que, par leur conduite, ils eussent rompu la première amitié qui existait entre les deux nations. Il était heureux de nous voir, et il espérait que tout s'arrangerait. Après quelques compliments échangés, et sous le prétexte que nous étions fatigués, venant de si loin, il nous fut permis de nous retirer.

La lettre de la reine d'Angleterre, que nous avions remise dans les propres mains de Sa Majesté abyssinienne, était en anglais, et aucune traduction n'y avait été ajoutée. Sa Majesté n'en avait pas rompu le sceau devant nous, probablement à cause de ses premiers officiers, car il n'aurait pas aimé qu'ils fussent témoins de son désappointement, si la lettre n'était pas selon ses desirs. Dès que nous fûmes rentrés dans nos tentes, la lettre nous fut renvoyée pour être traduite; mais comme nous n'avions avec nous aucun Européen qui connût la langue du pays, elle fut d'abord remise à M. Rassam, qui la traduisit en arabe

a Samuel, lequel la traduisit de cette langue en amharic. Il est a regretter qu'aucun des Europeens fixes dans la contree et habitues a parler cette langue ne nous ait accompagnes, pour interpreter ce document important devant Sa Majeste, car je crois que non-seulement la traduction n'en fut pas bien faite, mais encore qu'a certains egards elle etait incorrecte. Une phrase toute simple, par exemple, fut rendue par une autre dont le sens eut une grande importance sur le succes de la mission: elle exprimait de telles intentions, vu la position de Theodoros, que j'ai toujours cru qu'elle avait ete inseree dans la traduction par les ordres de l'empereur. La lettre anglaise s'exprimait ainsi: "Ainsi, nous ne doutons nullement que vous ne receviez favorablement notre serviteur Rassam, et que vous ne donniez un entier credit a tout ce qu'il vous dira de notre part." Cette phrase avait ete ainsi traduite: "Il fera pour vous tout ce que vous exigerez;" ou par d'autres mots ayant le meme sens. Sa Majeste fut tres-satisfaite de ce que ses serviteurs intimes faisaient dire a la lettre de la reine, et il donna a entendre qu'avant peu de temps les captifs seraient relaches.

Le matin suivant, Theodoros nous envoya prendre. Il n'avait aupres de lui que Ras-Engeddah. Il se tenait a l'entree de sa tente, gracieusement penche sur sa lance. Il nous invita a entrer dans sa tente, et la, devant nous, il dicta a son secretaire Samuel, en presence de Ras-Engeddah et de notre interprete, une lettre a la reine d'Angleterre, lettre humble, justificative, qu'il n'eut jamais l'intention d'expedier.

Dans l'apres-midi, nous eumes l'honneur d'une autre entrevue a l'effet de lui offrir les presents que nous lui avions apportees. Il nous demanda aussitot si les cadeaux lui etaient faits au nom de la reine ou au nom de M. Rassam. Ayant appris que c'etait au nom de la reine qu'on les lui offrait, il les accepta, faisant remarquer toutefois que ce n'etait pas a cause de leur valeur, mais comme temoignage d'une puissance amie qui renouait des relations qu'il etait tres-heureux de reconnaitre. Parmi les presents offerts se trouvait une glace. M. Rassam, en la lui presentant, lui dit que Sa Majeste Britannique avait eu l'intention de l'offrir a la reine. L'empereur l'examina avec gravite et repondit tranquillement qu'il n'avait pas ete heureux dans sa vie conjugale, mais qu'il etait sur le point de prendre une autre femme, et qu'il lui offrirait le magnifique miroir. Bientot apres notre arrivee, des vaches, des moutons, du miel, du tej, du pain, nous furent envoyees en abondance, et chaque jour, nous et nos compagnons de voyage fumes approvisionnes par la cuisine imperiale.

Sa Majeste nous accompagna une partie du chemin conduisant a la mer de Tana, Kourata nous ayant ete designe comme le lieu de notre residence, jusqu'a l'arrivee de nos compatriotes de Magdala. Le premier jour de marche, nous restames en arriere, a cause de nos bagages, et nous fimes l'experience de ce que c'est que de voyager avec une armee abyssinienne. Les guerriers marchaient eu tete avec le roi; les hommes du camp (au nombre d'environ 250,000), portant les tentes et les approvisionnements, marchaient lentement derriere nous. Il est impossible de se faire une idee du bruit et de la confusion qui

regnaient dans le camp, lorsqu'il fallait passer à gué quelque petite rivière, ou lorsque la route était coupée par une pente taillée dans le roc nu. Des milliers de gens entassés poussaient, criaient, et l'on aurait fait de vains efforts pour pénétrer dans cette masse vivante. Le tumulte allait toujours croissant; les mules et les bêtes de somme s'effrayaient, de plus la boue des rives du ruisseau devenant toujours plus glissante, et le terrain manquant sous leurs pas. Plusieurs fois, désespérant de voir l'ordre se rétablir après des heures d'attente, nous allions à la recherche d'une autre route ou d'un gué ou le bruit et la foule étaient moindres. Ce n'était que bien tard dans l'après-midi que nous pouvions rejoindre notre lieu de campement; nous avons passé la journée entière à parcourir l'espace que l'empereur avait franchi dans une heure et demie. Theodoros ayant eu connaissance des inconvénients que nous avons eus en faisant transporter ainsi nos lourds bagages, nous permit de prendre avec nous quelques objets légers et de marcher avec lui en tête de l'armée. Pendant les quelques jours qu'il nous accompagna, nous ne fîmes que de courtes étapes, tout au plus dix milles par jour. Theodoros voyageait avec nous pour plusieurs raisons: il devait nous faire prendre le plus court chemin par la mer de Tana, et comme le pays était entièrement dépeuplé, il fut obligé de faire porter nos bagages par ses soldats. Il n'avait pas cependant pillé cette partie du Damot; les habitants avaient fui, mais la moisson, prête pour la faucille, était debout, et sur un signe de l'empereur, elle fut abattue par mille bras. Tandis que la plus grande partie de ses soldats étaient ainsi occupés (le sabre, dans cette circonstance, fut employé comme un instrument de paix), le roi et sa cavalerie quittèrent le camp, et bientôt après la fumée qui s'éleva de tous côtés dénonça leur cruelle mission.

Quelques-uns des incidents qui se passèrent pendant notre commun voyage avec Theodoros, méritent d'être racontés, car ils peignent son caractère et la nature de son amitié. Le second jour de notre voyage avec Sa Majesté, le 1^{er} février, nous dûmes traverser le Nil Bleu, non loin de sa source; les bords en étaient glissants et escarpés, le tumulte était à son comble, et plusieurs femmes et plusieurs enfants eussent été inévitablement noyés ou tués, si Theodoros n'avait envoyé quelques-uns des chefs qui l'accompagnaient pour aider le passage au moyen de leurs épées, tandis qu'il restait la jusqu'à ce que le dernier des hommes de son camp eut traversé. Lorsque nous arrivâmes, Sa Majesté nous envoya dire de ne pas descendre de nos montures. Nous traversâmes donc l'eau sur nos mules, mais au moment où nous atteignîmes le bord opposé, nous mîmes pied à terre et grimpâmes sur le tertre où se tenait Sa Majesté. Le sentier était si rapide et si glissant que M. Rassam, qui marchait en tête, eut quelque difficulté à atteindre le sommet; Theodoros voyant cela, s'avança, lui prit la main, et lui dit en arabe: "Ayez bon courage, n'ayez pas peur."

Le jour suivant, pendant la marche, Theodoros envoya Samuel, tantôt en avant, tantôt en arrière pour nous poser diverses questions, telles que: "Les Américains sont-ils en guerre?--Combien d'hommes ont été tués?--Combien de soldats avaient-ils?--Les Anglais se battent-ils avec les Achantis?--Ont-ils fait leur conquête?--Leur contrée est-elle malsaine?--Ressemble-t-elle à ce pays?--Pourquoi le roi de Dahomey

met-il a mort ses sujets?--Quelle est sa religion?" Puis il nous fit faire ses excuses de ne nous avoir pas repondu plus tot. Il avait eu des desagremets, nous dit-il, avec tous les Europeens qui avaient penetre dans son pays. Personne n'avait ete bon comme Bell et Plowden, et il aurait aime de savoir si l'Anglais qui avait aborde a Massowah etait comme ces derniers. Sa bonhomie etait telle qu'il avait suppose qu'il etait bon, et a cause de cela, il avait decide de le faire venir.

Le 4, il nous envoya prendre encore. Il etait seul, assis en plein air. Il nous fit asseoir sur un tapis pres de lui, et nous parla longuement de sa vie passee. Il nous dit comment il se conduisait avec les rebelles. D'abord, il leur envoyait l'ordre de payer leur tribut; s'ils refusaient, il y allait lui-meme et ravageait leur pays. Au troisieme refus, pour employer ses propres paroles: "il envoyait leurs corps au sepulcre et leurs ames en enfer." Il nous dit aussi que Bell lui avait beaucoup parle de la reine d'Angleterre, et que plusieurs fois il avait eu l'intention de lui envoyer un ambassadeur, tout etait meme pret quand le capitaine Cameron, par son influence, changea en ennemi son premier ami. Il avait ordonne, nous dit-il, que des presents nous fussent offerts pour nous montrer sa consideration, car il n'avait rien avec lui qui fut digne de nous etre presente; il avait eu du plaisir a nous voir et nous considerait comme trois freres. L'entrevue fut longue; lorsque enfin il nous congedia, il nous informa que le jour suivant, il nous enverrait a Kourata pour y attendre l'arrivee de nos compatriotes de Magdala. Bientot apres etre arrives dans notre tente, M. Rassam recut un billet poli qui l'informait qu'il recevrait 5,000 dollars, dont il pourrait disposer comme bon lui semblerait, mais toujours d'_une maniere agreable au Seigneur_. Un message verbal me fut aussi envoye pour savoir si je ne connaissais pas l'art de fondre le fer, les canons, etc. Je repondis, d'apres l'avis d'un ami, que je ne connaissais rien en dehors de ma profession de medecin.

Notes:

[19] De Kassalu a Kedaref, ou compte environ 120 milles.

[20] Seigneur, seigneur, medecine, medecine.

[21] Manteau de forme particuliere en fourrure ou en velours.

VIII

Nous quittons le camp de l'empereur pour Kourata.--La mer de Tana.--La navigation abyssinienne.--L'ile de Dek.--Arrivee a Kourata.--Les gens de Gaffat et les premiers captifs nous rejoignent.--Accusations portees contre ces derniers.--Premiere visite au camp de l'empereur a

Zage.--Les flatteries precedent la violence.

Le 6 fevrier, Theodoros nous envoya l'ordre de partir. Nous ne le vimes pas, mais avant notre depart, il nous fit remettre une lettre pour nous informer que, aussitot que les prisonniers nous auraient rejoints, il ferait les demarches necessaires pour que notre sortie du pays se fit avec _honneur et satisfaction_. L'officier qui avait recu l'ordre d'aller a Magdala, afin de delivrer les captifs et de nous les amener, faisait partie de notre escorte; nous etions porteurs d'une humble apologie de Theodoros a notre reine; tout nous souriait; et, heureux au dela de toute expression par l'apparence du succes complet de notre mission, nous nous rappelions nos demarches d'un coeur leger et reconnaissant, en traversant les plaines de l'Agau-Medar. Dans l'apres-midi du 10 fevrier, nous campames sur les bords de la mer de Tana, grand lac aux eaux fraiches et reservoir du Nil Bleu. Le fleuve fait son entree par l'extremite sud-ouest du lac, et en sort par son extremite sud-est, les deux bras n'etant separees que par le promontoire de Zage.

Le terrain sur lequel nous etablimes notre camp n'etait pas loin de Kanoa, joli village dans le district de Wandige; Kourata etant tout a fait a l'oppose, au nord-nord-est. Nous dumes attendre plusieurs jours, pendant que l'on construisait un bateau pour nous, nos bagages et notre escorte. Ces bateaux, d'un genre de construction tout a fait primitif, sont faits d'une espece de jonc, le papyrus des anciens. Les joncs sont lies ensemble, de facon a former une surface d'environ six pieds de largeur et de dix a vingt pieds de longueur. Les deux extremités sont alors pliees en rouleau et serrees ensemble. Les passagers et le batelier sont assis sur un grand carre de joncs en faisceau formant la partie essentielle du bateau, lequel est tenu en place par la cage exterieure, dont les extremités pointues servent a avancer. Dire que ces bateaux laissent l'eau s'infiltrer ne serait pas exact; ils sont pleins d'eau ou a peu pres, comme un morceau de liege a demi submerge; leur flottaison est simplement une question de gravite specifique. La maniere employee pour faire avancer les bateaux, ajoute beaucoup au malaise du voyageur. Deux hommes sont assis en avant et un autre en arriere. Ils se servent de longs batons, au lieu de rames, frappant l'eau alternativement de droite et de gauche; a chaque coup, ils font jaillir l'ecume, comme une douche par devant et par derriere, et le malheureux passager, qui auparavant a ete ses bas et ses souliers, et releve ses pantalons, trouve bientot qu'il aurait ete plus sage d'adopter un costume plus simple encore, et de suivre l'exemple des bateliers, a peu pres nus.

La marine abyssinienne ne donne pas beaucoup de travail a ses habitants et il ne leur faut pas des annees pour construire une flotte; deux jours apres notre arrivee, cinquante nouveaux bateaux avaient ete lances et plusieurs centaines avaient deja fait la traversee de Zage a l'ile de Dek.

Les quelques jours que nous passames sur les bords de la mer de Tana, peuvent etre comptes parmi les plus heureux que nous ayons passes dans ce pays. Samuel, devenu noire _balderaba_ (interprete) et le chef de

notre escorte, ne permettait pas a la foule d'envahir ma tente. Comme c'était un homme intelligent, et que ses parents et ses amis etaient moins nombreux que ceux de ses predecesseurs, il ne laissait penetrer que ceux auxquels une petite medecine devait suffire, ou ceux qu'il etait force d'introduire; car en refusant a un petit chef ou a un homme important dans quelqu'un des districts du voisinage, il se serait fait de serieux ennemis. C'était ainsi une recreation au lieu d'une fatigue, que l'etude des maladies du pays, chose impossible auparavant, lorsque je ne pouvais me defendre contre l'importunite de la foule et examiner en paix le moindre cas. J'employais le reste de mon temps a la chasse. Les oiseaux aquatiques tels que les canards, les oies, etc., se montraient en abondance, et ils etaient si peu farouches que les survivants ne s'eloignaient jamais, au contraire, ils continuaient a se baigner, a chercher leur nourriture ou a lisser leurs brillantes plumes, malgre le voisinage des corps morts de leurs compagnons.

Dans la matinee du 16, nous partimes pour Dek, l'ile la plus grande et la plus importante du lac de Tana; elle est situee environ a mi-chemin de Kourata, notre futur lieu de residence. Nous avons environ six heures de douches a supporter, notre marche etant de deux noeuds et demi et le trajet de quinze milles. Dek est vraiment une belle ile; c'est un grand rocher plat et volcanique, entoure de petites collines formant plusieurs iles et faisant l'effet d'une couronne de perles. L'ile entiere est bien boisee, couverte d'une vegetation puissante, peulee de villages nombreux et prosperes, et fiers de posseder quatre vieilles eglises visitees des pelerins et but de leurs devotions. Nous passames la nuit au centre meme de cette ile si pittoresque, l'ideal d'une habitation terrestre. Helas! peu de temps apres nous apprimes que le passage des hommes blancs avait ete la cause de bien des larmes et d'une grande detresse pour les habitants arcadiens de cette paisible contree! Ces populations recurent l'ordre de nous fournir 10,000 dollars. Les chefs, desesperes de l'impossibilite de lever une somme si considerable, firent un puissant appel a tous leurs amis et voisins, leur depeignant sous de vives couleurs la colere du despote lorsqu'il apprendrait que ses ordres n'avaient pas ete executes, et leur montrant en meme temps le desert succedant a ces riches et heureuses campagnes. L'eloquence des uns, la menace des autres eurent un plein succes. Toutes les economies de l'annee furent apportees au gouverneur; les anneaux et les chaines d'argent, la dot et la fortune de maintes jeunes filles, furent ajoutees au shama nouvellement tisse par la matrone: tous furent reduits a la misere et tremblaient encore; et pourtant, ils souriaient tout en faisant le sacrifice de tous ces biens terrestres. Combien ils doivent avoir maudit, dans l'amertume de leurs chagrins, ces pauvres blancs etrangers, cause innocente de leurs malheurs!

Le lendemain matin, nous partimes pour Kourata: la distance et les desagrements furent les memes que dans le voyage de la veille. De retour sur la terre ferme, nous saluames avec delices la fin de notre courte traversee. Nous fumes recus sur le rivage par le clerge, qui avait enfreint les lois canoniques pour nous souhaiter la bienvenue avec toutes les pompes dues a la royaute: tel avait ete l'ordre

imperial. Deux des plus riches marchands de l'île nous réclamèrent comme leurs hôtes, au nom de leur royal maître; et montés sur de magnifiques mules, nous grimpâmes la colline sur laquelle est bâtie Kourata; le privilège de parcourir à cheval les rues sacrées ayant été accordé aux hôtes honorables du souverain du pays.

Kourata est, après Gondar, la plus importante et la plus riche cité de l'Abyssinie; c'est une ville de prêtres et de marchands, élevée sur le penchant d'une colline baignée par les eaux de la mer de Tana. Plusieurs de ses maisons sont bâties en pierre, et la plupart étaient bien mieux que tout ce que nous avons vu jusque-là dans la contrée. L'église, érigée par la reine de Socinius, est considérée comme tellement sainte que la ville entière est sacrée, et que nul homme, à l'exception des évêques et de l'empereur, n'est autorisé à parcourir à cheval ses ruelles étroites et sombres. Il est impossible d'apercevoir la ville de la mer, les cèdres et les sycomores la voilent complètement aux regards, sous leur feuillage sombre et touffu, légitime orgueil des habitants. La colline tout entière d'ailleurs est couverte d'une telle végétation, qu'à une certaine distance, le pays ressemble plutôt à une forêt du Nouveau Monde, vierge de tout contact humain, qu'à la demeure de plusieurs milliers d'hommes et au marché de l'Abyssinie occidentale. Pendant quelques jours, nous résidâmes dans l'intérieur de la ville, où plusieurs maisons avaient été mises à notre disposition; mais d'innombrables hôtes survinrent, je veux parler des légions d'insectes de toutes sortes, qui nous en chassèrent bientôt. Nous obtînmes la permission de planter nos tentes sur les bords de la mer, sur une portion de terrain très-agréable, située à quelques mètres seulement de la ville, et où nous jouissions du double luxe de la fraîcheur de l'air et de l'abondance de l'eau.

Quelques jours après notre arrivée à Kourata, nous fûmes rejoints par les gens de Gaffat. L'empereur leur avait écrit de venir et de rester avec nous pendant tout notre séjour, craignant, disait-il, que l'ennui ne nous saisisse et que nous ne fussions malheureux dans ce pays si loin de nos concitoyens. Conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, en arrivant près de notre campement, ils nous informèrent de leur arrivée et nous firent demander l'autorisation de se présenter devant nous. Je n'ai jamais été aussi surpris qu'à la vue de ces Européens vêtus des habits de fête des Abyssiniens: une chemise de soie aux couleurs voyantes, de larges pantalons de même étoffe, le shama drapé sur leur épaule gauche, quelques-uns nu-pieds, la plupart la tête découverte. Ils étaient depuis si longtemps en Abyssinie, que je ne doute pas qu'ils ne se considéraient comme très-bien mis; et si nous ne les admirâmes pas, certainement les Abyssiniens le firent. Ils s'établirent à peu de distance de notre campement. Au bout de deux jours arrivèrent leurs femmes et leurs enfants, et après quelques instants d'intimité, nous nous aperçûmes que parmi eux se trouvaient plusieurs hommes savants et bien élevés, et que ce n'étaient point des compagnons à dédaigner dans un pays si éloigné.

Le 12 mars, nos pauvres compatriotes, depuis longtemps malheureux et dans les chaînes, arrivèrent enfin. Nous préparâmes des tentes pour ceux qui n'en avaient pas et ils restèrent dans notre campement. Tous,

plus ou moins, portaient les traces des souffrances qu'ils avaient eu a supporter: M. Stern et M. Cameron plus encore que les autres. Nous tachames de les rejouer en parlant de notre prompt retour en Europe, regrettant seulement de ne pouvoir leur procurer plus de douceurs. M. Rassam nous fit observer qu'il ne pensait pas qu'il fut convenable, a cause du caractere soupconneux de Theodoros, de paraitre trop intimes avec les prisonniers. Il connaissait l'empereur mieux que nous et de temps en temps exprimait des doutes sur l'issue favorable de l'affaire. Ils avaient appris en route qu'ils auraient a construire des bateaux pour Theodoros, et ils etaient inquiets et anxieux chaque fois qu'un messager arrivait du camp imperial.

Theodoros, apres avoir pille la Metcha, fertile province situee a l'extremite sud du lac de Tana, detruisit la grande et populeuse ville de Zage, et etablit son camp sur une petite langue de terre joignant le promontoire de Zage a la terre ferme. L'empereur etait alors plein d'attentions; il nous envoya 5,000 dollars, des vivres en abondance, mit trente vaches a lait a notre disposition, nous fit parvenir de jeunes lions, des singes, etc., et chaque deux jours il ecrivait une lettre pleine de courtoisie a M. Rassam. Tous nos interpretes, tous nos messagers, y compris le valet de M. Rassam, allerent l'un apres l'autre a Zage, pour etre investis de l'_ordre de la Chemise_. Au messager qui nous avait apporte la fausse nouvelle de l'elargissement du capitaine Cameron, il fit present d'un _marguf_ ou shama brode de soie, d'un titre, et du gouvernement d'une province; et reclama l'amitie de M. Rassam, le priant de le rendre aussi l'ami de sa reine. Son premier stratageme avait parfaitement reussi puisqu'il nous avait fait venir jusqu'a lui. Lorsqu'un de nos interpretes, Omer-Ali, naturel de Massowah, alla a son tour pour etre decore, il trouva Sa Majeste assise pres du rivage et faisant des cartouches. L'empereur lui dit: "Vous voyez mon occupation; et je n'en ai pas honte. Je ne puis accoutumer mon esprit au depart de M. Stern et de M. Cameron; mais par egard pour M. Rassam et son ami, j'y consentirai. J'aime vos maitres parce qu'ils se sont toujours bien comportes, inclinant leurs tetes dans leurs mains aussitot qu'ils s'approchaient de ma personne, pleins de respect pour moi en ma presence, tandis que M. Cameron avait l'habitude de se tirer les poils de la barbe a chaque instant."

Si je mentionne ces faits insignifiants, c'est pour montrer l'hesitation qui existait dans l'esprit de Theodoros au sujet des captifs. S'il eut ete moins hesitant, ses bonnes qualites auraient pu prevaloir chez lui et il n'aurait pas donne le temps a des evenements insignifiants de reveiller sa nature soupconneuse.

Theodoros, toujours preoccupe de passer pour un homme juste devant son peuple, temoigna le desir que les premiers captifs assistassent a une assemblee publique ou nous nous rendrions ainsi que lui et ses soldats. La ils reconnaistraient qu'ils avaient eu tort, et ils imploreraient le pardon de Sa Majeste. On aurait ainsi une reconciliation publique et, apres l'offre de quelques presents, il serait permis aux prisonniers de partir.

Mais M. Rassam croyait au contraire qu'il serait plus convenable de ne

pas mettre en presence les prisonniers et Sa Majeste, de peur que la vue de ces derniers n'excitât de nouveau la colere du souverain. Tout paraissant marcher d'une facon tout a fait favorable, il crut prudent de faire son possible pour empecher une rencontre entre les deux parties.

Peu de temps apres l'arrivee des prisonniers de Magdala, qui avaient ete rejoins a Debra-Tabor par ceux qui etaient retenus la sur parole, Sa Majeste, a l'instigation de M. Bassam, au lieu de les faire paraître en sa presence comme elle en avait primitivement l'intention, fit appeler plusieurs de ses officiers, son secretaire, etc., etc., a Kourata. Theodoros nous donna l'ordre egalement de nous rendre aupres de lui, afin d'avoir une seance publique ou seraient lues certaines accusations contre les captifs, qui alors declareraient s'ils etaient coupables ou si c'était l'empereur.

Tous les captifs, les _gens de Gaffat_ et les officiers abyssiniens etant assembles dans la tente de M. Rassam, l'officier imperial lut l'acte d'accusation. La premiere accusation etait portee contre le capitaine Cameron. L'acte commençait par etablir que M. Cameron s'etant presente comme envoye de la reine d'Angleterre, avait ete recu avec tout l'honneur et le respect dus a son rang, et que le meilleur accueil possible lui avait ete fait. L'empereur avait accepte avec humilite les presents envoyes par la reine et d'apres l'avis du docteur Cameron, qu'un echange de consuls entre les deux nations serait tres-avantageux pour l'Abyssinie, Theodoros avait repondu ces propres paroles: "Je suis enchante de vous entendre parler ainsi; c'est tres-bien." Theodoros continuait en rapportant qu'il avait informe le consul que les Turcs etant ses ennemis, il le pria de proteger le message et les presents qu'il avait l'intention de faire parvenir a la reine d'Angleterre, a laquelle il avait envoye une lettre d'amitie; mais le capitaine Cameron, au lieu de remettre a son adresse la lettre, l'avait envoyee aux Turcs qui haissaient l'empereur, et devant lesquels il l'avait denigre et insulte. De plus, au retour de M. Cameron, il lui avait demande: "Ou est la reponse a la lettre d'amitie que je vous ai remise? qu'en avez-vous fait?" et celui-ci avait repondu: "Je ne sais pas!" Alors je lui dis, ajoutait Theodoros: "Vous n'etes pas le serviteur de mon amie la reine d'Angleterre, ainsi que vous pretendiez l'etre, et par la puissance de mon Createur, je le fis jeter en prison. Demandez-lui s'il peut nier ces choses!"

La seconde accusation etait a l'adresse de M. Bardel; mais evidemment Theodoros etait fatigue de son requisitoire; car les accusations contre MM. Stern, Rosenthal, etc., ne furent pas specifiees, quoique dans toute occasion il en ait refere plus tard a ses griefs contre eux. Ils furent englobes dans une meme inculpation comme ayant agi en commun.

"Les autres prisonniers m'ont trompe, poursuivait l'acte d'accusation; je les aimais et les honorais pourtant. Un ami doit etre un bouclier pour son ami, et ils ne m'ont pas defendu. Pourquoi ne m'ont-ils pas defendu? A cause de cela je leur ai ote mon amitie.

"Maintenant, par la puissance de Dieu, a cause de la reine, et du peuple britannique, et a cause de vous-memes, je leur rendrai mon amitie. Je desire que vous puissiez operer entre nous une veritable reconciliation de coeur. Si j'ai eu tort, dites-le-moi et je ferai mes excuses; mais si vous trouvez au contraire que j'ai ete trompe, je desire que vous obteniez des prisonniers qu'ils s'en humilient devant moi."

Après la lecture de cet acte, on interrogea les captifs pour savoir s'ils reconnaissaient leurs torts, oui ou non. Il eut ete absurde de leur part de ne pas reconnaître leurs erreurs et de ne pas demander pardon. Nous savions bien qu'ils etaient innocents, qu'on les calomniait, et que les quelques erreurs de jugement qu'ils avaient commises n'etaient pas a comparer aux souffrances qu'ils avaient eu a supporter. Mais en reconnaissant qu'ils etaient dans leur tort, ils agissaient sagement: et c'est ce que nous leur conseillames. L'officier public termina sa lecture par la traduction en langue amharic de la lettre de la reine d'Angleterre, et par la communication de la reponse que Theodoros devait, disait-il, envoyer par notre intermediaire.

Quoique tout parut marcher a souhait, cependant il n'y avait aucun doute qu'un orage etait imminent; et bien que tout eut l'air de marcher encore sur un pied d'amitie pendant quelque temps, nous reconnumes que nous n'eussions pas ete si confiants, si nous avions eu une plus grande connaissance du caractere de Theodoros.

Pendant notre voyage a Kourata, les serviteurs de Sa Majeste nous avaient demande si nous avions quelques connaissances concernant la construction des navires. Nous repondimes que nous n'en avions aucune. J'avais appris que quelqu'un de l'escorte avait dit que le capitaine Cameron serait employe a Kourata a la construction des navires. Il n'y avait alors aucun doute sur l'intention de Sa Majeste d'avoir une petite flotte, et le vrai motif pour lequel nous fumes envoyes a Kourata, et les _gens de Gaffat_ expedies pour nous y tenir compagnie, etait evident: Theodoros s'imaginait que nous avions plus de connaissances sur la construction des bateaux que nous ne voulions l'avouer, et esperait nous persuader d'entreprendre ce travail. Les _gens de Gaffat_ recurent l'ordre alors de construire des bateaux; ils repondirent qu'ils n'y entendaient rien, mais qu'ils etaient prêts a travailler sous la direction de quelqu'un qui s'y entendrait; en meme temps, ils engageaient Sa Majeste a profiter de son amitie avec M. Rassam, pour prier ce dernier d'ecrire qu'on lui envoyat des hommes propres a ce travail; ils ajoutaient qu'ils ne doutaient nullement que la demande etant faite par M. Rassam, Sa Majeste n'obtint ce qu'elle desirait.

Peu de jours apres, en effet, Theodoros ecrivait a M. Rassam pour le charger de demander des ouvriers, impatient de les voir arriver. Jusque-la tout semblait marcher a souhait; mais je compris, au reçu de cette lettre, qu'un nuage se formait sur la tete de M. Rassam. Deux voies lui etaient ouvertes: refuser dans des termes polis, et en se

placant sur ce terrain, que les instructions qu'il avait recues de son gouvernement ne lui permettaient pas de s'occuper d'une telle requete; ou bien accepter, a la condition que les premiers prisonniers seraient autorises a partir, tandis qu'il attendrait, avec l'un de ses compagnons, l'arrivee des constructeurs de navires. Au lieu de cela, M. Rassam prit un terme moyen. Il dit a Theodoros que, dans l'interet meme de cette expedition d'ouvriers, il vaudrait mieux que Sa Majeste lui permit de partir, et qu'alors une fois chez lui, il pourrait beaucoup mieux appuyer les desirs de l'empereur; que toutefois, s'il le voulait absolument, il ecrirait.

Theodoros fut si peu convaincu qu'en envoyant M. Rassam il pourrait obtenir des ouvriers, que la seule chose qui le fit hesiter quelques jours, ce fut la question de savoir si, pour obtenir ce qu'il desirait, il userait de flatteries ou de menaces. Il se mit immediatement a l'oeuvre, et crut qu'il valait mieux commencer par les mesures polies. A cet effet, il nous envoya une invitation, nous priant d'aller passer un jour avec lui a Zage; il ordonna en meme temps a ses ouvriers de nous accompagner. Le 25 mars, nous partimes par le bateau indigene et nous atteignimes Zage apres une douche de quatre heures; arrives a une petite distance de notre destination, nous nous revetimes de nos uniformes. Nous fumes recus, a notre arrivee, par Ras-Engeddah (commandant en chef), par l'intendant des ecuries et plusieurs autres officiers superieurs de la maison de l'empereur. Sa Majeste nous avait envoye des salutations on ne peut plus aimables par le ras, et montes sur les magnifiques mules prises dans les ecuries imperiales, nous partimes pour le lieu de residence de l'empereur. Nous fumes d'abord conduits sous une tente de soie, qui avait ete dressee a tres-peu de distance pour nous servir de salle de festin, et ou nous devions attendre, tout en degustant une collation que la reine nous avait fait preparer. Dans l'apres-midi, l'empereur nous fit dire qu'il viendrait nous voir.

Peu d'instantes apres nous allions a sa rencontre, lorsque, a notre grande surprise, nous le vimes venir a nous, drape dans ses vetements et le bras droit decouvert; signe d'inferiorite et de profond respect, et honneur que Theodoros n'a jamais rendu a personne. Il fut souriant, plein d'amabilite, s'assit quelques instants sur le lit de M. Rassam, et lorsqu'il nous quitta, il toucha la main de M. Rassam de la facon la plus affectueuse. Un instant apres, nous lui rendimes sa politesse. Nous le trouvames dans la salle d'audience, assis sur un tapis; il nous salua gracieusement et nous fit asseoir a son cote. A sa gauche se tenaient son fils aine, le prince Meshisha et Ras-Engeddah. Ses ouvriers etaient aussi presents, places au centre de la salle en face de lui. Il avait devant lui tout un arsenal de fusils et de pistolets; il nous parla de ceux que nous avions apportees avec nous et nous les lui montrames, puis des fusils qui avaient ete fabriques sur son ordre, par un ouvrier qu'il avait a son service et frere d'un armurier residant a Saint-Etienne, pres de Lyon. Il causa sur plusieurs sujets varies, sur les differents grades de son armee, nous presenta son fils, et lui ordonna a la fin de l'audience d'aller, avec les gens de Gaffat, nous escorter jusqu'a notre tente.

Le jour suivant, Theodoros nous envoya de nouveau ses salutations amicales; mais nous ne le vîmes pas lui-même. Dans la matinée, il fit venir tous ses chefs pour les consulter sur la question de savoir s'il devait nous laisser partir ou nous garder. Tous s'écrièrent: "Laissez-les partir." Un seul fit remarquer qu'une fois partis, nous pourrions revenir pour les combattre: "Qu'ils reviennent, nous aurons alors Dieu pour nous!" s'écria l'empereur. Aussitôt qu'il eut renvoyé ses chefs, Theodoros fit venir les gens de Gaffat_ et leur demanda ce qu'ils feraient à sa place. Ils nous ont dit depuis qu'ils l'avaient fortement engagé à nous laisser partir. Mais il nous a été rapporté qu'en s'en retournant chez lui son domestique lui avait dit: "Tout le monde vous dit de les laisser partir; or, vous savez qu'ils sont vos ennemis et vous les tenez dans vos mains." Sur le soir, l'empereur fut très-agité; il fit appeler les gens de Gaffat_, et s'appuyant sur la grossière colonne de sa hutte, il leur dit: "Est-ce là une demeure digne d'un roi?" Quant à la conversation qui suivit, je ne pourrais en rien dire; sinon que quelques jours plus tard, l'un des assistants me dit que Sa Majesté était bien décidée à nous renvoyer, mais que M. Rassam n'ayant pas du tout parlé de ce que l'empereur avait tant à cœur: les ouvriers et les instruments pour construire les navires, il craignait que Sa Majesté ne vit de très-mauvais œil notre retour à Kourata, que l'autorisation du départ ne nous fut refusée, et que nous ne fussions retenus par la force.

À notre retour à Kourata, la correspondance entre Theodoros et M. Rassam recommença. Les lettres habituellement ne contenaient rien d'important; mais les nouvelles qui arrivaient de divers côtes avaient une haute importance, et concernaient surtout les premiers prisonniers, avec lesquels Theodoros désirait se réconcilier avant leur départ. Craignant que Theodoros ne se laissât aller à sa colère à la vue des captifs, M. Rassam s'efforçait, par toute espèce de moyens, d'empêcher l'entrevue qu'il redoutait tant; et même Sa Majesté parut s'être laissé convaincre par tous les raisonnements de ses amis_ et consentir à leurs desseins. Cependant quelques-uns des prisonniers étaient inquiets et auraient préféré avoir à supporter quelque rude parole de l'empereur que d'exciter son caractère irritable. Mais il était alors trop tard. Theodoros avait déjà arrêté la résolution de retenir par la force ces mêmes prisonniers qu'il consentait à ne pas voir, et il faisait déjà élever une forteresse pour les y enfermer.

Afin de détourner l'esprit de Theodoros de toutes ces préoccupations, M. Rassam l'engagea à fonder un ordre qui porterait le nom de: "L'ordre de la Croix de Christ et le Sceau de Salomon." Les lois et les règlements de cet ordre furent promulgués, un ouvrier fit un modèle de médaille, sous la direction de M. Rassam, et qui fut approuvée par Sa Majesté, et il y eut neuf ordres différents: trois du premier rang, trois du second et trois du troisième. M. Rassam, Ras-Engeddah et le prince Meshisha furent créés chevaliers du premier ordre; les officiers anglais de l'ambassade furent créés chevaliers du second ordre; quant au troisième, je n'ai jamais su à qui il était destiné, à moins qu'il n'ait servi à décorer Beppo, sommelier de l'empereur.

Malgré tout ce qui se passait autour de nous, nous nous figurâmes que nous n'avions plus rien à craindre, et que toutes choses avaient été parfaitement arrangées; nous bâtissions déjà des châteaux en Espagne, revoyant en imagination les chers objets de notre affection et le _home_ bien-aimé; nous sourions aussi à la pensée d'aller griller nos têtes dans les chaudes montagnes du Soudan: lorsque tout d'un coup nos plans, nos espérances et nos belles visions recurent la déception la plus cruelle.

IX

Seconde visite à Zage.--Arrestation de M. Rassam et des officiers anglais.--Accusations contre M. Rassam.--Les premiers captifs sont amenés enchaînés à Zage.--Jugement public.--Reconciliation.--Départ de M. Flad.--Emprisonnement à Zage.--Départ pour Kourata.

Le 13 avril, nous fîmes notre troisième expérience des bateaux de jonc, parce que l'empereur désirait voir une fois de plus ses _chers amis_ avant notre départ. Les ouvriers européens de Gaffat nous accompagnèrent. Tous les prisonniers de Magdala et de Gaffat partirent le même jour, mais par des routes différentes; le rendez-vous général fut désigné à Tankal, située à l'extrémité nord-ouest du lac, où nos bagages devaient aussi nous rejoindre.

À notre arrivée à Zage, nous fûmes reçus avec tout le respect habituel. Ras-Engeddah et plusieurs officiers vinrent à notre rencontre sur le rivage, et des mules richement enharnachées furent amenées des écuries impériales. Nous descendîmes à l'entrée de la demeure impériale, et nous fûmes conduits dans la salle d'audience élevée dans l'enceinte fortifiée de la demeure de Sa Majesté. En entrant, nous fûmes surpris de voir la grande salle garnie des deux côtés d'officiers abyssiniens en habits de fête. Le trône avait été érigé à l'extrémité de la salle; mais il était vide, et l'espace qui restait était occupé par les plus grands officiers du royaume. Nous avions à peine fait quelques pas, précédés de Ras-Engeddah, quand ce dernier s'inclinant baisa le sol; nous crûmes que c'était un acte de respect pour le trône; mais ce n'était que le premier acte d'une infame trahison. Aussitôt que le ras se fut prosterné, neuf hommes, placés là pour l'exécution de ce projet, se ruèrent sur nous, et en moins de temps que je ne mets à l'écriture, nos épées, nos ceinturons, nos chapeaux furent jetés à terre, nos uniformes arrachés, et les officiers de l'ambassade anglaise, saisis par les bras et le cou, furent traînés dans la partie supérieure de la salle, dégradés et insultés en présence des courtisans et des grands officiers de la cour de Theodoros.

Il nous fut permis de nous asseoir, et nos gardiens s'assirent à nos côtés, l'empereur ne fit point son apparition, mais il nous fit poser plusieurs questions par divers messagers, tels que Bas-Engeddah,

Cantiba Hailo (le pere adoptif de l'empereur), Samuel et les ouvriers europeens. La plupart de ces questions, pour dire le moins, etaient pueriles. "Ou sont les prisonniers?--Pourquoi ne les avez-vous pas amenes?--Vous n'aviez pas le droit de les renvoyer sans ma permission.--Je desire que vous me reconciliez avec eux.--J'ai l'intention de donner des mules a ceux qui n'en ont pas et de l'argent a ceux qui en manquent pour leur voyage.--Pourquoi leur avez-vous donne des armes a feu?--Ne m'apportez-vous pas une lettre d'amitie de la reine d'Angleterre?--Pourquoi avez-vous envoye des lettres a la cote?" Et d'autres insignifiances.

La plupart des premiers officiers temoignerent leur approbation a l'ouie de nos reponses, chose rare a la cour d'Abyssinie. Evidemment ils n'aimaient pas et ne pouvaient approuver la conduite trompeuse de leur maitre. Au milieu de ces questions, un fragment de journal fut lu qui traitait de la genealogie de l'empereur. Comme cela n'avait aucun rapport avec les accusations portees contre nous, je ne pus comprendre dans quel but on nous faisait cette lecture, sinon que c'etait une faiblesse de ce _parvenu_ pour se glorifier devant nous de ses ancetres. Le dernier message de Sa Majeste fut celui-ci: "J'ai fait appeler vos freres; lorsqu'ils seront arrives, je verrai ce que j'ai a faire."

L'assemblee ayant ete dissoute, nous attendimes quelque temps, tandis qu'on nous dressait une tente dans l'enceinte de la demeure imperiale. Pendant que nous supportions cet ennui, les bagages qui nous avaient suivis furent visites par Sa Majeste elle-meme. Toutes nos armes, notre argent, nos papiers, nos couteaux, etc., furent confisques; le restant nous fut renvoye, lorsqu'on nous eut conduits sous escorte a notre tente. Nous fimes fierement notre entree dans notre nouvelle demeure, et nous etions a peine remis de la premiere surprise que nous avait causee cet imbroglio abyssinien, lorsque nous vimes arriver en abondance des vaches et du pain, envoyes pour nous par Theodoros; singulier contraste avec ses recents procedes!

En meme temps que nous etions les temoins de l'inconstance de la fortune, les captifs relaches etaient appeles a un terrible desappointement. Leur sort etait pire que le notre. Apres deux heures de course a cheval, ils arriverent dans un village et furent laisses a l'ombre de quelques arbres, jusqu'a ce que leurs tentes fussent etablies; apres quoi on vint les prendre pour les conduire aupres du chef du village. Aussitot qu'ils furent tous reunis, il entra un certain nombre de soldats, et le chef de l'escorte, leur montrant une lettre, leur demanda s'ils reconnaissaient le sceau de Sa Majeste. Sur leur reponse affirmative, on leur ordonna de s'asseoir. Ils furent d'abord inquietes; mais ils s'imaginerent que peut-etre l'empereur leur avait envoye cette lettre pour les saluer, et qu'on leur avait ordonne de s'asseoir a cause de leur fatigue. Toutefois leurs conjectures ne durerent pas longtemps. A un signal donne par le chef de l'escorte, ils furent saisis par les soldats qui remplissaient la chambre, et on leur fit la lecture de la lettre de Theodoros. Elle avait ete adressee au chef de l'escorte et s'exprimait ainsi: "Au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit, a Bilwaddad Tadla. Par la puissance de Dieu,

nous, Theodoros, le roi des rois, salut. Nous avons a nous plaindre de nos amis et des Europeens, qui ont dit: "Nous partons peur notre pays." Lorsque nous n'etions pas encore reconcilies. Jusqu'a ce que j'aie decide ce que je dois faire, emparez-vous de leurs personnes; mais ne les maltraitez pas, ne leur faites point peur et ne les frappez pas."

Le soir, ils furent enchaines deux a deux; on veilla sur leurs serviteurs, et l'on ne permit qu'a deux d'entre eux de preparer leur nourriture. Le lendemain matin, ils furent amenes a Kourata. Ils apprirent la notre arrestation, et meme on leur donna a entendre que nous avions ete tues. Les femmes des _gens de Gaffat_ les traiterent avec douceur; ils etaient eux-memes dans une grande inquietude au sujet du sort de leurs parents. Le 13 au matin, ils furent conduits par le bateau a Zage. A leur arrivee, ils furent recus par des gardes, qui les conduisirent dans un enclos fortifie; des mules avaient ete amenees pour le capitaine Cameron, pour M. Rosenthal et pour M. Flad; bientot apres, l'empereur leur envoya des vaches, des moutons, du pain, etc., etc., en abondance.

Les trois jours que nous passames sous notre tente a Zage furent trois jours d'angoisse. Jusque-la nous n'avions vu que le beau cote des choses, l'humeur aimable du notre hote, et nous n'etions pas accoutumes aux changements soudains de son caractere, ni a sa violence, ni a sa mauvaise foi. Des que nos bagages furent arrives, nous detruisimes toutes les lettres, les papiers, les notes, les journaux que nous possedions, et nous adressames plusieurs fois des questions a Samuel sur notre avenir. Dans la matinee du second jour, Theodoros nous envoya ses compliments et nous fit dire que, aussitot que les prisonniers seraient arrives, tout irait bien. Nous lui fimes passer quelques chemises que nous avions fait faire tout expres pendant notre sejour a Kourata; il les recut, mais refusa le savon qui les accompagnait, en disant qu'il pourrait nous etre utile pendant la route. Dans l'apres-midi, nous l'apercumes a travers les interstices de sa tente, assis sur une plate-forme elevee a l'entree de sa residence. Il paraissait calme et demeura assez longtemps en conversation avec son favori, Ras-Engeddah, place au-dessous de lui.

Nous etions gardes nuit et jour, et nous ne pouvions faire un pas hors de nos tentes sans etre suivis par un soldat; la nuit, si nous avions besoin de sortir, il nous fallait prendre une lanterne. Nos gardiens etaient tous de vieux chefs de l'intimite de l'empereur, des hommes ayant une position et un rang eleves, qui executaient les ordres de leur maitre, mais qui n'abuserent jamais de leur influence pour aggraver notre position. Dans la soiree du 15 se passa un petit incident qui m'amusa beaucoup. Je sortis un instant, et aussitot un soldat prit les devants portant une lanterne. Nous avions a peine fait quelques pas, qu'un soldat saisit brusquement celui qui m'accompagnait; aussitot un officier de garde se jeta sur lui, jouant l'homme indigne et lui recommandant de laisser mon serviteur tranquille; en meme temps il levait un baton et le frappait sur le dos de plusieurs coups en disant: "Pourquoi les arretez-vous? Ils ne sont pas prisonniers; ce sont les amis du souverain." Me retournant alors,

je vis le chef et le soldat qui étouffaient de rire. Le lendemain matin, il était question d'accomplir la réconciliation. Theodoros désirait nous convaincre que nous étions toujours ses amis, et que nous ferions mieux de céder de bonne grâce, les arrestations du 13 étant là pour nous avertir qu'il pourrait aussi nous traiter en ennemis. Son plan n'était pas mauvais, et tous ses projets réussirent.

Le 17, nous reçûmes l'ordre de Sa Majesté de nous rendre auprès de lui, désireux qu'il était de juger en notre présence ceux des Européens qui, disait-il, l'avaient insulté. Theodoros aimait beaucoup à poser, et, dans cette occasion plus que jamais, il désirait faire sensation sur les Européens aussi bien que sur les indigènes, et leur donner une haute idée de sa puissance et de sa grandeur. Il s'assit sur un alga, en plein air, à l'entrée de la salle d'audience. Tous les grands officiers de son royaume se tenaient à sa gauche; à sa droite étaient les Européens; tout autour, les personnages les plus importants: puis venait un cercle formé par les soldats et les chefs inférieurs.

Aussitôt que nous approchâmes, Sa Majesté se leva, nous salua et nous assura, en peu de mots, que nous étions toujours ses hôtes honorables, et non les envoyés d'une grande puissance qui l'avait si grossièrement insulté. On nous ordonna bientôt de nous asseoir; et au bout de quelques minutes de silence, nous vîmes arriver par la porte extérieure nos pauvres compatriotes, escortés comme des criminels et enchaînés deux à deux. On les fit mettre en face de Sa Majesté, qui, après les avoir regardés quelques secondes, s'enquit avec douceur de leur santé, et comment ils avaient passé leur temps. Les prisonniers témoignèrent leur reconnaissance de ces compliments en baisant plusieurs fois le sol devant cette incarnation du mal, qui tout le temps grimaca de plaisir à la vue des souffrances et de l'humiliation de ses victimes. On enleva les fers du capitaine Cameron et de M. Bardel et on leur commanda d'aller s'asseoir auprès de nous. Tous les autres prisonniers furent laissés debout au soleil et furent chargés de répondre aux questions de l'empereur. Il fut recueilli et calme; une seule fois, en s'adressant à nous, il parut un peu agité.

Il demanda aux prisonniers: "Pourquoi voulez-vous quitter mon royaume avant de prendre congé de moi?" Ils répondirent qu'ils avaient agi ainsi d'après les ordres de M. Rassam, duquel ils dépendaient. Il ajouta alors: "Pourquoi n'avez-vous pas demandé à M. Rassam de vous conduire auprès de moi, afin de nous réconcilier?" Se tournant alors vers M. Bassam, il lui dit: "C'est votre faute. Je vous avais bien dit de nous réconcilier? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?" M. Rassam répondit qu'il avait cru que l'acte écrit de réconciliation qui avait suivi l'assemblée publique des accusations contre les prisonniers, était suffisant.

L'empereur répondit à M. Rassam: "Ne vous ai-je pas dit que je voulais leur donner des mules et de l'argent, et vous me répondîtes que vous aviez amené des mules pour eux et que vous aviez assez d'argent pour leur retour dans leur pays? Maintenant, à cause de vous, les voilà dans les chaînes. Du jour où vous m'avez dit que vous desiriez les

faire partir par une autre route que celle que je vous designais, j'ai commence a soupconner que vous agissiez ainsi dans le but de pouvoir dire dans votre pays, qu'ils avaient ete mis en liberte par votre habilete et votre puissance."

Les crimes supposes des premiers prisonniers etant bien connus et cette assemblee n'ayant ete qu'une reproduction de celle de Gondar, ce serait du temps perdu que de la rapporter ici; il suffit de dire que ces malheureux faussement accuses repondirent avec douceur et humilite, s'efforcant ainsi de detourner la colere du miserable au pouvoir duquel ils etaient tombes.

La genealogie de l'empereur fut ensuite lue: d'Adam a David, cela marcha assez bien; de Menilek, fils suppose de Salomon, a Socinius, on donna peu de noms, peut-etre ceux qui vecurent dans ces temps-la etaient-ils des patriarches a leur maniere; mais quand on en vint aux aieux de Theodoros meme, les difficultes devinrent toujours plus grandes; en verite, la chose etait difficile, plusieurs temoignages furent produits pour attester la descendance royale et l'on alla meme jusqu'a invoquer l'opinion de Jean, l'empereur-comedien, pour attester le droit legal de Theodoros au trone de ces ancetres.

Nous fumes encore appeles et la seance du 18 nous fut fatale. Apres qu'on nous eut invites a nous asseoir, Theodoros fit venir devant lui ses gens et leur demanda s'il devait exiger un "kassa" (c'est-a-dire une reparation pour ce qu'il avait eu a souffrir de la part des Europeens). Plusieurs d'entre eux ne repondirent pas tres-distinctement; d'autres declarerent hautement que "le kassa etait une bonne chose." Sa Majeste conclut en disant, et en s'adressant a nous: "Seriez-vous mes maitres? Vous resterez avec moi. La ou j'irai, vous irez; la ou je m'arreterai, vous vous arreterez." Aussitot nous fumes renvoyes a nos tentes et le capitaine Cameron fut autorise a nous accompagner. Les autres Europeens, toujours dans les chaines, furent envoyes dans une autre partie du camp, ou plusieurs semaines auparavant ou avait vu s'elever une forteresse, sans en connaitre la destination.

Le lendemain, nous fumes encore conduits en presence de l'empereur; mais c'etait pour une affaire privee. Les prisonniers furent d'abord amenes sous nos tentes et leurs fers leur furent enleves. Puis on nous conduisit en presence de Sa Majeste; les premiers prisonniers nous suivirent et les _gens de Gaffat_ entrerent apres nous et furent invites a s'asseoir a la droite de Theodoros. Aussitot que les prisonniers entrerent ils inclinerent la tete jusqu'a terre et demanderent grace. Sa Majeste leur commanda aussitot de se lever, et, apres leur avoir dit qu'il n'avait aucun tort a leur reprocher, il les assura qu'ils etaient ses amis; toutefois ils inclinerent encore la tete jusqu'a terre et de nouveau demanderent grace. Ils demurerent dans cette attitude jusqu'a ce qu'il leur dit: "Par la grace de Dieu, nous vous pardonnons!" Le capitaine Cameron lut alors a haute voix une lettre du docteur Beke et la petition des prisonniers relaches. La reconciliation operee, l'empereur dicta une lettre pour notre reine et M. Flad fut charge de la faire parvenir. Nous eumes alors toutes nos

tentes établies dans un même espace entouré de fortifications qui avaient été élevées le matin sous la surveillance de Theodoros; nous fumes de nouveau réunis, mais nous étions tous prisonniers. M. Flad nous quitta; nous nous attendions à ce que sa mission ne réussît pas, et que l'Angleterre, dégoûtée de toutes ces trahisons, ne consentirait pas à pousser plus loin les négociations, mais insisterait sur sa première réclamation. Le jour du départ de M. Flad, sa femme accompagna les ouvriers qui avaient reçu l'ordre de retourner à Kourata; nous eûmes beaucoup moins de rapport avec eux qu'auparavant, d'abord parce qu'ils étaient craintifs, et puis parce qu'ils ne voulaient pas se compromettre par des relations avec des _amis douteux_ du roi.

Zage était une des principales villes du district de Metaha, et il y avait peu de temps, très-prospère et très-populeuse, mais lorsque nous y arrivâmes, nous ne vîmes que ruines et néant; et nous n'aurions pu croire que peu de semaines auparavant cette colline était la demeure de milliers d'habitants, et que ces terrains couverts de vertes prairies et de bois, avaient abrité une population riche et industrielle.

Quelques jours après l'assemblée de la réconciliation, Sa Majesté nous renvoya nos armes et notre argent, nous fit offrir en même temps des mules, des épées et des boucliers montés en argent, et un peu plus tard des chevaux. Nous vîmes le souverain lui-même à diverses reprises; il vint deux fois dans nos tentes; une autre fois nous allâmes avec lui examiner des fusils fabriqués par des ouvriers européens; un autre jour encore, nous allâmes ensemble à la chasse aux canards sur le lac; enfin, nous allâmes le voir jouer au divertissement national des goucks (coucou). Il s'efforçait de paraître notre ami, nous fournissait des provisions en abondance, et deux fois par jour, nous faisait saluer; il fit même tirer des salves d'artillerie et donna une grande fête le jour de naissance de la reine d'Angleterre. Malgré cela, nous étions malheureux: notre cage était gentille, mais c'était une cage, et l'expérience que nous avions acquise du caractère trompeur du roi nous mettait dans une crainte constante. Lorsque nous l'avions rencontré dans le Damot, et lorsque nous l'avions visité à Zage, nous n'avions vu que l'acteur à la physionomie souriante; maintenant, il avait rejeté toute contrainte; des femmes étaient flagellées jusqu'à ce que mort s'ensuivît, près de nos tentes, et des soldats étaient enchaînés ou fouettés à mort pour le moindre prétexte. Le véritable caractère du tyran se montrait de jour en jour davantage, et nous commençâmes à craindre que notre position ne fut critiquée et dangereuse.

Theodoros avait toujours la pensée de se fabriquer des bateaux; voyant que tous répugnaient à lui faire ce plaisir, il voulut se mettre à l'ouvrage lui-même; il fit construire un immense bateau de jonc à fond plat, d'une grande épaisseur et capable de supporter deux grandes roues mues par les mains. Dans le fait, il avait inventé le bateau à _aubes_, seulement l'agent moteur faisait défaut. Nous le vîmes plusieurs fois sur l'eau: les roues en étaient si grandes qu'elles réclamaient la force de cent hommes pour les mettre en mouvement.

Il est curieux de voir que ce souverain passat son temps dans ces frivolites, tandis qu'il ne s'enquerait nullement de l'ennemi redoutable qui s'etait avance jusqu'a quatre milles a peine de son camp.

Le cholera faisait des ravages dans le Tigre; et nous ne fumes nullement surpris, lorsque nous apprimes qu'il decimait d'autres provinces et que plusieurs cas s'etaient declares a Kourata. Le camp imperial etait etabli dans un lieu tres-malsain, dans un terrain has et marecageux; les fievres, la diarrhee et la dysenterie y sevisaient avec force. Ayant appris l'approche du fleau, Sa Majeste ordonna tres-sagement que son camp fut transfere sur les hauteurs de Begember. Madame Rosenthal etait en ce moment tres-malade, et ne pouvait supporter sans danger un voyage sur la terre ferme. Elle fut autorisee a aller a Kourata par la voie du lac, accompagnee de son mari, du capitaine Cameron, dont la sante etait delicate, et du docteur Blanc. Nous partimes dans la soiree du 31 mai, et nous arrivames a Kourata de bonne heure le lendemain matin. Le vent soufflait en ce moment et nous obligeait a de frequentes stations sur les pointes de terre situees sous le vent, car la mer en courroux menacait parfois d'engloutir notre faible esquif. Cette derniere traversee fut, dans toute l'acception du mot, le _nec plus ultra du discomfort_.

X

Seconde residence a Kourata.--Le cholera et le typhus eclatent dans le camp.--L'empereur se decide a aller a Debra-Tabor.--Arrivee a Gaffat.--La fonderie transformee eu palais.--Jugement public a Debra-Tabor.--La tente noire.--Le docteur Blanc et M. Rosenthal saisis a Gaffat.--Une autre accusation publique.--La caverne noire.--Voyage avec l'empereur a Aibankal.--Nous sommes envoyes a Magdala: arrivee a l'Amba.

A Kourata, quelques maisons inoccupees furent mises a notre disposition, et nous nous mimes en devoir de rendre habitables les sales demeures indigenes. Le bruit courait que Theodoros avait l'intention de passer la saison des pluies dans le voisinage, et le 4, il nous fit une visite inattendue, accompagne seulement de quelques-uns de ses chefs. Il vint par la voie du lac et s'en retourna de meme. Ras-Engeddah etait arrive environ une heure avant lui. Je fus averti d'aller au-devant de lui sur le rivage. J'accompagnai ainsi les _gens de Gaffat_, qui allerent lui presenter leurs hommages. Sa Majeste, en me voyant, me demanda des nouvelles de ma sante et comment je trouvais le pays, etc., etc. Ou n'a jamais su pourquoi il etait venu. Je crois que c'etait afin de juger par lui-meme des ravages du cholera, car il fit bien des questions a ce sujet.

Le 6 juin, Theodoros quitta Zage avec son armee; M. Rassam et les

autres prisonniers l'accompagnerent; tous les lourds bagages avaient été envoyés par le bateau à Kourata. Le 9, Sa Majesté campa sur un promontoire, au sud de Kourata. Le choléra venait d'éclater dans le camp et journellement, on comptait près de cent morts. Dans l'espoir d'améliorer l'état sanitaire de l'armée, l'empereur transporta son camp sur un terrain situé à quelques milles au nord au-dessus de la ville; mais l'épidémie continua ses ravages avec une grande violence, et dans le camp et dans la ville. L'église était tellement pleine de cadavres qu'on n'en pouvait plus faire entrer, et les rues adjacentes offraient le triste spectacle de morts innombrables entourés de leurs familles désolées, attendant des jours et des nuits que les tombeaux eussent été bénis dans le nouveau cimetière encombré par la foule. La petite verole et la fièvre typhoïde firent aussi leur apparition, et frappèrent plusieurs de ceux qui avaient échappé au choléra.

Le 22 juin, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre le camp, Théodoros ayant l'intention de partir le jour suivant pour se rendre dans la province plus saine et plus élevée de Begember. Le 13, de grand matin, le camp fut levé et nous campâmes, le soir même, sur le rivage du Gumare tributaire du Nil. Le lendemain, le trajet à parcourir touchait à sa fin. Nous avons constamment monté depuis notre départ de Kourata, et Outoo (magnifique plateau et le lieu de notre halte du 14) était déjà élevé de plusieurs milliers de pieds au-dessus du lac; malgré cela le choléra, la petite verole et la fièvre typhoïde continuaient leur œuvre terrible. Sa Majesté s'informa de quels moyens on se servait dans nos pays, dans des circonstances semblables. Nous lui conseillâmes de partir immédiatement pour les plateaux plus élevés de Begember, de laisser ses malades à quelque distance de Debra-Tabor, de disperser son armée, aussi loin que possible, sur toutes ses provinces, choisissant les localités les plus saines et les plus isolées pour y envoyer les cas nouveaux qui se déclareraient. Il agit selon nos conseils et avant peu, nous eûmes la satisfaction de voir les épidémies perdre de leur violence, et au bout de quelques semaines disparaître entièrement.

Le 16, nous fûmes une très-longue marche. Nous partîmes environ à six heures de l'après-midi et nous ne fîmes aucune halte jusqu'à Debra-Tabor, où nous arrivâmes environ deux heures avant midi. Aussitôt que nous touchâmes le pied de la colline sur laquelle s'élevait la demeure impériale, nous reçûmes l'ordre de l'empereur de descendre de nos montures, et immédiatement, nous le vîmes venir à nous accompagné de quelques-uns de ses gardes du corps. Nous nous rendîmes tous à Gaffat, station européenne située à trois milles à l'est de Debra-Tabor. En route, nous fûmes surpris par le plus terrible orage de grêle que j'aie jamais vu; telle en était la violence, que Théodoros fut obligé plusieurs fois de s'arrêter. La grêle tombait en masse si compacte, et les grêlons étaient d'une telle dimension, qu'il était presque impossible de les supporter. Enfin, nous arrivâmes à Gaffat gelés et trempés jusqu'aux os; mais l'empereur paraissait n'avoir souffert en aucune façon de cette douche, il nous servait de cicerone, nous montrant le lieu où nous étions, et nous donnant des explications sur les ateliers, les roues à eau, etc., etc. Quelques planches furent transformées en sièges, un feu fut allumé par

ses ordres, et nous demeurames seuls avec lui pendant plus de trois heures, discutant sur les lois et les coutumes anglaises. Les tapis et les coussins avaient été oubliés à Debra-Tabor, et il renvoya Ras-Engeddah pour les faire apporter. Aussitôt que ce dernier revint avec les porteurs, Theodoros montra la route de la colline de Gaffat, et de ses propres mains étendit les tapis, et plaça le trône dans la maison choisie pour M. Rassam. D'autres maisons furent assignées aux autres Européens, après quoi Theodoros nous quitta.

Le 17 juin, les ouvriers européens qui étaient restés à Kourata, arrivèrent à Debra-Tabor. Nous ne prîmes pas garde qu'ils s'étaient plaints de ce que nous occupions leurs maisons; mais l'empereur reconnut, d'après leur conduite, qu'ils étaient mécontents; cependant il les accompagna à Gaffat, et, en quelques heures, au moyen des shamas, des gabis, des tapis, la fonderie fut transformée en une demeure convenable. Le trône y fut aussi placé, et lorsque tout fut arrangé, on nous fit appeler. Theodoros s'excusa de ce qu'il était obligé de nous donner pour quelques jours une maison ainsi organisée, ajoutant qu'il retournait à Debra-Tabor, mais que le lendemain, il tâcherait de se procurer une demeure plus convenable pour ses hôtes. Conformément à cette promesse, le lendemain matin, il vint pour nous offrir plusieurs maisons situées sur une hauteur, en face de Gaffat, et qui avaient été préparées pour nous recevoir. Comme la maison de M. Rassam était plus petite, il profita de cela pour demander que l'empereur retirât le trône de sa chambre. Sa Majesté y consentit, bien qu'il eût garni la chambre de tapis, et recouvert les murs et le plafond de drap blanc. À cause de tous ces changements, nous nous figurâmes que nous étions là établis pour toute la saison des pluies. Le choléra et la fièvre typhoïde venaient de se manifester à Gaffat, et du matin au soir, j'étais constamment réclame par des malades. L'un d'eux, la femme d'un Européen, me prit beaucoup de temps; elle eut d'abord une attaque de choléra, suivie de la fièvre typhoïde qui la mit aux portes du tombeau.

Dans la matinée du 25 juin, nous reçûmes l'ordre de l'empereur, M. Rassam, ses compagnons, les prêtres et quelques autres, de nous rendre à Debra-Tabor pour assister à une accusation politique. Les ouvriers européens, Cantiba Hailo et Samuel nous accompagnerent. Arrivés à Debra-Tabor, nous fûmes surpris de n'être pas recus avec la politesse habituelle, et d'être immédiatement conduits en présence de l'empereur; nous fûmes introduits dans une tente noire établie dans l'enceinte impériale. Nous pensâmes que cette accusation politique nous concernait, et nous étions assis depuis quelques minutes seulement, lorsque les ouvriers européens furent appelés par Sa Majesté. Ils revinrent bientôt après, suivis de Cantiba Hailo, de Samuel et d'un Aia-Negus (bouche du roi), porteurs du message impérial.

La première et la plus importante des accusations était celle-ci: "J'ai reçu une lettre de Jérusalem dans laquelle il est dit que les Turcs font des chemins de fer dans le Soudan pour attaquer mon royaume, de concert avec les Anglais et les Français." La seconde accusation portait sur le même sujet; seulement, on ajoutait que

M. Rassam devait avoir vu les chemins de fer et qu'il aurait du en avertir Sa Majeste. La troisieme accusation etait celle-ci: "N'est-il pas vrai que les chemins de fer egyptiens sont construits par les Anglais?"

Quatriemement: "N'avait-il pas donne une lettre au consul Cameron pour la reine d'Angleterre, et le consul n'etait-il pas revenu sans reponse? M. Rosenthal n'avait-il pas dit que le gouvernement anglais s'etait moque de sa lettre?" Il y avait encore sept ou huit autres accusations, mais elles etaient insignifiantes et je ne m'en souviens pas. Peu de jours auparavant, un pretre grec etait arrive de la cote porteur d'une lettre pour Sa Majeste: ces faits etaient-ils contenus dans cette lettre, ou bien etait-ce seulement un pretexte invente par Theodoros pour s'excuser des mauvais traitements qu'il avait l'intention d'infliger a ses hotes innocents; c'est ce qu'il serait impossible d'affirmer. La conclusion du message accusateur etait celle-ci: "Vous devez rester ici; Sa Majeste ne peut pas plus longtemps laisser vos armes entre vos mains, mais tous vos autres objets vous seront rendus."

M. Rosenthal obtint la permission de retourner a Gaffat pour voir sa femme, je fus autorise a le suivre, a cause de l'etat critique dans lequel se trouvait Madame Waldemeier. M. Rassam et les autres Europeens demurerent dans la tente. M. Waldemeier, a cause de la maladie de sa femme, etait reste a Gaffat; il fut effraye lorsqu'il apprit nos contrarietes, craignant que cela ne privat sa femme des secours medicaux dont elle avait tant besoin dans l'etat desesperes ou elle se trouvait. Il me pria de retourner aupres d'elle, ne serait-ce qu'une heure, tandis qu'il courait a Debra-Tabor pour supplier Theodoros de me laisser avec lui jusqu'a ce que sa femme fut hors de danger. Madame Waldemeier etait une fille de ce M. Bell que Theodoros aimait tant. Non-seulement il consentit a la demande de M. Waldemeier, mais il ajouta que si M. Bassani n'y voyait aucun inconvenient, il me permettrait de rester a Gaffat, les malades y etant nombreux, tandis qu'il executerait l'expedition qu'il avait projetee. Comme j'etais affaibli par une grande irritation d'entrailles et par une forte surexcitation, je fus enchante de ce projet de me laisser rester a Gaffat tout le temps de la saison des pluies. M. Bassani lui-meme, le jour suivant, demandait a Theodoros que cette autorisation fut accordee, non-seulement a moi, mais aussi a quelques autres de nos compagnons. A cause de ma sante et de la position de M. Rosenthal, la permission nous fut accordee a tous les deux, mais elle fut refusee aux autres.

Nous nous attendions chaque jour a entendre dire que le camp avait ete leve, mais Sa Majeste n'en faisait rien. Chaque jour Theodoros envoyait prendre des nouvelles de Madame Waldemeier et me faisait saluer. Il visita Gaffat deux fois pendant le peu de jours que je l'habitai, et dans plusieurs occasions m'envoya ses compliments et recut mes salutations. M. Rassam et les autres Europeens furent autorises a venir nous voir a Gaffat; et quoique de temps en temps le nom de Magdala fut prononce, cependant il nous semblait que l'orage s'etait dissipe et nous esperions avant peu etre tous reunis a Gaffat,

et y passer en paix la saison des pluies.

Le 3 juillet un officier de Sa Majeste m'apporta les salutations de l'empereur, ajoutant que Sa Majeste devait venir inspecter les travaux et qu'il fallait que j'allasse au-devant de lui. Je me rendis a la fonderie et sur la route je rencontrai deux ouvriers de Gaffat qui s'y rendaient aussi. Un petit incident eut lieu, qui amena plus tard de terribles consequences. Nous rencontrames l'empereur pres de la fonderie marchant a la tete de son escorte: il nous demanda comment nous allions, et nous le saluames en otant nos chapeaux. Comme il repassait, les deux Europeens avec lesquels j'avais fait la route, se couvrirent; sans songer combien Sa Majeste etait susceptible pour tout ce qui concernait l'etiquette; je restai la tete decouverte, quoique le soleil fut chaud et dangereux. Arrive a la fonderie, l'empereur me salua encore cordialement; il examina pendant quelques minutes l'ebauche d'un fusil que ses ouvriers se proposaient de lui donner, et ensuite nous quitta. Dans la cour il passa pres de M. Rosenthal, qui ne s'inclina pas, Theodoros ne s'informant pas de lui.

Comme l'empereur sortait de l'enceinte de la fonderie, un pauvre vieux mendiant lui demanda l'aumone en disant: "Mes seigneurs (gaitotsh) les Europeens out toujours ete bons pour moi. O mon roi, ne voulez-vous pas aussi soulager ma misere!" En entendant l'expression de _seigneur_, appliquee aux ouvriers, Theodoros entra dans une terrible colere: "Comment osez-vous appeler seigneur tout autre que moi? Frappez-le, frappez-le, par ma mort!" Deux individus de sa suite se precipiterent sur le mendiant et se murent a le frapper de leurs batons; Theodoros criait toujours: "Frappez-le, frappez-le, par ma mort!" Le pauvre vieux impotent demandait grace, avec une expression a fendre le coeur; mais sa voix allait s'affaiblissant toujours et au bout de quelques minutes nous n'eumes devant nous qu'un cadavre etendu qui ne pouvait plus remuer ni prier. La byene rugissante cette nuit-la put se repaitre, sans etre troublee, de ses restes abandonnes.

Toutefois la rage de Theodoros ne fut point encore calmee; il s'avanca de quelques pas, puis s'arretant il se retourna la lance en arret, les regards errants autour de lui; il etait la personnification de la rage indomptable. Ses yeux rencontrerent M. Rosenthal: "Saisissez-le!" s'ecria-il. Immmediatement plusieurs soldats se ruerent sur lui pour obeir an commandement imperial. "Saisissez l'homme qu'ils appellent le _hakeem_ (medecin)." Aussitot une douzaine de scelerats tomberent sur moi et m'empoignerent par les bras, l'habit, le pantalon, par tous les endroits qui offraient une prise. Theodoros s'adressa ensuite a M. Rosenthal en disant: "Ane que vous etes, pourquoi m'appelez-vous le fils d'une pauvre femme? Pourquoi m'insultez-vous?" M. Rosenthal repondit: "Si je vous ai offense, j'en demande pardon a Votre Majeste." Pendant ce temps l'empereur brandissait sa lance d'une facon inquietante, et je croyais a chaque instant qu'il allait nous transpercer. Je craignais que, aveugle par la colere, il ne fut plus maitre de lui-meme, et je comprenais que si une fois il se laissait dominer par ses passions, c'en etait fait de nous.

Heureusement pour nous Theodoros se tourna vers les ouvriers

europeens, les insultant dans des termes grossiers; "Vils esclaves! ne vous ai-je pas envoye de l'argent? Qui etes-vous que vous vous donniez le titre de _seigneurs_? Prenez garde!" Puis, s'adressant aux deux ouvriers que j'avais rencontres sur la route de la fonderie, il leur dit: "Vous etes fiers! qui etes-vous? Des esclaves! des l'eumes! des anes galeux! vous vous couvrez la tete en ma presence! est-ce que vous ne me voyez pas! Le hakeem n'est-il pas reste la tete decouverte? Pauvres creatures que j'ai enrichies!" Se tournant alors de mon cote et voyant qu'une douzaine de soldats m'avaient saisi, il leur cria: "Laissez-le aller; amenez-le-moi." Tous me lacherent hormis un seul, qui me conduisit devant l'empereur. Il me demanda alors: "Connaissez-vous l'arabe?" Quoique je comprisse un peu cette langue, je pensai qu'il etait plus prudent, vu les circonstances, de repondre negativement. Alors il commanda a M. Schimper de traduire ce qu'il allait dire: "Vous, hakeem, vous etes mon ami. Je n'ai rien a dire contre vous; mais les autres m'ont insulte et vous allez venir avec moi pour assister a leur jugement." Il commanda ensuite a Cantiba Hailo de me donner sa mule, il monta a cheval, moi et M. Rosenthal allant a sa suite; ce dernier a pied, traine sur toute la route par les soldats qui l'avaient saisi.

Aussitot apres notre arrivee a Debra-Tabor, l'empereur envoya l'ordre a M. Rassam, de venir avec les autres Europeens; il avait quelque chose a leur dire. Theodoros s'assit sur un rocher a environ trente pas en face de nous; entre lui et nous se tenaient quelques officiers superieurs et derriere nous une ligne pressee de soldats. Il etait toujours en colere, faisant sauter des pointes de rocher avec l'extremite de sa lance, et crachant constamment entre chaque parole. Il s'adressa une fois a M. Stern et lui demanda: "Est-ce d'un chretien, d'un paien ou d'un juif, quand vous m'insultez? Quand vous avez ecrit votre livre, par quelle autorite l'avez-vous fait? Ceux qui m'ont insulte en votre presence, etaient-ils mes ennemis ou les votres? Pourquoi ont-ils dit du mal de moi devant vous?" etc. Puis il dit a M. Rassam: "Vous aussi vous m'avez manque de respect. "Moi?" repondit M. Rassam. "Oui! quatre fois. Premierement, vous avez lu le livre de M. Stern, dans lequel je suis insulte; secondement vous ne m'avez pas reconcilie avec les prisonniers, lorsque vous avez voulu les faire partir du pays; troisiemement: votre gouvernement permet aux Turcs de garder Jerusalem, qui est mon heritage. La quatrieme accusation je l'ai oubliee." Il demanda ensuite a M. Rassam s'il savait que Jerusalem lui appartenait, et que les couvents abyssiniens avaient ete pris par les Turcs. En vertu de sa descendance de Constantin et d'Alexandre le Grand, l'Inde et l'Arabie lui appartenaient. Il fit encore plusieurs autres folles questions. Enfin il dit a Samuel qui etait l'interprete "Que diriez-vous si je chargeais de chaines vos amis?" "Rien," repondit Samuel; "n'etes-vous pas le maitre?" Des chaines avaient ete apportees, mais cette reponse l'avait calme. Il s'adressa alors a l'un des chefs et lui dit: "Pouvez-vous surveiller ces gens dans la tente?" L'autre, qui savait ce qu'il fallait repondre, lui dit: "Majeste, la maison vaudrait mieux." Il donna alors des ordres pour que nos effets nous fussent envoyes de la tente noire a la maison attenante a la sienne, et nous recumes l'ordre de nous y transporter.

La maison qui nous était destinée, servait primitivement de pied-a-terre: elle était bâtie en pierre, entourée d'une grande verandah, et fermée seulement par une petite porte sans fenêtre ni aucune autre ouverture. Ce ne fut que lorsqu'on eut allumé plusieurs bougies que nous pûmes nous reconnaître au milieu des profondes ténèbres qui régnaient en ce lieu, ce qui rappela, à mon souvenir, plusieurs scènes du drame terrible de Calcutta: La Caverne noire. Quelques soldats apportèrent nos couchés, et une douzaine de gardiens s'assirent près de nous, tenant dans leurs mains des chandelles allumées. L'empereur nous envoya plusieurs messages. M. Rassam en prit occasion pour se plaindre amèrement des mauvais traitements qu'il nous infligeait. Il dit: "Dites à Sa Majesté que j'ai fait tout mon possible pour établir de bons rapports entre ma patrie et lui; mais lorsque les événements d'aujourd'hui seront connus, quelles qu'en soient les conséquences, le blâme n'en retombera pas sur moi." Theodoros nous renvoya ces paroles: "Que je vous traite bien ou que je vous traite mal, cela revient au même; mes ennemis diront toujours que je vous ai maltraités; ainsi cela ne fait rien."

Un peu plus tard, nous fûmes troublés par un message de l'empereur, nous faisant savoir qu'il ne pouvait être indifférent au bien-être de ses amis et qu'il viendrait nous voir. Quoique nous fissions pour le dissuader d'une telle démarche, il arriva bientôt accompagné par quelques esclaves, portant de l'arrack et du tej. Il nous dit: "Ce soir, ma femme me disait de ne pas sortir, mais je ne voulais pas que vous fussiez fâchés, et je suis venu boire avec vous." À ces mots, il nous présenta de l'arrack et du tej, et nous donna lui-même l'exemple.

Il fut calme et très-sérieux, bien qu'il voulut paraître gai. Il resta environ une heure causant de choses insignifiantes: le pape de Rome fit le principal sujet de la conversation. Entre autres choses, il nous dit: "Mon père était fou, et quoique mon peuple ait dit quelquefois que j'étais fou moi-même, je ne l'ai jamais cru; mais maintenant je crois que je le suis." M. Rassam répliqua: "Je vous en prie, ne dites pas de semblables choses." Sa Majesté reprit: "Oui, oui, je suis fou." Un instant après, il nous dit en nous quittant: "Ne vous arrêtez pas à la forme, et ne tenez pas compte de ce que je vous dis devant mon peuple, mais regardez à mon cœur. J'ai un motif pour cela." En partant, il donna l'ordre aux gardes de s'établir dehors et de ne point nous déranger. Bien que depuis nous l'ayons vu une ou deux fois à une certaine distance, cependant ce fut la dernière conversation que nous eûmes avec lui.

Les deux jours que nous passâmes dans la caverne noire à Debra-Tabor, tous réunis, obligés d'avoir des chandelles allumées nuit et jour, dans l'angoisse de l'incertitude de notre avenir, furent certainement des jours de torture morale et physique. Nous reçûmes avec joie l'annonce que nous allions être changés; toute alternative était préférable à notre position actuelle; que nous fussions enfermés dans une vieille tente, laissant couler la pluie, ou bien que nous fussions enchaînés dans un amba, tout valait mieux que ce sombre emprisonnement, privé de tout confort, même de la chère clarté du

jour.

A midi, le 5 juillet, nous fumes informes que Sa Majeste etait deja partie, et que notre escorte attendait l'ordre du depart. Nous etions tous rejouis a la pensee de respirer l'air frais, et d'admirer les champs couverts de verdure et illumines par un brillant soleil. Nous ne nous fimes pas repeter deux fois l'ordre de partir, nous ne donnames pas meme une pensee aux inconvenients du voyage, tels que la pluie, la boue, etc., etc. Le premier jour, nous ne fournimes qu'une petite course, et nous campames sur un plateau appele Janmeda, a quelques milles au sud de Gaffat. Le lendemain matin, de bonne heure, l'armee se mit en marche, mais nous attendimes a l'arriere-garde trois heures avant de recevoir l'ordre de marcher. Theodoros, assis sur un rocher, avait commande a toutes ses forces, y compris sa suite, de prendre les devants, et comme nous, expose a la pluie qui tombait et paraissant plonge dans des pensees profondes, il contemplait les differents corps de son armee a mesure qu'ils passaient devant lui. Nous etions severement surveilles; plusieurs chefs, et les hommes qu'ils commandaient, nous gardaient jour et nuit, un detachement marchait en tete, un autre suivait et un grand nombre de soldats ne nous perdaient jamais de vue.

Nous fimes halte, cette apres-midi, dans une grande plaine, pres d'une eminence appelee Kulgualiko, sur laquelle s'elevaient les tentes imperiales. Le lendemain, on adopta le meme mode de depart et apres avoir voyage toute la nuit, nous nous reposames a Aibankab, au pied du mont Guna, le pic le plus eleve du Begember, tres-souvent couvert de neige dans la saison pluvieuse.

Nous passames la journee du 8 a Aibankab. Dans l'apres-midi, Sa Majeste nous fit inviter a gravir la colline ou il etait etabli, afin de contempler le sommet couvert de neige du Guma, ne pouvant, de notre position basse, jouir d'une belle vue. Quelques messages polis furent echanges, mais nous ne vimes pas l'empereur.

Le 9, de bonne heure, Samuel, notre balderaba, nous fut envoye. Il s'arreta longtemps, et, a son depart, il nous avertit que nous marcherions en tete et que nos effets embarrassants nous seraient envoyes plus tard, que nous ne prendrions avec nous que quelques articles indispensables, que les soldats de notre escorte et nos mules nous porteraient. Plusieurs officiers de la maison de l'empereur, pour lesquels nous avons eu quelques politesses, vinrent nous souhaiter le bonjour, nous regardant avec tristesse, l'un d'eux meme avec des larmes dans les yeux. Quoique nous ne connussions point notre destination, nous soupconnions tous que Magdala et les chaines seraient notre lot.

Bitwaddad-Tadla et les hommes qu'il commandait furent des lors charges de nous garder. Nous nous apercumes bientot que nous etions traites plus severement; un ou deux soldats a cheval avaient la garde speciale de chacun de nous, fouettant les mules lorsqu'elles n'allaient pas assez vite, ou courant, en tete de l'escorte, pour attendre l'arrivee de ceux qui etaient moins bien montes. Nous fimes une tres-longue

etape ce jour-la, de neuf heures apres-midi a quatre heures avant midi, sans une seule halte. Les soldats qui portaient une partie de nos effets arriverent bientot apres nous, mais les mules chargees des bagages n'arriverent qu'au coucher du soleil et mortes de fatigue. N'ayant rien a manger, nous tuames un mouton et le fimes griller devant le feu, a la facon abyssinienne; affames et fatigues comme nous l'etions, il nous parut que c'etait le repas le plus exquis que nous eussions jamais fait.

Au lever du soleil, le lendemain matin, nos gardes nous avertirent de nous tenir prêts, et quelques instants plus tard nous etions en selle.

Notre route se dirigeait vers l'est-sud-est. Quelles qu'eussent ete nos esperances jusqu'alors sur notre destinee, elles etaient evanouies; les premiers prisonniers connaissaient trop bien le chemin de Magdala pour avoir aucun doute la-dessus. Le commencement de la journee ne fut qu'une facile ascension dans un pays populeux et bien cultive; mais le 10, le pays prit un aspect sauvage, envoyait ca et la quelques villages; de sombres touffes de cedres embellissaient les sommets des collines eloignees, et annoncaient la presence de quelque eglise. Le paysage etait beau et certainement plein d'attrait pour un artiste, mais pour des Europeens, traines comme du betail par des barbares, les montees abruptes et les profondes vallees n'avaient aucun charme. Apres quelques heures de marche, nous arrivames en face d'un precipice a pic (plus de 1,500 pieds de hauteur et pas plus d'un quart de mille de largeur), que nous devions descendre et remonter, afin d'atteindre le plateau voisin. Nous marchames encore environ deux heures et nous atteignimes les portes de Begember. En face de nous s'elevait le plateau du Dahonte, a environ deux milles de distance, mais nous avions a monter une cote plus rapide encore que celle que nous laissions derriere nous, et un abime plus profond aussi a passer pour atteindre cette colline. La vallee du Jiddah, affluent du Nil, etait entre nous et notre lieu de halte. C'etait comme un mince fil d'argent, que nous voyions courir au-dessous de nous dans un espace etroit entre les colonnes basaltiques du Begember oriental, dont le sommet s'eleve a trois mille pieds. Nous achevames notre course, fatigues et n'en pouvant plus.

Cette nuit-la, nous stationnemes a Magot, sur la premiere terrasse du plateau du Dahonte, environ a 500 pieds du sommet de la montagne. Notre tente fut la en meme temps que nous, nos serviteurs apportaient quelques provisions, et nous nous arrangeames pour faire un frugal repas; mais nos bagages arriverent trop tard, et nous nous vimes obliges de coucher sur la terre nue ou sur des peaux. Ce fut cinq jours apres notre arrivee a Magdala que l'autre partie de nos bagages nous atteignit. Jusque-la nous ne pumes changer d'habits, et nous n'eumes rien pour nous defendre contre le froid des nuits de la saison des pluies. Dans la matinee du 11, de bonne heure, nous continuames notre ascension, et nous arrivames enfin sur le magnifique plateau du Dahonte. Cette petite province n'est qu'une plaine d'environ douze milles de diametre, couverte, a l'epoque de notre voyage, de produits differents et de magnifiques prairies, ou paissaient des milliers de tetes de betail et ou les mules, les chevaux et d'innombrables

troupeaux se montraient a chaque pas. De tous cotes, a l'horizon de cette plaine, s'elevent de petites collines qui sont garnies de leur pied a leur sommet, de nombreux villages charmants et bien batis. Le Dahonte est certainement la province la plus fertile et la plus pittoresque que j'aie rencontree en Abyssinie.

Vers midi, nous arrivions a l'extremite est du plateau, et la devant nous, apparut un de ces abimes imposants, comme nous en avions deja rencontre deux fois depuis notre depart de Debra-Tabor. Nous n'etions pas du tout rejouis a la pensee d'avoir a le descendre, pour passer a que le large et rapide Bechelo, et de grimper encore le precipice oppose, veritable muraille, pour completer notre etape de la journee. Heureusement nos mules etaient si fatiguees que le chef de notre garde decida de s'arreter pour la nuit a mi-cote, dans un des villages qui sont perches sur les differentes terrasses du ces montagnes basaltiques. Le 12, nous continuames notre descente, nous traversames le Bechelo et fimes l'ascension du plateau oppose, le Watat, ou nous arrivames a onze heures du soir. La, nous fimes une bonne halte et nous partageames un frugal dejeuner envoye par le chef de Magdala a Bitwaddad-Tadla, qui gracieusement nous en fit part.

De Watat a Magdala la route est une plaine inclinee, descendant constamment et graduellement a travers les plateaux eleves de la province de Wallo. Ce fut la fin de notre voyage, Magdala etant sur les limites de cette province. L'Amba, avec ses quelques montagnes isolees, perpendiculaires et coupees a pic comme des murailles de basalte, semble une miniature des provinces du Dahonte et du Wallo, ou quelque portion detachee de la gigantesque masse voisine.

La route, en approchant de Magdala devient abrupte, il faut traverser encore une on deux collines en forme de cones pour y arriver. Magdala est batie sur deux hauteurs, separees par le petit plateau d'Islamgie, les deux cones sont distants seulement d'une centaine de pieds. La pointe nord est la plus elevee, mais a cause de l'absence d'eau et du peu d'espace, elle n'est pas habitee. C'est a Magdala que se trouve la plus importante forteresse de Theodoros, qui renferme ses tresors et sa prison.

A Islamgee, l'ascension devint plus penible; cependant, nous pumes arriver a la seconde porte en demeurant sur selle. Comme nous n'avions plus du tout a descendre, mais que nous etions obliges, a cause de l'ascension, de quitter nos mules, nous les abandonnemes et allames a pied tous les quatre, laissant les betes trouver leur chemin comme elles pouvaient; nous n'avions pu faire cela a la montee du Bechelo et du Jiddah. Le trajet de Watat a Magdala se fait generalement en cinq heures, mais nous en mimes pres de sept, parce que nous faisions de frequentes haltes, des messagers allant et venant de notre escorte a l'Araba. Plusieurs des chefs de la montagne vinrent a la rencontre de Bitwaddad-Tadla. C'etait sans doute afin d'examiner notre lettre de cachet. Enfin, un a un, comptes comme des moutons, nous franchimes la porte, et nous fumes conduits dans an espace ouvert en face de l'habitation imperiale. La, nous rencontrames le ras (la tete de la montagne) et les six chefs superieurs, qui president toujours avec lui

le conseil dans les affaires de haute importance.

Aussitot qu'ils eurent salué le Bitwaddad, ils se retirèrent un peu à l'écart, ainsi que Samuel, afin de se consulter. Au bout de quelques minutes, Samuel nous appela, et accompagnés par les chefs, escortés de leurs inférieurs, nous fûmes conduits dans une maison située près de l'enceinte impériale. Un feu y était allumé. Fatigués et abattus, la perspective d'un abri, après plusieurs jours passés à la pluie, nous rejouit, malgré nos malheurs, et lorsque les chefs se furent retirés, laissant des gardes à la porte, nous nous mîmes à causer, à fumer et à dormir près du feu, oubliant entièrement que nous étions les victimes innocentes d'une infâme trahison. Deux maisons furent mises à notre disposition. L'une d'elles nous fut désignée pour y coucher et nous servir particulièrement d'habitation, et l'autre fut destinée aux domestiques et regardée comme notre cuisine.

XI

Notre première maison à Magdala.--Le chef a une petite affaire avec nous.--Impressions d'un Européen chargé de chaînes.--L'opération décriée.--La toilette du prisonnier.--Comment nous vivions.--Défection de notre premier messager.--Comment nous obtînmes de l'argent et des lettres.--Un journal à Magdala.--Une saison des pluies dans le Gedjo.

Il faisait complètement nuit à notre arrivée, la veille au soir. Notre première affaire, le lendemain matin, fut d'examiner notre demeure. Elle consistait en deux huttes circulaires, entourées d'une forte haie épineuse attenante à l'enceinte impériale. La plus grande était dans un mauvais état, et comme le toit, au lieu d'être appuyé sur un pilier central, était supporté par une douzaine de colonnes latérales, formant ainsi plusieurs petites cases, nous la destinâmes à nos serviteurs et à notre _balderaba_ Samuel. Celle que nous gardâmes pour nous avait été bâtie par Ras-Hailo, lorsqu'il était le favori de Theodoros, mais qui depuis était tombé en disgrâce. Ras-Hailo ne fut pas mis dans les fers pendant qu'il habitait cette maison, et même, au bout de peu de temps, il avait été pardonné par son maître et élu chef de la Montagne; mais Theodoros, quelque temps après, lui retira encore son commandement, le priva de sa confiance et l'envoya à la prison commune, enchaîné comme tous les autres prisonniers. Pour une maison abyssinienne, cette hutte n'était pas mal bâtie; le toit était le mieux construit que j'aie vu dans tout le pays; il était fait de bambous tressés, arrangés et assujettis par des cercles de la même matière. Lorsque Ras-Hailo eut été envoyé en prison, sa maison fut offerte au favori du jour, Ras-Engeddah; mais, selon la coutume, Theodoros s'en servit pour loger ses hôtes anglais.

Pour nous tous, elle était petite; nous étions huit, et cette demeure ne pouvait contenir commodément que quatre personnes. Les soirées et les nuits étaient cruellement froides, et le feu occupant le centre

de la chambre, quelques-uns d'entre nous etaient couches la moitie du corps dans la chambre, et l'autre moitie dans un enfoncement humide. Tout d'abord nous sentimes amerement notre triste position. La saison des pluies etait arrivee, et chaque jour la voix de l'orage se faisait entendre. Plusieurs d'entre nous (M. Prideaux entre autres et moi-meme) ne pouvions meme pas changer de vetements, et, couches, nous n'avions rien pour nous couvrir et nous garantir du froid si aigu pendant la nuit. Je me souviendrai toujours de la conduite charitable de Samuel qui, imitant le bon Samaritain, vint me couvrir de l'un de ses shamas.

Nous avions bien quelque argent, mais nous ne savions comment nous procurer quoi que ce fut. On nous annonca que des provisions avaient ete envoyees des greniers imperiaux; les premiers captifs anglais souriaient a ces paroles, sachant par une amere experience que les prisonniers de l'Amba de Magdala etaient regarades comme devant donner et ne jamais recevoir. L'avenir prouva que leurs previsions etaient justes: nous ne recumes rien qu'une jarre de tej du gouverneur qui, en toute occasion, se proclamait hautement notre ami; je crois qu'il s'imagina meme que ce tej etait pour lui, car a chaque instant il en buvait avec ses camarades. Nous recumes aussi, un jour de fete, deux vaches maigres a l'air affame, et desquelles, je puis le dire, je refusai le moindre morceau.

Pour un Europeen accoutume a trouver sous la main tous les objets necessaires a la vie, il peut paraitre invraisemblable que dans toute l'Abyssinie il ne se trouve pas une seule boutique pour acheter quoi que ce soit; et c'est un fait vrai cependant. Nous avions pour nous un boucher et un boulanger, et pour ce qui est des provisions d'epiceries, nous nous adressions a eux. Notre nourriture etait abominablement mauvaise; les moutons que nous achetions etaient un peu meilleurs que les chats de Londres, et comme on ne trouve pas, dans tout le pays, d'autre moulin a farine que ceux des boulangers, nous fumes obliges d'acheter du grain, de le battre pour en chasser la balle, et de l'ecraser entre deux pierres, non pas avec les grosses meules plates de l'Inde ou de l'Egypte, mais sur de petits fragments de rochers creuses, ou le grain est reduit en farine, au moyen d'une espece de caillou grand et lourd que l'on tient dans la main. C'etait bien le pain amer de la vengeance! Etant dans la montagne, nous pouvions acheter des oeufs et de la volaille; mais comme les premiers etaient toujours gates lorsqu'on nous les livrait, nous en fumes bientot degoutes, et quoique nous eussions aime a varier notre nourriture au moyen de volailles, leur maigreur les aurait fait rejeter de tout le monde. A cause de la saison des pluies, nous ne pouvions qu'a grand'peine nous procurer un peu de miel. Nous pouvions bien nous fournir de cafe en tout temps, mais nous n'avions pas de sucre; et pris sans lait ou avec du lait fume, c'etait une boisson si amere et si repugnante, que, au bout d'un certain temps, nous preferames nous en passer. Voici les details du luxe de table que nous eumes pendant toute notre captivite: un pain grossier, fort mal prepare, que l'on eut dit fait avec du verre pile, et des plats qui revenaient toujours les memes: du mouton coriace, quelques vieux coqs, du beurre rance et du cafe amer. Le the, le sucre, le vin, le poisson,

les légumes, etc., etc., c'étaient choses impossibles à trouver même avec de l'argent. La mauvaise qualité et l'uniformité de notre nourriture n'étaient rien encore devant la perspective que nous avions de mourir de faim. Quelques grossières et insuffisantes que fussent ces choses, elles devaient nous manquer, dès que nous n'aurions plus d'argent.

J'étais très-mal vêtu. Avant de quitter Debra-Tabor, j'avais eu la pensée de laisser mes effets aux soins des _gens de Gaffat_, et je n'avais pris avec moi que ce qui était indispensable pour la route. Mon unique paire de souliers, portée à la pluie, au soleil, dans la boue, était littéralement percée à jour; ils étaient tellement roidis, qu'ils me firent aux pieds une blessure qui mit plus d'un mois à guérir; aussi jusqu'à l'arrivée de l'un de mes serviteurs, plusieurs mois plus tard, je marchai, ou plutôt je me trainai les pieds nus.

La vie en commun avec des hommes d'habitudes et de goûts différents est vraiment pénible. Nous étions huit Européens, grouillant tous dans un petit espace qui nous servait à la fois d'antichambre, de salle à manger et de dortoir; la plupart étrangers les uns aux autres, et unis seulement par une commune infortune. L'adversité est peu propre à améliorer les caractères; au contraire, elle nuit aux rapports sociaux; c'est tout au plus si l'éducation et la naissance vous apprennent à supporter et à accepter les plus grandes difficultés. Nous redoutions sur toutes choses cette familiarité qui se glisse si naturellement entre des hommes d'une position sociale tout à fait différente et vous expose à entendre des expressions grossières et avilissantes. Nous devions vivre sur un pied d'égalité avec l'un des premiers serviteurs du capitaine Cameron. Nous eussions été tranquilles, si une partie de la nuit n'eût été employée à parler, et si chacun de nous eût voulu pardonner silencieusement les défauts de ses camarades, sachant bien qu'il pouvait avoir besoin de la même indulgence.

Une compagnie de soldats d'environ quinze à vingt hommes arrivait chaque soir, un peu avant le crépuscule, et plantaient une petite tente noire de l'autre côté de notre porte. Comme il pleuvait souvent la nuit, la plus grande partie des soldats demeuraient dans la tente; deux ou trois seulement, qui étaient censés veiller, sortaient pour dormir sous la partie du toit formant auvent. Ils ne nous dérangaient jamais, et si nous sortions dans la nuit, ils surveillaient seulement ou nous allions, mais ne nous suivaient jamais. À cette époque, nous avions quatre gardes, dont deux remplissaient leur office en se promenant devant la porte de notre enceinte. Ces hommes ne furent jamais changés pendant notre séjour; nous n'eumes pas lieu d'être satisfaits de leur façon d'agir; il n'y eut qu'une exception. Nos gardiens de jour n'étaient que des scélérats poltrons et des espions dangereux.

Nous avons déjà passé trois jours à Magdala, et nous commençons à espérer que notre disgrâce se bornerait à un simple emprisonnement, lorsque environ vers midi, le 16, nous aperçûmes le chef, accompagné d'une nombreuse escorte, se dirigeant vers notre prison. Samuel fut

appelle, et une longue conversation eut lieu entre lui et le chef de l'autre cote de la porte. Nous ignorions encore ce qui se passait, et nous commençâmes à être inquiets, lorsque Samuel revint vers nous avec une physionomie sérieuse, et nous dit que nous devions rentrer dans la chambre, que l'officier _avait à faire quelque petite chose avec nous._ Nous obéîmes et, au bout de quelques instants, le ras (le chef de la montagne), cinq membres du conseil et huit ou dix autres personnes entrèrent aussi. Le ras et les chefs principaux, tous armés jusqu'aux dents, s'établirent dans la chambre; les autres demeurèrent dehors. La conversation abyssinienne ordinairement consiste en grands témoignages de religion et force expressions devotes; à chaque minute, les noms de Dieu et du Seigneur sont repetés et pris en vain. J'étais assis pres de la porte, et la conversation m'interessant peu, je regardais la foule melee du dehors, lorsque tout d'un coup j'aperçus deux ou trois hommes portant d'énormes chaines. Je les montrai à M. Bassam et lui demandai s'il croyait qu'elles nous fussent destinees; il s'adressa en arabe, à ce sujet, à Samuel, et sur la reponse affirmative de ce dernier, nous comprîmes quel avait été le sujet de la longue consultation entre le chef et Samuel.

Le ras alors mit fin à la conversation insignifiante qu'il avait tenue depuis son arrivée, et nous informa, dans des termes mesurés et polis, que c'était l'usage d'enchaîner tous les prisonniers envoyés dans ce lieu; il n'avait reçu aucune instruction de l'empereur; mais il en verrait un messenger à Theodoros pour l'informer qu'il nous avait mis dans les fers, et il ne doutait nullement que son maître n'expédiât aussitôt l'ordre de nous les enlever; en attendant nous devions nous soumettre aux lois de l'Amba; il regrettait bien, ajouta-t-il, d'être obligé de nous enchaîner. Le pauvre homme nous voulait réellement du bien; il avait une voix douce, et, pour un Abyssinien, des manières comme il faut; il croyait que Theodoros regrettait déjà l'ordre inutile et cruel qu'il avait donné, et que peut-être, il saisirait l'occasion qu'il lui offrait et donnerait contre-ordre. Je dois ajouter ici que, quelques mois plus tard, le pauvre ras fut accusé d'avoir une correspondance avec le roi de Shoa, qu'il fut mis dans les fers au camp, où il mourut bientôt après des tortures qui lui furent infligées.

Les chaines furent apportées, et la grande affaire du jour commença. Les uns après les autres, nous eûmes à subir l'opération, les premiers captifs étant les premiers servis et favorisés des chaines les plus lourdes. À la fin mon tour arriva. L'on me fit asseoir par terre, je retroussai mes pantalons, et je placai ma jambe droite sur une pierre mise là à cet effet. L'un des anneaux fut alors posé sur ma jambe, à deux pouces environ de la cheville droite, et alors un grand marteau tomba sur le fer dur et froid: chaque coup vibra dans le membre tout entier, et lorsque le marteau ne tombait pas d'aplomb, l'anneau de fer frappait contre l'os et me causait une douleur plus aigüe. Il fallut environ dix minutes pour fixer convenablement le premier anneau. Il fut travaillé jusqu'à ce qu'il n'y eût que l'épaisseur d'un doigt entre l'anneau et la jambe; alors les deux bouts se croisant l'un sur l'autre furent encore martelés jusqu'à ce qu'ils se joignirent parfaitement. L'opération fut ensuite pratiquée à la jambe gauche. Je

craignais toujours que le noir forgeron, venant a manquer le fer, ne me broyat la jambe. Tout d'un coup, je sentis comme si le membre etait ecrase; l'anneau s'etait casse juste quand l'operation allait finir. Pour la seconde fois, je dus subir le travail du martelage; mais cette fois, les fers furent rives a l'entiere satisfaction du forgeron et du chef.

On me dit alors que je pouvais me lever et aller m'asseoir; mais la chose n'etait point facile; n'ayant jamais, pour mon compte, pratique ce nouveau systeme de locomotion, je ne pus faire seulement que trois ou quatre pas. Cependant, je souffrais personnellement et je sentais profondement l'humiliation a laquelle nous etions soumis; mais je n'aurais pas voulu que les officiers de l'homme qui nous traitait de la sorte, pussent croire que nous souffrions dans notre amour-propre. Aussi, bondissant sur mes jambes, j'elevai mon bonnet et m'ecriai a leur grand etonnement: "_God save the queen!_"(Dieu sauve la reine!) et m'en fus riant et chantant, comme si j'etais parfaitement heureux. Comme chaque detail de notre vie etait rapporte a Theodoros, mon mepris pour ses chaines devint public, et il en fut informe; mais il ne mentionna la chose que vingt et un mois plus tard, en y faisant allusion dans une conversation avec M. Waldemeier, auquel il dit que nous nous etions tous laisse enchaîner sans dire une parole; que meme M. Rassam avait souri; mais que le docteur et M. Prideaux avaient subi les fers avec colere.

Apres l'operation, et lorsque chaque assistant de cette scene nous eut fait la politesse d'un: "_Que Dieu les ouvre!_" le messenger que les chefs voulaient envoyer a Theodoros (un quidam du nom de Leh, grand espion et confident de l'empereur, le meme qui avait apporte nos lettres de cachet) fut introduit pour recevoir les messages que M. Rassam pourrait desirer envoyer a Sa Majeste. Celui-ci, en termes mesures et polis, se plaignit de la trahison de l'empereur, et rejeta sur lui la responsabilite des consequences d'un traitement si injuste qui pouvait amener de terribles represailles. Malheureusement, Samuel, toujours craintif et tremblant que des chaines ne lui fussent aussi reservees, refusa d'interpreter ce discours, et n'envoya que les compliments ordinaires.

Lorsque nos geoliers furent, sortis, nous nous regardames les uns les autres, et nous nous trouvames si droles, que, malgre notre chagrin, nous ne pumes nous empecher d'eclater de rire. Les chaines consistaient en deux lourds anneaux, joints ensemble par trois autres plus petits, ayant juste une main ouverte d'un anneau a l'autre; nous les portames bien pres de vingt-deux mois! D'abord, nous ne pumes pas marcher; nos jambes etaient brisees et meurtries par suite du ferrement, et le fer, portant sur les chevilles, nous causait une telle douleur, que nous fumes obliges d'introduire pendant le jour des bandages sous les chaines. La nuit, je les enlevais, a cause de la constante pression qu'ils produisaient sur la circulation, et qui faisait enfler nos pieds; nous sentions encore plus le poids la nuit que le jour. Il nous semblait que nos jambes ne pourraient jamais etre soulagees; nous ne pouvions les remuer et lorsque, en dormant, nous nous retournions d'un cote ou de l'autre, les chainons, en heurtant

l'os de la jambe, nous causaient une douleur si vive que nous nous éveillions subitement. Bien qu'au bout d'un certain temps nous nous y fussions accoutumés et que nous pussions nous promener autour de notre enceinte plus commodément, cependant encore, de temps en temps, nous étions obligés de prendre du repos des journées entières, sans quoi, nos jambes s'enflaient et de petites plaies se formaient sur la partie de l'os la plus exposée au frottement des fers. Plusieurs mois même après que les fers m'eurent été ôtés, mes jambes étaient plus faibles qu'auparavant, mes chevilles plus amincies et mes pieds enflés.

Le soir où nous fûmes chargés de chaînes, nous dûmes couper nos pantalons sur le côté, afin de pouvoir les ôter. Pendant leur première captivité à Magdala, MM. Cameron, Stern et les autres prisonniers portaient des jupons ou des caleçons, à la façon indigène, qu'on leur avait enseigné à passer entre les jambes et les chaînes. Mais nous n'avions pas des vêtements semblables sous la main pour faire comme eux, et même, vu l'état de souffrance de nos jambes, il n'aurait pu être question de passer sous les anneaux la plus fine batiste. La nécessité, dit-on, est la mère de l'industrie: dans cette occasion, j'inventai les pantalons à la Magdala. En ôtant les miens ce même jour, je les ouvris tout le long de la couture extérieure, et ramassant tous les boutons que je pus trouver, je les cousis d'un côté, tandis que je faisais de l'autre des boutonnières aussi rapprochées que mes ressources me le permettaient. Peu de semaines après, j'étais capable, aide d'un indigène, de passer sous les anneaux des caleçons de calicot, et comme mes jambes se désenflaient, je pus mettre par-dessus mes pantalons en drap fin d'Abyssinie. Telle est la force de l'habitude, qu'à la fin, je quittais et mettais mes pantalons aussi facilement que si mes jambes eussent été libres.

Ne sachant que faire, nous allions habituellement nous coucher de bonne heure. Nous entendîmes le soir de l'opération une discussion au dehors de notre hutte entre Samuel et le chef, de garde cette nuit, nommé Mara, descendant d'un Arménien et grand admirateur de Theodoros. Samuel entra enfin, et nous dit qu'il s'était efforcé de persuader l'officier de ne point nous déranger, mais qu'il insistait pour examiner nos chaînes et se convaincre qu'elles étaient comme elles devaient. Nous refusâmes d'abord de subir cette inspection; nous ne consentîmes qu'afin de nous débarrasser de cet homme, et nous nous mîmes à secouer nos chaînes sous le shama qui nous servait de couverture, à mesure qu'il passait devant nous.

Nous nous attendions à demeurer au moins six mois à Magdala; il fallait donner le temps aux nouvelles d'arriver en Angleterre, et aussi le temps de venir aux troupes qu'on expédierait pour nous mettre en liberté et punir le despote. M. Rassam fit tout ce qu'il put, par l'entremise de Samuel, pour obtenir quelques huttes de plus, si nécessaires à notre commodité. Samuel parla au ras et aux autres chefs, qui consentirent à nous donner une petite hutte et deux godjos lorsqu'ils auraient assez rassemblé de bois pour construire une nouvelle enceinte. Le godjo est une espèce de petite cabane, dont le toit est fait de bouts de tiges liées ensemble à leur extrémité, et tout entières recouvertes de paille. En attendant, on

persuada a deux d'entre nos compagnons, Pietro et M. Ecrans, d'aller s'établir a la cuisine, ou ils auraient plusieurs chambres et nous laisseraient ainsi plus d'espace.

Notre premiere pensee, en arrivant a Magdala, avait ete de communiquer la nouvelle a nos amis et au gouvernement; une fois que nous eumes ete enchaines, nous comprimes que chaque heure perdue etait une journee ajoutee a notre misere et a notre _discomfort_, et que nous ne devions perdre aucun temps pour envoyer un fidele messenger a Massowah. Il nous etait tres-difficile d'ecrire, mais surtout dans le commencement, ou nous redoutions Samuel. Plus tard, nous fumes plus habitues a tout ce qui concernait nos envoyes. Toute la contree jusqu'au Lasta etait soumise encore a Theodoros, et nous etions obliges d'etre tres-circonspects dans nos expressions, dans le cas ou la depeche tomberait entre les mains d'un chef ou lui serait envoyee. Le 18, notre paquet etait pret; mais, chose etonnante, ce fut la seule fois que la maniere d'envoyer notre lettre nous inquieta. Nous ne pouvions nous confier qu'a un homme qui eut demeure quelque temps avec nous. A la fin, nous nous souvinmes d'un vieux serviteur de M. Cameron, qui avait ete autrefois, en plusieurs circonstances, employe comme delegue, et nous fixames notre choix sur lui. C'etait un bon homme, un marcheur de premiere force, mais tres-querelleur, et capable de tout pour contrarier son adversaire. Pour le guider, a travers le pays rebelle, nous obtinmes le serviteur d'un prisonnier politique, Dejutch Maret; ils devaient partir ensemble et revenir avec une reponse de M. Munzinger. Bientot apres avoir quitte Magdala, nos deux envoyes commencerent a se quereller, et en arrivant aux avant-postes des rebelles, une question de preseeance entre eux fit decouvrir la missive; nos deux messagers furent saisis, lies de chaines pendant quelques jours, et lorsqu'ils furent relaches, on nous renvoya notre serviteur elles lettres furent brulees. Plus tard, nous primes plus de precautions; les envoyes porterent, dans leur ceinturon, les lettres dont la connaissance pouvait etre dangereuse; d'autres fois, nous les cousimes dans le cuir, sous forme d'amulettes et de charmes, comme en portent les indigenes; ou bien encore, nous les piquames dans la partie de leurs vieux pantalons, pres des coutures. Ceux qui nous repondaient de la cote usaient des memes precautions; et quoique nous ayons envoye, pendant notre captivite, au moins quarante messagers, porteurs de lettres, sans compter ceux qu'on nous renvoyait, nous n'avons eu qu'un message, celui dont nous venons de parler, qui ne soit pas arrive a destination.

Bientot se posa la question si importante pour nous de savoir comment nous procurer de l'argent. Il fut fort heureux que Theodoros, a cette epoque donnat un millier de dollars a chacun de ses ouvriers. Plusieurs d'entre eux connaissant l'etat politique de la contree, et comprenant que le pouvoir de l'empereur touchait a sa fin, voulurent envoyer leur argent hors du pays et comme nous etions fort embarrasses pour nous en procurer, la chose fut bientot arrangee a notre satisfaction mutuelle. Nous envoyames des gens a Debra-Tabor et comme la route etait sure, et que par des presents agreables nous nous etions faits des amis des chefs de districts traverses par la route de nos delegues, ceux-ci ne furent ni inquietes ni voles. Ils porterent

les dollars dans des valises sur des mules chargees du grain ou de la fleur de farine que les _gens de Gaffat_ nous envoyaient de temps a autre, ou bien serres dans les longues echarpes de coton que les Abyssiniens portent en forme de ceinture. Des instructions furent aussi donnees a M. Munzinger pour qu'il envoyat de l'argent a Metemma, ou nous pouvions le faire prendre en envoyant des serviteurs. Ce ne fut que la seconde annee de notre captivite que nous rencontrames de serieuses difficultes de ce cote. La puissance de l'empereur diminuait de jour en jour; les rebelles et les voleurs infestaient les routes; le chemin de Metemma a Magdala fut interdit; les _gens de Gaffat_ n'etaient pas epargnes; un moment il parut impossible de nous faire parvenir aucun message. Aussi pendant plusieurs mois eumes-nous beaucoup de peine a nous procurer une somme quelconque, ayant employe pour cela les serviteurs des prisonniers parents et amis des rebelles; mais ensuite ayant eu recours a l'influence de l'Eveque et a la protection de Wagshum Gobaze, l'argent reprit facilement le chemin de Magdala et nous delivra de nos craintes. Theodoros savait indirectement que nous envoyions des serviteurs a la cote, mais comme c'etait l'usage de permettre aux serviteurs des prisonniers d'aller aupres des familles de leurs maitres pour tacher d'en obtenir quelques secours, il ne pouvait pas trop nous le defendre, surtout ne nous ayant jamais rien fourni. Si nos messagers etaient tombes entre ses mains, il leur eut probablement vole leur argent mais il ne les aurait point insultes. Quant aux lettres c'est une autre affaire: si celles que nous avons ecrites etaient arrivees a sa connaissance, les envoyes eussent eu bien vite leur compte, et quant a nous notre sort eut ete bien vite decide aussi.

Cela peut paraitre invraisemblable, mais les Abyssiniens qui sont une race de voleurs, se sont montres parfaitement honnetes dans ces circonstances, et ne se sont jamais enfuis avec les centaines de dollars qui leur avaient ete confies: c'etait pourtant une fortune pour de pauvres domestiques. Je ne voudrais pas etre ingrat vis-a-vis de ces hommes qui s'exposant a de grands dangers, la plupart du temps, faisaient leur trajet de Massowah a Magdala, pendant la nuit, et, par ce service rendu, nous empechaient de mourir de faim: mais cependant je crois qu'ils agissaient d'apres le vieil adage: que l'honnetete est plutot une bonne politique qu'une vertu innee. D'abord ils etaient largement retribues, bien traites, et ils s'attendaient a une recompense ulterieure (qu'ils ont fidelement recue) dans le cas ou la fortune nous sourirait encore. Puis, tous les grands chefs des rebelles se disaient nos amis, et nous n'aurions eu qu'a les avertir, ou bien encore qu'a le faire savoir a l'Eveque pour qu'on eut arrete les delinquants, qu'on leur eut enleve le bien mal acquis, et qu'on les eut encore punis severement. Tout cela leur etait parfaitement connu.

En considerant le passe je ne puis comprendre comment j'ai pu passer ces longs jours d'oisivete si ennuyeux, toujours les memes pendant vingt-deux mois. Les chaines n'etaient rien comparees au manque d'occupation. Supposez que nous eussions tenu un journal de notre vie journaliere, le contenu eut ete invariablement celui-ci: "Pris un bain (operation douloureuse a cause des chaines qui n'etant plus entourees

de bandages, nous blessaient horriblement) un petit garçon tenait mes pantalons pour les passer entre les chaines. Aujourd'hui le temps etant sec, nous avons fait nos cinquante pas de promenade. Nous avons dejeune de meilleur appetit apres cette tache remplie. Des malades viennent voir le medecin. Comme je suis medecin et apothicaire, je prescris les medecines et les ordonnances moi-meme. Samuel ou tel autre ami indigene qui sait que mon tej est pret, vient m'en demander un verre ou deux. Je suis alle fumer une pipe avec M. Cameron. Je me suis couche et j'ai lu le Dictionnaire commercial de Mac-Culloch, livre tres-interessant, mais fait expres pour m'endormir. Cette apres-midi je me suis couche, j'ai lu encore le Dictionnaire commercial. Nous avons dine. (Je voudrais bien savoir quel etait l'age du coq que nous avons mange?) Nous nous sommes traines une heure entre les huttes; je me suis couche; j'ai pris l'_Appendix_ de Gadby; mais comme je le sais par coeur, ses plus curieuses descriptions meme n'ont plus d'attrait pour moi. Un petit garçon a allume le feu, le bois etait vert et tout s'est rempli de fume. J'ai joue une partie de whist avec M. Rassam et M. Prideaux. Je ne crois pas qu'ils jouassent avec des cartes aussi sales dans une salle des gardes. Perdu vingt points. Un petit garçon m'a tenu mes pantalons. Les gardes nous ont injuriez parce qu'ils avaient couche dehors et qu'il a plu. Bravo Samuel, vous etes un fidele ami."

Cette page imaginee aurait pu se représenter *_ad infinitum_*. Pour faire diversion, quelquefois nous ecrivions a nos amis, ou bien nous recevions des lettres ou quelques fragments de journaux. Jours delicieux, mais trop rares. Le dimanche nous avions le service religieux: M. Stern quoique malade et faible faisait regulierement le culte afin de nous fortifier et de nous encourager. Telle etait invariablement notre vie journaliere. Il faut dire qu'a la fin nous en etions excedes. Nous eumes aussi de temps en temps d'autres occupations, comme de batir une hutte, de creer un jardin, d'exciter sans le vouloir une querelle entre nos serviteurs; details qui trouveront leur place dans ce recit.

Je rappellerai que les chefs nous avaient promis d'agrandir notre residence: ils tinrent leur parole. Quatre ou cinq jours apres que l'on nous eut mis dans les fers, ils nous firent une visite, se consulterent, discuterent pendant longtemps et enfin se deciderent a ouvrir une breche dans l'enceinte afin de faire place aux trois huttes qu'ils nous avaient promises. Samuel, qui etait charge de la distribution des nouvelles demeures, donna la petite maison a M. Rassam, prit un des *_godjos_* pour lui-meme, et donna la troisieme a M. Prideaux et a moi. Kerans et Pietro resterent dans la cuisine, et notre premiere habitation fut laissee a MM. Cameron, Stern et Rosenthal.

Le 23 juillet 1866, M. Prideaux et moi, nous primes possession de notre nouvelle demeure. Sans exageration, si a Londres un chien etait enferme dans une semblable loge, je puis affirmer que son proprietaire serait poursuivi par la Societe protectrice des animaux. Telle qu'elle etait nous fumus tres-heureux de la posseder, et nous nous mimes a l'ouvrage, non pour la rendre plus confortable, il ne pouvait en etre

question, mais pour nous préserver de la pluie.

XII

Description de Magdala.--Climat et provision d'eau.--Les maisons de l'empereur.--Son harem et ses magasins.--L'église.--La prison.--Gardes et geoliers.--Discipline.--Visite préalable de Theodoros a Magdala.--Massacre des Gallas.--Caractere et antecedents de Samuel.--Nos amis Zenab l'astronome et Meshisba le joueur de luth.--Gardes de jour.--Nous batissons de nouvelles huttes.--Les serviteurs portugais et les serviteurs abyssiniens.--Notre enceinte est agrandie.

L'Amba[22] de Magdala, situe a environ 320 milles de Zulla, et environ 180 milles de Gondar,[23] s'eleve dans la province de Worihaimanoo, sur la frontiere de la province de Wallo-Galla. Il est d'un acces difficile a cause des vallees profondes et des ravins etroits et perpendiculaires qui le separent des rivieres de Bechelo, de Jiddah et de la plaine de Wallo. Il est isole an milieu des gigantesques masses qui l'environnent, et vu du cote ouest il ressemble a un croissant. A l'extreme gauche de cette courbe apparait le petit plateau des Fahla, qui rejoint par une petite langue de terre, un pic plus eleve que l'Amba et appele Selassie (Trinite) a cause de l'église qui y a ete erigee et qui porte ce nom. De Selassie a l'Amba de Magdala se trouve la grande plaine d'Isламgee; a plusieurs centaines de pieds au-dessous des pics qu'elle separe, plusieurs villages ont ete batis par les paysans qui cultivent le terrain pour l'empereur, les chefs et les soldats de l'Amba. Les domestiques des prisonniers ont aussi la quelques portions de terre qui leur ont ete donnees et ou ils peuvent elever des huttes pour eux et pour leur betail. Le samedi un marche hebdomadaire, autrefois bien approvisionne, y est tenu au pied meme du Selassie. De nombreux puits y ont ete creuses pendant la secheresse pres des sources d'Isламgee, lesquels fournissent une petite provision d'eau qui ne tarit jamais. D'Isламgee jusqu'a Magdala la route est tres-escarpee et tres-penible. A partir de la premiere barriere, elle suit le flanc de la montagne parfois tres-abrupte. Du cote droit, les parois de l'Amba s'elevent comme une gigantesque muraille surplombant sur un abime. De la premiere a la seconde porte la route est excessivement etroite et escarpee, coupant a angle droit la premiere partie. De petites defenses de terre ont ete elevees sur les flancs de la route pres des portes pour proteger tous les points faibles. Le sommet de la hauteur est fortement defendu et entoure de meurtrieres. Deux autres portes conduisent a l'Amba du pied de la montagne; l'une d'elles a ete condamnee il y a quelque temps, mais l'autre appelee _Kafir Ber_, est ouverte du cote du pays de Galla. L'Amba est fortifiee par la nature elle-meme, et Theodoros a ajoute a la nature par des travaux considerables.

Le plateau de Magdala est plus long que large, quelque peu irregulier,

d'environ un mille et demi de longueur, et, dans sa partie la plus large, d'un mille de largeur. C'était une des plus puissantes forteresses de l'Abyssinie, et, par sa position entre les plus riches plateaux du Dahonte, du Dalanta et du Worihaimanoo, tres-facile a approvisionner. Magdala est a plus de 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle jouit d'un magnifique climat. Tous les soirs pendant toute l'annee sans exception, il faut allumer du feu, et quoique pendant les quelques mois qui precedent la saison des pluies la temperature s'eleve beaucoup, cependant dans nos huttes nous n'avons jamais ete incommodes par la chaleur. Les terres elevees qui entourent l'Amba a une certaine distance sont froides et steriles, ce qui est du a l'altitude de ces parages; meme plusieurs des pics du district de Galla sont pendant quelques mois, couverts de neiges et de frimas. Pendant les pluies et aussi pendant les mois qui suivent les pluies, l'eau y est abondante, mais de mars aux premieres semaines de juillet elle devient de plus en plus rare, jusqu'a ce qu'on ne l'obtient qu'avec beaucoup de difficulte. Pour remedier a cet inconvenient, Theodoros, avec sa prevoyance habituelle, a fait construire plusieurs citernes sur la montagne, et creuser des puits dans les endroits favorables. Ses efforts ont ete couronnes de succes; les puits ne donnent, il est vrai, qu'une petite provision d'eau, mais cette provision est constante et ne diminue pas de toute l'annee. L'eau recueillie dans les citernes est de peu de ressource; ces reservoirs n'etant pas recouverts apres les pluies, et l'eau entrainant toute espece de detritus, devient bientot tout a fait impotable. Les sources principales sont a Islamgee, il y en a bien quelques-unes a l'Amba lui-meme; mais elles sont peu de chose quant a l'importance et au nombre de celles qui sortent sur les flancs de la montagne depuis son sommet jusqu'a sa base. Magdala n'etait pas seulement une forteresse pour Theodoros, c'etait aussi une prison, un arsenal, un grenier et un lieu de protection pour ses femmes et sa famille. L'habitation du roi et le grenier etaient au centre de l'Amba; en face, vers l'ouest, un grand espace bien eclaire avait ete laisse ouvert; derriere se trouvaient les maisons des officiers et de la suite de l'empereur; a gauche, les huttes des chefs et des soldats; a droite, sur une petite eminence les pied-a-terre et les magasins, le quartier des soldats, l'eglise, la prison; et par derriere encore un autre grand espace ouvert, regardant le plateau du Galla, le _Tanta_.

Les habitations de Theodoros n'avaient rien de royal autour d'elles, elles etaient baties sur le meme modele que les huttes ordinaires, seulement dans de plus grandes proportions. Du reste, je crois qu'il y tenait tres-peu; il preferait sa tente plantee a Islamgee ou sur quelque sommet voisin, a la demeure la plus vaste et la plus commode de l'Amba. A sa repugnance pour toute espece de maison, en general s'est ajoute depuis un motif particulier contre l'Amba. La plus grande partie de ses maisons etait occupee par ses femmes, ses concubines, ses eunuques et ses servantes. Les huttes pour le tef et pour le grain etaient dans la meme enceinte, mais separees des appartements de ses femmes par une forte defense. Les greniers consistent en une demi-douzaine de huttes tres-elevees, et protegees de la pluie par un double toit. Ils contiennent de l'orge, du tef, des haricots, des pois, et quelque peu de froment. Tous les grains sont conserves dans

des sacs de cuir empiles les uns sur les autres jusqu'aux toits. On dit que lors de la prise de Magdala par nos troupes, le grain y avait été amassé en quantité suffisante pour alimenter toute la garnison et tous les habitants de l'Amba au moins pendant six mois. Les demeures des chefs et des soldats étaient bâties sur le modèle des maisons circulaires de l'Amhara avec un toit de forme aigue. Les huttes des soldats de la classe inférieure étaient bâties sans ordre dans un espace étroit afin que si un incendie venait à éclater, ces huttes toujours au nombre de vingt ou trente et bâties sous le vent, une fois brûlées jusqu'au sol, devinssent ainsi un obstacle au fleau. Les chefs principaux avaient plusieurs maisons pour leur usage, toutes situées dans une même enceinte, entourées et séparées de celles des soldats par une forte haie. Environ un an avant sa mort, Theodoros avait amassé à Magdala tous les débris de ses premières richesses. Quelques hangars renfermaient des mousquets, des pistolets, etc., etc.; d'autres des livres, des papiers, etc., etc.; d'autres des tapis, des shamas, de la soie, de la poudre, du plomb, des fleches, des chapeaux, et aussi le peu d'argent qu'il possédait et dont il s'était emparé à Gondar; les biens mêmes de ses ouvriers furent aussi envoyés à Magdala pour y être gardés. Tous les magasins d'approvisionnement furent couverts d'une espèce de drap noir, appelé _mak_, et fabriqués dans le pays. Une ou deux fois par semaine les chefs se donnaient rendez-vous dans une petite maison bâtie à cet effet dans l'enceinte des magasins pour discuter, soi-disant, les affaires publiques, mais je crois que c'était plutôt pour s'assurer personnellement que les _trésors_ confiés à leurs soins étaient en parfait état et bien gardés.

L'église de Magdala, consacrée au Sauveur du Monde (Medani Alum), n'était pas, sous plusieurs rapports, digne d'un tel lieu. Elle était de récente construction, petite, sans aucun des ornements ordinaires tels que les Saints, la Vie des Apôtres, la Trinité, Dieu le Père et le Diable. On ne voyait aucun saint Georges sur son blanc cheval de bataille, percant le dragon de sa lance, aucun martyr ne souriait benignement à ses hypocrites tourmenteurs. Les murs nus n'avaient jamais été blanchis et toutes les âmes pieuses priaient pour l'accomplissement des promesses de Theodoros qui devait bâtir une église digne du nom qu'elle portait. L'enceinte était aussi nue que le saint lieu lui-même; aucun gracieux genévrier, aucun sycomore à la taille gigantesque, aucun _guicho_ au vert sombre n'embellissait le terrain qui l'entourait; pas d'arbres qui offrissent leurs frais ombrages aux centaines de prêtres, de desservants, de diacres qui journellement officiaient au service divin, et qui ne pouvaient se reposer après la fatigante cérémonie des psaumes de David, hurlés en dansant. Sur la même ligne, mais plus bas que la colline sur laquelle était bâtie l'église, l'Abouna possédait quelques maisons et un jardin; mais malheureusement pour lui, quelques années plus tard, son pied-a-terre devint sa prison.

La prison, geôle commune aux détenus politiques, aux voleurs et aux meurtriers, consistait en cinq ou six huttes défendues par une forte enceinte, et entourées des demeures privées des plus riches prisonniers et de celles des gardes. Ces habitations s'étendent du penchant est de la colline, près du précipice, jusqu'à l'espace ouvert

du cote du sud. A l'epoque de notre captivite, elles ne contenaient pas moins de six cent soixante prisonniers. Environ quatre-vingts moururent des fievres, cent soixante-quinze furent relaches par Sa Majeste, trois cent sept furent executes, quatre-vingt-onze durent leur liberte a l'assaut de Magdala. Les lois de la prison sous certains rapports etaient tres-severes, sous d'autres elles etaient douces et a la hauteur de notre monde civilise. Au coucher du soleil, les prisonniers etaient conduits au centre de l'enclos. A mesure qu'ils passaient la porte on les comptait et leurs fers etaient examines. Les femmes avaient une hutte a part, mais seulement depuis de recents changements; auparavant elles couchaient dans les memes huttes que les hommes. L'espace y etait tres-limite et les prisonniers y etaient entasses comme des harengs dans un baril. Les Abyssiniens eux-memes, cruels comme ils le sont, nous ont decrit des scenes nocturnes d'une facon terrible. Les huttes, emplies jusqu'a l'entassement, etaient fermees, l'atmosphere devenait fetide et les odeurs insupportables. La etaient couches cote a cote, et souvent assujettis par le cou a une fourche de bois, et pour des annees, le pauvre vagabond affame, et le guerrier victorieux qui avait verse son sang sur le champ de bataille; le gouverneur de province, ainsi que le fils de roi et le legislateur conquerant. Au centre se tenaient les gardes, surveillant les chandelles allumees toute la nuit, riant et s'amusant a quelque jeu insignifiant et indifferents aux souffrances des malheureux qu'ils gardaient. A la naissance du jour (vers six heures avant midi dans ces regions), la porte de la prison etait ouverte et ceux qui etaient assez riches pour posseder quelque chose allaient se restaurer dans des huttes elevees a cet effet dans le voisinage des dortoirs, tandis que les plus pauvres s'assemblaient en foule dans la cour de la prison attendant leur pain avec l'impatience de gens affames que la _bonte_ de l'empereur empechait tout juste de mourir de faim. D'autres rodaient par couples demandant l'aumone a leurs compagnons plus favorises, et lorsqu'ils y etaient autorises, allaient de maison en maison demander l'aumone au nom du Sauveur du Monde.

Les gardes de la prison etaient les plus grands scelerats que j'aie jamais connus. Pendant plusieurs annees ils avaient ete en contact avec la misere sous ses plus tristes formes, et la derniere etincelle du respect humain s'etait eteinte dans ces coeurs de pierre. Au lieu de montrer de la pitie pour leurs prisonniers, qui etaient pour la plupart les victimes innocentes d'une indigne trahison, ils ajoutaient a la misere des captifs par la durete et la cruaute de leur conduite envers eux. Un chef recevait-il une petite somme de son pays eloigne, aussitot ils l'informaient qu'il devait satisfaire l'avarice de ses rapaces geoliers. Mais ce n'etait rien compare aux tortures morales qu'ils infligeaient a leurs prisonniers. Plusieurs d'entre eux etaient enfermes dans l'Amba depuis des annees et y avaient amene leurs familles pour les avoir aupres d'eux. Malheur aux femmes qui resistaient aux sollicitations de ces infames scelerats! Menacees et meme battues, il y en avait peu qui resistassent; quelques-unes allaient volontairement au-devant des avances; et lorsqu'un chef, un homme d'un rang eleve ou un riche marchand quittait sa maison de jour, il savait que sa femme recevrait immediatement l'amant de son choix,

ou chose plus horrible a dire, l'homme qu'elle detestait mais qu'elle craignait.

Telle etait la vie quotidienne de ceux dont le tort avait ete d'ecouter les paroles mielleuses de Theodoros, erreur qui pesait plus lourdement sur eux qu'un crime. Mais lorsque Theodoros se rencontrant dans le voisinage, s'arretait quelques jours a Magdala, quelle anxiete, quelle angoisse, regnaient dans cette maudite place! Plus de maison de reunion, plus d'heures passees en famille ou avec les amis, plus de nourriture prise avec gaiete; les prisonniers devaient rester dans les huttes servant de dortoir, car l'empereur d'un moment a l'autre pouvait les faire appeler, soit pour leur rendre la liberte, soit pour mettre fin a leur existence. Laissez-nous prendre pour exemple la visite qu'il fit a Magdala aux premiers jours de juillet 1865, a son retour de son infructueuse campagne dans le Shoa. Il est certain qu'une longue suite de malheurs peut alterer les meilleures qualites d'un homme, et le porter a accomplir des actes dont l'idee seule le ferait rougir dans d'autres temps. Tel etait le cas de Beru Goscho, autrefois gouverneur independant du Godjam. Depuis des annees il languissait dans les chaines. Dans l'espoir d'ameliorer sa position, il eut la bassesse de rapporter a Sa Majeste que lorsque le bruit avait couru, que lui, Theodoros, avait ete tue a Shoa, la plus grande partie des prisonniers s'en etaient rejouis. Sa Majeste, en apprenant cela, donna aussitot l'ordre que tous les prisonniers politiques enchaines par les pieds seulement le fassent aussitot par les mains, exceptant seulement Beru Goscho. Toutefois ce chef, quelques jours plus tard, ayant envoye l'un de ses serviteurs pour demander comme recompense qu'il lui fut permis d'avoir sa femme aupres de lui, l'empereur qui n'aimait pas la trahison,--chez les autres,--declara qu'il etait ennuye de cette demande, et donna des ordres pour qu'on lui chargeat aussi les mains de chaines. Mais ce n'etait rien, en comparaison du massacre des Gallas qui eut lieu pendant cette meme visite de Theodoros. Apres avoir soumis le pays de Galla, il reclama des otages. Pour repondre a cette exigence, la reine Workite lui envoya son fils, l'heritier du trone; et plusieurs chefs confiants dans la probite de Theodoros voulurent accompagner le jeune prince. Le futur heritier fut d'abord bien traite et meme nomme chef de la montagne; mais bientot, sous un pretexte quelconque, il tomba en disgrace; on le fit prisonnier libre au commencement, et plus tard on l'envoya a la geole commune charge de chaines, ou il souffrit plusieurs annees.

Menilek, petit-fils de Sehala Selassie, avait ete amene aupres de l'empereur pendant sa jeunesse; il fut eleve par son ordre en liberte, et afin de donner plus de force a ses conquetes, il lui donna sa fille en mariage. Au milieu de ses reves Theodoros apprit tout a coup que Menilek avait pris la fuite avec ses compagnons, et qu'il etait deja sur le point d'atteindre l'heritage de ses peres. Je ne saurais vous peindre la colere, la rage de l'empereur a cette nouvelle. Au moyen d'un telescope il put voir Menilek dans la plaine eloignee de Wallo, recu avec honneur par la reine de Galla, Workite. Aveugle par la rage il ne pensa qu'a se venger. Il n'osa pas s'aventurer a poursuivre Menilek et s'attaqua a ses allies; il avait sous la main ses victimes:

le prince de Galla et ses chefs. Theodoros, monte sur son cheval, fit venir ses gardes du corps, envoya chercher ces hommes qui languissaient depuis longtemps dans la prison, parce qu'ils avaient eu foi en sa parole, et alors se passa une scene horrible, dont je ne pourrais ecrire les details. Tous furent tues, ils etaient au nombre d'environ trente-deux, je crois; ces malheureux se virent lances vivants dans le precipice. Theodoros regretta plus tard ce moment de rage. Avec Menilek il avait perdu Shoa; par le meurtre du prince de Galla il fit de ces tribus ses plus mortels ennemis. Il envoya dire a l'evêque: "Pourquoi, si vous croyiez que j'avais tort, n'etes-vous pas venu avec le Fitta Negust (Code abyssinien) dans vos mains, et pourquoi ne m'avez-vous pas dit que j'avais tort?" La reponse de l'evêque fut simple et juste: "Parce que je voyais le sang ecrit sur votre visage." Toutefois Theodoros fut bien vite console. La pluie s'etait fait attendre, l'eau devenait rare dans l'Amba; mais le jour suivant il plut. Theodoros, tout souriant, s'adressa a ses soldats en leur disant: "Voyez la pluie; Dieu est avec moi, parce que j'ai fait mourir les infideles."

Telle est Magdala, cette roche nue et brulee par le soleil, cette terre aride et deserte ou nous avons passe pres de deux ans captifs et enchaines.

Nous montames notre maison a peu de frais: deux peaux de vaches tannees furent tout ce que nous demandames. Celles-ci ajutees a deux vieux tapis que Theodoros nous avait offerts a Zage, etaient a peu pres toute notre richesse. J'avais une petite table pliante et un lit de camp. Quelques-unes de nos connaissances etant arrivees peu de jours auparavant, notre cahute fut insuffisante pour eux et pour nous. La saison des pluies avait ete abondante, et le toit de notre godjo pliant sous le poids du chaume mouille avait permis a l'eau de s'ouvrir un chemin dans notre hutte; nous remediames a cela aussi bien que nous pumes au moyen d'un long baton, mais c'etait encore bien branlant et la gouttiere coulait toujours plus fort. La terre detrempee ressemblait tout a fait a un marais irlandais, et si la paille que nous mettions sous les peaux afin de rendre notre lit un peu plus moelleux, n'avait pas ete remuee tous les jours, l'humidite aurait penetre meme a travers le vieux tapis qui ornait notre demeure. Je ne pus rester plus longtemps ainsi; je craignais de tomber malade. Je trouvais qu'avec mes chaines et ma cahute j'en avais assez, sans que la maladie par-dessus le marche vint me jeter dans le desespoir. J'envoyai mes serviteurs abyssiniens couper du bois et je fis un petit plancher eleve, irregulier et dur; mais preferable pour y dormir a la terre toujours mouillee.

Je me souviendrai toujours de cette longue et ennuyeuse saison des pluies, et avec quelle impatience nous attendions la fete de la Croix, le 25 septembre; car les indigenes nous avaient dit que cette saison prenait fin vers cette epoque. J'avais apporte avec moi de Gaffat une grammaire amharie. Faute de mieux, je m'efforçais de l'etudier, mais mon esprit ne pouvait se fixer a un tel travail; et le livre dans les mains j'etais, par la pensee, a mille lieues de la, revoyant le _home_, ou revant eveille des chers amis absents, ou bien encore

d'indépendance et de liberté. Vers la fin du mois d'août, bientôt après le retour de notre malheureux messager, nous écrivîmes encore et nous envoyâmes un autre homme; nous eûmes alors d'abondantes preuves, que Samuel, d'abord notre interprète et maintenant notre geolier, prenait tout à fait nos intérêts. Par ses bons arrangements le messager partit sans que personne en eût connaissance et il le fit arriver à Massowah avec ses lettres.

J'ai parlé souvent de Samuel et son nom reviendra bien des fois dans ce récit. Il fut, dès le commencement, mêlé aux affaires des Européens et à cette époque il se montra plutôt leur ennemi que leur ami, mais depuis notre arrivée et pendant notre séjour il fut extrêmement bon à notre égard. C'était un homme fin et rusé, qui s'aperçut un des premiers que la puissance de Theodoros allait en décroissant. Il l'appelait déjà familièrement par son nom, et avait sa confiance; mais il nous servit toujours et nous facilita les communications avec les rebelles et avec la côte.

Dans sa jeunesse il avait eu la jambe gauche cassée et mal arrangée; aussi, bien que Theodoros l'aimât beaucoup, il ne lui avait jamais confié aucune affaire militaire, mais il l'employait toujours pour le civil. Samuel n'aimait pas à parler de l'accident qui avait été cause de son infirmité, et répondait toujours d'une façon évasive aux questions qui lui étaient faites à ce sujet. Pietro, un Italien, grand blagueur, dont toutes les histoires n'étaient pas dignes de foi, nous racontait que Samuel avait eu la jambe cassée à son arrivée à Shoa, par un Anglais, qui lui ayant donné un coup de pied l'avait envoyé rouler dans un fossé au fond duquel en tombant il s'était cassé la jambe. C'était à cause de ce coup de pied, ajoutait Pietro, que Samuel haïssait tant les Anglais et qu'il s'était tourné si fortement contre eux; tout d'abord cela dut être ainsi; mais je crois que ce sentiment ne dura pas.

Samuel se figurait qu'il était un homme important dans sa patrie. Son père avait été un petit cheik; et Theodoros, après la révolte des concitoyens de Samuel, avait nommé celui-ci gouverneur de son pays. Avec toute l'apparence d'une grande humilité, Samuel était très-fier, et en le traitant comme si réellement il eût été un grand personnage, on lui faisait faire tout ce qu'on voulait aussi aisément qu'à un enfant. Il avait souffert d'une forte attaque de dysenterie pendant notre séjour à Kourata. Je le visitai soigneusement, et il conserva depuis une profonde reconnaissance pour toutes nos attentions à son égard. Lorsque chacun de nous vécut dans une hutte séparée, il ne permit jamais que les gardes dormissent dans l'intérieur de nos huttes. Il est vrai que la chose eût été difficile. Mais les Abyssiniens ne s'embarrassent pas pour si peu; ils dorment n'importe où; sur le lit de leurs prisonniers, s'il n'y a pas d'autre place, et se servent de ces derniers comme de coussins. Quant à M. Rassam il n'avait point de gardes dans sa chambre, c'était l'homme important, le dispensateur des faveurs. Mais MM. Stern, Cameron et Rosenthal, n'étant ni riches, ni en faveur, avaient l'avantage de posséder la compagnie de deux ou trois de ces scélérats; ceux qui se trouvaient dans la cuisine n'étaient pas mieux partagés, parce que la nuit on

leur envoyait toujours quelques soldats, non pas pour surveiller MM. Kerans et Pietro, mais la _propriete_ du roi (c'est ainsi qu'ils designaient nos amis).

Samuel se fit bientôt des amis de quelques chefs. Au bout d'un certain temps deux d'entre eux furent toujours dans notre enceinte, et sous prétexte de venir voir Samuel ils passaient des heures avec nous. M. Kerans, un bon savant Amharie, fut notre interprète dans ces occasions; l'un d'eux, Deftera Zenob, premier notaire du roi (maintenant le tuteur d'Alamayou), était un homme intelligent et honnête, mais enrage d'astronomie et passant des heures à s'informer de tout ce qui concerne le système solaire. Malheureusement, ou les explications n'étaient pas justes, ou il comprenait difficilement, car chaque fois qu'il venait nous voir il avait besoin de recommencer l'explication, jusqu'à ce qu'à la fin notre patience fut poussée à bout et que nous l'envoyâmes promener. L'autre était un jeune homme d'un bon naturel, appelé Afa-Negus-Meshisha, fils du précédent gouverneur de l'Amba; Theodoros à la mort du père de ce dernier, avait donné le titre à Meshisha, mais rien de plus. Sa passion était de jouer du luth ou d'un instrument qui lui ressemblait beaucoup. Samuel pouvait l'écouter pendant des heures, mais deux minutes suffisaient pour nous faire fuir. Il nous était pourtant utile, car il nous donnait de bons renseignements sur ce qui se passait au camp de Theodoros, favorisé qu'il était par sa position de membre du conseil.

Telle était notre seule société, à part nos propres personnes. Il est vrai que le ras et les hommes importants faisaient appeler plus souvent M. Rassam depuis qu'il leur donnait du tej et de l'arrack, au lieu du café qu'il leur offrait primitivement; mais à moins que l'un d'eux eut besoin d'un remède, il était très-rare qu'ils nous honorassent d'une visite; ils pensaient qu'ils avaient assez fait pour nous (grand honneur en effet et pour lequel nous leur devons une profonde reconnaissance!) lorsque passant près de nos huttes, ils nous gratifiaient d'un aimable: "Puisse Dieu te délivrer!"

Notre plus grand ennemi était un garde de jour, nommé Abu-Falek, vieux scelerat qui n'était heureux que lorsqu'il pouvait faire du mal à quelqu'un; il était haï de tout le monde sur la montagne, et à cause de cela on le respectait. Le jour où il était de garde, il nous était très-difficile d'écrire, parce qu'il mettait constamment sa vilaine tête grise entre la porte entrebâillée pour voir ce que nous faisons. Il fit tout ce qu'il put pour nous ennuyer, mais il n'atteignit que nos domestiques; nos écus nous préservèrent de sa méchanceté.

Cependant, tout a une fin. Avec le Maskal (fête de la Croix) arriva le brillant soleil et l'hiver frais et agréable. Il y avait alors deux mois et demi que nous étions dans les chaînes, et nous nous attendions à chaque instant à recevoir quelque nouvelle _reconfortante_, qui nous dirait: "Ne craignez rien; nous arrivons."

Depuis notre arrivée à Magdala, nous n'avions reçu qu'une seule lettre, et plus de six mois s'étaient écoulés sans nouvelles de nos amis et sans aucun rapport quelconque avec l'Europe.

Immédiatement après les pluies, M. Rassam avait réparé et arrangé sa maison, et bâti une nouvelle hutte. M. Rosenthal étant sur le point de nous rejoindre, Samuel obtint pour ce dernier un espace de terrain attenant à notre haie, et il y bâtit, pour cet ami et pour sa famille, une hutte qui fut plus tard entourée par la palissade commune. Samuel m'avait plusieurs fois parlé d'abattre notre vieux godjo, et de bâtir une plus grande demeure; mais je croyais que ce serait du temps perdu, m'attendant, avant quelques mois, à un changement quelconque dans notre position; j'avais aussi une autre raison, c'est que la partie de la vieille enceinte, en face de mon godjo, ne m'aurait alors laissé qu'un pied de terrain. Samuel me promit de faire tous ses efforts pour obtenir que l'enceinte fut reculée si je bâtissais. J'y consentis, et il se mit en devoir de remplir sa promesse; mais il échoua. Cependant, quelques semaines plus tard, un des chefs, que j'avais soigné depuis mon arrivée, dans le premier feu de sa reconnaissance pour sa guérison, prit sur lui d'abattre l'enceinte, et me promit d'envoyer ses hommes pour m'aider.

Tous les matériaux, le bois, les bambous, les peaux de vache, le chaume, furent achetés au bas de la montagne, et, au bout de quelques jours, tout fut prêt. Je le fis savoir à mon malade. Il arriva avec une cinquantaine de soldats, qui, par son ordre, renversèrent l'enceinte et jetèrent à bas mon godjo. Le terrain fut alors nivelé, la circonférence de la hutte tracée avec un bâton, fixé au centre par un bout de corde, et l'on creusa un fossé profond d'environ un pied et demi. Deux gros bâtons furent placés à l'endroit où devait se trouver la porte, et chaque soldat se mit à charrier des branches avec lesquelles les murs furent élevés; on les plaça dans le fossé, et l'espace vide entre elles fut garni avec de la terre qu'on était allé chercher; ils avaient auparavant lié avec des lanières de cuir de vache des branches flexibles transversales, afin de leur conserver la ligne verticale, et la première partie de cette construction fut finie. Quelques jours plus tard, ils revinrent pour faire la charpente du toit et le placer sur les murs; il ne manquait plus que de couvrir de chaume notre demeure pour la rendre habitable. Les serviteurs apportèrent de l'eau et firent de la boue, avec laquelle ils recouvrirent toutes les parois du mur, et, une semaine après que notre godjo eut été démolé, M. Prideaux et moi nous donnâmes notre festin de prise de possession. Les soldats furent très-contentés de leur pourboire, et ils arrivaient toujours en grand nombre lorsque nous réclamions leur aide, parce que nous les retributions très-largement; pour citer un exemple, les matériaux de notre hutte nous avaient coûté huit dollars, et nous en dépensâmes quatorze pour fêter ceux qui nous avaient aidés. Nous avons à présent sept pieds de terrain chacun; la table pouvait être dressée au milieu et le pliant offert à un visiteur. M. Rassam avait réussi à enduire l'intérieur de sa hutte au moyen d'une pierre sablonneuse et douce, d'une couleur un peu jaunâtre, que l'on rencontre dans le voisinage de l'Amba; nous mimâmes aussi nos serviteurs à l'œuvre, mais nous dûmes auparavant barbouiller nos murs à plusieurs reprises avec de la bouse de vache, afin de faire adhérer l'enduit plus fortement. Nous fûmes très-heureux de l'apparence propre et claire qu'avait notre hutte. Malheureusement,

comme elle etait placee entre deux enceintes elevees et entouree par les autres huttes, elle etait tres-sombre. Pour obvier a cet inconvenient, nous coupames une partie de la charpente du mur, et nous fimes quatre fenetres; c'etait certainement une grande amelioration, mais, la nuit, le froid s'y faisait sentir bien vivement. Par bonheur, notre ami Zenab nous donna quelques parchemins; au moyen d'une vieille boite, nous fimes quelques cadres grossiers, et le parchemin, prealablement imbibe d'huile, nous servit de vitres.

Nous fumes obliges de garder une grande quantite de serviteurs, afin de nous preparer ce dont nous avions besoin. Quelques femmes furent chargees de nous moudre notre farine, d'autres de nous apporter l'eau et le bois. Des serviteurs allerent an marche, ou dans les districts voisins, pour acheter le grain, les moutons, le miel, etc.; d'autres furent employes comme messagers a la cote ou a Gaffat. J'avais avec moi deux Portugais qui faisaient le tourment de ma vie, parce qu'ils se querellaient toujours, qu'ils buvaient souvent, et qu'ils etaient impertinents et paresseux. Les Portugais vivaient dans la cuisine; mais comme ils se battaient sans cesse avec les autres domestiques, et que nous etions ainsi prives de tout secours, parce que nous ne pouvions faire entendre nos ordres, je leur elevai une petite hutte. L'enceinte ayant encore ete elargie par le chef, M. Cameron s'etait bati une maison pour lui, et M. Rosenthal en avait eleve une autre pour ses serviteurs; celle de mes Portugais etait sur la meme portion de terre, et avant la saison des pluies, j'en elevai encore une autre pour mes serviteurs abyssiniens, qui grommelaient et menacaient de me quitter s'ils etaient obliges de passer encore une saison semblable sous une tente.

Tous ces arrangements nous avaient pris quelque temps; nous avions ete contents d'avoir quelque chose a faire, car ainsi les jours passaient plus vite, et le temps pesait moins lourdement sur nous. Notre Noel ne fut pas tres-joyeux, et un nouvel an, nous ne nous fimes pas des souhaits de retour d'annees semblables; cependant, nous etions plus accoutumes a notre captivite, et, sous certains rapports, bien plus confortablement etablis.

Notes:

[22] La forteresse.

[23] D'apres M. Markham.

XIII

Theodoros ecrit a M. Rassam touchant M. Flad et ses ouvriers.
--Ses deux lettres comparees.--Le general Merewether arrive a Massowah.--Danger d'envoyer des lettres a la cote.--Ras-Engeddah

nous apporte quelques provisions.--Notre jardin.--Resultats pleins de succes de la vaccine a Magdala.--Encore notre sentinelle de jour.--Seconde saison des pluies.--Les chefs sont jaloux.--Le ras et son conseil.--Damash, Hailo, etc., etc.--Vie journaliere pendant la saison des pluies.--Deux prisonniers tentent de s'echapper.--Le knout en Abyssinie.--Prophetie d'un homme mourant.

Un serviteur de M. Rassam, que celui-ci avait envoye a Sa Majeste quelques mois auparavant, revint, le 28 decembre, porteur d'une lettre de Theodoros, qui en renfermait une autre de la reine d'Angleterre. L'empereur informait M. Rassam que M. Flad etait arrive a Massowah, et etait charge d'une lettre dont nous devons prendre connaissance. Sa Majeste engageait M. Rassam a attendre son arrivee, qui serait prochaine, pour se consulter avec lui sur la reponse a faire. Nous fumes bien heureux du contenu de la lettre de la reine; il etait clair qu'a la fin on avait pris un ton plus haut, que le caractere de Theodoros etait mieux connu, et que tous ses projets chimeriques echoueraient devant l'attitude prise par le gouvernement anglais.

Le 7 janvier 1867, Ras-Engeddah arriva a l'Amba, conduisant une fournee de prisonniers. Il nous envoya ses compliments et une lettre de Theodoros. La lettre de Theodoros etait imperieuse et vaine; d'abord, il donnait un compte rendu sommaire de la lettre que M. Flad lui avait ecrite; tout ce qu'il avait demande avait ete d'abord accepte, mais sur ces entrefaites, il avait change sa maniere de faire a notre egard; Theodoros nous donnait sa reponse projete: il disait que l'Ethiopie et l'Angleterre avaient ete primitivement sur un pied d'amitie, et que, pour cette raison, il avait excessivement aime les Anglais. Mais, depuis lors, ajoutait il, "ayant appris qu'ils m'avaient calomnie aupres des Turcs et qu'ils me haissaient, je me suis dit: Est-ce que cela peut etre? et le doute est entre dans mon coeur." Il voulait evidemment passer sous silence les mauvais traitements qu'il nous avait infliges, car il ajoutait: "J'ai recu dans ma maison, dans ma capitale, a Magdala, M. Rassam et sa suite, que vous m'avez delegues, et je les traiterai avec egards jusqu'a ce que j'aie obtenu un gage d'amitie." Il terminait sa lettre en ordonnant a M. Rassam d'ecire aux autorites elles-memes, afin que les ouvriers lui fussent envoyes; il voulait que cette lettre de M. Rassam lui fut expediee promptement, et que M. Flad arrivat sans retard.

Cette lettre probablement n'avait ete qu'un ballon d'essai; ce n'etait pas la ligne de conduite qu'il devait adopter: il savait trop bien que sa seule chance etait de flatter, de paraître humble, doux et ignorant; il savait qu'il pouvait gagner la sympathie de l'Angleterre en prenant cette voie, et qu'un ton imperieux ne servirait nullement ses projets et ne lui serait d'aucun secours pour le but qu'il poursuivait depuis longtemps. Le lendemain, de bonne heure, un envoye arriva du camp imperial avec une lettre du general Merewether, et une autre de Theodoros. Qu'elle etait differente, cette derniere lettre, de celle qu'avait apportee Ras-Engeddah! Elle etait insinuante, courtoise: il n'ordonnait plus, il demandait humblement; il suppliait, il implorait avec douceur; il commençait ainsi: "Maintenant, pour me prouver que vous voulez etablir de bonnes relations d'amitie entre

vous et moi, promettez-moi, dans votre reponse, de m'envoyer d'habiles ouvriers; que M. Flad vienne aussi par la route de Metemma. Ce sera le gage de notre amitie." Il citait l'histoire de Salomon et d'Hiram, a l'occasion de l'incendie du temple, puis il ajoutait: "Et maintenant, quand je me jetterais aux genoux de la grande reine, de ses nobles, de son peuple, de ses hotes, m'humilierais-je davantage?" Il decrivait ensuite la reception qu'il avait faite a M. Rassam, la facon dont il l'avait traite, comment il avait relache les premiers prisonniers le jour meme de son arrivee, afin de condescendre aux desirs de notre reine; il expliquait la cause de notre emprisonnement en reprochant a M. Rassam d'avoir fait partir les prisonniers sans les lui avoir presentes auparavant; et terminait en disant: "Comme Salomon tomba aux pieds d'Hiram, moi aussi, sous le regard de Dieu, je tombe aux pieds de la reine, de son gouvernement et de ses amis. Je desire que vous me les expediez (les ouvriers) par la via Metemma, afin qu'ils m'enseignent la science et qu'ils me montrent les beaux-arts. Lorsque ces choses seront terminees, je vous remercierai et vous renverrai par le pouvoir de Dieu."

M. Rassam repondit a Sa Majeste, en lui annoncant qu'il avait consenti a sa demande. L'envoye, a son arrivee au camp de l'empereur fut bien recu, on lui offrit une mule et on le depecha promptement a sa destination. Pendant plusieurs mois nous n'entendimes plus parler de rien.

Le general Merewether, dans sa lettre a Theodoros, informait celui-ci qu'il etait arrive a Massowah avec les ouvriers et les presents, et que si les captifs lui etaient envoyes il permettrait aux ouvriers de rejoindre le camp de l'empereur. Nous fumes bien heureux lorsque nous apprimes que le general Merewether etait charge des negociations; nous connaissions son habilete; nous avions pleine confiance en son tact et en sa discretion. Vraiment il merite notre reconnaissance, car il fut l'ami des prisonniers; du moment ou il débarqua a Massowah jusqu'au jour de notre liberte, il ne s'epargna aucune peine et aucun desagement pour obtenir notre delivrance.

Les messages circulaient maintenant plus regulierement; nous ecrivimes de longs details, touchant Theodoros, et la necessite d'employer la force pour obtenir notre elargissement. Nous connaissions le danger auquel nous nous exposions; mais nous preferions mourir plutot que de vivre d'une telle existence. Nous informames nos amis de tout ce que nous avions decide; le soin de notre vie ne devait pas peser un instant dans la balance; aussi bien l'emploi de la force etait la seule chance que nous eussions d'echapper a la mort et nous insistames pour qu'elle fut tentee. Nous donnames toutes les informations que nous pumes sur les ressources du pays, sur les mouvements de Theodoros, la puissance de son armee, la route qu'il ferait suivre probablement a ses troupes sur la terre ferme, les moyens a prendre pour negocier avec lui et s'assurer le succes. Nous savions que si quelqu'une de ces lettres tombait entre les mains de Theodoros, nous n'aurions ni pitie, ni merci a attendre; mais nous considerions que notre devoir etait de nous soumettre a toute eventualite et d'aider de toute notre habilete ceux qui travaillaient a nous delivrer.

A cette époque nous recevions souvent des nouvelles de nos amis, des journaux ou des articles détachés et mis sous enveloppe. On y parlait fort peu de la guerre; la presse, à quelques exceptions près, semblait considérer la chose comme une folle entreprise qui ne pouvait réussir. Les journalistes, à notre grand désespoir, discutaient sur les insectes, le poison subtil, l'absence d'eau, et de semblables vtilles. Deux mois et demi se passèrent encore dans une vie monotone. Mes remèdes tiraient à leur fin et le nombre de mes malades était grand. J'aurais bien voulu me procurer d'autres remèdes.

Le 19 mars Ras-Engeddah arriva à l'Amba avec un millier de soldats. Ils apportaient avec eux de l'argent, de la poudre et d'autres provisions diverses que Theodoros envoyait à Magdala pour y être plus en sûreté. En même temps il nous fit parvenir les provisions et les remèdes que le capitaine Goodfellow avait apportés à Metemma bientôt après l'arrivée de M. Flad. Je rendrai cette justice à Theodoros, que dans cette circonstance, il se conduisit bien. Aussitôt que nous fûmes informés que plusieurs objets étaient arrivés pour nous à Metemma, M. Rassam écrivit à l'empereur, lui demandant la permission d'envoyer des serviteurs et des mules, afin de les faire transporter à Magdala. Theodoros répondit qu'il les aurait apportés lui-même, et donna l'autorisation. Il envoya l'un de ses officiers à Wochnee avec des instructions pour les différents chefs des districts, d'avoir à nous faire porter ce qu'on nous envoyait à Debra-Tabor. J'avais depuis longtemps épuisé mes ressources et je fus bien heureux lorsque ces quelques objets nous parvinrent. Pendant plusieurs jours nous nous régâlâmes de pois verts, de viandes confites, de cigares, etc., etc., et nous fûmes plus gais; non pas tant à cause des provisions elles-mêmes, qu'à cause de la conduite de notre hôte à notre égard.

Je me souviens que les mois qui suivirent, le fardeau de notre existence nous parut bien plus lourd. Nous nous attendions à des événements importants, et rien ne se manifestait; à notre arrivée à Magdala nous n'eussions jamais cru possible d'y passer une seconde saison des pluies; nous n'aurions jamais pu croire qu'un temps si long s'écoulerait sans amener un événement quelconque. Ce dont nous souffrions par-dessus tout, c'était de l'incertitude dans laquelle nous vivions; nous tremblions à la pensée des cruautés et des tortures que Theodoros infligeait à ses victimes; et chaque fois qu'un messager royal arrivait, on aurait pu nous voir allant d'une hutte à l'autre, échangeant des regards d'angoisse, et demandant plusieurs fois à nos compagnons de souffrance: "N'y a-t-il rien de nouveau? N'y a-t-il rien qui nous concerne?"

Le général Merewether avec une douce prévoyance, nous avait envoyé quelques graines, et nous nous en procurâmes quelques autres à Gaffat. L'enceinte de M. Rassam avait été élargie considérablement par les chefs, et il put se créer un joli jardin. Il avait auparavant semé quelques graines de tomates; ces plantes poussèrent admirablement bien, et M. Rassam avec beaucoup de goût, fit, au moyen de bambous, un très-joli treillage qui fut bientôt recouvert par ces plantes grimpantes. Entre notre hutte, l'enceinte et les huttes opposées à

la notre, se trouvait une portion de terrain d'environ huit pieds de large et dix pieds de long. M. Prideaux et moi nous la labourames, enchantes d'avoir quelque chose a faire. Avec des bambous refendus nous fimes aussi un petit treillage, divisant notre petit jardin en carres, en triangles, etc., et le 24 mai, en l'honneur de la fete de notre reine, nous semames nos graines. Quelques-unes sortirent promptement; les pois en six semaines furent hauts de sept ou huit pieds. La moutarde, les cressons, les radis prospererent. Mais notre jardin de fleurs, situe au centre, resta longtemps sterile et lorsqu'a la fin quelques plantes germerent, ce furent seulement quelques especes biennales qui ne fleurirent que le printemps suivant. Quelques pois, juste assez pour les gouter (notre jardin etait trop petit pour pouvoir nous en fournir plus d'une ou deux petites corbeilles) des laitues que nous mangions sans assaisonnement (nous n'avions pas d'huile et rien qu'un mauvais vinaigre fait de _tej_) de temps en temps quelques radis, ce fut la tout le luxe qui nous rendit immensément joyeux, apres une nourriture uniquement composee de viande. Lorsqu'un second envoi de semences nous arriva, nous transformames en jardin toutes les portions de terrain aptes a cela et nous eumes le plaisir de manger quelques navets, passablement de laitues, et quelques choux. Bientot apres la saison des pluies, tout fut desseche; le soleil brula nos tresors et nous laissa encore a notre eternel mouton et a nos volailles.

Environ un mois avant les pluies de 1867, la fièvre, ayant un caractere malin, se declara dans la prison commune. Le lieu etait deja assez sale, aussi lorsque la maladie fit son apparition, l'horreur de cette demeure n'aurait pu se decrir; lorsque environ cent cinquante hommes de tous rangs se trouverent couches sur le terrain dans un etat de prostration, en proie a la maladie, empoisonnant cette atmosphere deja si impure, la scene etait affreuse a voir, et digne du lieu de tourment decrit par le Dante. L'epidemie sevit jusqu'aux premieres pluies. Environ quatre-vingts prisonniers moururent, et bien d'autres auraient succombe, si heureusement quelques-unes des sentinelles n'eussent ete atteintes. Tant qu'il n'y eut que les prisonniers de malades, leurs gardiens firent les sourds a toutes mes observations; mais des qu'ils furent atteints eux-memes ils suivirent promptement mes conseils et ils purifierent bien vite le lieu. A tous ceux qui reclamaient mes services je leur envoyais aussitot un remede; et lorsque quelques-unes des sentinelles vinrent a moi pour etre soignees je leur donnai aussi ce qu'il fallait, mais a une condition: traiter avec plus de douceur les malheureux qui leur etaient confies.

Le general Merewether, toujours prevenant et bon, sachant que notre bien-etre dependait des termes d'amitie dans lesquels nous vivions avec la garnison, m'envoya du virus de vaccine dans de petits tubes. J'expliquai a quelques-uns des indigenes les plus intelligents la merveilleuse propriete de cette substance et les engageai a m'apporter leurs enfants pour etre inocules. Parmi les races demi-civilisees il est souvent tres-difficile d'introduire les bienfaits de la vaccination; mais ici ils furent acceptes par tous. Environ pendant six semaines une foule compacte obstruait notre porte les jours ou je vaccinai; tellement qu'il nous etait tres-difficile de les contenir

hors de chez nous tant ils étaient desirieux de posséder ce fameux remède qui empêchait de mourir du _koufing_ (petite verole). Mais il arriva que parmi les enfants qui me furent apportés, se trouva le fils du vieux Abu Falek (ou plutôt le fils de sa femme) le garde de jour dont j'ai déjà parlé. Il était d'un mauvais caractère et point complaisant; voulant s'épargner l'ennui d'apporter son enfant pour fournir du virus à d'autres, et en même temps afin de n'être pas accusé d'attachement trop fort à ses intérêts, il répandit le bruit que les enfants auxquels on prenait du virus mouraient bientôt après. C'était la mort de mon entreprise. Un grand nombre furent encore vaccinés, mais personne ne vint nous donner du virus et comme je n'avais plus de tubes, je fus obligé d'interrompre une entreprise qui avait jusque-là si merveilleusement réussi.

Les pluies de 1867 arrivèrent vers la fin de la première semaine de juillet. Nous étions mieux abrités et nous avions pris des arrangements pour nos provisions et celles de nos serviteurs avant que les pluies ne commencent à tomber; aussi étions-nous mieux que l'année précédente. Mais sous d'autres rapports: par exemple, les difficultés rendues chaque jour plus grandes pour communiquer avec la côte, à cause de l'état politique du pays, cette seconde saison fut peut-être plus pénible et nous éprouva davantage.

Les chefs de la Montagne n'avaient pas été longtemps à s'apercevoir que les captifs anglais avaient de l'argent. Ils s'étaient présentés souvent avec _douceur_ dans l'espoir d'obtenir quelques dollars pour eux, ou des _shamas_ et des ornements pour leurs femmes; ainsi que du tej, de l'arrack, qui était brassé par Samuel sous la direction de M. Bassam, qui partageait fréquemment et librement avec lui les plus pénibles travaux. Les chefs essayèrent de se nuire l'un l'autre. Chacun d'eux, dans sa visite privée prétendait être _notre meilleur ami_ ; mais ils ne pouvaient pas quitter ouvertement la salle du conseil, et sortir pour un verre de tej ou d'arrack sans être aussitôt suivis par toute la foule, aussi voulurent-ils faire défendre que l'on nous visitât. Pauvre Zenob, pendant plusieurs mois il ne prit plus aucune leçon d'astronomie, et Mesbisha ne joua plus du luth que devant ses femmes ou ses serviteurs! Ils allèrent même jusqu'à défendre aux soldats et aux chefs inférieurs de venir me demander des remèdes. Les soldats alors envoyèrent en corps leurs chefs inférieurs au ras et aux membres du conseil; ils réclamèrent même que la chose fut exposée à Theodoros; et, comme les chefs étaient loin d'être innocents et qu'ils ne craignaient rien tant que d'en référer à l'empereur, ils furent obligés de consentir à ce que chacun fut libre de venir et retirèrent leur interdiction.

Theodoros, après la prise de Magdala, avait nommé un chef comme gouverneur de l'Amba, lui donnant un pouvoir illimité sur la garnison; mais quelques années plus tard il lui adjoignit quelques autres chefs à titre de conseillers, laissant une grande partie de son pouvoir au chef de la Montagne. Toujours soupçonneux, mais dans l'impossibilité de satisfaire ses soldats comme autrefois, l'empereur prit les plus grandes précautions pour prévenir toute trahison, et pour être sûr que, s'il était obligé de s'éloigner pour une expédition lointaine, il

pouvait compter sur la forteresse de Magdala. A cet effet il ordonna que le conseil s'assemblerait dans toutes les circonstances importantes et se consulterait sur ce qu'il y aurait a faire touchant l'economie interieure de la Montagne. Chaque chef de departement et chaque chef de corps avait droit a une voix; les officiers commandant les troupes seraient choisis pour etre messagers prives; le ras devait etre considere toujours comme le chef de la Montagne, mais son autorite limitee et sa grande responsabilite, devaient l'empecher de tyranniser ses subordonnes. Vu ces circonstances, il n'est pas etonnant que, quoique legislateur, il suivit l'avis des chefs subalternes qu'il savait etre de grands adoreurs de Theodoros, ses fideles espions et ses bien-aimés rapporteurs. Le chef de la Montagne a notre arrivee etait Ras-Kidana-Mariam, dont les relations de famille et la position dans le pays le faisaient considerer comme _dangereux_ par Theodoros, et qui, ainsi que je l'ai deja rapporte, fut conduit au camp sur un faux rapport. Peu de temps auparavant, l'empereur enlevant le commandement et le titre de dedjazmatch (titre qui fut donne seulement dans les premiers jours aux gouverneurs d'une province grande ou petite) a Kidana-Mariam, l'avait promu au rang de ras. Tous les umbels (colonels) avaient ete nommes bitwaddad (quelque chose comme general de brigade), les bachas (capitaines) furent faits colonels, et ainsi de suite pour la garnison tout entiere; de sorte qu'apres ces nominations la garnison ne se composait que d'officiers ou de sous-officiers, l'officier le moins eleve en grade etait le sergent. Theodoros leur ecrivit a tous pour les informer qu'ils recevraient la paye et les rations dues a leur rang et que, ainsi qu'il l'esperait, lorsqu'il les verrait sous peu, il les traiterait si genereusement que meme l'_enfant a naitre_ s'en rejouirait dans le ventre de sa mere_. Theodoros dans trois ou quatre circonstances, des quelques dollars qui lui restaient, leur fit une petite avance sur leur paye. Une quarantaine de dollars fut tout ce qu'ils toucherent pendant notre sejour; le sergent eut pour son compte environ huit dollars, je crois. Ils devaient avec cela se nourrir, se vetir, eux, leurs familles et leurs serviteurs; aucune ration ne leur ayant ete fournie. Ils avaient d'abord ete tous rejouis de leur elevation, la seule chose que Sa Majeste put distribuer d'une main liberale; mais ils s'aperçurent bientot que leurs dignites consistaient a etre affames, a avoir froid et aller presque nus, et ils furent les premiers a se moquer de leurs titres vains et sonores.

Un parent eloigne de Theodoros, du cote de sa mere, et nomme Ras-Bisawar, fut choisi pour le poste laisse vacant par la demission de Ras-Kidana-Mariam. Dans sa jeunesse il avait eu du penchant pour l'Eglise, il avait meme ete desservant, lorsque le brillant exemple de son parent lui fit quitter la vie de paix et de tranquillite qu'il s'etait choisie pour se jeter au milieu du tourbillon de la vie des camps. C'etait un grand, gros et lourd compagnon, a la tete pelee et d'un bon caractere; mais pour tout ce qui concernait le sabre et le pistolet, il ne put s'y habituer a cause du premier choix de sa vie, il demeura desservant d'Eglise. Son defaut fut toujours d'etre trop faible; il n'eut jamais de decision dans le caractere, et se laissa influencer par le dernier qui lui parlait.

Après ce dernier, le plus rapproché de lui en importance était Bitwaddad-Damash, le plus vain, le plus orgueilleux faquin ainsi que le plus grand vaurien de toute la Montagne. Il fut très-malade quand nous arrivâmes, mais quoiqu'il ne put venir lui-même il s'intéressa toujours trop à nos affaires, s'informant à toute heure du jour de ce que nous faisons. À cet effet il envoyait l'aîné de ses fils, garçon d'environ douze ans, plusieurs fois par jour nous porter ses compliments et nous demander des nouvelles de notre santé. Aussitôt qu'il put marcher tant soit peu, il vint lui-même à chaque instant me consulter, jusqu'à ce qu'enfin sa santé fut rétablie. Dans le premier feu de sa reconnaissance, il voulait bâtir notre maison. Mais la gratitude n'est pas une qualité persistante, en Abyssinie elle y est même assez rare; bientôt après Damash nous donna à entendre que si nous avions besoin de lui il nous servirait, mais qu'il ne fallait pas l'oublier. M. Prideaux et moi avions peu d'argent à dépenser; mais comme on le connaissait pour un grand scelerat, nous pensâmes qu'il serait sage de ne pas s'en faire un ennemi et nous lui envoyâmes, comme un gage d'amitié, un petit fragment de glace appartenant à M. Prideaux, la seule chose présentable que nous eussions en ce moment. La glace fortifia notre amitié pendant quelque temps; mais lorsqu'une seconde demande d'un gage d'amitié nous fut faite, nous fîmes la sourde oreille à ses douces paroles, il n'eut plus les mêmes rapports avec nous; il nous appela des hommes méchants, il se moqua de nous, nous fit arracher nos chapeaux devant lui, et alla même jusqu'à insulter M. Cameron et M. Stern, secouant sa tête d'une façon menaçante; et, plus ou moins ivre, il quitta une après-midi la chambre de son bien-aimé et généreux ami M. Rassam. Damash avait le commandement de la moitié des fusiliers, environ deux cent soixante-dix hommes, le ras commandait les autres au nombre de deux cents.

Le troisième membre du conseil était Bitwad-dad-Hailo, le meilleur de tous; il était chargé de la prison, mais je n'ai jamais su qu'il eût abusé de sa position. Ses deux frères avaient commandé notre escorte de la frontière au camp impérial dans le Damot; sa mère, personne âgée et belle encore, nous avait aussi suivis une partie du chemin. Les frères et la mère avaient été traités convenablement par nous, aussi étions-nous connus d'eux tous avant d'arriver à l'Amba. Ce chef se conduisit toujours très-poliment envers nous et se montra complaisant dans plusieurs occasions. Lorsqu'il apprit l'arrivée de Theodoros, comme il savait que sa conduite à notre égard serait une charge contre lui, il s'enfuit au camp des Anglais.

Il prépara sa fuite d'une manière très-intelligente. Selon les lois de la Montagne, un bitwad-dad même ne peut passer la porte sans l'autorisation du ras, et depuis qu'il y avait eu quelques desertions, la permission n'était plus accordée. Sa femme et ses enfants étaient avec lui dans l'Amba, et depuis cette époque le chef était soupçonné; si sa famille était partie, il aurait été strictement surveillé. Sa mère avait suivi le camp de Theodoros, désireuse qu'elle était de voir son fils. Lorsque l'armée de Theodoros campa dans la vallée de Bechelo, elle demanda la permission d'aller à Magdala, et à son arrivée à Islamgee, elle envoya dire à son fils de donner l'ordre de

la laisser passer a la porte, mais il refusa, declarant publiquement que le motif de son refus etait qu'il n'avait recu aucun ordre de Sa Majeste pour accorder cette demande, qu'il ne pouvait prendre sur lui de l'introduire dans la forteresse. La mere avait ete auparavant instruite du complot et joua tres-bien son role, c'etait jour de marche et a cause de cela la foule remplissait l'endroit ainsi que les soldats et leurs chefs inferieurs. En apprenant le refus de son fils de la faire entrer, elle poussa des cris de desespoir, s'arracha les cheveux et se desola de l'ingratitude de ce fils, pretendait que c'etait uniquement pour l'embrasser qu'elle avait fait un si long voyage. Les spectateurs s'interessent a elle et en son nom envoyaient encore vers le chef.

Il demeura ferme: "Demain, dit-il, j'enverrai un mot a l'empereur; s'il vous permet d'entrer je serai tres-heureux de vous recevoir, aujourd'hui tout ce que je puis faire, c'est de vous envoyer ma femme et mes enfants qui resteront avec vous jusqu'au soir." La vieille dame alors, avec la femme et les enfants de Hailo, se retira dans un coin tranquille, et lorsqu'il n'y eut plus personne ils s'enfuirent tous precipitamment. Environ vers dix heures du soir, accompagne par un de ses hommes et aide de quelques amis, Hailo passa la porte et rejoignit sa famille.

Un autre membre du conseil s'appelait Bitwad-dad-Vassie; il etait aussi charge de la surveillance de la prison alternativement avec Hailo.

C'etait une bonne nature d'homme, toujours souriant, mais il parait qu'il n'etait pas aime par les prisonniers, car apres la prise de Magdala, les femmes se jeterent sur lui et lui administrerent une rude bastonnade. Il etait remarquable sous ce rapport qu'il n'acceptait jamais rien, et bien qu'a plusieurs reprises de l'argent lui ait ete offert il a toujours refuse. Dedjazmatch-Goji, qui avait le commandement de 500 lanciers, etait aussi grand qu'il etait gros; il n'aimait qu'une chose, le tej, et n'adorait qu'un etre, Theodoros. Bittwaddad-Bakal, bon soldat, mais faible d'esprit, charge de la maison imperiale, vieux homme un peu insignifiant, completait le conseil.

Quelles longues et tristes journees que ces journees de pluie de l'annee 1867! Notre argent etait devenu alors tres-rare, et toute communication avec Massowah, Metemma et Debra-Tabor etait completement interrompue. On parlait plus serieusement de guerre dans le `_home_`, et sans nouvelle de nos amis, nous etions dans l'anxiete et tres-desireux de connaitre ce qui serait decide. L'hiver ne nous permit pas de jardiner et nos autres occupations etaient insignifiantes. Nous ecrivions (tache plus facile pendant la pluie, les gardes se tenant dans leurs huttes); nous etudiions l'amharie, nous lisions le fameux Dictionnaire commercial, ou bien nous visitions l'un des notes, et fumions du mauvais tabac, simplement pour tuer le temps. M. Rosenthal, tres-savant en linguistique, pourvu d'une Bible italienne, tantot etudiait cette langue, tantot chassait l'ennui si lourd, en apprenant, dans ses soirees, le francais au moyen d'un fragment de l'_Histoire

de la civilisation_ par M. Guizot. Si le ciel s'eclaircissait un peu, nous allions patauger quelques instants dans la boue sur le petit chemin laisse entre nos nouvelles huttes; mais au bout de quelques instants nous etions arretes subitement par un: "Le ras et les chefs arrivent." Si nous pouvions courir, nous le faisons; mais si nous etions apercus, nous prenions notre plus gracieux sourire et nous etions salues par un grossier: "Comment vas-tu? Bonne apres-midi pour toi!" (la seconde personne du singulier est employee comme signe d'humiliation vis-a-vis d'un inferieur) et, o misere! il nous fallait oter nos chapeaux delabres et rester la tete decouverte. Nous les voyions se dandinant, prêts a crever d'orgueil, lorsque nous savions que les habits qu'ils portaient, et la nourriture qu'ils venaient de se partager, avaient ete achetes avec l'argent anglais; c'etait je puis vous le dire depitamment. Comme ils acceptaient les moindres choses, c'eut ete bien le moins qu'ils eussent ete polis; or, tout au contraire, ils nous regardaient du haut de leur grandeur comme si nous eussions ete des idiots ou bien une race entre eux et le singe, des _anes blancs_ comme ils nous appelaient lorsqu'ils causaient entre eux. Aides de Samuel ils firent tout pour M. Rassam; ils etaient bien plus honnetes avec lui qu'avec nous, et ils lui juraient constamment une amitie eternelle. J'ai souvent admire la patience de M. Rassam. Il s'asseyait, causait et riait avec eux pendant des heures; les gorgeant de rasades de tej, jusqu'a ce qu'ils roulaient de leur place, et qu'ils devenaient un objet de risee, peut-etre meme un objet d'envie, pour les soldats qui devaient les aider a regagner leur maison. Avec tout cela c'etaient de viles creatures; pour plaire a Theodoros ils n'auraient recule devant aucune infamie et ne se seraient laisse arreter par aucun crime. Lorsqu'ils pouvaient supposer que quelque acte de cruaute plairait a leur maitre ou plutot a leur dieu, aucune consideration d'amitie ou de famille ne pouvait retenir leurs mains ou attendre leurs coeurs. Ils etaient bons pour M. Rassam parce que cela faisait partie de leurs instructions et qu'ils pouvaient ainsi satisfaire leur gout pour les boissons spiritueuses; mais si, n'ayant pas d'argent, nous eussions ete reduits a faire appel a leur generosite, je doute qu'ils eussent fait quelque chose pour nous, desquels ils recevaient beaucoup. Ils ne nous eussent pas meme fourni la miserable nourriture journaliere des prisonniers abyssiniens.

Ce fut vers cette epoque que ces scelerats eurent l'occasion de montrer leur devouement a leur maitre. Un samedi deux prisonniers profiterent de l'encombrement du marche pour essayer de se sauver. L'un d'eux, Lij Barie, etait le fils d'un chef du Tigre; il y avait quelques annees qu'il avait ete emprisonne comme "_suspect_", ou plutot parce qu'il pouvait devenir dangereux, etant beaucoup aime dans sa province. Son compagnon de fuite etait un jeune garçon, demi-Galla, de la frontiere de Shoa, qui etait depuis plusieurs annees dans les chaines, attendant son jugement. Un jour, comme il coupait du bois, un eclat vola et alla frapper sa mere en pleine poitrine, et la tua. Theodoros etait alors en expedition et pour se concilier l'evêque, il le chargea de ce jugement; celui-ci refusa de faire aucune enquete, disant que ce n'etait pas dans sa juridiction. Theodoros, vexé du refus de l'evêque, envoya le jeune homme a Magdala, ou il fut charge de chaines et dut attendre le bon plaisir de ses juges. Lij Barie,

lorsqu'il avait voulu fuir n'avait pu forcer qu'un anneau de ses chaines, l'autre etant beaucoup trop fort; alors il assujettit les chaines avec l'autre anneau aussi bien qu'il put a une seule jambe au moyen d'un bandage, mit la chemise et les vetements d'une jeune servante, qui etait dans sa confiance, et placant sur ses epaules le _gombo_ (espece de jarre pour l'eau) il quitta l'enceinte de la prison sans etre apercu. L'autre jeune homme heureusement etait parvenu a se debarrasser des deux anneaux, et s'etait glisse sans avoir ete remarque; n'ayant pas mis beaucoup de vetements et ayant les membres libres, il atteignit bientot la porte, et passa avec les gens de la suite d'un chef. Il etait deja loin et en surete lorsque sa disparition fut signalee.

Lij Barie fut trompe dans son espoir. Avec ses fers assujettis sur une seule jambe, embarrasse par ses vetements de femme et le _gombo_ sur les epaules, il ne put avancer promptement. Il etait cependant deja a mi-chemin de la porte et non loin de l'enceinte, lorsqu'un jeune homme apercevant une jeune fille de bonne apparence, qui venait vers lui, s'avanca pour lui parler: mais comme il s'approchait ses yeux tomberent sur le bandage, et a son grand etonnement il apercut une portion de la chaine qui se montrait au travers. Il comprit aussitot que c'etait un prisonnier qui tachait de s'echapper, et il suivit l'individu jusqu'a ce qu'il rencontra quelques soldats; il leur communiqua ses soupcons et ceux-ci se precipiterent sur Lij Barie et l'arreterent. La foule fut bientot ramasee autour de l'infortune jeune homme, et l'alarme ayant ete donnee qu'un prisonnier avait ete pris comme il tentait de s'echapper, plusieurs des gardes se precipiterent vers le lieu ou on le gardait et aussitot qu'ils eurent reconnu leur ancien pensionnaire, ils le reclamerent comme leur propriete. En un instant tous ses vetements lui furent dechires sur le dos, et ces laches le frapperent du bout de leurs lances et avec le dos de leur sabre jusqu'a ce que son corps tout entier ne fut qu'une plaie et qu'il tombat sans connaissance, presque mourant sur la terre. Ce n'etait pas encore assez pour satisfaire leur sauvage besoin de vengeance; ils le porterent a la prison enchaines des pieds et des mains, placerent un long et dur morceau de bois sous sa nuque, mirent ses pieds dans les ceps et le laisserent la plusieurs jours, jusqu'a ce qu'on connut la volonte de l'empereur a son egard.

Une recherche immediate fut ordonnee concernant son compagnon de fuite ainsi que la jeune fille, sa complice. Le premier etait deja hors de leur atteinte, mais ils s'en vengerent en s'emparant de la malheureuse jeune femme. Le ras et son conseil s'assemblerent immediatement et la condamnerent a recevoir une centaine de coups de la lourde giraf (fouet a lanieres de cuir) en face de la maison de l'empereur. Le lendemain matin le ras, accompagne d'un grand nombre de chefs et de soldats, arriva sur le lieu designe pour l'execution de la sentence. La jeune fille fut etendue sur la terre, on dechira ses vetements et on lui lia avec des lanieres de cuir les pieds et les mains pour lui conserver la position horizontale. Un miserable fort et puissant fut charge de mettre a execution la condamnation. Chaque coup de fouet qui tombait resonait comme un coup de pistolet (nous pouvions l'entendre de nos huttes) et dechirait un lambeau de chair; tous les dix coups la _giraf_ devenait

si lourde de sang qu'on etait oblige de la nettoyer pour continuer.
La pauvre patiente ne se plaignit jamais et ne dit pas un mot.
Lorsqu'elle fut relevee apres le centieme coup, les cotes etaient a nu
et l'epine dorsale pouvait s'apercevoir a travers les flots de sang
qui ruisselaient, la chair du dos ayant ete entierement enlevee par
morceaux.

Quelques instants plus tard un messenger arriva apportant la reponse
de Theodoros. Lij Barie fut le premier a avoir les mains et les pieds
coupees en presence de tous les prisonniers abyssiniens. Ils devaient
ensuite etre precipites tous les deux du haut de la montagne. Les
chefs se firent un jour de fete de cette execution; ils envoyerent
meme une personne pour dire poliment a Samuel: "Venez et assistez a
notre rejouissance." Lij Barie fut apporte, une douzaine des plus
forts soldats se jeterent sur lui et de leurs sabres degaines ils
lui couperent les pieds et les mains avec toute la delicatesses
d'Abyssiniens habiles a repandre le sang. Pendant qu'il etait soumis a
cette agonie, Lij Barie ne perdit jamais courage et conserva toujours
sa presence d'esprit. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est que,
tandis qu'il etait si cruellement meurtri, il _prophetisait_, a la
lettre, le sort qui etait reserve a ses meurtriers: "Laches poltrons
que vous etes! vils serviteurs d'un scelerat! Ils ne peuvent s'emparer
d'un homme que par trahison; et ils ne peuvent le tuer que lorsque
celui-ci est desarme et en leur pouvoir! Mais prenez garde! avant peu
les Anglais viendront pour delivrer les leurs: ils vengeront dans
votre sang les mauvais traitements que vous avez infliges a leurs
concitoyens, et ils vous puniront vous et votre maitre de toutes
vos lachetes, de toutes vos cruautes et de tous vos meurtres." Les
scelerats ne firent que peu d'attention au brave garcon mourant; ils
le precipiterent dans l'abime et puis tous ensemble se rendirent, pour
finir une journee si bien commencee, chez M. Rassam et se partagerent
les faveurs de sa genereuse hospitalite.

XIV

Fin de la seconde saison pluvieuse.--Rarete et cherte des
approvisionnement.--Meshisha et Comfou complotent leur fuite.--Ils
reussissent.--Theodoros est vole.--Dainash poursuit les
fugitifs.--Attaque de nuit.--Le cri de guerre des Gallas et le sauve
qui peut.--Les blesses laisses sur le champ de bataille.--Hospitalite
des Gallas.--Lettre de Theodoros a ce sujet.--Malheurs de
Mastiate.--Wakshum, Gabra, Medhim.--Recit de la vie de Gobaze.--Il
sollicite la cooperation de l'eveque pour s'emparer de Magdala.--Plan
de l'eveque.--Tous les chefs rivaux intriguent a l'Amba.--L'influence
de M. Rassam exageree.

Une autre _Maskal_ (fete de la Croix) etait arrivee, et septembre
promettait un bel et agreable hiver. Aucun changement ne s'etait
opere dans notre vie journaliere; c'etait toujours la meme routine,

seulement nous commençons à être très-anxieux au sujet du retard de nos délégués à la côte, car notre argent touchait à sa fin, et tous les objets nécessaires à la vie s'élevaient à des prix extraordinaires. Cinq morceaux de sel de forme oblongue nous coûtaient, à cette époque, un dollar, tandis que, primitivement, à Magdala, pendant leur première captivité, nos compagnons en avaient de quinze à dix-huit du même poids pour trente sous. Bien que la valeur du sel se fut tant accrue, cependant les autres denrées n'avaient pas suivi la même proportion: elles avaient seulement baisse de qualité et de quantité. Quand le sel était abondant, nous pouvions avoir quatre vieilles volailles pour le même prix, qu'un morceau de sel. Maintenant qu'elles étaient rares, nous ne pouvions en avoir que deux. Toutes choses étaient dans la même proportion, de sorte que nos dépenses s'étaient élevées de deux cents pour cent. Les approvisionnements des marchés avaient aussi diminué, et souvent nous ne pûmes acheter du grain pour nos serviteurs abyssiniens. Les soldats de la montagne souffraient beaucoup aussi de cette rareté et de ces prix, élevés; ils mendiaient continuellement, et plusieurs furent arrachés à la mort par la générosité de ceux qu'ils gardaient comme prisonniers. Heureusement, j'avais mis de côté une petite somme en cas d'accident; je croyais que le différend abyssinien touchait à sa fin en ce qui nous concernait. J'en gardai pour moi une petite partie et je remis le reste à M. Rassam, parce que, habituellement, il nous faisait part des sommes qui lui étaient envoyées par l'agent de Massowah. Nous congédiames autant de serviteurs qu'il nous fut possible, nous réduisîmes nos dépenses au minimum, et nous envoyâmes messagers sur messagers à la côte, pour nous apporter autant d'argent qu'ils le pourraient. À cette époque, si nous avions été pourvus d'une plus grande somme, je crois réellement que nous eussions pu acheter la montagne, tant les soldats de la garnison étaient découragés et prêts à se révolter, après les longues privations dont ils avaient souffert pour un maître avec lequel ils n'avaient aucune relation. L'agent de la côte fit tout ce qu'il put. Hotes et messagers furent expédiés, mais l'état du pays était tel, qu'ils avaient dû cacher l'argent qu'ils portaient dans la maison d'un ami, à Adowa, et y demeurer plusieurs mois, jusqu'à ce que, avec beaucoup de prudence et en ne voyageant que la nuit, ils purent s'aventurer à passer à travers les districts infestés de voleurs et en proie à la plus grande anarchie.

Dans la matinée du 5 septembre, tandis que nous étions à déjeuner, l'un de nos interprètes entra précipitamment dans la hutte, et nous annonça que notre ami l'Afa-Negus Meshisha, le joueur de luth, et Bedjeram Gomfou, un des officiers qui avaient la charge des pied-à-terre, avaient pris la fuite. Leur plan avait été longuement prémédité et habilement exécuté. Au commencement des pluies, du terrain avait été alloué aux différents chefs et aux soldats dans la plaine d'Islamgee, au pied de la montagne. Quelques chefs s'étaient arrangés avec les paysans pour qu'ils restassent dans la plaine, et qu'ils ensemencassent le sol pour leur compte; eux devaient fournir le grain, et la récolte être partagée. D'autres, qui avaient des serviteurs, cultivèrent leur part eux-mêmes. Les lots de Bedjeram Comfou et de l'Afa-Negus Meshisha étaient tout à fait au pied de la montagne. Ils se chargèrent eux-mêmes de la culture, visiteront

parfois leur champ, et, deux ou trois fois par semaine, ils envoyèrent leurs serviteurs et leurs servantes pour arracher les mauvaises herbes sous la surveillance de leurs femmes. Tout le terrain qu'ils avaient recu n'avait pas été mis en culture. Quelques jours auparavant, Comfou avait parlé, à ce sujet, au ras, qui l'engagea à semer du tef; vu la rareté de ce produit, il serait bien aise, disait-il, que l'on fit une seconde récolte. Comfou approuva fort l'idée et demanda au ras de lui envoyer, dans la matinée du 5, un permis pour passer aux portes. Le ras accepta. Dans cette même matinée, Meshisha alla trouver le ras et lui dit qu'il avait aussi besoin de semer du tef, et lui demanda l'autorisation de sortir. Le ras, qui n'avait pas le moindre soupçon, accorda la demande. Les deux amis, le même jour, envoyèrent plusieurs serviteurs pour préparer le champ; et afin de ne pas exciter les soupçons, ils avaient aussi envoyé leurs femmes, mais par une autre porte et sous le même prétexte. Comme les Gallas attaquaient souvent les soldats de la garnison, au pied de la montagne, les sentinelles des portes ne furent pas surprises de voir les deux officiers bien armés et précédés de leurs mules; ils ne firent pas non plus attention aux sacs que leurs domestiques portaient, quand ou leur dit que c'était du tef qu'ils allaient semer, récit qui concordait avec celui des serviteurs du ras lui-même. Ils partirent ainsi ouvertement, eu plein jour, se croisant sur leur chemin avec plusieurs des soldats de la montagne. Arrivés au champ, ils ordonnèrent à leurs serviteurs de les suivre, et marchèrent promptement vers la plaine de Galla. Des soldats, qui travaillaient en ce moment à leurs champs, soupçonnèrent quelque ruse, et aussitôt retournèrent à l'Amba et communiquèrent leurs soupçons au ras. Je n'eus qu'à prendre un télescope pour voir les deux amis poursuivant leur chemin dans l'éloignement, sur la route qui menait à la plaine de Galla. Toute la garnison fut aussitôt appelée, et une poursuite immédiate fut ordonnée; mais dans l'intervalle, les fugitifs gagnèrent du terrain, et ils furent enfin aperçus, tranquillement arrêtés dans la plaine, en compagnie d'un corps de cavalerie galla d'un aspect si respectable, que la prudence des braves de Magdala les engagea à ne pas courir la chance de l'aborder. À leur retour, ils trouverent, se cachant derrière les buissons, la femme de Comfou, son petit enfant dans les bras. Il paraît que, effrayée et agitée, elle n'avait pu trouver le lieu du rendez-vous, et qu'elle se cachait pour attendre que les soldats eussent passé, lorsque les cris de son enfant attirèrent leur attention. Elle fut triomphalement raménée, enchaînée pieds et mains, et jetée dans la prison commune pour attendre des ordres.

Pendant que la garnison était envoyée à cette expédition infructueuse, les chefs s'étaient rassemblés, et comme l'un des fugitifs était le surintendant des greniers et des magasins, une recherche immédiate fut ordonnée, afin de s'assurer si ce fuyard n'avait pas emporté une partie des trésors avant de prendre son congé sans cérémonie. À leur grande terreur, ils s'aperçurent bientôt que des étoffes de soie, des chapeaux, de la poudre, et même l'habit de gala de l'empereur, son fusil et son pistolet favoris, ainsi qu'une somme assez grande, avaient disparu; dans le fait, les sacs de tef étaient pleins de dépouilles. Le ras comprit toute la gravité de sa position; il n'avait pas seulement été grossièrement trompé, mais des objets de la plus

grande valeur parmi les richesses de l'empereur, objets confies a ses soins, avaient ete voles par son premier ami. Il perdit aussitot la tete; il se peignit la rage de Theodoros en apprenant la nouvelle; il se vit pensionnaire de la prison, charge de chaines, et peut-etre meme condamne a une prompte et cruelle mort. Il assembla le conseil et exposa le cas devant les chefs; les plus sages et les plus experimentes lui conseillerent d'avoir confiance dans ses relations d'amitie avec l'empereur, et dans son affection bien connue pour lui; d'autres proposerent une expedition dans le pays de Galla, une attaque de nuit dans le village ou l'on supposait que les fugitifs avaient du se refugier; quelques centaines d'individus partiraient dans la soiree, disaient-ils, surprendraient les fugitifs, les rameneraient, reprendraient leur bien perdu, et en meme temps, massacraient les Gallas et pilleraient tout ce qu'ils pourraient. Ces exploits compenseraient les pertes subies par leur royal maitre, et feraient oublier l'autorisation trop facilement accordee.

Ce dernier conseil prevalut; malgre l'opposition de quelques-uns, le ras ecarta leurs objections; il etait d'ailleurs si grandement compromis, qu'il saisit la premiere chance qui s'offrit a lui de se rehabiliter. Bitwaddad Damash, l'ami et le compatriote de Theodoros, le brave guerrier, fut charge du commandement; apres lui, venaient Bitwaddad Hailo, Bitwaddad Wassie, et Dedjaymatch Goje, tous de nos vieux amis, dont j'ai parle plus haut. Deux cents fusiliers de Damash et deux cents lanciers de Goje, soldats choisis, bien armes et bien montes, composaient ce corps d'attaque. Vers le coucher du soleil, ils s'assemblerent. Avant de partir, Damash, vetu d'une chemise de soie, les epaules couvertes d'une elegante peau de tigre, arme d'une paire de pistolets et d'un fusil a deux coups, vint dans notre prison pour nous souhaiter le bonjour, ou plutot pour satisfaire sa vanite, en se proposant a notre admiration de commander et pour obtenir _la benediction du depart_ de son cher ami M. Rassam, qui s'executa courtoisement.

Deux fois deja, pendant notre sejour a Magdala, Damash etait parti pour Watat, village situe a environ douze milles de Magdala, non loin de l'endroit ou le Bechelo separe la province de Worahaimanoo du plateau de Dahonte. C'etait la qu'etait garde le betail de l'empereur, et des messagers avaient ete envoyes a l'Amba par les paysans reclamant des secours immediats; une bande de Gallas s'etaient montres, et ils se sentaient eux-memes incapables de proteger les vaches de Theodoros. Dans ces circonstances, la vue seule de Damash a la tete de ses fusiliers avait chasse les Gallas, disaient ceux-ci a leur retour; mais les mauvaises langues assuraient que c'etait une ruse des gens de ce pays, qui desiraient qu'il fut rapporte a l'empereur combien ses sujets lui etaient fideles, et combien ils etaient soigneux de proteger le betail dont ils etaient charges. Quelques-uns des soldats les plus jeunes et les plus inexperimentes assuraient que, le cas se presentant, le resultat serait le meme; les fugitifs seraient surpris, les Gallas s'enfuiraient dans toutes les directions, a la vue de Damash et de ses vaillants compagnons, abandonnant leurs demeures et leurs biens a la merci des envahisseurs.

Le ras passa une nuit sans sommeil et pleine d'anxiété; à la pointe du jour il alla avec ses amis sur la petite colline, près de la prison, et le telescope en main il examina soigneusement la plaine de Galla. Les heures passaient et ils ne voyaient rien. Qu'était-il arrivé? Pourquoi Damash et ses hommes ne rentraient-ils pas? Telles étaient les questions que chacun se posait: les hommes âgés secouaient la tête; ils avaient combattu dans leur temps dans la plaine de Galla, et ils connaissaient la valeur de leurs sauvages cavaliers. Et même notre vieil espion, Abu Falek, probablement pour voir ce que nous dirions, s'écria: "Ce fou de Damash a eu l'imprudence de faire une pointe dans le pays de Galla, lorsque Theodoros lui-même n'aurait pas voulu y aller!" A la fin la nouvelle tant désirée que Damash et ses hommes revenaient, se répandit comme un éclair sur la montagne; on les avait vus descendant un profond ravin, ils ne suivaient pas la route qu'ils avaient prise en allant, mais une autre plus courte. Les chevaux et les hommes furent bientôt aperçus dans la plaine; mais on remarqua qu'ils arrivaient en désordre comme un troupeau qui se sauve. On ne put s'en rendre compte qu'au moyen du telescope. Les troupes de la garnison furent aperçues faisant halte à une petite distance du ravin qu'ils avaient descendu; ils marchaient très-doucement. Quelque chose allait de travers évidemment; des cavaliers furent alors expédiés par le ras afin de s'informer du résultat de l'expédition. Ils revinrent apportant une nouvelle douloureuse et l'Amba retentit bientôt des gémissements des veuves et des orphelins; onze morts, trente blessés, des armes à feu perdues, les fugitifs en liberté: telles étaient, en somme, les nouvelles qu'ils rapportèrent au ras désespéré.

La nuit précédente un Galla renégat avait conduit directement Damash et ses hommes, au village du chef, dans la compagnie duquel on avait vu les fugitifs dans la matinée. Ils pensaient bien que c'était sous son toit hospitalier que ceux que l'on recherchait passeraient la nuit. D'abord tout marcha selon leurs desirs. Ils atteignirent le village en question une heure avant l'aurore, ils entourèrent aussitôt la maison du chef, tandis qu'un petit corps de troupes était envoyé pour fouiller et piller le village. Un terrible massacre eut lieu; surpris dans leur sommeil les hommes furent tués avant d'être avertis de la présence de l'ennemi. Quelques femmes et quelques enfants seulement furent épargnés par ceux de ces assassins nocturnes qui étaient moins altérés de sang. Avant de s'établir pour y séjourner, Meshisha et Comfou, pensant bien que peut-être une tentative serait faite pour les capturer, avertirent le chef d'être sur ses gardes, et lui proposerent d'aller dormir tous ensemble dans une petite hutte délabrée, à quelque distance de sa maison. Heureusement pour eux et pour le chef, ils adoptèrent ce prudent moyen; éveillés par les cris et les bruits qui venaient du village, ils bridèrent leurs montures, se mirent promptement en selle et furent prêts au combat avant même que leur présence eut été soupçonnée.

Damash rassembla ses hommes et ses prisonniers, et il marqua son passage par le pillage, se glorifiant déjà de son élévation future et trop fier de ses succès. Il est vrai qu'il n'avait pas capturé les fugitifs; mais après tout c'était l'affaire du ras. Il avait conduit l'expédition, porté le fer et le feu dans le pays de Galla, et sans

avoir perdu un seul homme il retournait a l'Amba avec des prisonniers, des chevaux, des vaches, des mules et autres depouilles de guerre. Il savait combien Theodoros s'en rejouirait, et il esperait deja etre l'heureux successeur du ras disgracie. Il etait a peine a cent pas de la route plus courte qu'il se proposait de prendre a son retour conduisant du plateau de Tanta a la vallee, au-dessous de Magdala, lorsqu'il apercut a l'horizon quelques cavaliers galopant vers lui a franc etrier. Le betail et les prisonniers sous la conduite de Goje et de quelques hommes etaient deja engages dans la route etroite et la retraite etait impossible. Il placa ses fusiliers en face des cavaliers, au nombre de douze, esperant ainsi effrayer vivement ces derniers par la vue de ses grandes forces; mais il se trompait. Le brave Mahomed Hamza avait a venger le sang de sa famille, et quoique a la tete de douze hommes seulement, il chargea les quatre cents soldats amharas. Il recut un coup violent a la tete et tomba mort de son cheval. Ses compagnons toutefois, avant que les Amharas pussent se rallier firent une seconde et brillante charge pour venger leur chef, et emporterent son corps que tous craignaient de voir mutiler. Plusieurs cavaliers se precipitant dans toutes les directions, jeterent leur cri de guerre qui fut entendu au loin et de tous cotes; des hommes, des femmes, des enfants assaillirent les Amharas avec des lances et des pierres. Les freres de Mahomed soutenus alors par cinquante lances chargerent a plusieurs reprises l'ennemi effraye, et les chasserent comme des moutons jusqu'au bord du precipice.

Damash cependant n'etait pas venu pour se battre, mais pour tuer; il n'etait brave que lorsqu'il avait des prisonniers a maltraiter, des hommes sans defense a tuer, et des enfants a reduire en esclavage. Le betail avait atteint la vallee basse et la route etait libre, aussi jetant sa peau de tigre, son bouclier, ses pistolets, son fusil, et abandonnant ses chevaux, Damash donna l'exemple du sauve qui peut et roula plutot qu'il ne descendit dans le profond ravin. Son exemple fut suivi par tous ses Amharas. Ce fut une deroute complete. Le terrain etait jonche de mousquets, d'epees et de boucliers; les blesses et les morts furent abandonnes sur le champ de bataille. Les Gallas ne les poursuivirent pas dans le ravin, ils ne pouvaient les charger a cause de l'inegalite du terrain. Ils en tuerent quelques-uns cependant avec des pierres pointues, arme dangereuse dans la main d'un Galla; leurs ennemis terrifies, se precipitaient dans l'etroit passage, se bousculant l'un l'autre dans leur empressement a gagner la vallee, ou ces laches poltrons savaient bien qu'ils seraient en surete.

Alors tous les blesses me furent apportees et pendant douze heures je fus occupe a preparer des bandages et a soigner les blessures. Dans plusieurs cas ou je savais que la guerison etait impossible j'en informai les parents des malades de peur que leur mort ne me fut attribuee, chose serieuse dans notre position critique. Ceux qui etaient ainsi avertis cherchaient des remedes indigenes, mais ils trouvaient bientot que les charmes et les amulettes n'etaient pas efficaces et que ma prediction n'avait ete que trop vraie. Je me souviens d'un cas: un chef, qui avait ete souvent de garde la nuit a notre prison, avait eu la jambe gauche completement ecrasee, par une pierre; sans entrer dans les details techniques qu'il me suffise de

dire que je declarai l'amputation le seul remede possible, mais pour plaire aux chefs qui lui portaient un grand interet je consentis a soigner sa blessure pendant une semaine; au bout de ce temps j'etais toujours du meme avis et je les en informai. Le malade avait un petit _godjo_ bati dans notre enceinte et il y demeura jusqu'a ce que je l'avertis pour la seconde fois que rien ne pouvait le sauver qu'une amputation immediate. Sa famille l'emmena alors et fit venir un medecin de Shoa, qui promit non-seulement de lui sauver la vie mais aussi de lui conserver le membre. Le pauvre homme fut torture par ce charlatan ignare pendant huit ou dix jours, jusqu'a ce que la mort mit fin a ses souffrances.

Deux jours apres la sortie des troupes, une femme servant d'espion raconta que dans le ravin ou les Amharas avaient ete culbutes, elle avait apercu deux hommes blesses caches parmi les buissons, et encore vivants. Un vieux chef, un Galla renegat, accompagne de cent hommes, recut l'ordre de partir, de tacher de les ramener et d'enterrer les morts; ils craignaient d'etre attaques par les Gallas et s'attendaient a une certaine resistance. Ils n'aperçurent rien si ce n'est leur vieux camarade, Comfou, qui d'un roc voisin tira sur eux avec son _rifle_ sans atteindre personne. Ils lui rendirent son coup de fusil, mais ne l'atteignirent pas et ayant rempli leur mission ils rapporterent les deux blesses, qui moururent tous les deux bientot apres. L'un avait la jambe gauche et le bras droit brises; de plus, un coup d'epee lui avait ouvert le ventre et les boyaux sortaient; il nous raconta qu'il avait beaucoup souffert de la soif, mais ce qui lui avait cause encore une plus grande angoisse, c'etait la peine qu'il avait eue d'empecher les vautours, avec sa main gauche, de se repaitre de ses entrailles.

Le ras se trouvait alors dans une plus triste position qu'auparavant; mais il n'y etait pas seul. Damash avait abandonne ses hommes, il avait pris la fuite, il avait perdu son fusil, ses pistolets, le cheval que l'empereur lui avait donne, ou plutot prete. Plusieurs chefs inferieurs et quelques soldats avaient suivi l'exemple de Damash, environ vingt-cinq mousquets ne purent etre retrouves, et le nombre des lances et des boucliers qui avaient disparu etait encore plus grand. Plus tard Damash pretendit avoir ete blesse, et nous ne le vimes pas de longtemps, ce dont nous fumes fort aises; mais ses amis nous apprirent qu'il souffrait tout au plus de quelques ecorchures gagnees dans sa retraite un peu trop precipitee.

La ou la force avait fait defaut on pensa que les negociations reussiraient. On savait que les fugitifs habitaient toujours dans l'un des villages appartenant aux parents de Mahomed, et qu'ils attendaient le retour du messenger envoye a Mastiate, reine de Galla, dont le camp etait a quelques journees de distance. Les officiers de Magdala proposerent aux prisonniers gallas de leur rendre la liberte a tous, hommes, femmes, enfants et de leur restituer leur betail enleve, a la condition qu'on leur livrerait les fugitifs ainsi que les objets dont ces derniers s'etaient emparees. La femme de l'un des principaux prisonniers consentit a porter la proposition. On doit dire a l'honneur des Gallas qu'ils refuserent fierement et meme avec mepris,

de livrer leurs hotes, preferant, disaient-ils, voir leurs parents languir dans les chaines, leur laisser supporter les tortures et meme la mort, plutot que de devoir leur liberte a une action deshonorante.

Les grands de Magdala avaient desormais perdu tout espoir de justifier leur conduite aux yeux de Theodoros; la bonne entente n'existait plus dans leurs assemblees, ils s'accusaient l'un l'autre avec lachete, et ils envoyaient chacun separement a Theodoros message sur message, se rejetant la faute mutuellement. Ils vivaient dans une terreur continuelle, s'attendant toujours a l'arrivee d'une depeche imperiale. Mais Theodoros environne de difficultes, presque prive de son Amba, etait par trop habile pour montrer son ennui; sa lettre a ce sujet etait parfaite. Si deux de ses officiers avaient pris la fuite c'est qu'ils etaient infideles, dans ce cas il etait bien aise qu'ils eussent quitte l'Amba; quant aux armes perdues, qu'est-ce que cela lui faisait? il en avait encore a leur donner, et quand il viendrait il prendrait sa revanche. Quelques-uns, tres-peu, se laisserent prendre a ce langage, mais tous eurent l'air d'y croire, toutefois plusieurs attendirent une occasion favorable pour suivre l'exemple de ceux qu'ils s'etaient efforces de ramener.

Tout le monde soupconna Mastiate, la reine de Galla, de garder rancune de l'injure faite a son pays et de vouloir venger la mort de ses sujets massacres par trahison. On craignait qu'elle ne detruisit la recolte du pied de l'Amba, n'empechat le marche et n'affamat ainsi la place. On savait qu'elle avait deux puissants allies avec Comfou et Meshisha et comme ce dernier avait deja ete sur la montagne il connaissait les differents passages par ou conduire a la faveur de la nuit, les hotes des Gallas. Une grande anxiete s'empara alors des gens de l'Amba et des precautions furent prises pour le defendre d'une surprise.

Je crois que c'etait vraiment le plan de Mastiate, et qu'elle etait sur le point de le mettre a execution lorsqu'un danger serieux reclama sa presence sur un autre point. Wokshum Gobaze, a la tete d'une puissante armee, envahissait son royaume.

Nos jours de calme et de repos touchaient a leur fin; si aucun chef rebelle ne menacait plus l'Amba, la bonne nouvelle qu'enfin une expedition pour notre delivrance avait ete decidee dans la patrie, et de plus l'information moins rejouissante que Theodoros marchait dans notre direction, tout cela nous avait jetes dans un etat d'excitation qui allait croissant. Un jour nous etions pleins d'espoir et le lendemain abattus et desesperes.

La carriere de Wokshum Gobaze avait ete pleine d'aventures. Dans sa jeunesse il avait accompagne son pere Wakshum Gabra Medhin, chef hereditaire du Lasta, au camp imperial a la premiere campagne de Theodoros dans le Shoa, qui se termina par la soumission de la contree. Le pere de Gobaze encourut la colere de l'empereur et il etait sur le point d'etre execute lorsque l'evêque interceda, et selon son habitude Theodoros accorda sa grace. Peu de temps apres Gobaze et son pere saisisrent une occasion favorable, deserterent l'armee de

Theodoros et se retirèrent dans le Lasta. Ils n'eurent pas beaucoup d'efforts à faire pour persuader les montagnards d'épouser leur querelle, et ils se déclarèrent indépendants. Theodoros pour vaincre cette insurrection envoya le propre cousin du rebelle, appelé Wakshum Teferi, brave soldat et magnifique cavalier. Celui-ci poursuivit son parent, défait complètement son armée et conduisit son cousin lui-même enchaîné aux pieds du trône. Theodoros était alors à Wadela, haut plateau situé entre le Lasta et le Begemder. Il condamna à mort le chef rebelle; et comme sur ce plateau élevé les seuls arbres que l'on put trouver étaient près de son camp, Wakshum Gabra Medhin fut pendu à l'un de ceux qui ombrageaient la tente impériale, ou le corps de cet ennemi pouvait être aperçu au loin dans toutes les directions. Gobaze s'échappa, et quelques jours plus tard Theodoros, craignant l'influence de Wakshum Teferi, qui était très-aimé et admiré des soldats, le fit enchaîner, oubliant que c'était ce même Teferi qui s'était montré fidèle jusqu'à conduire à l'échafaud, son propre cousin. L'empereur donna pour prétexte que c'était lui qui avait favorisé la fuite de Gobaze.

Pendant quelque temps Gobaze se tint caché dans les forteresses du haut pays du Lasta; mais il comprit bientôt que la puissance de l'empereur allait s'affaiblissant et que les paysans étaient mécontents de ses lois despotiques. Il sortit alors de sa retraite et ayant rassemblé autour de lui quelques-uns des premiers sujets de son père, il leva l'étendard de la révolte, et se proclama hautement le vengeur de sa race. Tout le Lasta bientôt le reconnut pour son chef. Sa législation était douce et avant peu il se trouva à la tête d'un parti considérable. Il avança vers le Tigre, subjugué les provinces de Enderta et de Woijerat, pénétra dans le Tigre même, s'empara du lieutenant de Theodoros et laissa le sien Dejatch Kassa. Il retourna ensuite dans le Lasta parce qu'il avait conçu le plan d'étendre ses possessions du côté du Yedjow et du pays de Galla, afin de protéger le Lasta de l'invasion de ces tribus pendant la conquête qu'il se proposait de faire de la province de l'Amhara. Les événements le favorisèrent et pendant quelque temps l'Abyssinie le regarda comme son futur législateur. À son retour du Lasta il fut proclamé chef par les habitants de Wadela et en même temps de puissants fugitifs du Yedjow vinrent le trouver implorant son secours et insistant pour qu'il devint leur maître. Cependant il rencontra des ennemis dans l'exécution de ce projet, car une portion assez considérable de ceux qu'il commandait étaient pour une alliance avec les Wallo-Gallas: toutefois il lui parut que le moyen le plus sage serait d'attendre après les pluies pour envahir la province de Wallo. Il envoya en conséquence l'un de ses parents à la tête d'une petite troupe pour soumettre le Dalanta; et presque aussitôt le Dahoute fut évacuée par les Gallas et occupée par ses troupes. Au commencement de septembre Gobaze entra enfin dans le pays de Wallo-Galla, par la frontière nord-est non loin du lac Haik. Dès que la reine Mastiate apprit cette nouvelle elle se hâta de s'opposer à la marche du conquérant et fit camper son armée à quelques milles en avant de celle de Gobaze dans une grande plaine où sa splendide cavalerie devait avoir tout l'avantage du combat. Pendant environ quinze jours ou trois semaines les deux armées restèrent en présence l'une de l'autre: Gobaze

attendait son ennemi sur un terrain montueux et ravine où les chevaux des Gallas ne pouvaient charger ses fantassins qui devaient ainsi avoir tout l'avantage, tandis que Mastiate de son côté ne voulait point abandonner la position qu'elle s'était choisie et où elle était sûre d'écraser son ennemi.

Longtemps auparavant Gobaze s'était mis en communication avec l'évêque et avec M. Rassam. Avant les pluies de 1867, le jeune prince avait envoyé dire à l'évêque qu'il allait marcher sur Magdala, et lui ayant fait offrir quelques centaines de dollars il lui fit demander en même temps s'il l'aiderait de tout son pouvoir dans le cas où lui, Gobaze, marcherait vers la place. L'évêque répondit qu'il ferait tout ce qu'il pourrait et que aussitôt que l'Amba serait investi il agirait des pieds et des mains pour la réussite de ses plans. Gobaze lui renvoya son message pour lui dire que s'il lui promettait son secours celui de Damash, celui de Gogi, et celui du ras (les trois chefs puissants qui avaient toute la garnison sous leur commandement) il viendrait aussitôt. Cette demande était simplement absurde; si nous avions pu gagner ces trois hommes à notre cause nous pouvions parfaitement nous dispenser de la présence de Gobaze. L'évêque proposa ceci; Gobaze camperait à Islamgee; au moment où il paraîtrait au bas de la montagne, l'évêque nous livrerait, ainsi qu'à quelques autres hommes, des armes à feu et des munitions. Nous ouvririons nos chaînes, aides de quelques serviteurs sur la fidélité desquels nous pouvions compter et nous les armerions ensuite; puis une fois toutes ces choses prêtes, l'évêque sortirait revêtu de la pompe de l'Église portant la sainte croix, et excommunierait Theodoros et ses adhérents, plaçant sous une irrévocable malédiction tous ceux qui tenteraient de nous arrêter. Nos forces, y compris les Portugais, les indigènes de Massowah, et les envoyés, s'élevaient à environ vingt-cinq hommes; l'évêque en conduisait cinquante et était entouré d'environ deux cents prêtres ou desservants. Tous ces hommes, quelle qu'en fut la nationalité, étaient prêts à se battre au besoin. Par persuasion ou par menaces l'avant-garde devait s'ouvrir le chemin de la porte et gagner toujours le bas de la montagne malgré ceux qui tenteraient d'arrêter les plus avancés. L'évêque et les prêtres se tiendraient à la porte intérieure, tandis que les autres hommes s'empareraient de la porte extérieure et la garderaient jusqu'à ce que le Wakshum et ses hommes, prêts à marcher, avancassent et prissent possession du fort.

Le plan était excellent et nul doute qu'il n'eût réussi. Nous savions bien que nous n'avions à attendre ni grâce ni merci si nous étions repris, et nous nous serions laissés tuer tous jusqu'au dernier plutôt que de nous laisser faire prisonniers. En présence d'une bonne poignée d'hommes, déterminés à vendre cherement leur vie, bien peu de soldats se seraient aventurés à nous attaquer ouvertement; la marche aurait été soudaine et la garnison eût été enlevée par surprise: de plus nous avions en notre faveur la bigoterie du peuple: ceux qui auraient pu avoir le courage de se jeter sur nous, auraient été retenus par la présence de l'évêque, et auraient plutôt baissé la tête sous ses pas, que d'encourir sa mortelle excommunication. L'évêque communiqua son plan à Gobaze et pendant quelques jours nous vécûmes dans un état d'excitation très-grande, espérant toujours que les envoyés allaient

arriver porteurs de l'excellente nouvelle que Gobaze avait tout accepte. Mais nous fumes decus dans nos esperances. Gobaze n'approuva nullement nos plans; il envoya dire a l'evêque: "Il est plus avantageux pour moi d'aller a Begember et d'attaquer la mon ennemi mortel: donnez-moi votre benediction. A la chute de Theodoros, l'Amba m'appartiendra; il vaut mieux que j'aie le battre, que d'attaquer Magdala, car vous savez bien que le fort est imprenable." La benediction fut donnee, mais Gobaze fit de nouvelles reflexions; il n'osa pas aller attaquer le meurtrier de son pere, et nous apprimes bientot qu'il avait marche vers le Yedjow. Gobaze nous fut toujours favorable; il nous aida de tout son pouvoir; il protegea nos messagers dans leurs voyages a la cote, et fut toujours preoccupe de notre delivrance; malheureusement il n'eut jamais assez de courage pour se battre avec Theodoros lui-meme.

Gobaze et Mastiate avaient fini par se fatiguer de s'attendre l'un l'autre. Cette derniere avait ete avertie que sous peu elle aurait a combattre un plus puissant ennemi dans la personne de sa rivale Workite et elle fit les premiers pas d'une reconciliation. Elle envoya a Gobaze un cheval a titre de _Gage de paix_, mais Gobaze lui renvoya son present accompagne d'une pelote de cotou et d'un fuseau, avec ces paroles: "qu'elle n'avait que faire des chevaux, que son occupation etant de filer le coton, il lui envoyait les instruments necessaires a cela." Cependant Gobaze apprenant que Dejatch Kassa l'avait abandonne depuis quelques mois, qu'il etendait sa puissance et marchait sur Adowa, quitta son poste et retourna vers Yedjow. D'ailleurs les provisions se faisaient rares dans son camp, tandis que Mastiate etant dans ses Etats pouvait se procurer tout ce qu'elle desirait tres-facilement. Mastiate suivit Gobaze dans sa retraite, attendant qu'une circonstance favorable lui permit de l'attaquer. Gobaze comprenant les difficultes de sa position fit des avances a Mastiate qui, voyant cela, dicta les conditions de la paix. Elle promit de ne pas s'ingerer dans les affaires du Yedjow a la condition que les provinces nouvellement occupees du Dahonte et du Dalanta lui seraient cedees. Gobaze accepta ces conditions et la paix fut signee; il fut meme convenu qu'il y aurait entre les deux parties jadis ennemies, alliance offensive et defensive. Mais cette derniere condition ne fut pas tenue, car bien peu de temps apres Mastiate etant fortement inquietee par Menilek ne put obtenir aucun secours de son nouvel allie.

Quant a nous, ces changements continuels nous contrariaient d'autant plus que notre argent touchant a sa fin, nous etions cependant obliges de faire des presents aux nouveaux chefs etablis par le conquerant du jour. Nous nous etions faits des amis des gouverneurs (Shums) que Theodoros avait laisses dans ces provinces, lorsque nous avions essaye de communiquer avec les deputes de la reine de Galla. Nous nous etions aussi lies avec les envoyes de Gobaze lors de l'evacuation de ces districts par les Gallas, et de nouveau encore lorsque les Gallas y revinrent; nous finimes par nous assurer non-seulement de leur neutralite (car ils avaient deja pille plusieurs fois nos messagers) mais aussi nous obtinmes la promesse qu'ils seraient favorables a notre cause, en leur faisant force presents et encore plus de

promesses. Sous ce rapport nous fumes tres-heureux; a notre arrivee nous fumes preserves de beaucoup d'ennuis, et peut etre d'accidents plus graves par l'argent que Theodoros donna aux ouvriers et qu'ils nous cederent. Plus tard, pendant la saison des pluies nous fumes empaches de mourir de faim par les quelques dollars que j'avais mis de cote; et enfin pour la troisieme fois lorsque tout nous faisait defaut et que nous etions reduits a quelques sous provenant de la vente de nos selles ou de divers objets de peu de valeur, un messenger nous arriva porteur de plusieurs centaines de dollars.

Tandis que Mastiate traitait avec Gobaze, son fils ecrivait a M. Rassam et a l'eveque. Il demandait a celui-ci d'user de son influence pour l'aider a s'emparer de la montagne, lui promettant en retour de nous traiter honorablement si nous consentions a rester dans le pays, ou bien de nous mettre a meme d'atteindre la cote si nous desirions retourner dans notre patrie. Quant a l'eveque il lui promettait sa protection, la permission de reprendre tous ses biens, l'assurant qu'aucune injure ne serait faite a ce qu'il appelait ses Idoles.

Pourvu que nous pussions nous echapper des griffes de Theodoros, peu nous importait dans quelles mains nous tomberions. Sans doute, nous n'avions pas conserve l'espoir de quitter le pays; telle n'etait pas du moins l'opinion de la majorite parmi nous; quels que fussent les evenements, nous preferions tout a cette crainte journaliere de la mort par la faim, la torture ou les mille angoisses dont nous avons ete tourmentes jusqu'alors. Nous n'aurions certes pas aime de tomber entre les mains des paysans ou de quelques officiers inferieurs. Les premiers nous auraient probablement mis a mort, par haine contre les blancs; les seconds nous auraient maltraites ou vendus au plus offrant. Les grands chefs revoltes auraient agi differemment: nous aurions ete presque libres en leur pouvoir et il est probable qu'on nous eut permis de partir, des que nous aurions compte une rancon convenable.

Toutefois a Ali, a Gobaze, a Ahmed, fils de Mastiate, ou a Menilek, roi de Shoa, la reponse de M. Rassam fut la meme: "Venez, envahissez la place, et alors nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous."

Cela nous amusa parfois de suivre ces differents rivaux de Theodoros qui s'efforciaient de s'emparer de Magdala pendant que l'empereur etait absent. Gobaze et Menilek avaient eu la pensee tous les deux de s'assurer le gouvernement de l'Abyssinie par la prise de Magdala. Menilek avait ecrit a l'eveque avant les pluies, pour l'informer qu'il allait venir prendre possession de son Amba, et le prier en meme temps de prendre soin de sa propriete. A part l'honneur que leur aurait valu cette possession, ils devaient par ce moyen obtenir les trois choses qu'ils estimaient etre les plus favorables a leurs vues ambitieuses; le trone, la faveur de l'eveque, et les prisonniers anglais. Tous avaient besoin de M. Rassam, non pas seulement pour les aider, mais, comme ils disaient, pour leur livrer la montagne; ils etaient convaincus que nous vivions dans des termes d'amitie avec les chefs, et ils croyaient que nous avions en notre possession des sommes fabuleuses, de sorte que soit par amitie, soit par des presents, nous

pouvions ouvrir les portes au candidat de notre choix.

Magdala ne pouvait tomber en leur pouvoir que par trahison: dans leurs armées innombrables ils n'auraient pu trouver vingt hommes assez courageux pour tenter l'assaut. Magdala avait la réputation d'être imprenable, et vraiment avec ces armées indigènes si mal organisées, la chose pouvait être vraie. Theodoros lui-même ne s'en était rendu maître que parce que la garnison galla, saisie d'une frayeur panique, avait évacué la place pendant la nuit. Theodoros avait établi son camp au pied de l'Amba, et tenté un assaut: mais bientôt il renonça à atteindre sa tâche désespérée avant les pluies; et ce ne fut que plusieurs jours après que les Gallas se furent retirés, qu'un des chefs, soupçonnant que le fort avait été abandonné, s'aventura à s'assurer du fait, et revint en informer Theodoros qui put alors entrer dans la place d'où avait fui l'ennemi.

XV

Mort de l'Abouna Salama.--Esquisse de sa vie.--Griefs de Theodoros contre lui.--Son emprisonnement à Magdala.--Les Wallo-Gallas.--Leurs mœurs et leurs coutumes.--Menilek paraît avec une armée dans le pays de Galla.--Sa politique.--Avis envoyé à lui par M. Rassam.--Il investit Magdala et fait un feu de joie.--Conduite de la reine.--Précautions prises par les chefs.--Notre position n'est pas meilleure.--Les effets de la fumée sur Menilek.--Désappointement suivi d'une grande joie.--Nous recevons des nouvelles du débarquement des troupes britanniques.

Le 25 octobre, l'Abouna Salama, l'évêque d'Abyssinie, mourut après une longue et douloureuse maladie.

L'Abouna Salama était, sous certains rapports, un homme remarquable. Deux caractères comme le sien et celui de Theodoros se rencontrent rarement à la fois dans ce pays éloigné. Tous les deux ambitieux, fiers, passionnés, ils devaient inévitablement, tôt ou tard, se heurter, et le plus fort écraser le plus faible.

L'Abyssinie, pendant quelques années, avait été privée d'évêque. Les prêtres ne pouvaient plus être consacrés ni aucune église dédiée au culte chrétien, l'arche sainte ne pouvant contenir un autre tabernacle que celui béni par l'évêque du pays. Quoique Ras-Ali fut extérieurement chrétien et appartenait à une famille convertie, il avait cependant conservé trop de relations parmi les musulmans Gallas, ses véritables amis et alliés, pour s'inquiéter, autrement que par un culte tout extérieur, de l'état religieux et des inconvénients auxquels était exposée la préture par suite de la longue vacance de l'évêché.

Dejatch Oubie était, à cette époque, gouverneur semi-indépendant du

Tigre. D'une position de simple gouverneur, il s'était insensiblement élevé au pouvoir et se trouvait alors à la tête d'une grande armée, intrigant pour le titre de ras. Quoique toujours, en apparence, dans des termes d'amitié avec Ras-Ali, le reconnaissant même, jusqu'à un certain point, comme son supérieur, cependant, il travaillait constamment et secrètement à détruire le pouvoir du ras, afin de régner à sa place. Pour servir ses plans, il envoya en Égypte quelques chefs accompagnés de Mgr de Jacobis, Italien noble, catholique romain et évêque à Massowah, afin d'obtenir un évêque selon le rite abyssinien,[24] et afin de s'assurer un appui aussi puissant que le soutien du clergé, il se chargea de la grande dépense qu'entraîne la consécration d'un abouna. De Jacobis fit de prodigieux efforts, afin d'obtenir un évêque consacré qui favorisât l'Église catholique romaine; mais il fut déçu dans son attente, car le patriarche choisit pour cette dignité un jeune homme qui avait été élevé en partie dans une école anglaise, au Caire, et dont les croyances étaient plus favorables au protestantisme qu'à l'Église romaine, depuis si longtemps connue comme l'adversaire des coptes.

Andraos, ce jeune prêtre, était seulement dans sa vingtième année. Lorsqu'il fut averti qu'il devait quitter son monastère et la compagnie des moines, ses frères, pour aller vivre dans le pays d'Abyssinie, à demi civilisé et si éloigné, tout d'abord, il refusa l'honneur qui lui était fait. Il engagea ses supérieurs à porter leur choix sur un autre plus digne que lui, déclarant qu'il se sentait peu propre à cette œuvre. Ses objections ne furent point écoutées, et comme il persistait toujours dans son refus, le supérieur de son couvent le fit mettre aux fers; il y resta, m'a-t-on dit, jusqu'à ce qu'il consentit à se mettre à la tête de l'Église copte. Il accepta enfin, et il fut oint et consacré évêque d'Abyssinie, sous le nom d'Abouna Salama, avec toutes les pompeuses cérémonies en usage. Il partit immédiatement après sur un bâtiment de guerre anglais, et arriva à Massowah au commencement de l'année 1841.

Dejatch Oubie le reçut avec de grands honneurs, ajouta de nombreux villages et tout un district aux autres possessions de l'évêque, et fit tous ses efforts pour le gagner à sa cause. Il y réussit au-delà de ses espérances. L'Abouna Salama, bien loin d'avoir besoin d'être gagné à la cause d'Oubie contre Ras-Ali, proposa l'attaque dès son arrivée. Par son intermédiaire, une alliance fut conclue entre son ami Oubie et Goscho Beru, gouverneur de Godjam. Les deux chefs convinrent de marcher sur Debra-Tabor, d'attaquer Ras-Ali, de lui arracher le pouvoir qu'il avait usurpé, et de se partager le gouvernement de l'Abyssinie, sans oublier les droits attribués à l'évêque, et qui consistaient dans le tiers du revenu de la contrée.

Oubie et Goscho Beru, selon que c'était convenu, livrèrent bataille à Ras-Ali, près de Debra-Tabor, et mirent son armée en complète déroute; Ras-Ali ne put s'échapper que très-difficilement du champ de bataille, accompagné de quelques guerriers heureusement bien montés. Mais il arriva qu'Oubie célébra ses succès par des rasades trop multipliées et trop considérables. Quelques-uns des soldats fugitifs de l'armée de Ras-Ali étant entrés dans sa tente, et trouvant le vainqueur de

leur maitre ivre-mort, profiterent de son triste etat pour le faire prisonnier. Ce revirement soudain changea completement la face des evenements. Quelques cavaliers partirent aussitot au galop de leurs montures pour aller avertir leur maitre, qu'ils rejoignirent vers le soir. Tout d'abord, le vaincu ne pouvait croire a sa bonne fortune; mais d'autres soldats etant venus confirmer la bonne nouvelle, Ras-Ali retourna aussitot a Debra-Tabor, rassembla ses compagnons de detresse, et dicta lui-meme les conditions du traite a son vainqueur captif. Oubie fut pardonne, et il lui fut permis de retourner dans le Tigre, l'eveque etant responsable de sa fidelite. Ras-Ali traita l'eveque avec toutes sortes de respects, et il se jeta a ses pieds, le suppliant de ne point tenir compte des calomnies de ses ennemis, l'assurant que l'Eglise n'avait pas de plus fidele disciple ni de volonte plus devouee aux desirs de son chef. L'eveque, desormais par ses relations d'amitie avec tout le monde, adore de tous, ne tarda pas a faire sentir son autorite; et si Theodoros eut ete un homme ordinaire, l'Abouna Salama eut ete l'Hildebrand de l'Abyssinie.

Pendant la campagne de Lij-Kassa contre le gouverneur de Godjam, et pendant la periode de revolution qui se termina par la chute de Ras-Ali, l'Abouna Salama se retira dans ses proprietes du Tigre, vivant la en paix sous la protection de son ami Oubie. Des son arrivee en Abyssinie, il avait manifeste la plus amere opposition aux catholiques romains, inimitie provenant non pas tant de ses convictions que du fait que quelques-unes de ses proprietes avaient ete saisies a Jeddah, a l'instigation des pretres romains. Il est vrai que ces pretres, par son influence, avaient ete ranconnes, voles, maltraites et expulses de l'Abyssinie. Lorsque la nouvelle parvint a l'Abouna que Lij-Kassa marchait contre le Tigre, Salama excommunia publiquement ce dernier, sous pretexte que Kassa etait l'ami des catholiques romains, qu'il protegeait leur eveque de Jacobis, et qu'il ruinait la religion du pays en faveur de la croyance de Rome. Mais Kassa se montra l'egal de l'Abouna: il nia l'accusation et repondit "que si l'Abouna Salama pouvait excommunier, l'Abouna de Jacobis pouvait oter l'excommunication." L'eveque, alarme de l'influence qu'aurait pu obtenir le prelat ennemi, offrit de retirer son anatheme, a condition que Kassa expulserait de Jacobis. Ces conditions ayant ete acceptees, l'Abouna Salama consentit bientot apres a placer sur la tete de l'usurpateur, sous le nom de Theodoros II, la couronne d'Abyssinie, dans la meme eglise qu'Oubie avait fait eriger pour son propre couronnement.

Satisfait des complaisances de l'eveque, Theodoros lui temoigna les plus grands respects. Il portait son siege ou marchait devant lui portant une lame et un bouclier, comme s'il n'etait que son serviteur, et, en toute occasion, se prosternait jusqu'a terre et lui baisait la main. L'Abouna Salama, au bout de quelque temps, finit par croire que son influence sur Theodoros etait sans bornes, comme sur Ras-Ali et sur Oubie; il fut trompe par l'apparence d'humilite, de sincere admiration et de devotion de Theodoros. Et plus ce dernier se montrait humble, plus aussi l'eveque se montrait publiquement arrogant. Mais il n'avait pas connu encore le caractere de cet empereur qu'il avait sacre, et se surfaisant son importance, il finit par se faire

ouvertement de Theodoros un ennemi redoutable. La chose eut lieu au moment ou l'Abouna Salama s'y attendait le moins. Un jour, Theodoros alla pour lui presenter ses salutations; arrive a la tente de l'Abouna, il le fit avertir de sa visite; l'evêque lui envoya dire qu'il le recevrait quand cela lui conviendrait, et il le fit attendre longtemps. Theodoros attendit; mais comme le temps s'écoulait et que l'evêque ne paraissait jamais, il s'en retourna irrité: il était désormais l'ennemi du prelat, et brûlait de se venger.

A partir de ce moment, ils vecurent dans une inimitié ouverte ou legerement masquée, travaillant a l'abaissement l'un de l'autre. Si le regne de Theodoros eut été un regne pacifique, l'Abouna l'eut emporté; mais l'empereur, entouré comme il l'était d'une forte armée composée d'hommes qui lui étaient dévoués, trouva parmi eux des oreilles toutes prêtes a croire les récits qui lui étaient faits sur la conduite de l'evêque. L'Abouna Salama, d'ailleurs, ne fut jamais très-populaire; sans être avare, il n'était pas libéral. L'amitié se témoigne, en Abyssinie, au moyen de présents; c'est ainsi pour tout le monde; chaque chef, chaque homme un peu important qui recherche la popularité, les prodigue d'une main généreuse. L'empereur profita de ce manque de libéralité chez l'evêque pour faire valoir sa générosité a lui. Il insinua que l'Abouna n'avait que le négoce au cœur; que, au lieu de rendre le tribut qu'il recevait en dons au peuple du pays, comme c'était autrefois la coutume, il envoyait son argent, par des caravanes, a Massowah, en trafiquant avec les Turcs et expédiant son gain en Egypte. Petit a petit, Theodoros agit sur l'esprit de son peuple et finit par le persuader que, après tout, l'evêque n'était qu'un homme comme tous les autres. Déjà, dans le camp de l'empereur, il avait perdu beaucoup de son prestige, lorsque Theodoros se plaignit que son honneur avait été attaqué par ce même évêque que tous adoraient.

Theodoros, en nous racontant ses ennuis un jour sur le chemin d'Agau-Medar, nous parla du sujet de leur malentendu avec l'Abouna. Il nous dit que leur querelle venait de ce qu'un jour qu'il avait invité ses officiers a un déjeuner public, l'evêque, profitant de son absence, et sous prétexte de confesser la reine, était entré dans sa tente. Lorsque Theodoros revint, après le déjeuner, s'étant présenté a la porte de l'appartement de sa femme, on l'avertit qu'elle était en conférence religieuse avec l'Abouna, et qu'il devait s'en retourner. Le soir, il se présenta encore a la tente de sa femme. Lorsqu'il entra, elle s'élança vers lui, et, tout en sanglotant sur son sein, elle lui raconta qu'elle lui avait été involontairement infidèle dans la journée, mais elle n'avait pu résister a la violence de l'evêque. Il l'avait pardonnée, disait-il, parce qu'elle était innocente; quant au suborneur, il n'avait pu le punir: la mort seule pouvait le venger d'un tel crime, et il ne pouvait porter la main sur un dignitaire de l'Eglise. Il n'y a aucun doute que tout cela était de l'invention de Theodoros; mais celui-ci avait évidemment répété la même histoire tout autour de lui, jusqu'à ce qu'il avait fini par y croire lui-même.

L'Abouna Salama perdit de son crédit, quoique probablement bien peu de personnes ajoutassent foi aux récits de l'empereur. D'après le

proverbe, "Calomnions, il en restera toujours quelque chose," le caractere de l'Abouna perdit de sa dignite, et desormais, il ne compta ses amis que dans le camp des ennemis du roi, tandis que ses ennemis a lui etaient tous des amis intimes de Theodoros. En public, ce dernier le traita toujours avec respect, bien qu'il ne montrât pas la meme humilite qu'auparavant; par egard pour son peuple, il faisait une difference entre la personne de l'Abouna et son caractere officiel, le respectant a cause de la foi chretienne, mais montrant le plus grand mepris pour sa conduite privee.

Pendant longtemps la question des possessions de l'Eglise fut un grand sujet de dissentiments entre eux. Theodoros ne pouvait souffrir une puissance quelconque rivale de la sienne dans ses Etats. Il s'etait battu avec rage pour arriver a etre le seul dominateur de l'Abyssinie; il fit tous ses efforts pour jeter le mepris sur l'Abouna, et des qu'il vit l'occasion favorable pour en finir avec le pouvoir et l'influence de son rival, il confisqua toutes les terres et tous les revenus de l'Eglise, et aussi par la meme occasion quelques biens hereditaires de l'evêque, et se declara ouvertement le chef de l'Eglise. La colere de l'Abouna ne connut plus de bornes. D'un temperament naturellement violent, il insulta grossierement Theodoros dans plusieurs occasions. Quelques-unes de leurs querelles furent meme indecentes, la haine intense qui brulait dans le coeur du prelat se manifesta plusieurs fois par des expressions qui n'eussent jamais du sortir de sa bouche. L'evêque n'avait jamais eu un caractere tolerant. J'ai raconte deja plus d'un cas de ses intolerances vis-a-vis des catholiques romains. Il les persecuta chaque fois qu'il le put; ainsi pendant qu'il etait prisonnier a Magdala, il ne voulut jamais s'employer a obtenir la liberte d'un malheureux Abyssinien qui depuis des annees avait ete jete dans les chaines sur ses instances, par la seule raison que cet infortune avait visite Rome et en etait revenu converti. Il etait plus favorable aux protestants, quoiqu'il ne voulut pas entendre parler de _conversions_ au protestantisme. Les missionnaires pouvaient instruire, mais la finissait leur tache; et lorsqu'il arriva que des juifs, a la suite des instructions de nos missionnaires furent amenes a accepter le christianisme, ils ne purent etre baptises que dans l'eglise abyssinienne, dans laquelle ils furent recus comme membres. Salama se montra en toute occasion l'ami des Europeens, a moins qu'ils ne fussent romains, et pendant la guerre il rendit de grands services aux captifs; il leur fit meme parvenir de petites sommes a l'epoque de leur plus grande penurie, et lorsqu'ils etaient dans une grande detresse. Mais son amitie etait dangereuse. Theodoros soupçonnait et haïssait tous ceux qui etaient dans des relations amicales avec son grand ennemi; l'horrible torture que les Europeens eurent a supporter a Azzazoo ne fut due qu'a cette cause; et les querelles et les reconciliations au sujet de l'Eglise et de l'Etat ne furent pas etrangeres aux traitements dont nous fumes les victimes. L'Abouna quitta Azzazoo en meme temps que le camp imperial, apres les pluies de 1864.

Une grave rebellion venait d'eclater dans le Shoa et Theodoros, laissant ses prisonniers, ses femmes et le camp de ses soldats a Magdala, voulait faire une petite excursion a travers le pays des

Wallo-Gallas; mais il trouva les rebelles trop puissants pour tenter une attaque. Il avait été fort contrarié du refus de l'évêque de l'accompagner dans cette expédition. Les gens de Shoa sont les plus bigots de tous les Abyssiniens et ceux qui ont le plus de respect pour l'Abouna; si donc l'Abouna avait été vu dans la compagnie de Theodoros, il est probable que plusieurs des chefs rebelles auraient déposé les armes et fait leur soumission. Mais l'évêque, qui ne pensait qu'à son fertile district du Tigre, proposa à l'empereur de l'accompagner tout d'abord dans cette province; et après que la rébellion serait réprimée dans cette partie du royaume ils devaient partir ensemble pour Shoa. Leur entrevue à cet effet fut très-orageuse; et Theodoros se contenta plus d'une fois pour ne pas en venir aux partis extrêmes. L'Abouna Salama resta à Magdala, selon son désir; mais comme prisonnier. Il ne fut jamais chargé de chaînes; bien qu'il m'ait été raconté que plusieurs fois Theodoros avait été sur le point de le commander, les fers étant déjà prêts; mais il fut toujours retenu par la crainte de l'effet produit par cette mesure, sur la foi de son peuple. Il fut permis à l'évêque d'aller jusqu'à l'église, s'il le désirait; mais la nuit une sentinelle veillait toujours à sa porte; quelquefois même plusieurs soldats passèrent la nuit dans l'appartement de l'Abouna. Tous ses serviteurs n'étaient que des espions du roi. Il ne put en trouver aucun de fidèle, si ce n'est quelques esclaves, jeunes Gallas qui lui avaient été donnés à son arrivée par Theodoros, et un copte qui, avec quelques prêtres, avait accompagné le patriarche David dans sa visite en Abyssinie; quelques-uns de ces gens entrèrent au service du roi, tandis que d'autres, comme le copte dont j'ai parlé, se vouèrent à leur compatriote et évêque.

Pendant l'emprisonnement des premiers captifs à Magdala, leurs relations avec l'évêque furent très-limitées. Ils ne se virent jamais; mais de temps en temps un jeune esclave de l'évêque portait ou un message verbal, ou une courte note en arabe, renfermant quelque fragment de nouvelles, la plupart du temps exagérées, sur les faits et gestes des rebelles, toujours acceptées comme vraies par le crédule évêque, ou encore quelques simples informations sur la médecine, etc.

Le jour de notre arrivée et pendant que les chefs lisaient à Theodoros les instructions nous concernant, le jeune esclave dont j'ai parlé vint auprès de M. Rosenthal, porteur de salutations polies de l'Abouna, et l'informant qu'autant que son maître pouvait le prévoir, nous n'avions rien de mauvais à craindre pour le présent, mais que l'avenir n'était pas rassurant. Nous savions que l'évêque entretenait de fréquentes relations avec les grands chefs en révolte. Theodoros aussi connaissait le fait et n'en haïssait que plus l'évêque. Celui-ci s'était toujours montré bien disposé à notre égard; et, comme il était aussi désireux que nous d'échapper au pouvoir de Theodoros, nous jugeâmes de la plus haute importance d'entrer en relation avec lui. Mais les difficultés étaient énormes. Rien n'aurait pu porter plus de préjudice à nos projets que la dénonciation à l'empereur de nos communications avec l'évêque. Samuel en cette occasion ne pouvait nous servir, car une profonde inimitié existait entre lui et l'évêque. Il fallut toute la force de persuasion de M. Rassam pour amener une bonne

entente entre les deux parties. Toutefois il conduisit cette affaire si sagement que non-seulement il réussit, mais que, après une mutuelle explication, les deux ennemis devinrent des amis dévoués. Mais jusqu'à ce que cette difficulté eût été surmontée, nous dûmes agir avec de grandes précautions.

Le petit esclave devint bientôt suspect à notre sentinelle. Il eût été dangereux de lui confier quelque chose d'important, car il pouvait d'un moment à l'autre être arrêté et fouillé. Nous employâmes alors une servante qui était connue de l'évêque pour avoir habité la montagne avec les premiers captifs. L'évêque accepta avec joie notre proposition de nous échapper de l'Amba et, téméraire autant qu'il était prompt, il nous donna tout de suite de grandes espérances; mais quand nous en vinmes aux détails du complot, tout autant que cela nous concernait, nous le trouvâmes tout à fait impraticable. D'abord l'évêque avait besoin de nitrate d'argent pour se noircir le visage afin de passer inaperçu aux portes. Une fois libre, il devait rejoindre Menilek ou le Wakshum, excommunier et déposer Theodoros, et proclamer empereur le chef rebelle. Il avait oublié évidemment qu'Oubie et Ras-Ali étaient âgés, que l'homme qui possédait Magdala se souciait fort peu d'une excommunication et que, déposé ou non, Theodoros serait toujours le véritable roi. L'évêque aurait pu réussir; mais eût-on su, ou bien eût-on ignoré que nous avions pris part à sa fuite, aucune puissance n'aurait pu nous sauver de la colère furieuse du monarque.

Après la réconciliation de l'évêque et de Samuel, nos relations avec le premier furent plus fréquentes et plus intimes. Il fut toujours disposé à nous aider de toutes ses connaissances; il nous prêta quelques dollars lorsque nous étions en peine pour nous en procurer; il écrivit aux rebelles de protéger nos envoyés, les invitant à venir à notre secours, leur promettant de les aider de son appui, et je crois même qu'il eût accepté une réconciliation avec l'homme par lequel il avait été injurié, si seulement cela eût pu nous être utile.

Trompé dans son ambition, privé de ses biens, humilié, sans pouvoir, sans liberté, l'Abouna Salama succomba à la tentation trop commune aux hommes qui souffrent beaucoup. Sans société, menant une vie dure et misanthropique, il oublia que la sobriété en toute circonstance est nécessaire à la santé et que les excès de la table ne conviennent nullement à une réclusion forcée. Un ennui constant ajoute à des habitudes d'intemperance ne pouvant qu'amener une maladie. Dans le courant de notre premier hiver, je le soignai par l'intermédiaire d'Alaka-Zenab, notre ami et le sien, et il recouvra la santé par mes soins. Malheureusement il oublia mes conseils et ne suivit mes prescriptions que très-peu de temps; bientôt se fit sentir la privation des excitants auxquels il était habitué depuis des années, et il eut de nouveau recours à ces stimulants. Il eut une plus sérieuse attaque durant les pluies de 1867. À cette époque Samuel pouvant le visiter pendant la nuit nous servit d'intermédiaire, et comme il était très-intelligent il pouvait me rendre un compte très-exact de son état. Pendant quelque temps la santé de l'évêque s'améliora; mais il fut encore plus déraisonnable qu'au commencement.

A peine etait-il convalescent qu'il m'envoya demander la permission plusieurs fois dans un jour de boire un peu d'arrack, de prendre un peu d'opium, ou quelque'une de ses boissons favorite. Il n'est pas etonnant qu'une rechute ait ete la consequence d'une telle conduite; bien que je lui eusse montre le danger d'agir de la sorte, il n'en tint aucun compte.

Au commencement d'octobre l'etat de sante de l'eveque empira tellement, qu'il fit demander au ras et aux chefs de me permettre de le visiter. Ils se reunirent pour se consulter, et a l'unanimité en refererent a M. Rassam, et me firent appeler pour savoir si je voudrais aller le soigner. Je repondis qu'autant que je le pourrais, j'y consentais volontiers. Les chefs alors se retirerent pour reflechir sur cette affaire, lorsque l'un d'eux insinua que Theodoros ne serait pas fache que son ennemi mourut, et qu'il pourrait au contraire se mettre en colere s'il apprenait que l'eveque avait ete mis en rapport avec les Europeens; sur quoi on decida de lui refuser sa demande, lui permettant toutefois d'avoir recours a la vache sacree. Avec l'Abouna nous perdimes un puissant allie et un bon ami; le seul que nous eussions dans le pays. Si le chef rebelle avait reussi a devenir le maitre de l'Amba, la protection de Salama eut ete d'une valeur inappreciable; non pas que son influence eut suffi a assurer notre elargissement, je ne le crois pas; mais avec lui nous n'aurions rencontre aupres des grands chefs rebelles que de bons traitements et des egards de politesse.

Le messenger envoye pour annoncer la mort de l'Abouna a l'empereur, etait fort inquiet des termes dans lesquels il s'exprimerait, ne sachant pas de quelle maniere Theodoros recevrait la nouvelle. Il choisit un terme moyen et decida qu'il ne paraissait ni triste ni joyeux. Theodoros en apprenant la chose, s'ecria: "Dieu soit beni! mon ennemi est mort!" Puis s'adressant au messenger, il ajouta: "Vous etes fou! Pourquoi en arrivant ne vous etes-vous pas ecrie: "Miserach! (bonne nouvelle!)" Je vous eusse donne ma meilleure mule!"

Avec la mort de l'eveque, nos esperances deja si faibles, semblerent s'evanouir pour jamais. Wakshum Gobaze, par son traite avec Mastiate, avait renonce a ses pretentions sur Magdala; et quand bien meme Menilek aurait voulu remplir ses engagements et venir tenter le siege de l'Amba, nul doute qu'il ne fut retourne sur ses pas des qu'il aurait appris la mort de son ami qu'il etait si desireux de mettre en liberte. Nous n'avions aucun renseignement precis sur les demarches tentees par les notres pour notre delivrance; et bien que certains du débarquement des troupes, nous craignons toujours que quelque contre-temps ne fut survenu dans les derniers moments qui eut fait abandonner l'expedition, ou ne l'eut fait remplacer par quelque nouveau projet plus ou moins chimerique. Nous avons recu une petite somme en dernier lieu; mais comme tout etait rare et cher, nous etions tres-avars de notre argent, et nous refusames de donner plusieurs _temoignages d'amitie_, bien que ce fut une chose dangereuse dans notre position.

Nous croyions (les evenements se chargerent de nous prouver que nous

nous etions trompes), que si quelqu'un des puissants rebelles, ou quelque chef haut place et d'une grande influence se presentait au pied de l'Amba, les miserables mecontents et a demi affames qui l'habitaient seraient heureux de lui ouvrir les portes et de le recevoir comme un sauveur. Nous savions que la garnison ne se rendrait jamais aux Gallas. Ils etaient leurs ennemis depuis des annees, et la derniere expedition de pillage que les soldats de la montagne avaient operee sur leur territoire avait accru cette inimitie et detruit toute chance de reconciliation. Ce qu'il y avait le plus a craindre, c'est que Mastiate qui par son traite avec Gobaze, venait d'entrer en possession de tous les districts environnant Magdala et y avait etabli une garnison, ne voulut naturellement s'emparer d'une forteresse tout entouree de ses possessions. Peu de jours apres le depart de Gobaze pour Yedjow, elle donna l'ordre aux gens du voisinage de cesser d'approvisionner l'Amba et defendit a ses sujets de fournir le marche hebdomadaire; elle fixa meme un jour de rendez-vous non loin de Magdala, aux troupes qu'elle avait envoyees en detachement dans le Dahonte et le Dalanta; afin de ravager la contree a plusieurs milles a la ronde et de reduire ainsi la garnison par la famine.

Les Wallo-Gallas sont une belle race, superieure aux Abyssiniens en elegance, en bravoure et en courage. Originaires de l'interieur de l'Afrique, ils firent leur premiere apparition en Abyssinie, vers le milieu du seizieme siecle. Ces hordes envahirent les plus belles provinces en grand nombre; ils surpassaient tellement les Amharas en courage et en equitation, que non-seulement ils parcoururent tout le pays, mais ils y vecurent plusieurs annees des seuls produits du sol dans une imprudente securite. Au bout d'un certain temps ils s'etablirent sur le magnifique plateau qui s'etend de la riviere de Bechelo aux collines elevees de Shoa, et du Nil au bas pays habite par les Adails. Bien que conservant encore plusieurs caracteres de leur race, ils adopterent cependant en partie les moeurs et les coutumes des peuples qu'ils soumirent. Ils perdirent presque entierement leurs habitudes de pillage et leurs moeurs pastorales, labourant le sol, se batissant des demeures permanentes, et jusqu'a un certain point adoptant dans leurs vetements et leur nourriture, le genre de vie et les usages des premiers habitants.

En general le Galla est grand, bien fait, elance, nerveux; les cheveux des hommes et des femmes sont longs, epais, ondules plutot que crepus, et ressemblent assez aux cheveux des Europeens mal peignes, mais ils n'ont rien de la texture demi-laineuse qui couvre le crane des Abyssiniens. Les vetements des deux races sont identiques a peu de chose pres; ils portent tous de grossiers pantalons, seulement ceux des Gallas sont plus courts et plus etroits que ceux des habitants du Tigre. Ils portent un grand vetement de coton, qui leur sert de robe pendant le jour et de couverture pendant la nuit; la seule difference, c'est que les Gallas brodent rarement sur le cote de leur vetement la rayure rouge qui est l'orgueil de l'Amhara. La nourriture des deux peuples est tout a fait semblable, tous les deux font leurs delices de la viande de vache crue, du *_shiro_*, plat de pois epice et chaud, du *wat*, et du *teps* (viande rotie), seulement ils different dans le grain qu'ils emploient pour leur pain: l'Amhara aime passionnement le pain

fait de graines de tef, tandis que le pain des Gallas est semblable à notre pain et se prépare avec la fleur de froment ou d'orge, seuls grains qui prospèrent dans ces hautes régions. Les femmes des Gallas sont belles en général; et lorsqu'elles ne sont pas exposées au soleil, leurs grands yeux noirs et brillants, leurs lèvres roses, leurs cheveux longs, noirs et élégamment tressés, leurs petites mains, leurs formes arrondies et gracieuses, en font les rivales des plus belles filles de l'Espagne ou de l'Italie. Une longue chemise tombant du cou à la cheville et retenue à la taille par les plis amples d'une ceinture de coton blanche; des anneaux auxquels pendent de fines petites clochettes, un long collier de perles ou d'argent, des anneaux blancs et noirs couvrant leurs petits doigts effilés, sont les objets reconnus comme indispensables à la toilette d'une amazone galla aussi bien que d'une dame amhara.

La différence la plus grande est dans la religion. Lors de leur première apparition, les Wallo-Gallas, ainsi que plusieurs autres branches de la même famille, qui vivent encore solitaires dans l'intérieur des terres sans relations avec les étrangers, étaient plongés dans la plus grossière idolâtrie, adorant même les arbres et les pierres; cependant plusieurs d'entre eux, sous cette forme matérielle de leur culte, adressaient leurs adorations à un être appelé *_inconnu_*, qu'ils tâchaient de se rendre propice par des sacrifices humains. Il est impossible de se procurer une information précise sur l'époque de leur conversion à l'islamisme; ce qu'il y a de certain c'est que cette religion est universellement reconnue par toutes les tribus des Gallas. Aucun Galla aujourd'hui ne pratique le culte idolâtre, et très-peu de familles ont adopté la foi chrétienne.

Si nous prenons les deux races ennemies et que nous comparions leurs habitudes morales et sociales, à première vue elles nous paraîtront aussi dissolues, aussi licencieuses l'une que l'autre. Mais un examen plus approfondi nous montrera que la dégradation de l'une d'elles n'est pas si profonde, et même par contraste elle nous paraîtra presque pure dans sa simplicité. La vie de l'Amhara est une vie toute sensuelle, toute de débauche; rarement la conversation a pour sujet des choses innocentes; il n'y a pas de titre mieux porté que celui de *_libertin_* et les femmes elles-mêmes sont fières d'une telle distinction; une prostituée n'est pas regardée comme telle. Les plus riches, les plus nobles, les plus haut placées sont sans pudeur en amour et même mercenaires, si elles ne sont pas les deux choses à la fois. Rien ne blesse plus une dame abyssinienne que d'entendre répéter quelle est *_vertueuse_*; il lui semblerait qu'on veut dire par là qu'elle est désagréable à voir, ou de quelque autre défaut nuisible à la multiplicité des intrigues.

Dans quelques localités du pays des Gallas, la famille a conservé les mœurs patriarcales. Le père est aussi absolu dans son humble hutte que le chef à la tête de sa tribu. Si un homme marié est obligé de quitter son village pour un voyage à l'étranger, sa femme aussitôt est recueillie par le frère de son mari qui se charge de lui servir de protecteur jusqu'au retour de l'absent. Cet usage a prévalu pendant longtemps. Aujourd'hui il n'est suivi que dans très-peu de localités;

il est partout pratique sur le plateau qui s'eleve entre le Bechelo, le Dalanta et le Dahonte, ou les familles gallas isolees des autres tribus, ont conserve plusieurs des usages de leurs ancetres. Un etranger invite sous le toit d'un chef galla trouverait dans la meme hutte enfumee des individus de plusieurs generations. Le lourd toit de chacune d'elles, supporte par dix ou douze piliers, laisse au milieu un espace ouvert ou se tiennent les matrones pres du feu pour preparer le repas du soir; autour d'elles se joue un essaim d'enfants.

La porte est faite de bouts de tiges retenus ensemble par de petites branches coupees a l'arbre le plus voisin; en face est place le simple alga du _seigneur du manoir_. Pres de son lit hennit sa cavale favorite, l'enfant gatee des jeunes et des vieux. Dans une autre partie separee de la hutte se trouvent les provisions de froment et d'orge. Apres le repas du soir, lorsque les enfants se sont endormis, fatigues de leurs jeux bruyants, et que le chef a vu que la compagne de son foyer etait couchee, il conduit alors son hote dans la partie de la hutte qui lui est reservee et ou un lit d'herbes parfumees lui a ete prepare sur une peau de vache.

Tout Galla est cavalier, et tout cavalier est soldat et n'est tenu qu'a suivre son chef. Cet etat de choses constitue une milice permanente, une armee toujours prete, mais sans discipline. Aussitot que le cri de guerre s'est fait entendre, ou que le signal des feux est apparu sur la cime de quelque pic lointain, le coursier est selle, le jeune fils s'elance au-devant de son pere pour lui tenir sa seconde lance, et de chaque hameau, de chaque demeure a l'apparence pacifique, se precipitent de braves soldats courant au rendez-vous. Lorsque Theodoros en personne envahit leur pays a la tete de ses milliers de soldats, ils dirent adieu a leurs foyers. Sa main impitoyable mit le feu a leurs fermes et a leurs villages partout ou il comptait des ennemis. Les paysans sans defense s'enfuirent pour sauver leur vie, sachant bien qu'ils n'avaient a attendre ni grace ni merci s'ils tombaient en son pouvoir.

Les Gallas sont divises en sept tribus. Elles ne different en rien entre elles, la seule chose qui les separe ce sont les guerres civiles. Si ces braves guerriers comprenaient le proverbe: _l'union fait la force_, ils pourraient s'emparer du pays entier de l'Abyssinie tout aussi aisement que leurs peres s'emparerent des plateaux qu'ils habitent en ce moment. Lorsqu'ils voudront vivre d'accord entre eux ils pourront porter leurs armes victorieuses dans tout le pays environnant. Issus de leurs races, les Gooksas, les Maries, les Alis, ont tenu le pouvoir dans leurs mains et ont gouverne le pays pendant plusieurs annees. Malheureusement, a l'epoque de notre captivite, comme cela avait ete trop souvent le cas auparavant, ils etaient en proie a de vaines jalousies, a de mesquines rivalites, qui les avaient affaiblis au point que, pouvant imposer leurs lois a l'Abyssinie entiere, ils etaient au contraire tout simplement des instruments de vengeance entre les mains des rois et des chefs chretiens. Toujours une moitie des leurs s'est battue contre l'autre moitie; aussi ne pouvaient-ils songer a des guerres eloignees, leurs ennemis etant a leurs portes.

Abusheer, le dernier Iman des Wallo-Gallas, laissa deux fils, de deux femmes, Workite (Or fin) et Mastiate (Miroir). Le fils de la première dont il a été question dans un chapitre précédent, fut tué par Theodoros dans la fuite de Menilek à Shoa, et Workite n'eut d'autre alternative que d'implorer l'hospitalité du jeune roi qu'elle avait sacrifié.

Deux ans à peine s'étaient écoulés que Mastiate se trouvait en possession du pouvoir suprême qui lui avait été confié, du consentement unanime des chefs, comme régente de son fils jusqu'à ce qu'il eut atteint sa majorité.

Menilek, après sa fuite, n'eut pas une tâche facile à remplir: le chef qui s'était mis à la tête de la rébellion, et qui après avoir repoussé Theodoros lui avait infligé un honteux échec, se déclara indépendant et devint le Cromwell de l'Abyssinie. Cependant Menilek fut bien reçu par une petite portion de ses fidèles partisans; Workite aussi était accompagnée de quelques guerriers fidèles; et plus tard un assez grand nombre de chefs ayant abandonné l'usurpateur pour se ranger sous l'étendard de Menilek, celui-ci marcha contre le puissant rebelle, qui tenait toujours la capitale et plusieurs places fortes, défait complètement son armée et le fit lui-même prisonnier.

Cette victoire fut suivie de près par la soumission de Shoa; chefs après chefs vinrent déposer leurs armes et reconnaître pour leur roi le petit-fils de Sabela Selassie. Une fois ses droits reconnus, Menilek conduisit son armée contre les nombreuses tribus de Gallas, qui habitent les belles provinces situées entre la frontière sud-est de Shoa et le lac pittoresque de Guaraque. Mais au lieu de rançonner ces races agricoles, comme avait fait son père, il leur promit de les traiter honorablement, en vassaux soumis à un pouvoir bienveillant, moyennant un tribut annuel. Les Gallas surpris de cette clémence, de cette générosité inattendue, acceptèrent volontiers ses conditions; et, d'ennemis qu'ils étaient primitivement, ils devinrent ses fidèles guerriers, et l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions. Theodoros avait laissé une forte garnison dans un amba déclaré imprenable et situé sur la frontière nord de Shoa dans une position qui dominait le passage conduisant du pays de Galla aux collines élevées de Shoa. Menilek, avant sa campagne dans la province de Galla, avait investi cette dernière forteresse de Theodoros, et après un mois de siège, la garnison, qui avait supplié plusieurs fois son maître de lui envoyer du renfort, finit par céder et ouvrit ses portes au jeune roi. Menilek traita tous ces guerriers avec douceur, plusieurs furent honorés de charges dans sa maison, d'autres reçurent des titres et des places, ou bien furent placés dans des postes de confiance.

Menilek devait beaucoup à Workite; sans sa protection opportune, il eût été poursuivi, et comme Shoa lui avait fermé ses portes, sa position lui eût fait courir de grands dangers. Il n'avait point oublié cela, ni que pour lui sauver la vie elle avait sacrifié son fils unique et perdu son royaume: sa dette de reconnaissance était immense, et rien ne pouvait dédommager la reine de son dévouement.

Mais s'il ne pouvait lui rendre son fils massacre, il pouvait et voulait marcher contre sa rivale et, par la force des armes, rétablir la reine déchue sur le trône qu'elle avait perdu à cause de lui. À la fin d'octobre 1867, Menilek à la tête d'une armée d'environ quarante à cinquante mille hommes, dont trente mille cavaliers, deux à trois mille mousquetaires et le reste de lanciers, fit son entrée dans la plaine de Wallo-Galla: il déclara qu'il ne venait pas en ennemi, mais en ami; non pour détruire et piller, mais pour rétablir dans ses droits Workite, la reine dépossédée. Celle-ci était accompagnée d'un jeune garçon qu'elle assurait être son petit-fils, fils du prince qui avait été tué deux ans auparavant à Magdala; elle prouva qu'il était né dans le pays de Galla, avant qu'elle partit pour Shoa, et qu'il était le fruit d'une de ces unions si fréquentes dans le pays; elle l'avait emmené, disait-elle, lorsqu'elle était allée chercher un refuge auprès de celui qu'elle avait sauvé. Afin d'empêcher toute tentative de sa rivale contre son petit-fils, elle avait tenu la chose secrète. Cependant son histoire ne fut admise que par très-peu de personnes; j'ai su que dans l'Amba les soldats en riaient; ce fut toutefois un prétexte offert à la plupart de ses premiers partisans pour s'attacher à sa cause, et s'ils n'acceptèrent pas le conte dans leur for intérieur, du moins ils eurent l'air d'y ajouter foi.

Les chefs des Gallas hésiterent quelque temps. Menilek garda sa parole; il ne pilla jamais ni n'inquiéta personne et recueillit bientôt la récompense de sa sage politique. Cinq des tribus envoyèrent leur soumission et reconnurent Workite comme régente de son petit-fils. Mastiate, en présence d'une telle défection, adopta la conduite la plus prudente en se retirant avec les restes de son armée, devant les forces puissantes de son adversaire, qui la poursuivit quelques jours mais sans jamais l'attaquer. Menilek voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre de ce côté, et que les droits de Workite avaient été aussi bien établis que possible, partit accompagné d'une partie des troupes de sa nouvelle alliée et marcha contre Magdala.

Menilek évidemment comptait beaucoup sur le mécontentement si connu de la garnison, et il espérait, par l'intermédiaire de l'évêque dont il ne connaissait pas la mort, de son oncle Aito-Dargie et de M. Rassam, qu'il trouverait à son arrivée un parti qui l'aiderait du moins, s'il ne lui livrait pas l'Amba tout de suite. Sans aucun doute, si l'évêque eut vécu, il aurait réussi, soit par la crainte, soit par la menace, à ouvrir les portes de l'Amba à son ami bien-aimé. Aito-Dargie avait bien, je n'en doute pas, la promesse de quelques chefs, d'être assisté dans cette entreprise; mais ils n'étaient pas assez forts et au dernier moment ils manquèrent de courage.

Quant à M. Rassam il adopta la conduite la plus prudente en mettant sa politique en rapport avec les mouvements de Menilek. On ne pouvait prendre trop de précautions, car il y avait beaucoup de raisons de craindre que cette grande entreprise ne se terminât en une vaine démonstration. Il donna toutefois de grands encouragements à Menilek, lui offrant l'amitié de l'Angleterre, et même l'assurant qu'il serait reconnu roi du pays par notre gouvernement, si nous lui devions jamais notre délivrance. Il l'engagea à camper à Selassie, à tirer deux

charges de coups de fusil contre les portes, et si la garnison ne se rendait pas, à aller camper entre Arogie et le Bechelo, afin d'empêcher Theodoros d'entrer dans l'Amba avant l'arrivée de nos troupes.

Nous fumes bien trompés par Wakshum Gobaze qui pendant six semaines fut toujours sur le point de venir et qui n'arriva jamais. D'un autre côté nous nous attendions à ce que Mastiate s'efforçât de s'emparer de _son_ Amba; mais elle ne parut jamais; et pour achever de nous mettre dans un état pénible d'attente journalière, Menilek se fit désirer plus d'un mois. Nous avions déjà renoncé à le voir, lorsqu'à notre grande surprise, dans la matinée du 30 novembre, nous aperçûmes un camp établi sur le penchant nord du Tenta; et à l'extrémité d'une petite éminence dominant le plateau opposé à Magdala, nous vîmes se dessiner les tentes rouges, blanches et noires du roi de Shoa; ce jeune prince ambitieux s'intitulait déjà le _Roi des rois_. Mais notre étonnement fut bien plus grand, lorsque vers midi, nous entendîmes le bruit retentissant d'un feu de mousqueterie mêlé aux décharges d'un petit canon. Nous eûmes alors plus de confiance dans le courage de Menilek que nous n'en avions eu jusque-là, croyant que, protégée par le feu de ses mousquets, l'élite de ses troupes assaillirait la place. Sachant le peu de résistance qu'il rencontrerait nous nous réjouissions déjà à la perspective de notre délivrance, ou tout au moins à l'avantage d'un changement de maître. Nous n'avions pas encore fini de nous féliciter, lorsque le feu cessa tout à coup; comme tout était parfaitement calme sur l'Amba nous ne savions ce qu'il était arrivé; quelques-unes de nos sentinelles entrèrent dans notre hutte et nous demandèrent si nous avions entendu la _prouesse_ de Menilek. Hélas! il n'était que trop vrai que c'était une vaine fanfaronnade: Menilek avait fait feu des hauteurs du plateau de Galla, hors de portée, pour effrayer la garnison et l'amener à se soumettre. Satisfait ensuite du travail de sa journée, il avait fait retirer ses troupes dans leurs tentes, attendant le résultat de leur manifestation martiale.

Le campement de Menilek dans la plaine de Galla était plein de péril pour nous, et ne pouvait lui être d'aucun avantage. Le lendemain matin il nous envoya une dépêche par l'intermédiaire de Aito-Dargie, nous demandant ce qu'il devait faire. Nous lui démontrâmes encore fortement la nécessité d'attaquer l'Amba du côté d'Isламgee; et dans le cas où un assaut lui paraîtrait impossible, nous le pressâmes d'arrêter toute communication entre la forteresse et le camp impérial. Notre plus grande crainte était que Theodoros, venant à apprendre que Menilek donnait l'assaut à son Amba, n'envoyât l'ordre immédiat d'exécuter tous les prisonniers de quelque importance, nous autres y compris. Sans contredit, une grande inimitié existait dans l'Amba contre Theodoros, et si Menilek avait donné suite à ses projets, sous peu de jours il eût vu l'Amba tomber en son pouvoir. Mais il demeura campé sur le terrain qu'il s'était d'abord choisi, et ne fit aucune tentative pour nous délivrer.

Waizero Terunish se conduisit très-bien en cette occasion; elle donna un adderash (festin public), présida par son fils Alamayou, à tous

les chefs de la montagne. Comme c'était un festin de jour il ne fut composé que de pain de tef et de sauce au poivre; et comme les provisions de tej se faisaient rares dans le cellier royal, l'enthousiasme ne fut pas considérable. Cela eut pourtant pour effet de forcer les chefs et les soldats à proclamer ouvertement leur fidélité à Theodoros; avec ces partisans toujours assez forts et desquels elle n'avait pas à craindre de trahison, elle se prépara à s'emparer des mécontents, avant qu'ils eussent eu le temps de se déclarer en rébellion ouverte comme partisans de Menilek. Tous ceux dont les allures étaient déjà suspectes et ceux qui avaient pris des engagements avec Menilek et accepté ses présents, prirent peur. On envoya appeler Samuel; il trembla; nous-mêmes nous fûmes pleins de crainte pour lui comme pour nous, et notre joie fut grande lorsque nous le vîmes revenir. S'étant aperçue que quelques chefs ne s'étaient pas montrés, la reine s'informa quelle avait été la cause de leur absence. Comprenant qu'ils ne pouvaient former un parti assez fort en faveur de Menilek, ceux-ci donnèrent des explications qui furent acceptées à condition que le lendemain ils se trouveraient dans l'enceinte royale et que là en présence de la garnison entière, ils proclameraient leur fidélité. Ils s'y rendirent ainsi qu'ils l'avaient promis, et furent les plus bruyants dans leurs applaudissements, dans leurs expressions de dévouement à Theodoros, et dans leurs outrages _au gros garçon_ qui s'était aventuré près d'une forteresse confiée à leurs soins.

La reine avait célébré sa fête d'une façon très-convenable. Le ras et les chefs se consultèrent pour savoir s'il ne serait pas bon de faire quelque chose de leur côté pour montrer leur affection et leur dévouement à leur maître. Mais que faire? Ils avaient déjà placé des gardes extraordinaires la nuit aux portes, et protégé tous les points faibles de l'Amba; il n'y avait plus qu'à inquiéter les prisonniers. Le second jour après l'arrivée de Menilek en face de la montagne, Samuel reçut l'ordre des chefs de nous envoyer coucher tous dans une hutte; une seule exception fut faite en faveur de l'ami du roi, M. Rassam. Mais le pauvre Samuel, quoique malade, alla trouver le ras et insista pour que l'ordre fut retiré. Je crois que son influence fut secondée en cette circonstance par _une douceur_ qu'il glissa délicatement dans la main du ras. Les chefs dans leur sagesse avaient aussi décidé, et le lendemain matin l'ordre fut confirmé, que tous les serviteurs, excepté ceux de M. Rassam, seraient renvoyés au bas de la montagne. Les messagers ainsi que les serviteurs ordinaires employés par M. Rassam furent aussi obligés de partir. Ils me permirent ainsi qu'à M. Prideaux, à part nos serviteurs portugais, d'avoir chacun une porteuse d'eau et un petit garçon. Je n'avais pas de maison à Islamgee; Samuel ne crut pas qu'il me fut permis d'y planter une tente, aussi nos pauvres compagnons eussent été très-mal si le capitaine Cameron ne les eût admis, avec sa bienveillance ordinaire, à partager le quartier de ses propres domestiques. Nous fûmes très-contrariés par cet ordre absurde et vexatoire, et j'eus encore bien de l'ennui lorsque tout fut redevenu comme auparavant, pour retrouver des serviteurs; il me fallut toute l'influence de Samuel et une _douceur_ au ras, pour obtenir ce que je voulais.

Comme l'on peut s'y attendre les detenus abyssiniens ne furent pas non plus epargnes; presque tous leurs serviteurs furent envoyes au bas de la montagne, on ne leur en laissa qu'un par trois ou quatre prisonniers qui fut charge journallement de leur porter le bois, l'eau et de preparer leur nourriture. Ils ne furent pas obliges de quitter les dortoirs, mais ils durent rester jour et nuit dans le meme lieu tout encombre. Tout le monde etait dans l'attente de savoir si Menilek se deciderait a quelque chose, et mettrait fin ainsi a cet etat d'anxiete.

De grand matin, le 3 decembre, nous apprimes, par nos domestiques, que Menilek avait leve son camp et qu'il se mettait en marche. Ou allait-il? nous ne le savions pas; mais comme nous croyions avoir sa confiance, nous nous flattames qu'il avait suivi nos conseils, et que nous le verrions bientot a Selassie ou sur le plateau d'Isламgee. Nous passames une matinee pleine d'angoisses: les chefs paraissaient fort inquietes; evidemment, ils s'attendaient a un assaut dans cette direction, et nous fumes avertis que nous serions appeles a renforcer les fusiliers si l'Amba etait attaque. Toutefois, notre attente fut courte. Une fumee s'elevant au loin et dans la direction du chemin de Shoa nous montra clairement que le futur conquerant, sans tenter le moindre assaut, s'en retournait dans son pays, et, pour tout exploit, avait brule quelques miserables villages, dont les habitants etaient des partisans de Mastiate.

L'excuse que Menilek donna de sa retraite precipitee fut que ses provisions s'achevaient, et que, n'ayant pas un camp de serviteurs avec lui, il ne pouvait se faire preparer du pain; ses troupes etant affamees et mecontentes, il s'etait decide a retourner a Shoa pour se procurer un camp de serviteurs, et revenir mieux approvisionne dans le voisinage de Magdala, jusqu'a ce que la forteresse se rendit. La verite etait, qu'a son grand desappointement, il avait entendu de son camp un feu de mousqueterie tire pendant qu'il faisait sa demonstration; il etait persuade que, pour aussi bien que le plan eut ete concerte, sa seule chance de reussite etait dans la longueur du temps et dans les effets produits par la famine qu'amene toujours un long siege. Il pouvait obtenir des provisions en abondance, car il etait l'allie de Workite et dans une contree amie. Il aurait pu meme en obtenir beaucoup des districts sans defense de Worahaimanoo, Dalanta, etc., etc., qui auraient ete tout a fait disposes a lui envoyer d'abondantes provisions dans son camp, sur la simple assurance qu'il ne les inquieterait pas. Mais si cette fusillade derangea un peu ses plans, quelque chose qu'il vit le soir du second jour, une faible vapeur de fumee, le fit lachement s'enfuir. Qui sait? Cette fumee venait peut-etre du camp du terrible Theodoros. Il etait, il est vrai, toujours tres-loin. Mais Menilek savait bien que son beau-pere etait un homme de longues marches et de soudaines attaques. Sa puissante armee ne serait-elle pas dispersee comme la balle par le vent, au cri de: "Theodoros arrive!" C'etait bien a craindre, et il conclut que le plus tot qu'il pourrait s'eloigner serait le meilleur.

Notre desappointement fut indescriptible. Je ne saurais exprimer notre rage, notre indignation, notre mepris, devant une telle lachete.

Ce _gros garçon_, comme nous l'appelions aussi maintenant, nous le méprisions, nous le haïssions. Si nous avions été assez imprudents pour nous montrer ouvertement ses partisans, que serions-nous devenus? Menilek, sans doute bien renseigné, aurait probablement réussi si l'évêque eût vécu seulement quelques semaines de plus. Les choses, telles qu'elles étaient, nous laissaient dans une grande douleur; s'il n'avait jamais quitté Shoa, ainsi que Workite, Mastiate aurait mis le siège devant l'Amba. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, la forteresse aurait été entourée, et jamais Theodoros ni ses envoyés ne se seraient aventurés au sud du Bechelo, si Mastiate se fut trouvée là avec ses vingt mille cavaliers.

Après la retraite de Menilek, je me jurai, pour une bonne fois, de ne plus avoir aucune confiance dans les promesses des chefs indigènes, qui toujours s'en allaient en fumée. À partir de cette époque, j'entendis dire avec la plus grande indifférence que tel ou tel marchait dans telle direction, qu'il ou qu'elle attaquerait Theodoros, envahirait l'Amba, intercepterait toute communication entre les gens de la forteresse et _notre ami_ Theodoros. Nous étions depuis longtemps sans messagers, et le dernier ne nous avait pas apporté la nouvelle que nous attendions avec tant d'anxiété. Notre impatience devint encore plus grande lorsque nous vîmes que nous n'avions rien à attendre des indigènes. Nous pensions bien que l'expédition de l'Angleterre était en voie d'exécution; nous sentions que quelque chose devait se passer, mais nous soupinions après la certitude.

Oh! comme je me souviens du 13 décembre, glorieux jour pour nous! Jamais avant n'a lu le billet longtemps attendu de sa bien-aimée avec plus de joie et de bonheur que nous ne le fîmes, ce jour-là, la bonne et chère lettre de notre excellent ami le général Merewether! Les troupes anglaises avaient débarqué. Depuis le 6 octobre, nos compatriotes étaient dans le même pays qui nous voyait captifs! Rades et jetés étaient franchies, régiment après régiment avait quitté les côtes de l'Inde, et quelques-uns déjà marchaient vers les Alpes de l'Abyssinie, pour nous délivrer ou nous venger! C'était trop délicieux pour être cru: nous ne pouvions y ajouter foi. Avant peu, tout devait donc être terminé par la liberté ou par la mort! Tout était préférable au prolongement de notre esclavage. Theodoros arrivait.--Qu'importe? Merewether n'était-il pas là, le brave commandant, le galant officier, le politique accompli! Avec des hommes comme un Napier, un Staveley, à la tête des troupes britanniques, impossible d'être plus longtemps en butte à l'injure de mesquines vexations. Nous étions même prêts à subir un sort pire, si tel devait être notre lot; mais le prestige de l'Angleterre serait rétabli, et le sang de ses enfants ne resterait pas sans vengeance. Ce fut un de ces moments d'exaltation que nul n'a connus, sinon celui qui a passé des mois entiers d'agonie morale, suivis d'une joie soudaine. Nous riions à cœur joie d'avoir eu seulement un moment l'idée de nous fier à des poltrons comme Gobaze et Menilek. L'espoir de revoir nos braves compatriotes nous reconfortait. Nous les suivions par la pensée, et dans nos cœurs, nous souffrions de toutes les fatigues, de toutes les privations qu'ils auraient à supporter avant d'avoir pu rendre _libres les captifs_. De nouveau, la Noël et le nouvel an nous trouverent dans les fers à Magdala; mais,

cette fois, nous étions heureux; cette fois était la dernière, et, quels que fussent les événements, nous étions pleins d'espoir dans notre délivrance: nous nous transportions, par la pensée, aux fêtes de Noël de l'année suivante, que nous passerions au _home_.

Note:

[24] Selon les lois de l'Eglise d'Abyssinie, l'évêque doit être prêtre copte, ordonné au Caire. La dépense occasionnée par la consécration d'un évêque est d'environ 10,000 dollars.

XVI

Ce que faisait Theodoros pendant notre séjour à Magdala.--Sa conduite à Begemder.--Une rébellion éclate.--Marche forcée sur Gondar.--Les églises sont pillées et brûlées.--Cruautés de Theodoros.--L'insurrection croît en forces.--Les desseins de l'empereur sur Kourata échouent.--M. Bardel trahit les nouveaux ouvriers.--Ingratitude de Theodoros envers les gens de Gaffat--Son expédition sur Foggera échoue.

Theodoros ne demeura à Aibankak que quelques jours après notre départ, puis il retourna à Debra-Tabor. Il nous avait dit une fois: "Vous verrez quelles grandes choses j'accomplirai pendant la saison des pluies," et nous croyions qu'il marcherait sur le Lasta ou le Tigre avant que les routes fussent rendues impraticables par les pluies, pour soumettre la rébellion qu'il avait laissée s'agiter plusieurs années sans s'en inquiéter. Il est très-probable que s'il eut adopté ce plan, il aurait regagné son prestige et facilement réduit ces provinces à l'obéissance. Nul ne fut plus ennemi de Theodoros que lui-même; il semblait parfois posséder d'un malin esprit qui le faisait être l'instrument de sa propre destruction. Il aurait pu maintes fois regagner les provinces qu'il avait perdues, et circonscire la rébellion dans une certaine étendue; mais toutes ses actions, du jour où nous le quittâmes jusqu'à son arrivée à Islamgee, semblaient être calculées pour accélérer sa chute.

Le Begemder est une province grande, riche et fertile, la _terre des moutons_, ainsi que son nom l'indique; c'est un beau plateau élevé de sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, bien arrosé, bien cultivé et très-peuple. Les habitants en sont belliqueux et braves pour des Abyssiniens, et jusque-là avaient été fidèles à Theodoros. Ils ont plus d'une fois repoussé les rebelles qui s'aventuraient sur leurs terres pour les envahir. Quelques mois auparavant Tesemma Engeddah, jeune gouverneur de Gahin, district du Begemder sur la frontière de l'est, attaqua une armée, envoyée à Begemder par Gobaze, la battit complètement et en fit mourir tous les hommes, excepté quelques chefs, réservés pour être envoyés à l'empereur qui en disposerait selon son bon plaisir.

Le Begemder paye un tribut annuel de trois cents mille dollars, et approvisionne constamment le camp de la reine, de grains, de vaches, etc. etc., de plus, quand l'empereur séjourne dans cette province, elle fournit au camp tous ses approvisionnements. Elle fournit encore dix mille hommes à l'armée, tous bons lanciers, mais mauvais tireurs.

Aussi Theodoros leur préfère-t-il les hommes de Dembea, qui se montrent plus adroits dans l'usage des armes à feu.

Le Begemder, dit le proverbe, _est_ le faiseur et le destructeur des rois. Ce fut bien le cas pour Theodoros. Après la bataille de Ras-Ali, le Begemder le reconnut pour son maître et fut ainsi la cause qu'on le regarda désormais comme le futur législateur de toute la contrée. Theodoros connaissait parfaitement les difficultés qu'il avait à surmonter, et ayant pris ses précautions il se crut maître du succès. D'abord ce ne furent que sourires: il récompensa les chefs, flatta les paysans; assurant que son séjour serait court, qu'il allait partir d'un jour à l'autre. Le tribut annuel fut payé, l'empereur fit de magnifiques présents à plusieurs chefs; il leur donna une quantité de chemises de soie, et déclara qu'aussitôt que les Européens auraient fini les canons qu'ils lui fabriquaient, il partirait pour Godjam et avec ses nouveaux mortiers il détruirait le repaire du principal rebelle, Tadla Gwalu. Il invita tous les chefs à venir s'établir dans son camp: cela le rendrait heureux, disait-il. Il s'en était fait des amis, lorsque surgirent plusieurs difficultés qui lui furent nuisibles. Theodoros leur demanda s'ils ne lui avanceraient par le tribut d'une année, et s'ils ne pourraient pas aussi approvisionner plus amplement son armée. Il devait partir pour longtemps et ne les importunerait plus ni pour tribut ni pour approvisionnement. Les chefs firent d'abord de leur mieux; tout ce qui valait quelques dollars, le bled, le bétail, tout ce dont les paysans peuvent disposer, prit le chemin du camp et des trésors du roi. Mais les paysans finirent par se fatiguer et refusèrent d'écouter plus longtemps les sollicitations de leurs chefs. Theodoros s'apercevant qu'il n'obtenait plus rien par de bonnes paroles, prit un ton menaçant et impérieux. L'un après l'autre il emprisonna tous les chefs, toujours sous quelque bon prétexte; c'était pour éprouver leur fidélité. Il savait bien qu'ils finiraient par lui fournir ce dont il avait besoin, alors non-seulement il les relâcherait, mais il les traiterait avec les plus grands honneurs. Ces malheureux firent tout ce qu'ils purent et les paysans, afin d'obtenir la délivrance de leurs chefs, apportèrent tout ce qu'ils avaient comme rançon. À la fin, chefs et paysans s'aperçurent que tous leurs efforts étaient impuissants pour satisfaire leur insatiable maître.

Cet état de choses dura plus de huit mois, et pendant ce temps, d'abord par des paroles doucereuses, puis par intimidation, Theodoros vécut lui et son armée sans difficulté et sans inquiétude. Il ne fit d'autre expédition que celle de Gondar. Il haïssait cette cité de prêtres et de marchands, toujours prêts à recevoir à bras ouverts quelque rebelle, quelque chef de voleurs qui s'essayait sans crainte d'être inquiété dans les salles du vieux roi abyssinien et y recevait les hommages et les tributs des pacifiques habitants. Plusieurs fois

deja Theodoros avait exhale sa rage contre cette malheureuse cite, il avait envoye a differentes reprises ses soldats pour la piller, et les riches marchands musulmans n'avaient echappe a la destruction, eux et leurs maisons, qu'en comptant des sommes enormes. Ce n'etait plus la fameuse cite de Fasilodas, la ville riche et commerciale decrite par les anciens voyageurs; la confiance avait foi par suite des extorsions si souvent repetees du roi. Cette metropole abyssinienne ne pouvait plus repondre aux appels faits a sa richesse. Mais restent encore debout ses quarante-quatre eglises, entourees de magnifiques arbres qui donnaient a la capitale un aspect tout a fait pittoresque.

Nul n'avait ose etendre une main sacrilege sur ces sanctuaires et jusqu'alors Theodoros lui-meme avait recule devant une telle action. Mais maintenant il avait habitue son esprit a la pensee du sacrilege; l'or de Kooskuam, l'argent de Bata, les tresors de Selassie rempliraient ses coffres vides; ces eglises devaient perir avec la riche cite; rien ne serait laisse que le souvenir de son passage, aucun toit n'abriterait plus le peuple depose.

Dans l'apres-midi du 1er decembre, Theodoros partit pour son expedition meurtriere, prenant avec lui seulement ses hommes d'elite, ses meilleurs cavaliers et ses premiers ouvriers. Il ne s'arreta pas jusqu'a son arrivee, le lendemain matin, au pied de la colline sur laquelle s'elevait Gondar; il avait fait plus de quatre-vingts milles dans seize heures. Mais quoiqu'il fut tombe soudainement sur son ennemi, c'etait deja trop tard; la nouvelle de son approche avait couru plus vite que lui. Le _joyeux elelta_ retentissait de maison en maison; les habitants, epouvantes a la pensee de la terrible calamite que leur presageait une telle visite, affectaient cependant de paraitre heureux. Les deputes des rebelles avaient en ce moment quitte la ville, et accompagnes de quelques centaines de cavaliers, ils attendaient a peu de distance le resultat de la venue de Theodoros. Ils n'attendirent pas longtemps. L'envahisseur fouilla toutes les maisons, pilla toutes les demeures, depuis l'eglise jusqu'a la hutte la plus miserable, et chassa devant lui, comme un vil betail, les dix mille habitants qui etaient restes dans cette grande cite. Puis le travail de destruction commença: des feux furent allumes de maison en maison; les eglises, les palais, les habitations les plus remarquables du pays, ne furent bientot plus qu'un monceau de ruines noircies par la fume. Les pretres regardaient ce sacrilege d'un oeil desole; quelques-uns priaient, d'autres murmuraient; d'autres meme etaient alles jusqu'a maudire! Sur un ordre donne par Theodoros cent des pretres les plus ages furent jetes dans les flammes! Mais sa fureur insatiable demandait d'autres victimes. Ou etaient les jeunes filles qui lui avaient souhaite la bienvenue a son arrivee? N'etaient-ce pas leurs joyeux refrains qui avaient averti les rebelles? "Qu'on les amene!" s'ecria le feroce tyran, et toutes ces malheureuses furent jetees vivantes dans le foyer de l'incendie.

L'expedition avait _fait merveille_: Gondar etait entierement detruit. Quatre eglises d'un rang inferieur avaient seules echappe a la ruine. L'or, la soie, les dollars abondaient maintenant au camp royal. Theodoros fut recu a son retour de Debra-Tabor, avec tous les honneurs du triomphe qui accompagnent une victoire. Les _gens de Gaffat_

vinrent au-devant de lui avec des torches allumees, le comparant au pieux Ezechias. Si l'etoile de Theodoros avait pali devant ses actes de barbarie, elle se voila completement a partir de ce jour; tout lui fut desormais contraire; le succes ne connut plus ses armes.

L'incendie de Gondar augmenta puissamment le pouvoir des rebelles. Ils avancerent sans bruit mais surement, s'emparant des districts les uns apres les autres, jusqu'a ce que toutes les provinces accepterent leur autorite, s'accordant dans un commun anatheme contre le monarque sacrilege, qui n'avait pas hesite a detruire des eglises que les musulmans Gallas eux-memes avaient respectees. Tant que les soldats eurent de l'argent, les paysans leur vendirent tout ce qu'ils voulurent: mais cela ne pouvait durer et les choses de premiere necessite devinrent rares au camp imperial. Theodoros s'adressa aux chefs: ils devaient employer leur influence et forcer les mauvais paysans a apporter des provisions. Mais les paysans ne les ecouterent pas, ils repondirent aux chefs: "Que le roi vous mette en liberte et alors nous ferons tout ce que vous nous direz; mais nous voyons bien que vous agissez par contrainte." Theodoros ordonna alors qu'on torturat les chefs: "S'ils n'ont pas de grain, qu'ils donnent de l'argent," disait-il. Quelques-uns d'entre eux avaient des epargnes, ils les envoyerent; car la torture est pire que la pauvrete; mais cela n'ameliora pas leur condition. Theodoros croyait qu'ils en avaient davantage; mais comme il ne leur restait plus rien, ils ne purent rien envoyer et plusieurs moururent dans les tourments qui leur etaient journellement infliges; parmi ces morts se trouvaient les meilleurs soldats, les plus fermes soutiens et les amis les plus intimes du despote.

Les desertions devinrent plus frequentes; les chefs partaient ouvertement de jour suivis par leurs compagnons d'armes. Le fusilier jetait son arme offensive et allait rejoindre ses freres opprimes, les paysans; une grande partie des troupes de Begemder abandonnerent une cause si injuste pour retourner dans leurs villages. Theodoros, dans cet etat de choses, en revint a ses moeurs primitives. Il pillait et nourrissait son armee de son pillage. Mais les gens de Begemder ne voulurent pas inquieter leurs compatriotes, et l'empereur n'avait pas grande confiance dans la bravoure des hommes de Dembea; alors il depecha les gens de Gahinte contre les paysans d'Yfag, les fils de Mahdera-Mariam contre ceux de Este, les districts d'une province contre ceux d'une autre plus eloignee, choisissant si possible des hommes qui eussent quelque animosite entre eux. D'abord il reussit et revint de ses expeditions avec de grandes provisions; mais ses terribles cruautes finirent par lasser les paysans. Se joignant aux deserteurs ils se battirent contre les maraudeurs et les chasserent hors de chez eux, puis ils envoyerent leurs familles dans des provinces eloignees et cesserent de cultiver le sol a plusieurs milles au dela de Debra-Tabor.

En mars 1867 Theodoros partit pour Kourata, la troisieme ville de l'Abyssinie par son importance, et le plus grand centre de commerce apres Gondar et Adowa. Mais cette fois il echoua completement. Depuis son expedition de Gondar tous les paysans etaient toujours en alerte

dans tous les districts environnants: des feux de signaux étaient allumés, ils s'avertissaient les uns les autres, et les victimes échappaient au tyran.

A Kourata il ne trouva personne que quelques maraudeurs; les riches négociants, les prêtres, tout le monde s'était embarqué emportant son avoir dans de petits bateaux indigènes, hors de portée des fusils de Theodoros, attendant tranquillement son départ pour retourner dans leur _home_. Theodoros eut un grand désappointement; il s'attendait à rapporter une riche moisson, et il ne trouva rien. Il voulut se venger, mais il fut encore déçu. Ses soldats désertaient en masse; bien peu lui restaient encore, il commanda de détruire Kourata. La ville sacrée, ses maisons, ses rues, ses arbres même avaient été consacrés au service de Dieu; un tel sacrilège était au-dessus même de la scélératesse des soldats abyssiniens. Theodoros dut s'en retourner à Debra-Tabor. Pendant une semaine ou deux il continua à ravager les campagnes, mais avec bien peu de succès; chaque fois les difficultés étaient plus grandes; les paysans avaient perdu leur première frayeur; ils se défendaient chez eux et défiaient même les chefs élégamment équipés; quelques partisans encore restaient fidèles à leur souverain; mais le jour n'était pas éloigné où tout prestige étant tombé il se trouverait un homme qui braverait son roi, bien que sacré.

La position des Européens était vraiment pénible. Rien n'est à comparer à tout ce qu'ils ont eu à souffrir pendant la dernière année de leur séjour, pour plaire à ce tigre féroce, enragé et furibond. Theodoros était complètement changé; quiconque l'eût connu dans les premiers jours de sa puissance n'eût plus reconnu le jeune prince élégant et chevaleresque, ou le fier et juste empereur, dans l'homicide monomane de Debra-Tabor.

Peu de jours avant notre départ pour Magdala (après l'assemblée politique), MM. Staiger, Brandeis et les deux chasseurs primitivement arrêtés, prévoyant que nous serions bientôt jetés en prison et probablement enchaînés, profitèrent d'une permission antérieure qui les autorisait à rester auprès de Madame Flad pendant l'absence de son mari, afin de se tenir loin de l'orage qui les menaçait. Mackelvie, l'un des premiers captifs et serviteur du capitaine Cameron, se prétendant malade, demeura aussi en arrière, et bientôt après prit du service auprès de Sa Majesté. Mackerer, autre prisonnier, serviteur aussi du capitaine Cameron, était déjà au service de l'empereur, préférant cette position à une seconde captivité à Magdala. Ils s'inquiétaient fort peu alors du temps qu'ils avaient à passer à ce service.

Madame Rosenthal, à cause de sa santé, ne put alors nous accompagner. Plus tard elle demanda plusieurs fois l'autorisation d'aller rejoindre son mari, mais toujours sous quelque prétexte spécieux cette autorisation lui fut refusée jusqu'à deux mois avant notre élargissement. Madame Flad et ses enfants eurent le même sort, ayant été confiés aux _gens de Gaffat_ par son mari au moment de son départ.

Le nombre des Européens retenus par Theodoros pendant notre captivité

a Magdala, y compris M. Bardel, etait de quinze, sans compter deux dames et plusieurs personnes d'une classe inferieure.

Theodoros ne fut pas plutot retourne a Debra-Tabor, apres nous avoir envoyes a Magdala, qu'il crea, avec l'aide des Europeens, une fonderie de canons, de grosseurs et de poids differents, ainsi que des mortiers de fort calibre. Gaffat, ou la fonderie avait ete etablie, etait situee a quelques milles de Debra-Tabor, et chaque jour Theodoros avait l'habitude d'y venir avec une petite escorte et accompagne du surintendant des travaux. Ces jours-la les quatre Europeens qui n'avaient pas ete conduits a Magdala (M. Staiger et ses amis) habituellement venaient presenter leurs hommages a l'empereur; mais ne travaillaient pas. Mackerer et Mackelvie avaient ete mis en apprentissage chez les _gens de Gaffat_ et s'efforciaient de plaire a l'empereur qui, pour les encourager, leur fit present d'une chemise de soie et de 100 dollars a chacun.

Un matin que, selon leur usage, ils etaient venus, Theodoros d'une voix pleine de colere leur demanda pourquoi ils ne travaillaient pas comme les autres. Ils s'aperçurent aussitot a son ton, a ses manieres, qu'il serait imprudent de refuser sa demande, et s'inclinant sous cet ordre ils se mirent a l'ouvrage. Theodoros, pour temoigner sa satisfaction, ordonna qu'ils fussent revetus de robes d'honneur et leur envoya 100 dollars. Pendant quelque temps ils travaillerent a la fonderie, mais plus tard ils furent envoyes avec M. Bardel pour faire des routes pour l'artillerie; Theodoros, selon sa precaution ordinaire, en faisait faire deux a la fois, une dans la direction de Magdala, l'autre conduisant a Godjam; c'etait afin que tout son peuple aussi bien que les rebelles ignorassent ses mouvements.

A cette meme epoque M. Brandeis et M. Bardel se rencontrerent a des sources thermales, situees non loin de Debra-Tabor, ou ils s'etaient rendus avec l'autorisation de Sa Majeste, pour le retablissement de leur sante. Bien que M. Bardel ne fut pas le bienvenu, etant justement deteste de tout le monde, cependant une douce intimite s'etablit entre ces messieurs, et dans une heure d'epanchement M. Brandeis revela a M. Bardel un complot d'evasion projete avec ces messieurs, lui offrant en meme temps d'en faire partie. Au bout de quelques jours ils retournerent a Debra-Tabor ou du moins a quelque distance de cette ville ou etait leur chantier de travail.

Ils se mirent alors a l'oeuvre pour completer les divers arrangements a prendre, et enfin tout etant pret, ils choisirent la nuit du 25 fevrier pour leur evasion. Vers les dix heures du soir M. Bardel ayant jete un coup d'oeil dans la tente ou tous se trouvaient assembles, et voyant que tout etait pret, pretendit avoir oublie quelque chose chez lui, et pria ces messieurs de l'attendre quelques minutes. Ils y consentirent; mais M. Bardel etant monte a cheval, partit au galop pour aller trouver Theodoros. Cet homme sans principes, que les Abyssiniens eux-memes regardaient avec defiance, avait bassement trahi, sans pitie pour leur malheur, ces pauvres gens qui s'etaient fies a lui. Theodoros fut tout surpris lorsque M. Bardel lui dit que les quatre Europeens qu'il avait pris a son service, ainsi que M.

Mackerer, étaient sur le point de deserter: "Mais n'etes-vous pas aussi un des leurs?" lui demanda Theodoros. M. Bardel avoua qu'en effet il faisait partie du complot; mais que c'était afin de prouver son attachement a son maitre en le lui revelant; que d'ailleurs il pouvait s'en assurer de ses propres yeux. Theodoros aussitot l'accompagna a la tente ou les autres attendaient avec anxiété le retour de leur compagnon. Quel ne fut pas leur étonnement et leur effroi lorsqu'ils virent arriver l'empereur en compagnie du traître!

Theodoros avec calme leur demanda pourquoi ils se montraient si ingrats et pourquoi ils voulaient s'enfuir. Ils repondirent qu'il leur tardait de revoir leur patrie. Ils furent alors livres aux soldats qui accompagnaient sa Majeste, et chacun d'eux lie a l'un de ses serviteurs, se vit mettre les chaines aux pieds et aux mains. Tous leurs compagnons furent depouilles de leurs vetements, frappes de verges, et plusieurs meme en moururent. Leur position des ce jour-la fut des plus terribles, ils furent enfermes d'abord avec une centaine d'Abyssiniens tout nus et mourants de faim, et furent temoins de l'execution d'un millier d'entre eux. Plusieurs avaient ete leurs camarades de lit, aussi s'attendaient-ils a chaque instant a payer de leur vie la faute de leur folle entreprise. Cependant au bout d'un certain temps Theodoros les traita un peu mieux que les autres prisonniers: il leur donna une petite tente pour eux seuls, leur permit de mettre leurs vetements et les autorisa a avoir des serviteurs pour leur preparer leur nourriture.

En avril 1867 la rebellion avait pris une telle extension, que, a part quelques provinces voisines de Magdala, cette forteresse et une autre, _le Zer Amba_, pres de Tschelga, Theodoros ne pouvait pas meme dire sienne la portion de terrain sur laquelle sa tente etait plantee. Les ouvriers europeens avaient fabrique quelques fusils pour lui; mais craignant qu'a Gaffat ils ne fussent enleves par des rebelles, Theodoros se decida a les faire transporter a son camp. Il prit pour pretexte la reception d'une lettre de M. Flad, parut fache des nouvelles qu'il avait recues, et couvrit ainsi son ingratitude envers ses fideles serviteurs d'une excuse specieuse.

Le 14 avril, Theodoros alla a Gaffat, s'arreta au pied de la colline sur laquelle cette ville est batie, fit appeler les Europeens et leur dit qu'il avait recu une lettre de M. Flad, traitant des questions serieuses, et que, ne pouvant se fier a eux, comme ils etaient si eloignes de lui, ils iraient a Debra-Tabor jusqu'au retour de M. Flad, qu'alors tout s'expliquerait; il ajouta qu'il avait appris que des preparatifs etaient faits pour la reception des troupes anglaises a Kedaref, mais que s'il etait tue ils mourraient les premiers. L'un des Europeens, M. Moritz Hall, se plaignit des traitements injurieux auxquels ils etaient soumis apres de longs et fideles services: "Tuez-nous tout a fait, s'ecria-t-il, mais ne nous deshonnez pas de cette maniere; si dans la lettre que vous avez recue il y a quelque chose qui nous accuse, pourquoi ne la faites-vous pas lire devant votre peuple? La mort est preferable a d'injustes soupcons." Theodoros, en colere, lui ordonna de se taire, et les envoya tous, sous escorte, a Debra-Tabor; leurs femmes et leurs familles les

suivirent; toutes leurs propriétés furent confisquées, mais plus tard elles furent rendues en partie, et leurs outils et leurs instruments de travail leur ayant été renvoyés, l'ordre leur fut donné de se remettre à l'ouvrage. Une fois les Européens et les fusils en sûreté dans son camp, Theodoros quitta Debra-Tabor pour une expédition de maraudage; mais à Begemder il rencontra une résistance si opiniâtre de la part des paysans, que ses soldats finirent par murmurer.

Afin de les calmer, il les conduisit vers Foggara, plaine fertile située au nord-ouest de Begemder; mais il n'y trouva absolument rien. Tout le grain avait été enfoui, et le bétail transporté dans une autre partie éloignée de la contrée. L'un de nos délégués, que M. Rassam lui avait envoyé, le trouva dans cette plaine et à son retour il nous donna les plus tristes détails sur la conduite de l'empereur: les flagellations, la bastonnade, les exécutions étaient journellement employées, et il était devenu si avide d'argent, qu'il avait emprisonné plusieurs de ses propres serviteurs, fixant la rançon de chacun d'eux à 100 dollars. Pendant son absence les gens de Gaffat se consultèrent pour savoir quel serait le meilleur moyen de regagner les faveurs de l'empereur, et ils décidèrent de lui fabriquer un immense mortier. Theodoros en fut tout réjoui. Une fonderie fut établie et le Grand Sebastopol qui était destiné à l'écraser et à être notre moyen de salut, fut commencé.

XVII

Arrivée de M. Flad de l'Angleterre.--Il remet une lettre et un message de la reine d'Angleterre.--L'épisode du télescope.--On prend soin de nos intérêts.--Theodoros ne cédera qu'à la force.--Il recrute son armée.--Ras-Adilou et Zallallou désertent.--L'empereur est repoussé à Belessa par Lij-Abitou et les paysans.--Expédition contre Metraha.--Ses cruautés dans cette localité.--Le Grand Sebastopol est fabriqué.--La famine et la peste obligent l'empereur à lever son camp.--Difficultés de sa marche vers Magdala.--Son arrivée dans le Dalanta.

Peu de temps après que les gens de Gaffat, eurent été dirigés sur Debra-Tabor, M. Flad arriva d'Angleterre et alla trouver Theodoros à Dembea, le 26 avril. Leur première rencontre ne fut pas très-aimable. M. Flad remit à Sa Majesté la lettre de la reine d'Angleterre ainsi que celles du général Merewether, du docteur Beke et des parents des premiers prisonniers. En présentant la lettre du général Merewether à Theodoros, M. Flad lui dit qu'il lui apportait un présent de ce Monsieur, un excellent télescope. Theodoros lui demanda de le voir. Le télescope fut difficile à mettre à la portée de la vue de Theodoros, et comme cela prenait du temps M. Flad ne put achever de le mettre en place à cause de l'impatience de Sa Majesté qui lui dit: "Emportez-le dans votre tente, nous l'examinerons demain; mais je vois bien que ce n'est pas un bon télescope: je sais qu'il m'a été envoyé parce qu'il

n'était pas bon."

Theodoros ensuite ordonna a chacun de se retirer et ayant invite M. Flad a s'asseoir, il lui demanda: "Avez-vous vu la reine?" M. Flad lui repondit affirmativement, ajoutant qu'il avait ete gracieusement recu et qu'il avait a communiquer a Sa Majeste un message verbal de la part de la reine. "Qu'est-ce que c'est?" demanda aussitot Theodoros. M. Flad repondit: "La reine d'Angleterre m'a charge de vous informer, que si vous ne renvoyez pas au plus tot dans leur pays ceux que vous retenez captifs depuis si longtemps, vous ne devez vous attendre a aucun temoignage d'amitie de sa part." Theodoros ecouta fort attentivement et meme se fit repeter le message plusieurs fois. Apres un certain silence, il dit a M. Flad: "Je leur ai demande un temoignage d'amitie, et ils me l'ont refuse. S'ils veulent venir et se battre, qu'ils viennent, et qu'on m'appelle _femme_ si je ne les bats pas."

Le lendemain, M. Flad lui offrit plusieurs presents de la part du gouvernement anglais, du docteur Beke, et de quelques autres personnes; il avait mis a part les provisions qu'il avait apportees pour nous, mais tout fut envoye dans la tente royale, ainsi que 1,000 dollars qui nous etaient destines. Theodoros s'empara de tout sous pretexte que les routes etaient dangereuses, et qu'il enverrait un mot a M. Rassam a Magdala a ce sujet. Le 29, Theodoros fit prendre de nouveau le telescope: l'un de ses officiers l'ayant examine le trouva excellent, mais Theodoros pretendit qu'il ne pouvait rien apercevoir au travers: "Il m'a ete envoye parce qu'il n'était pas bon," repetait-il, "c'est la meme histoire qu'il y a quelques annees lorsque Basha Falaka (le capitaine Speedy) m'envoya un tapis par M. Kerans; mais par la puissance de Dieu j'enchainai le porteur du tapis. L'individu qui m'envoie le telescope a voulu se moquer de moi, c'est comme s'il me disait: Parce que tu es roi je t'envoie un excellent telescope avec lequel tu ne verras rien." M. Flad fit tout ce qu'il put pour desabuser Sa Majeste et la convaincre que le telescope lui avait ete envoye comme temoignage d'amitie; mais Theodoros devenant de plus en plus colere, M. Flad pensa qu'il valait mieux se taire.

Le mardi 30, Theodoros fit encore appeler M. Flad et lui annonca qu'il allait l'envoyer rejoindre sa famille a Debra-Tabor. M. Flad saisit cette occasion pour lui faire le recit complet des rapports que les rebelles avaient avec la France, et leur desir de se mettre en relation avec nous; il assura a Theodoros que s'il ne se conformait pas a la demande de la reine, il attirerait sur lui une guerre desastreuse. Theodoros ecouta avec beaucoup de froideur et d'indifference et lorsque M. Flad eut fini de parler, il lui repondit tranquillement: "N'ayez nulle crainte; la victoire vient de Dieu. J'ai foi dans le Seigneur et j'espererai en lui; je ne me confie pas en ma puissance. J'ai foi en Dieu qui dit: Si vous aviez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous transporteriez les montagnes." Il ajouta que bien qu'il n'eut pas enchainé M. Rassam, cela revenait au meme; que celui-ci ne lui aurait jamais envoye des ouvriers. Il savait deja du temps de Bell et de Plowden que les Anglais n'etaient pas ses amis, seulement s'il en avait bien agi avec ces derniers c'était parce

qu'il leur devait personnellement des egards. Il finit en disant:
"Je remets tout au Seigneur: c'est lui qui decidera sur le champ de bataille."

Theodoros avait exhale sa colere a propos du telescope afin de cacher son desappointement sur la question politique. Il avait dit une fois a l'un des ouvriers, an moment ou il ecrivait a M. Flad de lui amener des artisans: "Vous ne me connaissez pas encore; mais je veux que vous me traitiez de fou, si par mon habilete je ne les oblige pas a faire ce que je veux." Au lieu d'ouvriers, d'hommes blancs qu'il eut gardes comme otages, Theodoros recut une depeche categorique declarant "qu'il ne devait esperer aucun temoignage d'amitie qu'il n'eut d'abord mis en liberte tous ceux qu'il avait si longtemps et si deloyalement detenus." Sa reponse, pleine d'humilite, devait plaire a ses partisans; ils etaient superstitieux et ignorants et avaient une certaine confiance en ses paroles pleines d'esperance.

Les desertions avaient considerablement amoindri les troupes de Theodoros. Il connaissait tres-bien la fascination qu'exerce une nombreuse armee dans un pays comme l'Abyssinie; aussi afin d'augmenter ses forces affaiblies, apres avoir pille quatre ou cinq fois Dembea et Taccosa, il depecha une proclamation aux paysans dans les termes suivants: "Vous n'avez plus ni toit, ni grain, ni betail. Ce n'est pas moi qui vous en ai prives: c'est Dieu qui l'a fait. Venez avec moi et je vous conduirai dans des lieux ou vous aurez de quoi manger et du betail en abondance, et je punirai ceux qui sont la cause que la colere de Dieu est venue sur vous." Il fit de meme pour le district de Begemder qu'il avait completement detruit; et plusieurs de ces malheureux affames et miserables, ne sachant ou aller ni comment vivre, furent bien aises d'accepter ses offres.

La position de Theodoros n'etait pas une position enviable. Dans le mois de mai, Ras-Adilou, et tous les hommes de Yedjow, les seuls cavaliers qui lui restassent, quitterent son camp ouvertement en plein midi, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Theodoros craignit en poursuivant les deserteurs de fournir une nouvelle occasion de desertion a une partie des soldats qui lui restaient et qui probablement auraient profite de la circonstance, non pour poursuivre, mais pour rejoindre les fuyards. Peu de temps auparavant un jeune chef de Gahinte, nomme Zallallou, a la tete de deux cents cavaliers, s'etait enfui dans sa patrie, et par son influence, tous les paysans de ce district s'etaient armes et s'etaient prepares a defendre leur pays contre Theodoros et son armee affamee. Le meme jour qu'il quittait le camp imperial, Zallallou rencontra quelques-uns de nos serviteurs en route pour Debra-Tabor, ou ils allaient se procurer quelques provisions; tout ce qu'ils avaient leur fut enleve, leurs vetements leur furent arraches et ils furent faits prisonniers pendant quelques jours.

Ce fut environ vers cette epoque que les provinces de Dahonte et de Dalanta prirent parti pour les Gallas, chasserent les gouverneurs que Theodoros leur avait imposes et s'emparerent des bestiaux, des mules, des chevaux appartenant a la garnison de Magdala et qui avaient ete

envoyes dans ces provinces, selon la coutume, avant la saison des pluies, a cause de la rarete de l'eau sur l'Amba. Theodoros pouvait a peine appeler _son empire_ la petite portion de terrain qui lui restait encore de cette vaste contree qu'il possedait au commencement, en juin 1867; on pouvait dire de lui que c'etait un roi sans royaume et un general sans armee. Magdala et Zer-Amba etaient toujours occupees par ses troupes; mais a part ces deux forts, il ne lui restait plus rien; son camp ne se composait que de soldats mutines ou la desertion avait fait de tels vides qu'a peine pouvait-il compter six a sept mille hommes, dont la majorite se composait de paysans qui l'avaient suivi uniquement pour ne pas mourir de faim. A plusieurs milles autour de Debra-Tabor le pays ne presentait qu'un desert et Theodoros voyait arriver avec effroi la saison des pluies; car il n'avait aucune provision dans son camp et il avait a nourrir un grand nombre de serviteurs, le peuple de Gondar et une armee innombrable de bouches inutiles.

Il ne fallait pas songer a piller le Begemder; les paysans etaient toujours sur le qui-vive et au moindre signe ils etaient sur pied, tuant les maraudeurs, et se tenant hors de portee des fusiliers qui accompagnaient l'empereur. Theodoros se souvint alors d'un district qui n'avait pas encore ete pille, c'etait le Belessa, situe au nord-est de Begemder. Afin d'en surprendre completement les habitants, quelques jours auparavant il annonca qu'il allait faire une expedition dans une direction tout a fait opposee et pour que son armee eut une apparence plus formidable, il donna l'ordre que tous ceux qui possedaient un cheval, une mule ou un serviteur les envoyassent, sous peine de mort, pour accompagner l'expedition. Les habitants de Belessa, loin d'etre surpris, avaient ete informes de ses projets par leurs espions, et Theodoros, a son grand desappointement, s'apercut avant d'arriver que leurs villages etaient en feu, les paysans ayant prefere detruire eux-memes leurs demeures que de les voir devaster. Sous la conduite d'un chef intrepide, Lij-Abitou, jeune homme d'une bonne famille, officier fugitif de la maison de l'empereur, les paysans bien armes avaient pris position sur un petit plateau, separe seulement par un ravin etroit de la route que devait suivre Theodoros. Au grand etonnement de celui-ci, au lieu de se sauver a la vue des chevaux de bataille du souverain, les paysans non-seulement ne reculerent pas, mais quelques-uns de leurs chefs bien montes s'avancerent hors des rangs pour defier Theodoros lui-meme. Les astrologues devaient lui avoir dit que le jour n'etait pas favorable, car apres que plusieurs des chefs qui avaient porte le defi eurent ete tues sur le champ de bataille, Theodoros refusa de conduire ses hommes en personne, et sans essayer meme de resister, il donna l'ordre de se retirer. Belessa etait sauve; ces voleurs affaiblis, mourants de faim, que Theodoros appelait des soldats passerent une nuit pleine d'angoisses; fatigues, affames et geles, ils n'oserent dormir, car les paysans auraient pu les surprendre et les attaquer a tout moment. Les cruautes exercees par Theodoros apres son retour de Debra-Tabor furent terribles; elles sont trop horribles meme pour etre racontees. A la fin fatigue de se venger sur des innocents, sa pensee se tourna vers un lieu qu'il pourrait aisement piller; c'etait l'ile de Metraha.

Cette île, située dans la mer de Tana, à vingt milles environ au nord de Kourata, est séparée de la terre ferme seulement par quelques centaines de mètres. C'était un asile protégé par le caractère sacré des prêtres et des moines qui y résidaient en paix; et en même temps les marchands et les propriétaires y envoyaient leurs biens et leurs provisions pour y être plus en sûreté. Theodoros n'eut aucun scrupule de violer le sanctuaire de l'île. Depuis longtemps il avait violé l'asile que l'église offre à tous et il n'hésita pas à ajouter un autre sacrilège à ses crimes si nombreux. À son arrivée à Metraha il ordonna à ses gens de lui construire des radeaux. Tandis qu'ils étaient occupés à ces constructions, un prêtre arriva dans un bateau, et s'approchant à portée de la voix s'informa de ce que désirait l'empereur. Theodoros lui dit que c'était le grain qu'ils avaient dans leurs greniers. Le prêtre répondit qu'ils le lui enverraient; mais Theodoros voulant autre chose que le grain dit au prêtre qu'il n'avait rien à craindre, mais de lui faire envoyer les bateaux des insulaires. Il s'engagea solennellement à ne pas les inquiéter, et à n'emporter rien que le grain qu'ils avaient. Le prêtre retourna dans l'île, informa les habitants de la conversation qu'il avait eue avec l'empereur, et la majorité s'étant prononcée pour satisfaire à la requête du souverain, il fut décidé que tous les bateaux convenables seraient conduits vers la terre ferme. Les quelques personnes qui n'avaient pas eu confiance dans la parole de l'empereur descendirent dans leurs canots, et ramerent dans une direction opposée. Theodoros ordonna aussitôt que l'on fit feu sur eux avec les petits canons qu'on avait apportés; on obéit; mais on manqua les fugitifs, ce qui irrita encore plus l'empereur. Dès que Theodoros et la meilleure partie de son armée eurent abordé dans l'île, ils enfermèrent tous les habitants qui étaient restés, dans les plus grandes maisons, et après s'être emparés de tout l'or, de l'argent, du grain et des marchandises qu'ils avaient pu trouver, ils mirent le feu au village et brûlèrent vivants les prêtres, les marchands, les femmes et les enfants. Pendant quelque temps l'abondance régna de nouveau au camp. L'ordre de fondre le grand canon avait été mis à exécution; le jour où il devait être terminé arriva enfin et l'empereur et les ouvriers attendirent avec anxiété le résultat de leurs travaux. Les Européens, consternés, aperçurent bientôt qu'ils avaient manqué leur affaire. Theodoros pourtant ne se montra point fâché, il leur dit de ne pas craindre mais d'essayer encore, que peut-être ils réussiraient mieux une seconde fois. Il examina soigneusement chaque partie de la fabrication, afin de trouver la cause de l'insuccès; et il s'aperçut bientôt qu'il était dû à la présence de l'eau autour du moule. On se remit aussitôt à l'ouvrage, Theodoros fit ouvrir une grande et profonde tranchée sur le bord du moule. Ce drainage enleva toute humidité et une seconde tentative réussit complètement. Theodoros fut transporté de joie; il fit de magnifiques présents aux ouvriers et fit préparer tout ce qui était nécessaire pour porter avec lui cette immense pièce.

Pendant les pluies de 1867 les ennuis de Theodoros ne firent que croître; en vérité le châtiment de sa conduite perverse se faisait sentir bien lourdement, et pour sa fière nature ce devait être une agonie constante. Les rebelles maintenant craignaient si peu Theodoros que chaque nuit ils attaquaient son camp, et veillaient constamment

pour s'emparer des maraudeurs ou des soldats qui montaient la garde. Ils avaient fini par inspirer une telle terreur a ces soldats que pour les proteger et en meme temps pour empecher la desertion jusqu'a un certain point, Theodoros avait fait elever une grande defense au pied de la colline sur laquelle son camp etait etabli. Les deux ennemis se livraient une guerre d'extermination; Theodoros n'avait aucune pitie pour les paysans dont il parvenait a s'emparer; de leur cote ceux-ci torturaient et mettaient a mort tous les hommes du camp de l'empereur qu'ils pouvaient surprendre. Le recit detaille des atrocites commises par l'empereur pendant le dernier mois de son sejour a Begemder serait trop horrible pour des oreilles humaines; qu'il nous suffise de dire qu'il brula vivants ou condamna a des morts plus cruelles encore dans ce court espace de temps plus de trois mille personnes! Sa rage etait si forte alors que ne pouvant satisfaire sa vengeance en punissant ceux qui l'insultaient chaque jour et le volaient, il passa sa colere sur les quelques compagnons qui lui etaient restes fideles et qui partageaient son sort. C'etaient des chefs qui avaient vecu des annees aupres de lui, des amis qui le connaissaient depuis son enfance, des hommes ages et respectables qui l'avaient protege aux premiers jours de son regne, tous gens qui avaient plus ou moins souffert a cause de leur fidelite, et qui tombaient, innocentes victimes, pour satisfaire ses injustes violences. Plusieurs succomberent a des maladies lentes, dans les chaines ou dans la torture, sans autre crime que celui d'avoir aime leur maitre.

Les desertions continuaient toujours, mais les difficultes pour s'echapper devenaient toujours plus grandes, les paysans souvent mettaient a mort les fugitifs et les depouillaient de tout ce qu'ils avaient. Les portes de l'enceinte etaient gardees nuit et jour par des hommes fideles, et souvent il fallait beaucoup d'habilete et de perseverance pour pouvoir se frayer un passage. Il m'a ete raconte une anecdote qui montre a quels stratagemes les soldats etaient obliges de recourir pour passer aux portes et fuir le camp. Un soir, une heure et demie environ avant le coucher du soleil, une femme se presenta a la porte, ayant sur la tete un grand panier plat semblable a ceux dont on se servait pour porter le pain; elle raconta avec des larmes dans les yeux, que son frere etait couche a tres-peu de distance de l'enceinte, si dangereusement blesse qu'il ne pouvait marcher, qu'elle voudrait bien lui porter un peu de pain et de l'eau, etc., etc. La sentinelle lui permit de passer. Quelques minutes plus tard un soldat se presenta a la porte et demanda si l'on n'avait pas vu sortir une femme, faisant en meme temps le portrait de celle qui venait de sortir. La sentinelle lui dit qu'en effet elle venait de passer; alors le soldat parut entrer dans une grande colere, disant que c'etait sa femme qui s'etait donne un rendez-vous avec son amant; et il menaca de le denoncer a l'empereur. La sentinelle lui dit alors qu'elle ne pouvait etre loin et qu'il lui serait facile d'aller doucement surprendre les coupables; le soldat sortit aussitot; mais comme on devait s'y attendre il ne reparut plus.

Aux difficultes et aux ennuis suscites par un grand corps de paysans armes, qui jour et nuit harcelaient le camp, vint encore s'ajouter le fleau de la famine: un petit pain abyssinien coutait un dollar; un

kilo et demi de sel, un dollar; on ne pouvait absolument pas se procurer du beurre, et journellement cent personnes mouraient de faim. Lorsque le grain que l'on avait derobe a Metraha fut acheve, il n'y eut plus moyen de s'en procurer d'autre; de nouveaux pillages etait chose impossible, et tant que Theodoros ne changerait pas son camp, il ne devait pas esperer de se procurer les moindres provisions. Deja toutes les mules, les chevaux et quelques moutons qui restaient encore etaient morts faute de nourriture; ils ne pouvaient paître dans l'enceinte de ce camp vicie, l'herbe y ayant deja ete broutee; et quant a les conduire dans un champ de verdure, loin de la, c'etait tout a fait impraticable. Les pauvres betes tombaient l'une apres l'autre et infectaient le camp par les exhalaisons qui s'elevaient de leurs cadavres. Toutes les vaches avaient ete tuees auparavant par ordre de Theodoros. Un jour, apres une de ses razzias, il avait ramene a Debra-Tabor plus de quatre-vingt mille vaches; la nuit venue les paysans s'approcherent a une certaine distance et se mirent a implorer la pitie de l'empereur, le suppliant de leur rendre leurs bestiaux, sans lesquels ils ne pouvaient cultiver le sol. Theodoros allait leur accorder leur demande lorsqu'un de ces miserables qui le servaient lui dit: "Votre Majeste ignore-t-elle qu'il y a une prophetie dans le pays disant qu'un roi s'emparera de tout le betail; quand les paysans viendront et le supplieront de leur rendre leur betail, le roi se laissera toucher; mais bientot apres il mourra?" Theodoros repondit: "C'est bon, la prophetie ne s'applique pas a moi." Et immediatement il donna ordre que toutes les vaches, celles qu'il avait amenees comme celles qui etaient encore dans les champs autour du camp, fussent abattues. L'ordre fut promptement execute et l'on m'a dit que ce jour-la on abattit plus de cent mille vaches, qui furent toutes brulees dans la plaine a tres-peu de distance du camp.

Le lendemain Theodoros, assis devant sa hutte, apercut un homme qui gardait une vache dans les champs; il le fit appeler et lui demanda s'il n'avait pas entendu l'ordre donne la veille. Le paysan repondit que oui, mais qu'il n'avait pas tue sa bete parce que sa femme etant morte la veille en donnant le jour a un enfant, il l'avait gardee a cause de son lait. Theodoros lui dit: "Pourquoi cela, ne saviez-vous pas que je serais un pere pour votre enfant? Mettez cet homme a mort, dit-il a ceux qui l'entouraient, et prenez soin de son enfant pour moi."

Les fourgons etant prêts, Theodoros se decida a marcher vers Magdala. La peste engendree par la famine et par les miasmes qui provenaient des monceaux de cadavres non enterres, aggravait le mauvais etat des troupes de l'empereur; et l'on pouvait prevoir qu'avant peu de semaines l'armee tout entiere aurait peri de maladie ou de besoin. Le 10 octobre, Sa Majeste commanda a ses soldats de mettre le feu a leurs tentes a Debra-Tabor et de detruire entierement toute trace de leur passage: ne laissant pour souvenir de son sejour qu'une seule eglise elevee en expiation du sacrilege de Gondar. Cette expedition fut la plus penible qu'il eut jamais faite; nul ne se fut aventure dans une semblable entreprise, et aucun homme n'eut tente le rude voyage qu'il avait en perspective; il lui fallut toute l'energie, toute la perseverance, toute la volonte de fer dont il etait doue, pour

surmonter de si effrayantes difficultés.

Theodoros n'avait alors que cinq mille soldats, tous plus ou moins affaiblis par la faim ou la maladie, mecontents et n'attendant qu'une occasion favorable pour prendre la fuite. Le nombre des serviteurs au contraire était de quarante à cinquante mille, tous gens sans espérance et inutiles, qu'il fallait protéger et nourrir. Il avait encore plusieurs centaines de prisonniers à surveiller, beaucoup de bagages à porter, quatorze fourgons, des canons et des mortiers; l'un d'eux, le fameux *Sebastopol*, pesait à lui seul de quinze à seize mille livres; il était escorté de dix chariots et le tout traîné par des hommes dans un pays qui n'avait pas de route. Theodoros ne se laissa pas abattre par ces circonstances défavorables; il sembla pendant quelque temps avoir repris sa première énergie, et traita ses serviteurs avec plus d'égards. Son étape journalière n'était pas longue, il ne faisait qu'un mille et demi ou deux milles tout au plus. Une partie du camp partait de grand matin, traînant les chariots, et protégeant les serviteurs contre les attaques des rebelles, qui les suivaient toujours à une certaine distance, épiant l'occasion favorable de se venger sur eux de tous les mauvais traitements qui leur avaient été infligés par l'empereur; une autre partie restait en arrière pour garder tout ce qu'on n'avait pu transporter, et au retour de la première escouade, tous partaient pour le lieu de halte du jour, emportant ce qui avait été laissé dans la matinée. L'œuvre de la journée n'était point encore accomplie: le blé n'étant pas encore mur et couvrant les champs qu'ils traversaient, Theodoros les engageait, en leur montrant l'exemple, à arracher les épis encore verts, à les froisser entre les mains et à se rassasier ainsi par ce frugal repas; puis ils allaient se désalterer à la source voisine. De Debra-Tabor à Checheo, telle fut la tâche journalière de cette faible armée de Theodoros: des soldats attelés aux fourgons et aux chariots à la place des chevaux et des mules qui manquaient, toujours en alerte, tonte la contrée ayant pris les armes contre eux, sans autre ressource que l'orge non mûri qu'ils arrachaient sur leur chemin, sans repos ni jour ni nuit: telle fut la retraite de cette armée qui ne trouverait pas son égale dans toutes les annales de l'histoire.

Les prisonniers furent les plus maltraités; plusieurs étaient enchaînés des pieds et des mains, même les Européens; pour faire une courte promenade dans ces conditions c'est déjà fatigant; mais faire un mille et demi ou deux milles, sur une route inégale, avec les mains et les pieds chargés de fer, c'est une des plus cruelles tortures qu'on puisse imaginer. Chaque jour, Madame Flad et Madame Rosenthal, dès qu'elles arrivaient au lieu de la station, renvoyaient leurs mules aux Européens pour qu'ils n'allaient pas à pied. Au bout de quelque temps, M. Staiger ayant à faire un habit de gala pour l'empereur, les fers lui furent ôtés des mains ainsi qu'aux cinq autres Européens. Les prisonniers indigènes réclamèrent qu'on les autorisât à avoir une monture. Sa Majesté, ayant su qu'ils avaient de l'argent, leur fit dire qu'ils recevraient l'autorisation demandée moyennant un dollar chacun. Theodoros devait être bien gêné en vérité pour exiger une telle misère. Plusieurs de ces prisonniers acceptèrent la condition et moyennant quelques petits présents offerts aux chefs possesseurs de

mules, ils voyagerent plus commodement.

A Aibankab, Theodoros s'arreta quelques jours afin de laisser reposer son armee. Pres de la s'elevant deux monceaux de pierres qui ont fait donner a ce lieu le nom de Kimer-Dengea[25]. Voici l'histoire racontee dans le pays a ce sujet. Une reine a la tete de son armee fit une expedition contre les Gallas; en partant elle ordonna a chacun de ses soldats de jeter en passant une pierre sur cette portion de champ, et au retour elle donna encore l'ordre a ceux qui restaient de jeter chacun une pierre a cote du premier monceau. Le premier tas est tres-grand et le second tres-petit; on dit que la reine, jugeant par la difference combien grandes etaient les pertes qu'elle avait faites, ne s'aventura plus contre les Gallas.

A Kimer-Dengea Theodoros rencontra une caravane de marchands de sel en route pour Godjam. Il leur demanda pourquoi ils portaient leurs marchandises aux rebelles au lieu de les lui porter. Le chef de la caravane lui repondit poliment, qu'il avait entendu dire par des marchands que Sa Majeste avait l'habitude de bruler les gens vivants et que par consequent il avait eu peur de se rendre aupres de lui. Theodoros lui dit: "Il est vrai que je suis un mechant homme, mais si vous aviez eu confiance en moi je vous aurais bien traites; mais comme vous preferez les rebelles, j'aurai soin qu'a l'avenir vous n'alliez plus les trouver." Puis il s'empara du sel et des mules, envoya tous les marchands dans une maison vide; la fit entourer de bois sec, mit des sentinelles a la porte et ensuite y fit mettre le feu.

Les paysans de Gahinte auxquels Theodoros fit offrir une amnistie refuserent son offre; trois fois il fit une proclamation pour leur offrir un pardon complet, a condition qu'ils retourneraient a lui. Ils finirent par lui envoyer quelques pretres pour voir comment se conduirait Sa Majeste. Theodoros les recut tres-bien, et leur promit qu'il n'entrerait pas a Gahinte; il leur demandait seulement quelques vivres; mais pour lui prouver leur sincerite ils devaient lui envoyer de chaque village une personne influente qui residerait dans son camp jusqu'a son depart de Begemder. Heureusement pour eux les habitants n'accepterent pas ces conditions; Theodoros etait trop prudent pour s'aventurer dans leur vallee; il se contenta de ravager autour de son camp; et avant de partir fit jeter tout vivants dans les flammes quelques pauvres miserables qui avaient ete assez simples pour aller le rejoindre sur la foi de sa proclamation.

Theodoros arriva au pied d'une montee rapide qui mene de Begemder a Checheo, le 22 novembre. Jusque-la la route n'avait pas ete mauvaise; mais maintenant se dressait devant lui une cote perpendiculaire, ou il fut oblige d'abatre d'enormes rochers pour s'ouvrir une route a travers le basalte afin de pouvoir trainer ses chariots, ses fusils, ses mortiers sur le Zebite, plateau situe au-dessus de la colline.

C'est vers cette epoque qu'il recut la premiere nouvelle du débarquement des troupes britanniques a Zulla. Une apres-midi il dit aux Europeens: "Ne vous effrayez pas si je vous envoie appeler cette nuit. Vous veillerez, car j'apprends que quelques anes veulent me

voler mes esclaves." Les Europeens agirent comme d'habitude, et se retirerent dans leurs tentes. Au milieu de la nuit, a l'exception d'un homme age appele Zander et de M. Mac Kelvie, qui avait ete souffrant de la dysenterie pendant quelque temps, tous furent eveilles par des soldats, d'apres l'ordre de l'empereur, qui leur avait commande de les lui amener. Ils furent tous enfermes dans une petite tente sous l'accusation de frivoles mefaits. Il ne leur fut pas permis de retourner chez eux cette nuit-la; un lourd paquet de chaines furent apportees, mais quelques chefs ayant represente a Sa Majeste que sans le secours des prisonniers il leur serait excessivement difficile de faire la route et de conduire les chariots; qu'ou pourrait d'ailleurs les enchainera leur arrivee a Magdala, Theodoros consentit a ce qu'on les laissat libres. Il leur permit meme de se retirer de jour dans leurs tentes, lorsqu'ils ne seraient pas de service; mais la nuit, pour leur propre surete, leur dit-il, et a cause des mauvaises dispositions de son peuple, il les fit tous retirer dans une seule tente a quelques metres de la sienne; sauf les quelques premiers jours ils furent toujours traites comme des prisonniers pendant la nuit, et le jour comme des esclaves, jusqu'au commencement d'avril.

Depuis le grand matin jusqu'a la nuit Theodoros travaillait rudement; de ses propres mains il remuait les pierres, nivelait le terrain, ou aidait ses gens a combler quelque ravin. Nul n'eut ose se retirer tandis qu'il restait; et personne ne songeait ni a boire ni a manger lorsque l'empereur montrait l'exemple et partageait la fatigue. Quand il pouvait s'emparer de quelques paysans ou de quelques rebelles qui erraient sur la hauteur, nuit et jour il riait a leurs depens et les insultait, puis il les faisait perir cruellement d'une facon ou d'une autre; mais, vis-a-vis des soldats, depuis son depart de Debra-Tabor, il se montrait meilleur, et il s'abstint de les faire frapper de verges et de les emprisonner comme c'etait son habitude auparavant. Dans une ou deux circonstances il les rassembla autour de lui et se placant sur une roche escarpee, il s'adressa a eux dans ces termes: "Je sais que vous me haissez tous; vous voudriez tous prendre la fuite. Pourquoi ne me tuez-vous pas? Au milieu de vous je suis seul et vous etes des milliers." Apres un silence de quelques secondes, il ajouta: "Eh bien! ai vous ne me tuez pas je vous tuerai tous l'un apres l'autre."

Le 15 decembre la route etant terminee, il amena ses chariots sur la plaine de Zebite, et y campa pendant quelques jours. Les paysans de ce district croyant que Theodoros ne pourrait jamais atteindre leur plateau avec tous les embarras qu'il trainait a sa suite, bien qu'ils fussent prêts a s'enfuir an moindre avertissement, n'avaient transporte ni grains ni bestiaux; aussi Theodoros pour la premiere fois depuis des mois, put fournir de vivres sa petite armee, et meme faire quelques provisions pour l'avenir. De Zebite a Wadela la route est bonne, de sorte que jusqu'aux limites du district la tache etait facile. Ce fut le 25 de ce mois qu'il arriva sur le plateau et il s'etablit a Bet-Hor.

Mais les difficultes de son entreprise etaient loin de toucher a leur fin, et il avait devant lui une route qui aurait decourage un tout

autre homme que lui; quoiqu'il ne fut pas a plus de cinquante milles de son Amba de Magdala, il avait la perspective de se tracer sa route sur la pente escarpee de deux precipices, de traverser deux rivières, et de gravir deux collines a pic. Il se mit sans broncher a l'ouvrage. Petit a petit il fit une route digne d'un ingenieur europeen, y conduisit ses mortiers, ses canons, etc.; il pilla en meme temps, et tint eloignes par la terreur de son nom, Wakshum Gobaze et son oncle Meshisha, qui tous les deux surveillaient ses mouvements; non qu'ils eussent l'intention de l'attaquer, mais parce qu'ils etaient inquietes sur la direction qu'il prendrait, et tout disposes pour leur compte a decamper an premier signe qui leur ferait croire que Theodoros marchait dans la direction des provinces qu'ils _protegeaient_. Le 10 janvier il commença a operer sa descente; il atteignit la vallee de Jeddah le 28 du meme mois, remonta la cote opposee, et campa dans la plaine de Dalanta le 20 fevrier 1868.

Note:

[25] Monceau de pierres.

XVIII

Theodoros dans le voisinage de Magdala.--Nos sentiments a cette epoque.--Une amnistie accordee au Dalanta.--La garnison de Magdala rejoint l'empereur.--M. Rosenthal et les autres Europeens sont envoyes dans la forteresse.--Conversation de Theodoros avec M. Flad et M. Waldmeier sur l'arrivee des troupes.--La lettre de sir Robert Napier a Theodoros tombe entre nos mains.--Theodoros ravage le Dalanta.--Il trompe M. Waldmeier.--On arrive au Bechelo.--Correspondance entre M. Rassam et Theodoros.--Les fers sont otes a M. Rassam.--Theodoros arrive a Islamgee.--Sa querelle avec les pretres.--Sa premiere visite a l'Amba.--Jugement de deux chefs.--Il nomme un nouveau commandant a la garnison.

Nous avons suivi l'empereur depuis le jour de notre depart de Debra-Tabor jusqu'a son arrivee dans le voisinage de l'Amba. Pendant tout ce temps, sauf quelques billets adressees a M. Rassam touchant la lettre de la reine Victoria, et ceux adressees a M. Flad au sujet des ouvriers, nous n'eumes que tres-peu de relations avec lui. Pendant quelque temps les porteurs de depeches rencontrerent tant de difficultes que Theodoros craignant que ses messages ecrits ne tombassent entre les mains des rebelles, n'envoya plus que des messages verbaux. Chaque envoye nous apportait les salutations de Sa Majeste; avant de repartir de l'Amba il venait nous trouver par ordre du chef, et M. Rassam renvoyait un message de politesse en reponse a celui qu'il avait recu.

La tenue officielle des courriers de l'empereur etait trop connue pour

qu'ils pussent traverser les districts en rebellion; aussi nous nous rejoissions de ce que toute communication etait pour jamais interrompue entre le camp et la forteresse, lorsqu'un jour un jeune Galla, serviteur de l'un des prisonniers politiques, arriva a l'Amba porteur d'une lettre de Sa Majeste. Le jeune garcon avait erre de droite et de gauche pendant assez longtemps; et cependant a part ce qu'il recut de nous je ne crois pas qu'il ait jamais touche la moindre chose pour avoir expose sa vie; quelques individus qui avaient des amis et des connaissances sur la route purent aussi passer. Tous furent tres-polis pour nous, ils portaient notre correspondance avec celle de M. Flad, et comme ils etaient bien recompenses, nous pouvions leur confier les lettres les plus dangereuses. C'etait pour nous un amusement que d'avoir pour intermediaire, entre nous et nos amis du camp imperial, le messenger de l'empereur lui-meme; c'etait une petite trahison bien permise.

Apres son arrivee a Bet-Hor, Theodoros envoya une declaration aux districts rebelles de Dahonte et de Dalanta, leur offrant un pardon complet pour le passe, s'engageant, _par la Mort du Christ_, a ne plus piller ni inquieter les habitants de ces provinces s'ils rentraient sous sa domination. Gobaze ayant promis de defendre ces districts, ils refuserent pendant deux jours; mais ensuite le peuple de Dalanta voyant que Gobaze au lieu de venir vers eux se tournait du cote de Theodoros, penserent qu'apres tout c'etait peut-etre le meilleur parti a prendre que d'accepter les offres de la depeche. Ne pouvant resister, il valait mieux montrer de la confiance en la parole du maitre. Mais le Dahonte ne se soumit pas, et se decida a s'opposer par la force des armes a toute attaque de l'empereur qui aurait pour objet de ravager la province. L'empereur ayant toujours parle, a tous ses gens, de M. Rassam, dans des termes tres-affectueux, celui-ci fut charge, par le chef de l'Amba, d'ecrire a Theodoros pour le feliciter de son arrivee dans le voisinage. Cette circonstance se repeta dans toutes les occasions semblables; les messagers qui portaient ces lettres furent toujours bien traites par Sa Majeste. Theodoros ecrivit aussi une ou deux fois a M. Rassam, et nous eumes une repetition de la correspondance edifiante et polie qui s'etait echangee deja entre eux dans les beaux jours qui suivirent notre arrivee.

Le mois de janvier 1868 fut pour nous une periode de grande preoccupation morale, qui dura jusqu'a la fin de l'affaire abyssinienne. Cette angoisse croissait en intensite a mesure que nous touchions au denouement, car nous savions bien que c'etait notre vie qui etait en jeu. Mais il y a quelque chose dans la duree meme des evenements trop preoccupants, qui emousse la sensibilite et endurecit le coeur. Est-ce un effet physique ou moral? Je ne sais, mais a la longue on arrive a tout supporter pour ainsi dire avec indifferance et impassibilite. Nous avions eprouve tant de secousses depuis trois mois, tant de fois nous nous etions attendus a etre tortures ou tues, que les jours ou nous fumons en realite places entre l'espoir d'une delivrance ou la mort, la crise terrible ne nous affecta pas beaucoup, et une foisensee, nous n'y avons en quelque sorte plus pense.

Theodoros, etant reconcilie avec _ses enfants_ du Dalanta, la tache

lui devint plus facile. Plusieurs milliers de paysans lui aiderent dans la construction de ses routes, d'autres lui apporterent une partie de leurs provisions a Magdala, et sa bonne garnison de l'Amba pouvant desormais traverser le plateau du Dalanta sans aucune crainte, ils se rendirent aupres de lui, ne laissant sur la montagne que quelques hommes ages et les sentinelles ordinaires pour garder les prisonniers. Le 8 janvier le commandant Bitwaddad Damash et son brave lieutenant Goji, accompagnes de sept ou huit cents hommes, partirent pour Wadela. Plusieurs d'entre eux ne s'eloignerent pas sans battement de coeur a la perspective de la reception qui leur serait faite par Theodoros. Ils adoraient a distance leur empereur, mais le redoutaient en s'approchant de lui. Sa Majeste cependant les recut tres-bien; mais ne fut pas aimable avec tous. Il traita Damash un peu froidement; pourtant comme il avait besoin de tout son monde, il ne fit paraître en aucune facon son mecontentement a regard de quelques-uns.

Quelques jours plus tard, etant arrive dans le Dalanta, il renvoya sa garnison de Magdala, pour accompagner a l'Amba les prisonniers qu'il avait avec lui, y compris les Europeens, et par la meme occasion il envoya de la poudre, du plomb et des instruments appartenant aux ouvriers. Il fut aussi permis a Madame Rosenthal d'accompagner l'expedition, et tous arriverent a l'Amba dans l'apres-midi du 26 janvier. Les cinq Europeens etant arrives on donna la hutte de l'interprete a M. et a Madame Rosenthal; la plus grande dont on put disposer fut reservee pour les autres. Nous etions bien heureux d'etre tous reunis. Les nouveaux venus avaient beaucoup de choses a nous raconter, et nous avions aussi beaucoup a leur dire sur notre facon de vivre. Nous etions surtout tout joyeux de l'arrivee de Madame Rosenthal, car notre crainte mortelle etait qu'une colonne flottante de notre armee ne fut detachee du corps principal, pour etre envoyee au-devant de Theodoros afin de lui couper la retraite vers la montagne; et nous craignons dans ce cas pour le sort de Madame Rosenthal et de son enfant, connaissant le caractere de Theodoros, qui avait probablement garde ces prisonniers comme une garantie contre la fuite de ses captifs de Magdala.

Les envoyes allaient et venaient maintenant journellement, quelquefois meme deux fois dans un jour, du camp a l'Amba. Tout d'abord nous avons vu avec crainte l'arrivee de Theodoros dans le voisinage a cause de la facilite des communications; mais comme c'etait un mal contre lequel nous ne pouvions rien, nous nous consolames comme nous pumes, et tout en craignant un sort pire nous nous repetames qu'il fallait en esperer un meilleur. Nous y gagnions d'ailleurs l'avantage de correspondre plus facilement avec M. Flad, qui avait montre toujours beaucoup de courage et qui, depuis son retour d'Angleterre, nous avait tenus au courant de ce que faisait Theodoros et de toutes leurs conversations. Il nous ecrivit au commencement de fevrier pour nous informer que, d'apres certains entretiens qu'il avait eus avec les officiers de la maison de l'empereur, il etait certain que Sa Majeste connaissait le debarquement de nos troupes. De plus, M. Flad avait recu un chef venant de la part du souverain de l'Abyssinie, pour s'informer des instructions de notre gouvernement et savoir si Theodoros pouvait esperer que les intentions de l'Angleterre a son

égard étaient toujours pacifiques.

Nous ne doutions nullement que depuis plusieurs mois Sa Majeste ne fut au courant du débarquement de nos troupes par ses espions; mais, vu sa position difficile en ce moment, il lui parut plus sage de garder le silence sur ce sujet. Cependant depuis qu'il était arrivé dans le voisinage de l'Amba, dans sa conversation avec ses chefs, il avait souvent donné des preuves qu'il s'attendait sous peu à se rencontrer avec des soldats européens. Le 8 février, Theodoros dit à M. Waldmeier, le chef des ouvriers, homme bien élevé et très-intelligent (pour lequel l'empereur avait eu certains égards, bien que plus tard il l'ait mené un peu rudement), qu'il avait reçu des nouvelles de la côte qui l'informaient du débarquement de nos troupes à Zulla. Le lendemain il fit venir M. Flad, l'attira près de lui et lui dit: "Les gens dont vous m'avez apporté une lettre, et que vous disiez devoir venir sont arrivés et ont débarqué à Zulla. Ils sont venus par la plaine salée. Pourquoi n'ont-ils pas pris une meilleure route? celle de la plaine salée est très-malsaine."

M. Flad lui expliqua que, pour des troupes qui arrivaient de l'Inde, c'était la plus commode; que dans trois ou quatre jours ils pouvaient atteindre la chaîne de montagnes d'Agame, Theodoros lui répondit: "Nous, nous avons fait nos routes avec de grandes difficultés, mais pour eux c'aurait été un jeu que de faire des routes. Il me semble que c'est la volonté de Dieu qu'ils soient venus. Si Lui ne veut pas que je meure, nul ne pourra me tuer; s'il a dit: Vous mourrez, nul ne pourra me sauver. Souvenez-vous de l'histoire d'Ezechias et de Sennacherib." Theodoros paraissait d'un calme affecté pendant cette conversation. Deux jours après il dit à quelques ouvriers: "Il n'y en a pas pour longtemps avant que je voie une armée européenne disciplinée. Je suis comme Simeon: il était vieux, mais avant de mourir il eut le cœur réjoui en tenant le Sauveur dans ses bras. Je suis bien vieux; mais j'espère que Dieu m'épargnera pour voir ces soldats européens. Mes soldats ne sont rien comparés à une armée disciplinée dans laquelle mille hommes obéissent au commandement d'un seul." Évidemment il conservait l'espoir que les événements qui allaient se passer tourneraient à son avantage. Une autre fois il dit à M. Waldmeier: "Nous avons une prophétie dans le pays qui dit qu'un roi européen doit se rencontrer avec un roi abyssinien, et que, après cela, un roi régnera en Abyssinie, plus grand qu'aucun autre qui y ait jamais régné. Cette prophétie est sur le point de s'accomplir, mais je ne sais si je suis le roi désigné ou si ce sera un autre."

Nous fûmes très-heureux en recevant toutes ces nouvelles; nous avions toujours pensé qu'il connaissait le débarquement de nos troupes; mais comme il n'avait jamais fait mention de ce fait nous étions dans le doute à cet égard, et nous craignions sa première colère lorsqu'il apprendrait cet événement.

Le 15 février une lettre du commandant en chef, adressée à Theodoros, nous fut remise par le délégué qui en avait été chargé, parce qu'il redoutait de la remettre à main propre. Cela nous mettait dans une position difficile. Cependant, en ce qui concerne la traduction en

amharie, il valait mieux qu'elle ne fut pas arrivee entre les mains de Theodoros, attendu que sur plusieurs points tres-importants, cette traduction avait, dans une autre circonstance, donne un sens tout different de l'original. J'etais tout rejoui du langage plein de fermete du commandant.

La lettre etait aussi ferme que polie, et je me sentais heureux et fier, meme dans ma captivite, qu'un general anglais eut enfin dechire le voile de fausse humilite qui trop longtemps avait obscurci le genie fier et intrepide de l'Angleterre. Nous nous sentions fortifies par la conviction que l'heure avait sonne ou le droit prevaudrait sur l'injustice, et ou l'impitoyable despote qui avait agi a notre egard avec tant de perfidie, allait enfin recevoir le juste salaire de son iniquite.

Vu les dernieres nouvelles que nous avions recues du camp imperial, nous craignimes que Theodoros voulut se venger sur nous de tous ses desappointements et se mit en fureur eu voyant tous ses plans renverses par le debarquement de notre armee; c'est pourquoi nous decidames de garder le document important qui nous etait tombe accidentellement entre les mains. Il pouvait nous servir comme une arme defensive toute puissante, dans le cas ou un changement aurait lieu dans la conduite que Theodoros avait adoptee, depuis que nous avions appris l'arrivee des hommes envoyes pour effectuer notre delivrance. Nous connaissions trop bien l'empereur pour n'avoir pas a craindre constamment.

La conduite pacifique de Theodoros ne pouvait pas durer longtemps. Les habitants du Dalanta, confiants dans ses promesses, et desireux de lui prouver leur devouement, firent tout ce qui etait en leur pouvoir, charriant ses provisions a l'Amba, ou travaillant sur ses routes sous sa direction. La fidelite avec laquelle il avait garde sa parole vis-a-vis des habitants du Dalanta decida d'autres districts du voisinage a lui envoyer des deputations pour implorer leur pardon, lui offrant de payer un tribut et de lui fournir des approvisionnements, s'il voulait leur accorder les memes faveurs qu'an peuple du Dalanta. Si Theodoros avait ete sage, il avait la une excellente occasion de regagner une portion de ce royaume qui lui echappait; et s'il eut toujours ete fidele a sa parole, toutes les provinces l'une apres l'autre, degoutees de la pusillanimité de leurs chefs de revolte, seraient venues se remettre sous son joug. Mais l'empereur etait trop amateur de razzias et d'ailleurs, selon son opinion, les paysans ne lui fournissaient pas assez de vivres. Comme il n'ignorait pas que le district etait excessivement riche en grain et en betail, insouciant de son veritable interet, le 17 fevrier il donna l'ordre a ses soldats d'aller fouiller les maisons des paysans.

Pris a l'improviste, un tres-petit nombre d'entre eux chercherent a resister. Theodoros reussit donc au dela de son attente: grains et bestiaux affluaient au camp; et afin d'economiser ses provisions, Theodoros autorisa les habitants de Gondar, qui etaient encore avec lui, a s'en aller vivre ou bon leur semblerait, avec leurs femmes et leurs enfants, y compris les soldats et les chefs fugitifs. Depuis son

depart de Checheo, il avait organise une bande de pillards composee uniquement des femmes les plus fortes et les plus hardies de son camp: Theodoros etait tout rejoui de leur air martial, et l'une d'elles ayant tue un chef inferieur et lui ayant apporte le sabre de son adversaire, il en fut tellement enchante, qu'il lui donna un commandement et lui offrit un de ses pistolets. Nous connaissions assez le caractere de l'empereur pour savoir que si une fois encore il se remettait au pillage et au massacre, il perdrait aussitot cette politesse, cette amenite qu'il nous avait montree dans ces derniers temps, et que probablement le debarquement de nos troupes changerait ses dispositions a notre egard. Nous ne fumes donc pas etonnes d'entendre dire qu'il s'etait pris de querelle avec les Europeens qui se trouvaient encore aupres de lui. Il est probable aussi que vers cette epoque quelque copie du manifeste du commandant envoyee aux differents chefs, lui etait tombee entre les mains, attendu qu'on l'a retrouvee parmi ses papiers apres sa mort. Sans cela on ne comprendrait pas le motif de son changement soudain. Sans aucune autre raison il commença a suspecter ses ouvriers, et tout en leur ordonnant de se tenir prêts a travailler pour lui, pendant plusieurs jours il ne leur permit pas de se rendre a leur ouvrage.

Un jour, M. Waldmeier en rentrant pour prendre son repas du soir, se mit a causer avec un espion de l'empereur, sur la marche de l'armee anglaise. M. Waldmeier entre autres choses, lui dit que ce serait un acte de sagesse de la part de Sa Majeste de se rendre favorable l'Angleterre, attendu qu'il ne comptait pas un seul ami dans toute l'Abyssinie. L'officier s'etant hate de rapporter cette conversation a Theodoros, celui-ci entra dans une grande colere et fit appeler tous les Europeens; pendant quelques instants sa fureur fut si grande, qu'il ne put parler, et qu'il allait et venait regardant avec des yeux ardents ces pauvres etrangers et tenant son epee a la main d'une facon menacante. A la fin il s'arreta devant M. Waldmeier, et l'interpella dans des termes insolents: "Qui etes-vous? chien que vous etes. Rien qu'un ane, un miserable venu d'un pays eloigne pour etre mon esclave, que j'ai paye et nourri des annees? Que pouvez-vous comprendre, vous, mendiant, a mes affaires? Est-ce que vous pretendez m'enseigner ce que je dois faire? Un roi vient pour s'entendre avec un roi. Est-ce que vous comprenez quelque chose a cela?" Puis il se jeta sur le sol et lui dit: "Prenez mon epee et tuez-moi; mais ne me deshonnez pas," M. Waldmeier tomba alors a ses pieds et lui demanda pardon; l'empereur se leva mais refusa son pardon, puis l'avant fait relever a son tour, il lui ordonna de le suivre.

Le 18 fevrier Theodoros etablit son camp sur le plateau du Dalanta, et le lendemain les chefs de l'Amba, avec leur telescope, pouvaient suivre une partie de l'armee en marche sur la route qui descend jusqu'an Bechelo. Theodoros avait capture environ un millier de prisonniers lorsqu'il avait devaste le Dalanta, et c'etaient ces hommes qui, accompagnes d'une forte escorte, marchaient vers le Bechelo; mais ils etaient a peine a mi-chemin, que l'empereur leur fit dire de retourner dans leur province.

Pendant quelque temps encore les communications entre l'Amba et le

camp furent interrompues. Les quelques chefs et les soldats qui étaient restés à Magdala, ne voyaient pas sans crainte ce dernier acte de trahison de la part de leur maître, car cela ne presageait rien de bon pour eux malgré les privations qu'ils avaient eu à supporter, dans l'accomplissement des charges dont ils avaient été investis. Nous eûmes beaucoup de peine à trouver des messagers qui voulussent traverser la vallée du Bechelo à cause de l'état de trouble du pays, depuis le pillage du Dalanta. Les nouvelles qu'ils nous apportèrent étaient assez bonnes. Sa Majesté s'était reconciliée avec M. Waldmeier et traitait de nouveau ses ouvriers avec égard et douceur. Cependant Theodoros ne les avait pas encore autorisés à aller travailler, et ils couchaient tous ensemble dans une tente voisine de la sienne, précaution à laquelle il avait renoncé pendant quelque temps. Il causait souvent, soit avec ses soldats, soit avec les Européens, de l'arrivée de nos troupes; parfois il témoignait le désir de se battre avec elles, tandis que d'autres fois il avait des paroles tout à fait conciliantes. Il avait parlé de nous en dernier lieu avec dureté; mais contrairement à son habitude il ne parlait plus de M. Stern avec colère. Il mentionnait souvent une lettre de Madame Flad, qui l'avait grandement offensé quelques années auparavant. Cette dame y faisait allusion à l'invasion probable des Anglais et des Français, et ajoutait qu'elle ne croyait pas que Theodoros en éprouvât de la crainte. Celui-ci disait alors: "Madame Flad a raison: ils approchent, et je ne les crains pas."

Le 14 mars, Sa Majesté suivie de tous ses chariots, ses canons, ses mortiers, arriva dans la vallée du Bechelo. D'après une lettre que nous reçûmes de M. Flad, il paraissait que Sa Majesté avait grande hâte d'arriver à Magdala. Les Européens étaient toujours traités convenablement, mais strictement surveillés jour et nuit. Évidemment l'empereur recevait des informations exactes de ce qui se passait dans le camp britannique. Il dit une fois à M. Waldmeier, en qui il avait plus de confiance qu'en personne: "Par la charité et par l'amitié ils auraient obtenu de moi tout ce qu'ils auraient voulu; mais ils viennent avec d'autres dispositions et je sais qu'ils ne m'épargneront pas. Eh bien, j'en ferai un grand carnage et puis je mourrai."

Le 16 il dépêcha un envoyé à l'Amba pour annoncer à ses gens la bonne nouvelle de son approche et nous envoyer ses salutations. M. Bassani aussitôt lui écrivit pour le féliciter de ses succès. M. Rassam certainement mérite des éloges quant aux efforts constants qu'il a faits, pour faire naître chez Theodoros cette amitié que notre consul ressentait à l'égard de ce souverain, et afin de le convaincre de la sincère admiration et du profond dévouement que le temps n'avait pas affaiblis, et que même la captivité et les chaînes ne purent détruire. La position officielle de M. Rassam l'avait placée bien plus avantageusement que les autres prisonniers à la cour d'Abyssinie, elle lui permettait de se faire des amis de tous les délégués royaux, et de tout le personnel spécialement attaché à Sa Majesté; aussi, soit au camp, soit à l'Amba, tous n'avaient que de bonnes paroles pour lui. Ne connaissant pas la source des libéralités de M. Rassam, les courtisans, et Sa Majesté elle-même, finirent par croire que M. Prideaux et moi, étions des êtres inférieurs, des individus sans

importance qu'il serait parfaitement absurde de placer sur un pied d'egalite avec l'homme eminent, liberal et beau parleur, qui seul et en dehors de toute consideration, complimentait Sa Majeste.

Theodoros fut si heureux de la lettre de M. Rassam que, de grand matin, le 18, il expedia M. Flad, son secretaire et plusieurs officiers, porteurs d'une lettre pleine d'amities pour ce consul, afin d'avertir le chef de l'Amba qu'il eut a oter les fers de _son ami_. Theodoros dans cette lettre a M. Rassam, oubliant sans doute que plusieurs fois deja il avait fait mention de ses fers, lui disait qu'il n'avait rien contre lui, et que lorsqu'il l'avait envoye a Magdala il avait simplement charge ses gens de le surveiller, mais non de le charger de chaines. Il lui fit passer egalement 2,000 dollars, et lui fit dire qu'a cause de l'etat de revolte du pays il n'avait pu aller le saluer, et qu'il esperait qu'il voudrait bien accepter, en meme temps que les dollars, un present de cent moutons et de cinquante vaches. Il n'etait fait mention d'aucun de nous dans cette lettre, et j'avoue que nous fumus assez fous pour nous sentir fort malheureux de cela. Probablement que vingt mois de captivite avaient affaibli aussi bien notre esprit que notre corps, et que dans telle autre circonstance nous n'y eussions pas seulement pris garde. Au reste, nous eumes bientot oublie cette impression, a la pensee que l'independance et la liberte allaient etre notre partage des que le drapeau britannique flotterait sur notre prison. Il parait que notre mecontentement avait ete remarque et un espion etait parti aussitot pour le camp de Sa Majeste afin de l'informer que nous avions ete tres-faches que l'ordre n'eut pas ete donne de nous oter nos fers.

Le meme soir M. Flad retourna au camp imperial, qui etait deja etabli sur le penchant de la montagne, au nord du Bechelo. Le lendemain matin, l'empereur fit appeler M. Flad pour lui demander s'il nous avait tous vus et si nous paraissions contents. Il s'informa surtout de M. Prideaux et de moi; M. Flad repondit a Sa Majeste que nous etions en bonne sante, mais faches qu'il eut fait une difference entre nous et M. Rassam. L'empereur sourit tout le temps de la conversation, puis il repondit a M. Flad: "J'ai su que lorsqu'on les mit dans les chaines M. Rassam n'avait absolument rien dit, mais que ces Messieurs avaient ete tres en colere. Je ne suis pas fache contre eux, ils ne m'ont fait aucun tort; des que je serai aupres de M. Rassam, je leur oterai aussi leurs chaines.

M. Flad expliqua alors a Sa Majeste combien nous avions ete decus; que des gens qui avaient entendu l'ordre apporte d'enlever les fers de M. Rassam, avaient conclu que le consul, le Dr Blanc et M. Prideaux etaient compris dans cette faveur, et avaient aussitot couru pour nous annoncer le Misciech (bonne nouvelle). Il ajouta que M. Rassam avait ete aussi tres-fache que ses compagnons n'eussent pas le meme sort que lui, qu'ils lui en avaient demande la raison, mais que ne connaissant pas les motifs de Sa Majeste, il n'avait pu leur repondre. Theodoros toujours souriant repondit: "S'il y a seulement un peu d'amitie, tout ira bien."

Le 25 mars, dans la soiree, l'empereur etablit son camp sur le plateau

d'Islamgee. Il avait avec lui ses canons et le monstrueux mortier qui avait été traîné jusqu'au pied de la montagne; et certes c'avait été un rude travail.

De bonne heure, dans la matinée du 26, les prêtres de l'Amba et tous les dignitaires de l'Église, portant le dais pompeusement orné, se rendirent à Islamgee pour féliciter l'empereur de son arrivée. Theodoros les reçut avec beaucoup d'affabilité et les renvoya en leur disant: "Retournez chez vous; ayez bon courage; si j'ai de l'argent je le partagerai avec vous. Vous serez vêtus comme moi-même et je vous nourrirai de mon blé." Ils étaient sur le point de partir lorsqu'un vieux prêtre bigot, qui s'était toujours montré notre ennemi, se retournant, s'adressa à Sa Majesté dans les termes suivants: "Oh! mon souverain, n'abandonnez pas votre religion!" Theodoros tout étonné lui demanda le motif de son exclamation. Le prêtre aussitôt s'écria d'un ton élevé et avec vivacité: "Vous ne jeûnez plus, vous n'observez plus les fêtes des saints; je crains que vous ne suiviez bientôt la religion des Français." Theodoros se tournant alors vers quelques-uns des Européens qui étaient près de lui, leur dit: "Tous ai-je jamais parlé de votre religion? Vous ai-je jamais montré quelques desirs de suivre votre croyance?" Ils lui répondirent: "Certainement non." Puis s'adressant aux prêtres qui écoutaient avec mécontentement cette conversation, il leur dit: "Jugez cet homme." Les prêtres ne se consultèrent pas longtemps et ils s'écrièrent d'un commun accord: "L'homme qui insulte son roi est digne de mort." Les soldats aussitôt se jetèrent sur lui, lui déchirèrent les vêtements et l'auraient tué sur place si Theodoros n'eût modifié le jugement. Il ordonna qu'on le mit dans les fers, qu'on l'envoyât à l'Amba et que pendant sept jours il ne lui fut donné ni pain ni eau.

Un autre prêtre qui, dans une autre circonstance avait aussi insulté Sa Majesté fut envoyé en prison en même temps. Ce prêtre avait dit à quelques-uns des espions de l'empereur maître portait trois _matabs_[26]: l'un parce qu'il était musulman ayant brûlé les églises; le second parce qu'il était Français, n'observant plus les jours de jeûne; le troisième pour faire croire à son peuple qu'il était chrétien.

Le lendemain matin nous fûmes éveillés par le joyeux _elelta_, espèce de cri aigu poussé par le beau sexe en Abyssinie, pour annoncer un grand et heureux événement. Dans cette circonstance quelque chose de plaintif et de tremblant était mêlé à ce cri de joie oblige qui accueillit Theodoros dans l'Amba. Des tapis furent étendus sur l'espace ouvert devant son habitation, le trône fut apporté et somptueusement paré de soie, et le parasol impérial fut déployé pour protéger Sa Majesté des rayons brûlants du soleil. En voyant tous ces préparatifs et le grand nombre de courtisans et d'officiers assemblés au-devant de la maison impériale, nous nous attendions à être appelés bientôt pour une assemblée semblable à celle de la réconciliation de Zage. Nous fûmes trompés dans notre attente; ce n'était que pour une affaire privée que l'empereur avait quitté son camp et avait convoqué une cour de justice.

Depuis longtemps plusieurs accusations avaient été insinuées contre deux des chefs de l'Amba, Ras Bisawur, et Bitwaddad Damash. Sa Majesté désirait faire une enquête; elle écouta tranquillement les accusateurs, et ayant également entendu la défense, elle demanda l'opinion des chefs présents. Ils lui conseillèrent d'oublier les accusations en vertu des bons services antérieurs rendus par les accusés; ajoutant que toutefois on ne pourrait désormais avoir confiance en eux pour rien. Pas un chef n'avait déserté auparavant, et un tel fait, disaient-ils, ne peut du reste se produire qu'autant qu'il y a quelqu'un dans la garnison qui favorise la fuite. De plus si l'ennemi se présentait devant l'Amba pendant l'une des absences de l'empereur, il est probable que ces chefs iraient combattre l'ennemi au lieu de défendre la place. L'empereur accepta cette décision et déclara qu'il enverrait une nouvelle garnison, et que la garnison actuelle partirait le même jour pour le camp. Mais comme les provisions de grain pouvaient être un fardeau pour eux, on les laisserait; il donnerait également l'ordre aux écrivains de faire un récit détaillé de tout ce qu'ils avaient délibéré, et pour que la chose se fit ainsi qu'il l'avait décidé, il les payerait en argent et garderait le grain. Il fit aussi venir les deux prêtres condamnés la veille, les fit mettre en liberté, et leur dit qu'il les pardonnait, mais qu'ils devaient quitter le pays immédiatement. Avant de partir Theodoros envoya dire à M. Rassam, par Samuel, qu'il avait eu l'intention d'aller le voir, mais qu'il se sentait trop fatigué; il ajouta: "Vos gens sont tout près, ils viennent pour vous délivrer." Les soldats de la garnison étaient fort mécontents de partir, aussi furent-ils très-rejouis lorsque le lendemain de bonne heure ils apprirent que Theodoros avait donné contre-ordre. Il leur pardonnait, disait-il, à cause de leurs longs et fidèles services. Le ras fut mis à la demi-solde et un nouveau commandant, Bitwaddad Hassanee, fut envoyé pour prendre sa place, tandis que la garnison était renforcée de quatre cents mousquetaires.

Il est probable que Theodoros désirait connaître la quantité de blé que possédait la garnison, car il pouvait en avoir besoin sous peu. Il est probable aussi que la clémence dont il usa vis-à-vis des soldats, était due à la complaisance avec laquelle ils avaient rempli ses ordres de pillage; ils étaient d'ailleurs bien disposés à son égard vu l'argent qu'il leur avait distribué peu de temps auparavant.

Note:

[26] Le matab est un cordon de soie bleue, que l'on porte autour du cou et qui est un signe que l'on appartient à la religion chrétienne d'Abyssinie.

Nous sommes comptés par le nouveau gouverneur et obligés de dormir tous dans la même hutte.--Seconde visite de Theodoros à l'Amba.--Il fait appeler M. Rassam et donne l'ordre que M. Prideaux et moi soyons délivrés de nos chaînes--L'opération décrite.--Notre réception par l'empereur.--On nous envoie visiter le _Sebastopol_ arrivé à Islamgee.--Conversation avec Sa Majesté.--Les prisonniers encore enchaînés sont délivrés de leurs fers.--Theodoros ne peut voler ses propres bestiaux.

Le 28 mars, nous tous, à l'exception de M. Rassam, fûmes appelés et placés en ligne pour être comptés par le nouveau ras; pais, environ vers les dix heures du soir, comme nous étions à nous déshabiller, Samuel vint nous informer qu'il avait reçu des ordres pour nous entasser tous, excepté H. Rassam, dans une même hutte pour cette nuit; toutefois comme aucune d'elles n'était assez spacieuse, il avait obtenu que nous en eussions deux. M. Cameron, M. Rosenthal et M. Kerans furent placés ensemble et quatre misérables de triste apparence, tenant toute la nuit des chandelles allumées, furent postés de chaque côté de la porte pour prévenir toute évasion. Samuel et deux chefs dormirent dans la même chambre que M. Rassam et j'ai toujours soupçonné que Samuel cette fois était plutôt comme prisonnier que comme gardien.

Nous dormîmes fort peu, nous nous attendions à un changement quelconque dans la matinée. Dix ou quinze soldats, les plus grands scélérats du camp, avaient été ajoutés à notre garde de jour, et nous fûmes encore plus inquiets lorsque, dans la matinée du lendemain, nous apprîmes que Theodoros avait fait savoir qu'il viendrait dans le courant de la journée pour passer en revue la garnison.

Environ vers trois heures de l'après-midi quelques-uns de nos domestiques se précipitèrent dans notre tente pour nous dire que Theodoros venait d'arriver à l'Amba et qu'il paraissait un peu ivre. Un instant après M. Flad arriva porteur d'un message pour M. Rassam de la part de l'empereur, l'informant que si Sa Majesté avait le temps en sortant de l'église elle le ferait appeler. Une tente en flanelle rouge, emblème de la royauté, fut dressée aussitôt et des tapis furent étendus tout autour. Mais lorsque Theodoros sortit de l'église il était dans une grande colère; il saisit un prêtre par la barbe et lui dit: "Vous dites que je veux changer de religion; avant que personne puisse m'engager à le faire, je me couperai la gorge." Il jeta ensuite son épée sur le sol avec violence, gesticula, insulta l'évêque, en un mot se conduisit tout à fait comme un homme ivre ou un fou. Il appela M. Meyer qui se tenait à quelque distance, et lui commanda d'aller auprès de M. Rassam pour lui dire de sa part: "Vos troupes arrivent. Je vous ferai mettre dans les fers à cause de cela. Je n'ai pas obtenu ce que je voulais. Tenez auprès de moi avec le même vêtement que vous portiez auparavant.

Nous étions tous très-craintifs au sujet de cette entrevue, Theodoros étant dans de très-mauvaises dispositions; toutefois tout se passa bien. Aussitôt que M. Rassam s'approcha de la tente impériale, Theodoros alla à sa rencontre, lui toucha la main et le pria de

s'asseoir. Il lui dit alors: "Je ne vous dirai pas que je n'ai pu apporter mon trone puisque vous savez qu'il est a Magdala, mais par egard pour mon amie la reine d'Angleterre que vous representez aupres de moi, je desire etre assis sur le meme tapis que vous." Au bout d'un instant il dit a M. Rassam: "Ces deux personnes qui sont venues avec vous ne sont ni mes amis ni mes ennemis, mais si vous voulez repondre d'elles, je ferai ouvrir leurs chaines." M. Rassam se leva et lui dit: "Non-seulement je reponds de ces personnes; mais si elles faisaient quelque chose qui deplut a Votre Majeste, ne dites pas, c'est M. Blanc ou M. Prideaux qui l'a fait, mais dites que c'est moi." Theodoros alors dit a M. Rassam d'envoyer deux personnes pour donner l'ordre qu'on nous delivrat de nos chaines, et comme Sa Majeste insista, M. Bassam nomma M. Flad et Samuel.

Nos serviteurs ayant entendu cet ordre coururent au-devant de M. Flad pour nous annoncer l'heureuse nouvelle. A l'arrivee de M. Flad et de Samuel on nous conduisit dans la demeure de M. Rassam ou M. Flad nous fit de la part de Sa Majeste la communication suivante: "Vous n'etes ni mes amis ni mes ennemis. Je ne sais qui vous etes. Je vous ai charges de chaines parce que j'en avais fait autant a M. Rassam; maintenant je vous delivre de ces chaines parce que ce dernier veut bien repondre de vous. Si vous prenez la fuite ce sera une honte pour vous et pour moi."

Apres cela on nous fit asseoir; un coin de fer fut enfonce a l'endroit ou les anneaux se rejoignaient, et lorsque l'espace intermediaire fut juge suffisant, trois ou quatre anneaux de fortes courroies de cuir furent passees an dedans du fer et l'on nous fit placer l'une de nos jambes sur une grande pierre apportee la tout expres. De chaque cote un grand baton fut fixe dans les boucles de cuir et cinq ou six hommes se mirent a marteler de toute leur force se servant de la pierre comme point d'appui. Les courroies tirant les anneaux de fer, petit a petit les chainons s'ouvrirent jusqu'a ce que l'espace fut assez grand pour passer le pied.

La meme operation se fit sur l'autre jambe, Il fallut environ une demi-heure pour ouvrir mes chaines et un peu plus de temps pour ouvrir celles de M. Prideaux. Bien que tres-heureux a la perspective d'avoir le libre usage de nos membres, toutefois l'operation qu'il nous avait fallu souffrir avait ete rude. Comme nous etions en faveur, les soldats firent bien tout ce qu'ils purent pour ne pas nous blesser, cependant la douleur etait parfois intolerable, car de temps en temps le point d'appui manquant et les anneaux glissant sur la cheville, la pression etait si forte qu'il nous semblait que notre jambe fut mise en pieces.

Nous nous mimes aussitot a marcher. Nos jambes nous paraissaient aussi legeres que des plumes, mais nous ne savions plus les guider, nous vacillions comme un homme ivre; si nous venions a rencontrer une petite pierre nous levions involontairement le pied a une hauteur ridicule. Pendant plusieurs jours nos membres furent endoloris et le plus leger exercice etait suivi d'une grande fatigue.

Theodoros ayant témoigné le désir que nous lui fussions présentes en uniforme, nous nous habillâmes aussitôt que nous fûmes libres. Comme j'avais été le premier débarrassé de mes fers, j'étais prêt lorsque M. Prideaux entra; mais il était à peine délivré, et il prenait ses vêtements pour s'habiller, que messages sur messages furent envoyés par Theodoros pour nous faire hater.

Connaissant l'humeur changeante de leur maître, tous les chefs présents, Samuel, les gardes, interpellaient continuellement M. Prideaux par un: "Hatez-vous, hatez-vous!" Agité, et depuis des mois ayant perdu l'habitude des vêtements civilisés, et de plus, incapable de diriger promptement ses pieds, dans sa précipitation il déchira ses pantalons d'uniforme en deux endroits. Mais personne ne voulant attendre plus longtemps nous dûmes partir. Heureusement que nous avions quelques épingles sous la main; et que le chapeau faisant office d'écran, l'accident fut caché, sinon réparé. À notre arrivée dans la tente impériale, Sa Majesté, après nous avoir cordialement salués, nous dit.

"Je vous ai enchaînés parce que votre peuple croyait que je n'étais pas un roi puissant; maintenant que vos maîtres vont arriver je vous ai relâchés pour leur montrer que je n'ai pas peur. Ne craignez rien; Christ m'est témoin et Dieu sait, que je n'ai rien dans mon cœur contre vous trois. Vous êtes venus dans mon pays connaissant la conduite du consul Cameron. Ne craignez pas, il ne vous arrivera rien. Asseyez-vous."

Lorsque nous fûmes assis, il commanda qu'on nous servit du thé, et se mit à causer avec M. Rassam. Entre autres choses il lui dit: "Je suis comme une femme en travail d'enfantement, je ne sais si ce sera un avortement, une fille ou un garçon; j'espère que ce sera un garçon. Quelques hommes meurent, quand ils sont jeunes, d'autres à la fleur de leur âge, d'autres dans la vieillesse, quelques-uns sont prématurément retranchés; quant à ma fin, Dieu seul la connaît." Il présenta ensuite son fils à M. Rassam. Il lui demanda si nous avions des tapis, si notre demeure était confortable: M. Rassam lui ayant répondu que grâce à sa protection nous avions tout ce que nous désirions, et que Sa Majesté serait contente si elle voyait la gentille habitation que nous occupions. Theodoros levant les yeux au ciel lui dit: "Mon ami, croyez-moi, mon cœur vous aime; demandez-moi tout ce que vous voudrez, même ma propre chair, et je vous le donnerai."

Sa Majesté pendant tout le temps de l'entrevue, fut très-polie; Theodoros nous parut enchanté des réponses de M. Rassam et rit à cœur joie plus d'une fois. Lorsque nous le quittâmes il nous fit accompagner à nos tentes par son fils et quelques-uns des Européens.

J'ai entendu dire par deux des Européens qui étaient présents, qu'avant, comme pendant notre entrevue, Theodoros s'était montré plus cordial et plus doux que jamais. Tandis qu'on nous ôtait nos fers, il eut une conversation avec M. Rassam. Entre autres choses il lui dit: "M. Stern m'avait blessé, mais il faudrait qu'il arrivât bien des choses avant que je le blessasse, lui." Il lui dit encore: "Je me

battrai; vous pourrez voir mon corps étendu sans vie et vous direz alors: Voilà un homme méchant qui m'a déshonoré moi et les miens, et peut-être que vous ne m'ensevelirez pas."

Après qu'il nous eut quittés, Theodoros passa en revue ses troupes et leur parla de nous: "Quoi qu'il arrive, je ne tuerai pas ces trois-là; ce sont des délégués; mais parmi ceux qui arrivent, et aussi parmi ceux qui sont ici, j'ai des ennemis; ceux-là je les tuerai s'ils m'insultent." Comme il passait la porte pour retourner à son camp, il appela le ras et lui dit: "M. Rassam et ses compagnons ne sont pas prisonniers; ils peuvent s'amuser et courir; surveillez-les des yeux seulement."

Cette nuit-là nous n'eûmes aucun garde dans l'intérieur de notre chambre, ils dormirent dehors. Nous n'abusâmes point de la permission de nous promener dans tout l'Amba, nous restâmes tranquillement dans notre enceinte.

En arrivant à son camp, Theodoros rassembla ses gens et leur dit: "Vous avez appris que les hommes blancs venaient pour me battre; ce n'est point un faux bruit, c'est la vérité." Un soldat étant sorti des rangs, s'écria: "Il n'en sera pas ainsi, mon roi, nous les battons." Theodoros regarda cet homme et lui dit: "Vous êtes fou! vous ne savez ce que vous dites. Ces gens ont de grands canons, des éléphants, des fusils, des mousquets sans nombre. Nous ne pouvons nous battre contre eux. Vous croyez que nos mousquets sont bons: s'il en était ainsi, ils ne nous les vendraient pas. J'aurais pu mettre à mort M. Rassam, parce qu'il a appelé ses soldats contre moi. Je ne lui ai fait aucun tort: il est vrai que je l'ai chargé de chaînes, mais c'est votre faute à vous, gens de Magdala, vous auriez dû me donner de meilleurs conseils. Je pourrais le tuer, mais ce n'est qu'un homme; et puis ceux, qui arrivent me prendraient mes enfants, ma femme, mes trésors et me tueraient ainsi que vous."

Le lendemain matin, 30, un message fut envoyé aux ouvriers européens demandant qu'ils vinssent travailler pour l'empereur, attendu qu'il y avait encore bien des rochers à franchir. En partant pour aller travailler on leur enleva les chaînes des pieds, ou les enchaina deux à deux par les mains, et ils furent conduits ainsi au camp. Une tente fut dressée pour eux, et à leur arrivée on leur donna du téj, de la viande et du pain, de la part de Sa Majesté.

Nous ne nous flattions pas plus qu'il ne fallait de la bonne réception que venait de nous faire l'empereur; sachant comme il changeait subitement de dessein, et que souvent même il témoignait une grande amitié, tout en ayant au fond l'intention de maltraiter et de mettre à mort ses pauvres dupes. Cependant nous étions assez heureux et nous avions assez de courage, sachant que la fin était proche; nous avions tout remis entre les mains de Dieu, et nous espérions que tout irait bien.

Le 1er avril nous apprîmes que la veille Theodoros s'était enivré et avait beaucoup bavardé. Vers dix heures du matin un grand nombre de

soldats arriverent en toute hâte du camp. (Ces mouvements brusques des soldats nous déplaisaient toujours.) Mais au lieu de se diriger vers notre enceinte, ainsi que nous l'avions craint, ils allèrent dans la direction des magasins, et bientôt après nous les vîmes passer revenant sur leurs pas et portant les canons que Theodoros avait sur la montagne, la poudre, les balles, etc. Nous supposâmes que l'empereur avait décidé de défendre Selassie, ou qu'il avait envoyé prendre ses armes parce qu'il avait l'intention, c'était l'opinion générale, de faire un grand déploiement de forces.

Le 2 au matin, quelques chefs furent envoyés par l'empereur pour nous informer que Sa Majesté nous ordonnait de partir immédiatement pour Islamgee. D'après ce que nous connaissions de l'humeur changeante de Theodoros, nous ne savions ce qui nous attendait, si ce serait une bonne réception, un emprisonnement ou pis encore; mais comme nous n'y pouvions rien, nous nous habillâmes, et, accompagnés des chefs, nous quittâmes nos huttes, peut-être pour ne plus les revoir, et nous descendîmes au camp situé au pied de la montagne. C'était pour la première fois, excepté le jour où l'on nous délivra de nos chaînes, que nous sortions de notre enceinte. Nous n'avions qu'une idée imparfaite de l'Amba, et nous fûmes étonnés de le trouver si grand. L'espace compris entre les portes était plus vaste, le passage sur la pente de l'Amba était plus abrupt et plus large que nous ne nous l'étions imaginé d'après nos souvenirs de vingt et un mois.

Nous trouvâmes Theodoros assis sur un monceau de pierres, à environ vingt mètres au-dessous d'Islamgee, à côté de la route que l'on venait de terminer et sur laquelle on allait traîner les canons, les mortiers et les fourgons. Du lieu qu'il s'était choisi il pouvait voir toute la route jusqu'au pied d'Islamgee où tous ses gens travaillaient avec ardeur à attacher de longues courroies de cuir aux fourgons, et, sous la direction des Européens, arrangeaient tout pour l'ascension. L'empereur était vêtu très simplement, la seule différence qu'il y eut dans ses vêtements entre lui et ses officiers placés à dix mètres plus loin, consistait dans la soie avec laquelle était brodé son shama; il tenait une épée dans sa main et deux pistolets pendaient à sa ceinture. Il nous accueillit cordialement et nous fit asseoir derrière lui. Il nous donnait la plus grande preuve de confiance, qu'il n'aurait certainement pas accordée à son plus cher ami abyssinien; car nous n'aurions eu qu'à lui donner soudainement une poussée et il eût roulé au fond du précipice.

La route qui avait été faite pour monter la côte d'Islamgee était large mais très-rapide, et la pente moyenne était d'un mètre sur trois; à mi-chemin elle tournait à angle droit, et nous avions de sérieuses craintes pour ce bout de route à cause des lourds fourgons qu'il fallait y faire passer. À notre arrivée l'empereur nous parla peu étant très-occupé à regarder les fourgons au bas de la côte; mais dès que le plus lourd mortier fut en vue, il nous le montra et demanda à M. Rassam ce qu'il en pensait. Nous admirâmes tout la lourde pièce, et M. Rassam, après avoir complimenté Sa Majesté sur ce travail important, ajouta que sous peu nos concitoyens auraient le plaisir de l'admirer comme nous. Samuel qui était notre interprète en ce moment,

devint tout pale, mais comme l'empereur comprenait un peu l'arabe, il fut oblige de traduire exactement la pensee de M. Rassam, bien que cela le contrariat Theodoros sourit et envoya Samuel dire a M. Waldmeier que M. Rassam avait dit vrai. Quelques minutes plus tard Sa Majeste s'etant levee, nous nous levames aussi, et M. Rassam lui dit par l'intermediaire de Samuel, que pour rejouir tout a fait son coeur, il le suppliait d'etre assez aimable pour delivrer de leurs fers ses compagnons restes enchaines a l'Amba. Pour le coup non-seulement Samuel palit, mais il secoua la tete refusant de parler d'un tel sujet. M. Rassam alors repeta sa requete et sur un ton de voix plus eleve, ce qui fit que Theodoros, ayant cherche l'interprete autour de lui, Samuel fut oblige de remplir son office. Sa Majeste parut mecontente et meme un peu ennuyee; mais au bout d'un instant elle donna l'ordre a quelques hommes de sa suite, ainsi qu'a Samuel, de partir pour l'Amba afin de faire delivrer les cinq Europeens qui etaient encore dans les fers.

L'empereur ensuite alla se promener au-dessous de l'angle que formait la route et dirigea le rude travail occasionne par le transport de si lourdes masses sur un plan incline. Il nous envoya de l'autre cote du chemin, ou nous pouvions bien embrasser toute la scene, et ordonna a plusieurs de ses premiers officiers de nous surveiller. Nul mieux que Theodoros n'eut pu diriger une si difficile operation; les courroies de cuir ayant deja beaucoup servi, cassaient toujours et nous craignons a chaque instant que quelque accident n'arrivat, et qu'au dernier moment le lourd mortier _Sebastopol_ ne roulat au fond de l'abime. Nous nous representations alors quelle serait la colere de Sa Majeste; et notre proximite de sa personne nous faisait prier interieurement que rien de semblable n'arrivat. Nous etions bien places pour voir l'operation: Theodoros se tenant sur un fragment de rocher en saillie, penche sur son epee, envoyait a chaque instant son aide de camp avec des instructions pour ceux qui dirigeaient les cinq ou six cents hommes attelles aux courroies. Parfois lorsque le bruit etait trop grand ou qu'il avait besoin de donner quelque instruction generale, il n'avait qu'a elever la main et aussitot tout bruit cessait au milieu de cet essaim d'ouvriers, et la voix claire de Theodoros se faisait seule entendre dans ce profond silence produit par un seul geste de l'empereur.

Enfin le lourd mortier atteignit le plateau d'Islamgee. Nous nous batames de rejoindre Sa Majeste pour la feliciter sur l'achevement de sa grande entreprise, Theodoros nous engagea alors a mieux examiner cette forte piece. Sautant aussitot sur le fourgon, nous l'admirames beaucoup, exprimant en meme temps a haute voix notre etonnement et notre plaisir aux spectateurs. Sa Majeste etait evidemment enchanee des eloges que nous donnions a son oeuvre favorite. Il nous engagea a nous asseoir pres de lui sur le bord du plateau d'Islamgee, tandis que l'on acheverait d'amener les autres canons et les autres fourgons. Le travail considerable qu'il avait fallu pour trainer le _Sebastopol_ du poids de seize mille livres, bien que quelques autres canons fussent encore assez lourds, fit considerer le restant de l'operation comme un jeu d'enfant, et quoique presente Sa Majeste n'intervint plus.

Nous demeurames encore avec l'empereur plusieurs heures a causer tranquillement et amicalement. Comme le soleil devenait de plus en plus chaud, Sa Majeste insista pour que nous nous couvrissions la tete, et au bout de quelques instants M. Bassam ayant demande la permission d'ouvrir son parasol, non-seulement il l'y autorisa, mais voyant que je n'en avais pas il envoya prendre le sien par l'un de ses serviteurs, l'ouvrit et me le fit passer. Il nous parla de toutes les difficultes qu'il avait rencontrees et comment les paysans lui refusaient absolument leur concours. Il nous dit: "J'ai ete obligé d'ouvrir mes chemins et de trainer mes fourgons pendant le jour, et de ravager le pays pendant la nuit, mes gens n'ayant rien a manger." Toute la contree, disait-il, etait en rebellion. Lorsqu'on parvenait a s'emparer de quelqu'un de sa suite, immediatement on le mettait a mort; en retour quand il faisait quelque prisonnier, il les brulait vivants pour venger les siens. Il nous disait cela le plus tranquillement du monde, comme s'il avait fait la chose la plus juste. Ensuite il nous demanda le nombre de nos troupes, de nos elephants, de nos fusils, etc., etc. M. Rassam lui dit tout ce que nous savions; que douze mille hommes de troupes avaient débarque, mais que cinq ou six mille seulement s'avancaient sur Magdala; et il ajouta: "Mais tout se passera pacifiquement." Theodoros lui dit: "Dieu seul le sait: Il y a quelque temps, lorsque les Francais entrerent dans le pays sous le regne de ce voleur Agau Negoussie, je marchai promptement contre eux, mais ils prirent la fuite. Croyez-vous que je ne fusse pas alle a la rencontre de vos troupes et que je ne leur eusse pas demande ce qu'ils venaient faire dans mon pays? Mais comment le puis-je? Vous avez va toute mon armee et, nous montrant l'Amba, voila tout mon empire. Mais je les attendrai ici, et apres cela, que la volonte de Dieu soit faite."

Il nous parla ensuite de la guerre de Crimee, du dernier differend survenu entre la Prusse et l'Autriche, des fusils a aiguille, et nous demanda si les Prussiens avaient fait prisonnier l'empereur d'Autriche, ou s'ils s'etaient emparés de son pays. M. Rassam lui dit que les fusils a aiguille, par la promptitude de leurs coups, avaient decide la victoire en faveur des Prussiens; que la paix ensuite ayant ete conclue, l'empereur d'Autriche avait du compter une large indemnite, et qu'une partie de son territoire avait ete annexee a la Prusse, tandis que ses allies avaient perdu leurs Etats. Sa Majeste ecouta avec beaucoup d'attention; mais quand on lui dit que seulement cinq mille hommes approchaient de Magdala, le pli de fierte de ses levres exprima combien il sentait l'humiliation de sa position actuelle, que si peu d'hommes fussent consideres comme suffisants pour le vaincre. Il nous parla ensuite de ses anciens griefs contre MM. Cameron, Stern et Rosenthal. Mais il ajouta: "Vous ne m'avez fait jamais aucun tort. Je sais que vous etes de grands hommes dans votre patrie, et je suis tres-fache de vous avoir maltraites sans cause."

Lorsque le dernier fourgon eut ete mis en place, Theodoros se leva et nous invita a le suivre; nous marchames a quelques metres derriere lui, et lorsque Samuel, qui etait alle donner des ordres a l'effet de nous dresser une tente, fut de retour, l'empereur nous fit, par son intermediaire, plusieurs questions touchant l'epaisseur de son gros

mortier, la charge qu'il fallait, etc. A toutes ces questions, M. Rassam repondit qu'il n'etait qu'un employe civil, et qu'il ne savait rien de ces choses. Alors il s'adressa a moi, mais M. Rassam lui ayant dit encore que je n'avais etudie que la medecine, des lors il cessa ses questions, nous conduisit a la tente preparee pour nous, et nous ayant souhaite une bonne apres-midi, il se retira. Un dejeuner abyssinien nous fut servi; du tef et quelques plats et des gateaux europeens, que Madame Waldmeier avait prepares d'apres les ordres de l'empereur, nous furent envoyes pour etre distribues entre nous. Peu d'instant plus tard, M. Waldmeier et Samuel furent appeles.

On aurait dit que deja Theodoros avait trop bu, tant il parlait avec volubilite, s'informant pourquoi il n'avait recu aucun avertissement du débarquement de nos troupes, et si ce n'etait pas l'usage qu'un roi avertit un autre roi lorsqu'il envahissait son pays, etc. Lorsque M. Waldmeier et Samuel revinrent, ils avaient l'air tres-alarmes, comme s'il etait rare de voir Theodoros plein d'affabilite le matin, et puis le soir, lorsqu'il avait bu, maltraitant ceux qu'il avait caresses quelques instants auparavant! Samuel et M. Waldmaier furent de nouveau appeles. Theodoros alors accusa beaucoup Samuel, lui disant qu'il avait plusieurs griefs contre lui, mais qu'il laissait ce compte a regler pour un autre jour; puis il lui ordonna de nous ramener dans le fort, donna ses ordres pour que nous eussions trois mules, et ajouta que le nouveau commandant de l'Amba, ainsi que l'ancien, devaient nous escorter. Il dit a M. Waldmeier: "Dites a M. Rassam qu'un petit feu de la grosseur d'un pois, s'il n'est pris a temps, peut causer une grande catastrophe. C'est a M. Rassam a l'eteindre avant qu'il ne prenne de l'extension." Nous fumes bien aise de retourner sains et saufs dans notre ancienne prison, et heureux de voir nos compagnons libres de leurs fers, l'air content et pleins d'esperance.

Le lendemain matin, M. Rassam fit demander a l'empereur qu'il voulut bien lui accorder la permission d'informer le commandant en chef de l'armee britannique, des bonnes dispositions de Sa Majeste vis-a-vis des Europeens en son pouvoir; mais Theodoros repondit qu'il ne desirait pas qu'on lui ecrivit, attendu qu'il n'avait pas delivre les captifs de leurs fers par un sentiment de crainte, mais simplement par pure amitie pour M. Rassam.

Comme Theodoros, en maintes circonstances, avait exprime son etonnement de n'avoir recu aucune communication du commandant en chef, nous pensames qu'il serait bon de prier Sir Robert Napier, par l'intermediaire de nos amis, d'envoyer one lettre polie a l'empereur, pour l'informer du motif de l'expedition. Nous fimes savoir a Sir Napier que la lettre qu'il avait adreesee a Theodoros avant le débarquement avait ete gardee par M. Rassam; et que, plus tard, l'_ultimatum_ envoye par lord Stanley, denoncant notre intervention armee, etait tombe encore entre les mains de M. Rassam, et qu'an lieu de remettre cette piece a l'empereur, notre ami l'avait aneantie.

Les cinq Europeens, savoir: M. Staiger et ses amis, furent charges de faire des boulets pour les canons de Sa Majeste; mais comme aucun des Europeens ne voulut repondre d'eux, tous les soirs, ils avaient les

mains enchainees, et, le jour suivant, on enlevait leurs fers pour le travail. Dans la soiree du 16, Theodoros envoya demander a M. Rassam s'il voulait repondre d'eux. Ce dernier refusa, disant qu'il ne pouvait en repondre tant qu'ils travailleraient pour Sa Majeste, et qu'ils resideraient ainsi loin de lui. Cependant, M. Flad et un autre Europeen ayant consenti a repondre d'eux, leurs mains ne firent plus enchainees, et les captifs furent simplement gardes la nuit dans leurs tentes.

Les approvisionnements commençant a diminuer, pendant quelques jours il fut question d'une expedition dans le voisinage. Le Dahonte fut considere comme le lieu le plus propice. Toutefois, Theodoros ne voulant pas exposer sa petite armee a une defaite, ne s'aventura pas si loin; mais un matin, le 4 avril, il vola ses propres gens, c'est-a-dire qu'il ravagea les quelques villages situes au pied de l'Amba, et tenta inutilement de saccager le village de Watat, ou etaient gardes ses bestiaux. Theodoros rencontra plus de resistance qu'il ne s'y serait attendu de la part des paysans gallas; il eut plusieurs soldats tues, et le butin qu'il remporta fut insignifiant.

Les soldats qui gardaient la montagne etaient plus decourages que jamais; ayant peu l'idee des grands evenements qui se preparaient, ils voyaient venir avec consternation la perspective de mourir de faim sur leur rocher si l'empereur s'eloignait. De temps en temps, nous recevions de petits billets de M. Munzinger, qui nous arrivaient cousus dans les pantalons uses de quelque paysan; ainsi, nous savions que nos liberateurs approchaient, et nous attendions le jour peu eloigne ou notre sort se deciderait. Nous souffrions beaucoup plus de cette incertitude constante sur ce qui pouvait nous arriver a chaque instant, que nous n'eussions souffert de la certitude de mourir.

XX

Tous les prisonniers quittent l'Amba pour Islamgee.--Notre reception par Theodoros.--Il harangue ses troupes et relache quelques-uns des prisonniers.--Il nous informe de la marche des Anglais.--Le massacre.--Nous sommes renvoyes a Magdala.--Effets de la bataille de Fahla.--MM. Prideaux et Flad sont envoyes pour negocier.--Les captifs relaches.--Ils l'echappent belle.--Leur arrivee au camp britannique.

Dans la soiree du 7 avril, nous apprimes indirectement que, dans la matinee du lendemain, tous les prisonniers devaient etre appeles devant Sa Majeste, qui, en ce moment, campait au pied de Selassie, et qui, selon toute probabilite, ne retournerait pas a l'Amba. A la chute du jour, un envoye arriva de la part de Theodoros, nous ordonnant de descendre et de prendre avec nous nos tentes, et tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Selon l'usage, dans de semblables circonstances, nous revetimes nos uniformes, et nous partimes pour le camp de l'empereur, accompagnes des premiers prisonniers. En

approchant de Selassie, nous apercumes Theodoros entoure de plusieurs officiers et de soldats se tenant pres de leurs fusils, et causant avec quelques-uns des ouvriers europeens. Il nous salua poliment et nous pria de nous avancer et de nous tenir pres de lui. M. Cameron etait tres-incommode par le soleil; il pouvait a peine se tenir debout, et nous craignons a chaque instant qu'il ne se laissat tomber. En le voyant si fatigue, Theodoros nous demanda ce qu'il avait. Nous lui repondimes qu'il se trouvait mal, et qu'il voulut bien l'autoriser a s'asseoir, ce qu'il accorda immediatement. Theodoros salua ensuite les autres prisonniers et leur demanda comment ils se trouvaient; puis, apercevant le reverend M. Stern, il lui dit en souriant: "Okokab (etoile), pourquoi vous etes-vous tresse les cheveux?"[27] Avant qu'il put repondre, Samuel dit a l'empereur: "Majeste, ils ne sont pas tresses, ils tombent naturellement sur ses epaules."

L'empereur ensuite se retira un peu en arriere de la foule, et nous dit a nous trois et a M. Cameron de le suivre. Il s'assit sur une grande pierre et nous invita aussi a nous asseoir, puis il nous dit: "Je vous ai envoye prendre, parce que je desirais m'occuper de votre surete. Lorsque vos concitoyens seront la et qu'ils feront feu, je vous mettrai en lieu sur; et si vous veniez a etre aussi en danger, je vous ferais changer de nouveau." Il nous demanda si nos tentes etaient arrivees, et sur notre reponse negative, il ordonna aussitot que l'on dressat l'une des siennes en flanelle rouge. Il demeura avec nous environ une demi-heure, causant sur divers sujets; il nous raconta l'anecdote de Damocles, nous questionna sur nos lois, cita les Ecritures, en un mot, sauta d'un sujet a un autre, parlant de toute espece de choses parfaitement etrangeres a ce qui, au fond, l'inquietait le plus. Il faisait tous ses efforts pour paraître calme et aimable, mais nous decouvrimes bientot qu'il etait travaille par de grandes preoccupations. En janvier 1866, lorsqu'il nous avait recus a Zage, nous avions ete frappees de la simplicité de sa mise, qui ressemblait, sous bien des rapports, a celle de ses soldats ordinaires; depuis quelque temps, il avait cependant adopte des vetements plus fastueux, mais rien ne peut etre compare a l'habit d'arlequin qu'il portait ce jour-la.

Après nous avoir renvoyes, il remonta la colline sur laquelle etaient etablies nos tentes, et pendant deux heures, a environ cinquante metres plus loin, entoure de son armee, il bavarda a coeur joie. Il discourt d'abord sur ses premiers exploits, sur ce qu'il comptait faire lorsqu'il rencontrerait les hommes blancs, employant constamment des termes de dedain vis-a-vis de ses ennemis qui s'avancaient. S'adressant aux soldats qu'il envoyait dans un poste avance a Arogie, il leur dit: qu'a l'approche des hommes blancs, ils devaient attendre jusqu'a ce que ceux-ci eussent tire, et, avant que l'ennemi eut eu le temps de recharger, ils devaient leur tomber dessus avec leurs epees; puis, leur montrant les vetements somptueux qu'il avait mis dans cette occasion, il ajouta: "Votre valeur aura sa recompense; vous vous enrichirez de depouilles, dont les riches vetements que je porte ne peuvent vous donner qu'une faible idee." Lorsqu'il eut fini sa harangue, il renvoya ses troupes et fit appeler M. Rassam. Il lui dit

de ne pas faire attention a tout ce qu'il avait pu dire; que cela ne signifiait rien; mais qu'il etait oblige de parler ainsi publiquement afin d'encourager ses soldats. Il monta ensuite sur sa mule et grimpa au sommet du Selassie, pour examiner la route du Dalanta au Bechelo et s'assurer des mouvements de l'armee anglaise.

Le lendemain 8, nous vimes Sa Majeste, mais seulement a distance, assise sur une pierre au-devant de sa tente, et causant tranquillement avec ceux qui l'entouraient. Dans l'apres-midi, l'empereur monta encore au sommet du Selassie et nous fit dire qu'il n'avait rien apercu; mais que nos compatriotes ne pouvaient etre loin, car une femme etait venue l'informer, le soir precedent, qu'on avait apercu des mules et des chevaux qu'on abreuvait au bord du Bechelo.

La veille, en quittant l'Amba, nous avions rencontre sur la route tous les prisonniers descendant en foule, plusieurs d'entre eux avant les mains et les pieds enchaines et etant obliges, dans ces conditions, de parcourir cette descente rapide et irreguliere. Leur aspect eut inspire de la pitie aux coeurs les plus durs; plusieurs d'entre eux n'avaient pour tout vetement qu'une loque autour des reins, et ressemblaient a de vrais squelettes vivants et recouverts d'une peau rendue degoutante par la maladie. Chefs, soldats ou mendiants, tous avaient une expression d'angoisse; ils n'avaient, helas! que trop raison de craindre que ce ne fut pas pour un bon motif qu'on les eut arraches de leur prison, ou ils avaient passe des annees de misere; cependant ce meme jour Theodoros donna l'ordre qu'on en relachat environ soixante-quinze, tous anciens serviteurs ou officiers qui avaient ete emprisonnes sans cause, pendant une des crises d'emportement de ce tyran, si communes dans ces derniers temps.

Bientot apres son retour de Selassie, sa clemence etant epuisee, Theodoros ordonna l'execution de sept prisonniers, parmi lesquels se trouvaient la femme et l'enfant de Comfou (le gardien des greniers qui avait fui en septembre); pauvres etres innocents sur lesquels le despote se vengeait de la desertion de leur pere et de leur mari! Ils furent lances par les _braves Amharas_ et leurs corps roulerent au fond du precipice le plus voisin. Theodoros ensuite m'envoya dire d'aller visiter M.Bardel, dangereusement malade dans une tente voisine. L'ayant vu et lui ayant laisse mes prescriptions, je visitai ensuite quelques-uns des Europeens et leurs familles; je les trouvai tous extremement inquiets, car nul ne pouvait dire quel serait le parti qu'adopterait Theodoros.

Dans la matinee du 9, de bonne heure, quelques-uns des ouvriers europeens nous avertirent que Theodoros faisait faire une route pour transporter une partie de son artillerie a Fahla, sur la pointe qui commandait le Bechelo; ils ajouterent qu'avant de partir, il avait donne l'ordre de relacher environ cent prisonniers, surtout des femmes ou de pauvres gens. Environ vers deux heures de l'apres-midi, l'empereur etant revenu, nous envoya dire par Samuel qu'il avait vu une quantite de bagages descendant du Dalanta vers le Bechelo, et quatre elephants, mais tres peu d'hommes. Il avait aussi remarque, disait-il, quelques petits animaux blancs, a tete noire, mais il

n'avait pu savoir ce que c'était. Nous ne le savions pas, cependant nous le conjecturâmes aussitôt et nous répondîmes que probablement c'étaient des moutons de Barbarie. De nouveau il nous envoya dire: "Je suis fatigué de regarder si longtemps. Je ne vais plus regarder pendant quelque temps. Pourquoi êtes-vous des gens si lents?"

Une tempête terrible éclata; elle avait déjà considérablement diminué lorsque nous vîmes des soldats se dirigeant de tous les côtés vers le précipice, situé à deux cents mètres à peine de notre tente. Nous apprîmes bientôt que Sa Majesté, dans un moment de forte colère, avait quitté sa tente et s'était rendue à la maison des serviteurs de M. Rassam où l'on avait enfermé les prisonniers de Magdala depuis qu'ils avaient été amenés à Islamgee.

Ainsi que je l'ai déjà raconté, le même jour Theodoros avait fait mettre en liberté un grand nombre de prisonniers. Ceux qui restaient, croyant pouvoir compter sur les bonnes dispositions de l'empereur, se mirent à demander à grand cri le pain et l'eau, dont ils avaient été privés depuis deux jours, les gens qui les servaient étant partis et ne s'étant plus montrés depuis leur départ de Magdala. Aux cris de: "Abiet, Abiet,"[28] Theodoros, qui se reposait en se permettant d'abondantes libations, ayant demandé à ceux qui l'entouraient ce que c'était, on lui répondit que les prisonniers demandaient du pain et de l'eau. Theodoros alors saisissant son sabre, et ordonnant à ses hommes de le suivre s'écria: "Je leur apprendrai à demander de la nourriture, lorsque mes fidèles soldats meurent de faim!" Arrivé au lieu où étaient enfermés les prisonniers, ivre et aveugle de colère, il ordonna aux gardes de les lui amener. Il coupa en morceaux les deux premiers avec son sabre; le troisième était un jeune enfant: sa main s'arrêta un instant, mais cela ne sauva pas la vie de la pauvre créature, il fut jeté vivant au fond du précipice par les ordres de Theodoros. Il parut en quelque sorte un peu calme après les deux premières exécutions, et il y eut un certain ordre dans celles qui suivirent. À chaque prisonnier qui lui était amené il s'enquerra de son nom, de son pays et de son crime. Le plus grand nombre furent jugés coupables et précipités dans l'abîme; là se tenaient des mousquetaires qui avaient été envoyés tout exprès pour achever ceux qui donnaient encore quelques signes de vie, car il y en avait toujours quelques-uns qui échappaient à la mort malgré leur terrible chute; environ trois cent sept victimes furent mises à mort, et quatre-vingt-onze réservées pour une autre fois! Ces derniers, chose étrange, étaient tous des officiers importants, dont la plupart s'étaient battus contre l'empereur, et qui, tous, Sa Majesté le savait bien, étaient ses ennemis mortels.

La crainte qui nous avait saisis est facile à comprendre; nous pouvions voir la ligne épaisse de soldats qui se tenait derrière l'empereur, et dont les décharges d'armes à feu se comptaient au nombre de deux cents, et nous nous demandions avec angoisse combien grand était le nombre des victimes! Un chef s'approcha avec intérêt de nous et nous supplia de rester bien tranquilles dans nos tentes, car c'eût été peut-être dangereux pour eux, que Theodoros se fut souvenu des Européens dans de telles dispositions. Vers le soir, l'empereur

s'en retourna, suivi par une grande foule. Toutefois, il ne parla point de nous; aussi, au bout d'un certain temps, n'entendant aucun bruit, une douce confiance sur notre sort commença à renaître, à la pensée que nous étions sauvés encore pour cette fois.

Nous n'avons jamais douté que, lorsque Theodoros nous fit venir avec tous les autres prisonniers, son intention ne fut de nous mettre tous à mort. Sa clémence apparente n'était qu'un voile pour masquer ses intentions, et faire naître des espérances de liberté dans les cœurs mêmes de ceux dont il avait résolu le supplice.

Le 10, de bonne heure, Sa Majesté nous fit ordonner de nous tenir prêts pour retourner à Magdala. Peu d'instant après, un autre message nous fut envoyé pour nous dire: "Quelle est cette femme qui envoie ses soldats pour combattre contre un roi? N'envoyez plus de dépêches à vos concitoyens, car si l'un de vos serviteurs est surpris en mission, l'alliance d'amitié entre vous et moi sera rompue." Nous avions dépêché, quelques jours auparavant, un général Merewether, un jeune garçon, pour le prier d'envoyer une lettre à Theodoros, qui, dans plusieurs circonstances, avait témoigné son étonnement de ne recevoir aucune communication de l'armée. À peine avions-nous reçu le premier message, que ce jeune homme arriva porteur d'une lettre du général en chef pour l'empereur. Cette lettre était parfaite, telle que nous l'avions désirée; ferme et polie, elle ne contenait ni menaces ni promesses, si ce n'est que Theodoros serait traité honorablement s'il remettait les prisonniers sains et saufs entre ses mains. Aussitôt, nous envoyâmes Samuel pour avertir l'empereur qu'une lettre de M. R. Napier était arrivée, qui lui était destinée: "Ce n'est pas l'usage, dit-il; je sais ce que j'ai à faire." Toutefois, au bout de quelques instants, il fit venir secrètement Samuel et lui en demanda le contenu; et comme celui-ci l'avait traduite, il lui en indiqua les principaux points. Sa Majesté écouta attentivement, mais ne fit aucune remarque. Une mule des écuries impériales fut envoyée à M. Rassam, et l'on fit dire au lieutenant Prideaux, au capitaine Cameron et à moi de nous servir de nos propres mules, tandis que cette faveur était refusée aux autres prisonniers. À notre retour à Magdala, nous fûmes salués par nos serviteurs et les quelques amis que nous avions sur la montagne, comme des gens qui sortent de leurs tombes. Nous fîmes apporter nos tentes, nos lits, etc., et nous attendîmes avec crainte les nouveaux caprices de ce despote inconstant.

Vers midi, la garnison entière de l'Amba reçut l'ordre de prendre les armes et de partir pour le camp de l'empereur. Quelques hommes âgés et les gardiens ordinaires des prisonniers seulement, demeurèrent sur la montagne. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, un terrible ouragan se déchaîna sur l'Amba. Il nous semblait de temps en temps que nous distinguions, au milieu des roulements du tonnerre, des coups de fusil éloignés et quelques autres plus sourds, mais plus rapprochés. Parfois, nous nous croyions bien sûrs d'avoir entendu le bruit de quelque décharge, mais nous riions de cette pensée, et nous nous moquions de ce que les roulements prolongés du tonnerre pussent agir de telle sorte sur notre imagination surexcitée, au point de nous faire prendre le bruit de l'orage pour la musique tant désirée d'une

attaque de notre armee. Un peu apres quatre heures, l'orage diminua, et alors la meprise ne fut plus possible; le son dur et prolonge des fusils, et le bruit aigu de petites armes, nous arrivaient pleinement et distinctement. Mais qu'est-ce que c'etait? Nul d'entre nous ne le savait. Deux fois, pendant l'heure qui suivit, le joyeux _elelta_ retentit d'Islamgee a l'Amba, ou il fut repete par les familles des soldats. les doutes alors s'evanouirent; evidemment, le roi s'amusait seulement a _parader_: aucun combat ne pouvait avoir eu lieu, et l'_elelta_ n'eut point retenti si Theodoros s'etait aventure a la rencontre des troupes britanniques.

Nous etions profondement endormis, tout a fait ignorants de la glorieuse bataille qui venait d'etre remportee a quelques milles de notre prison, lorsque nous fumes eveilles par un domestique, qui nous dit de nous habiller promptement et de nous rendre a la demeure de M. Rassam, ou des messagers venaient d'arriver de la part de Theodoros. Nous trouvames, en entrant dans la chambre de M. Eassam, MM. Waldmeier et Flad, accompagnes de plusieurs officiers de l'empereur, venus pour porter la depeche. Ce fut la que nous entendimes parler, pour la premiere fois, de la bataille de _Fahla_, et que nous apprimes, en meme temps, que nous etions hors de danger: le despote humilie ayant reconnu la grandeur du pouvoir qu'il avait meprise pendant des annees. La depeche imperiale etait ainsi concue: "Je croyais que vos compatriotes, qui viennent d'arriver, n'etaient que des femmes; mais maintenant, je vois que ce sont des hommes. J'ai ete vaincu par l'avant-garde seulement. Tons mes mousquetaires sont morts. Faites-moi faire la paix, avec votre peuple."

M. Rassam lui fit dire aussitot qu'il etait venu en Abyssinie pour unir les deux peuples par un traite de paix, et qu'apres ces evenements, il desirait plus que jamais arriver a cet heureux resultat. Il proposa d'envoyer au camp britannique le lieutenant Prideaux comme son representant a lui, et M. Flad, ou tout autre Europeen qui attrait sa confiance, comme representant de Sa Majeste; ils pourraient aussi etre accompagnes de l'un de ses chefs superieurs; mais il ajoutait que si Sa Majeste voulait remettre immediatement tous ses prisonniers entre les mains du commandant en chef, cette demarche deviendrait tout a fait inutile. Les deux Europeens et les autres delegues resterent quelques instants pour se restaurer et se rafraichir; ils nous apprirent que Sa Majeste avait pris une batterie d'artillerie pour du bagage, et que, voyant seulement quelques hommes a Aregu, elle avait cede a l'importunite des chefs, et leur avait permis d'aller ou bon leur semblait. Un canon ayant fait feu, les Abyssiniens, pousses par la perspective d'un grand butin, avaient descendu precipitamment la colline. Sa Majeste commandait l'artillerie, qui etait servie par les ouvriers europeens, sous la direction d'un cophte, autrefois domestique de l'eveque, et de Ly Egeddad Wark, fils d'un juif converti du Bengale. A la premiere decharge, la plus grosse piece, _le Theodoros_, avait eclate, les Abyssiniens ayant par megarde mis deux boulets pour la charger. A la tombee de la nuit, l'empereur avait envoye des hommes pour rapatrier son armee, mais de nombreux messagers furent expadies sans resultat; a la fin de la journee, quelques restes de l'armee furent apercus se

glissant lentement le long de la pente escarpée, et, pour la première fois, Theodoros entendit le récit de son désastre. Fitaurari[29] Gabriele, son ami, qu'il aimait depuis longtemps, le plus brave des braves, était couché sur le champ de bataille; il s'informa de tous ses autres officiers, et la seule réponse qu'on lui fit, fut: "Mort! mort! mort!" Abattu, vaincu enfin, Theodoros, sans prononcer une parole, revint à sa tente, n'ayant d'autre pensée que d'en appeler à l'amitié de ses captifs et à la générosité de ses ennemis.

En retournant à la tente de l'empereur, MM. Flad et Waldmeier le firent avertir par l'un des eunuques qui les avaient accompagnés dans leur expédition. Il paraît que, tout le temps de leur absence, Theodoros n'avait fait que boire; il sortit de sa tente très-agité et demanda aux Européens: "Que voulez-vous?" Ils lui répondirent que, d'après ses ordres, ils avaient parlé à son ami M. Rassam, et que ce dernier avait conseillé d'envoyer M. Prideaux, etc., etc. L'empereur leur coupa la parole et, d'un ton de colère, s'écria: "Melez-vous de vos propres affaires et allez à vos tentes!" Les deux Européens attendaient toujours, espérant que Sa Majesté reprendrait son calme; mais l'empereur voyant qu'ils ne bougeaient pas, entra dans une violente colère et, d'une voix éclatante, leur ordonna de se retirer tout de suite.

Environ vers quatre heures de l'après-midi, l'empereur fit appeler MM. Flad et Waldmeier. Des qu'ils furent en sa présence, il leur dit: "Entendez-vous ces gémissements? Il n'y a pas un soldat qui n'ait perdu quelque frère ou quelque ami. Que sera-ce quand l'armée anglaise tout entière sera arrivée? Que dois-je faire? Donnez-moi un conseil." M. Waldmeier lui répondit: "Majesté, faites la paix.--Et vous, Monsieur Flad, que me dites-vous?--Majesté, répondit M. Flad, vous devez accepter la proposition de M. Rassam." Theodoros demeura quelques minutes enseveli dans de profondes réflexions, la tête cachée entre les mains, puis il ajouta: "Très-bien; retournez à Magdala, et dites à M. Bassam que je compte sur son amitié pour me faire conclure la paix avec ses concitoyens. J'agirai selon ses conseils." M. Flad nous apporta ces paroles, tandis que M. Waldmeier restait auprès de l'empereur.

Lorsque le lieutenant Prideaux et M. Flad arrivèrent à Islamgee, ils furent conduits auprès de l'empereur, qu'ils trouvèrent assis hors de sa tente sur une pierre, et vêtu comme à l'ordinaire. Il les reçut très-gracieusement, et ordonna aussitôt qu'on sellât une de ses plus belles mules pour M. Prideaux. Remarquant qu'ils étaient fatigués de leur course rapide, il leur fit apporter une corne de téj pour les rafraîchir pendant leur route. Puis il les renvoya porteurs des paroles suivantes: "J'avais pensé, avant ces derniers événements, que j'étais un souverain puissant et fort; mais j'ai découvert à présent que vous êtes plus forts; maintenant, faisons la paix." Ils partirent donc accompagnés de Dejatch Alame, gendre de l'empereur, et se dirigèrent vers Arogie, où était le camp britannique. Ils y arrivèrent après avoir galopé pendant deux heures, et furent chaudement accueillis et salués par tous. Ils s'arrêtèrent fort peu de temps au camp et s'en retournèrent avec une lettre de Sir Robert Napier, qui

s'exprimait dans des termes conciliants, mais avec autorité; il assurait Theodoros que, s'il se soumettait aux desirs de la reine d'Angleterre et renvoyait tous les prisonniers européens au camp britannique, il serait traité honorablement, lui et sa famille.

Sir Robert Napier recut Dejach Alame avec beaucoup de courtoisie (ce qui fut immédiatement communiqué à l'empereur par un messenger spécial). Il le fit entrer dans sa tente et lui parla ouvertement. Il lui dit que, non-seulement tous les Européens devaient être envoyés immédiatement au camp, mais que l'empereur devait venir lui-même reconnaître ses torts vis-à-vis de la reine d'Angleterre. Il ajouta que, si Sa Majesté acceptait ces conditions, elle serait traitée avec tous les honneurs dus à son rang, mais que, si un seul Européen venait à être maltraité entre ses mains, il ne devait s'attendre à aucune pitié, et que Sir Robert Napier, ne partirait pas sans que le dernier meurtrier fut puni, devrait-il demeurer cinq ans dans le pays, devrait-il aller le chercher sur le sein de sa mère. Il montra ensuite à Alame quelques-uns des _jouets_ qu'il avait apportés avec lui, et lui en expliqua les effets.

À son retour de Prideaux et de ses compagnons au camp de Theodoros, ils trouvèrent ce dernier assis sur le pic de Selassie, surveillant le camp britannique, et rien moins que de bonne humeur. Ils furent rejoints, à leur arrivée, par M. Waldmeier, et ils se dirigèrent tous ensemble vers Sa Majesté, pour lui présenter la lettre de Sir Robert Napier. On la lui traduisit deux fois; à la fin de la seconde lecture, l'empereur demanda d'un ton décidé: "Que veulent-ils dire par être traité avec tous les honneurs? Est-ce que les Anglais entendent que je me soumette à mes ennemis, ou qu'ils me rendront les honneurs dus à un prisonnier?" M. Prideaux répondit que le commandant en chef ne lui avait rien dit, que toutes ses conditions étaient contenues dans la lettre, et que l'armée anglaise était entrée dans la contrée uniquement pour délivrer leurs concitoyens: cette mission une fois remplie, ils s'en retourneraient chez eux. Cette réponse ne lui plut pas du tout. Évidemment, ses mauvais instincts reprenaient le dessus; mais se maîtrisant, il pria ces messieurs de se retirer à quelques pas, et il dicta une lettre à son secrétaire. Cette lettre, commencée avant l'arrivée de Prideaux, n'était qu'une page incohérente, non scellée, et dans laquelle il déclarait, entre autres choses, qu'il ne s'était jamais soumis à aucun homme, et qu'il n'était pas prêt à le faire. Il mit avec sa lettre celle qu'il venait de recevoir de Sir Robert Napier, la remit aux mains de M. Prideaux, et lui ordonna de s'éloigner au plus tôt, ne voulant pas même lui permettre de prendre un verre d'eau, sous prétexte qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Deux heures de course à cheval ramènerent encore MM. Prideaux et Flad au camp britannique. Sir Robert Napier, malgré tout le regret qu'il en éprouvait, après les avoir laissés reposer quelques instants, les renvoya à Theodoros. C'était bien la vraie manière d'en user avec lui; la fermeté seule pouvait nous sauver. Nous avions assez de preuves que l'espèce d'adoration dont on l'avait entouré, était la cause que toutes nos démarches n'avaient abouti qu'à une correspondance absurde et sans aucun résultat. Il ne pouvait être donné aucune réponse à la

folle communication que Theodoros avait envoyée; une dépêche verbale, en tout conforme au premier message du commandant en chef, était tout ce qu'il y avait à faire.

Nous étions toujours au pouvoir de Theodoros; nous n'étions pas encore libres; cependant, bientôt notre sort devait être décidé: nous ne pouvions rien, et nous étions prêts à nous soumettre d'aussi bonne grâce que possible à ce qui pouvait nous arriver d'un instant à l'autre. M. Flad ayant laissé sa femme et ses enfants à Islamgee, il ne pouvait faire autrement que de revenir; mais pour M. Prideaux, le cas était différent: il était revenu, cependant, comme un honnête homme et un compagnon dévoué, prêt à sacrifier sa vie en s'efforçant de nous sauver, et en allant volontairement au-devant d'une mort presque certaine, pour obéir à son devoir. Aucun des braves soldats qui ont vaillamment sacrifié leur vie au service de la reine Victoria n'est allé plus noblement au-devant de la mort. Heureusement, comme ils approchaient de Selassie, ils rencontrèrent M. Meyer, ouvrier européen, qui leur apprit l'heureux événement auquel nous devons tous notre liberté et notre départ pour le camp. Ils firent faire volte-face à leurs montures avec beaucoup de joie, et allèrent apporter la bonne nouvelle à nos compatriotes inquiets.

Mais il nous fallait cependant retourner encore à Magdala. Nous demeurâmes tout le jour dans une grande préoccupation, ne sachant, pour le moment, quelle conduite Theodoros adopterait à notre égard. Je soignai plusieurs des blessés, et je vis plusieurs des soldats qui avaient pris part au combat de ce funeste jour. Ils étaient tous abattus et déclaraient qu'ils ne se battraient pas de nouveau: "Quelle est, disaient-ils, la façon de se battre de vos concitoyens? Lorsque nous sommes en guerre avec des gens de nos pays, chacun à son tour; avec vous, c'est toujours votre tour. Aussi ne voyez-vous que morts et blessés parmi nous, tandis que, chez vous, nous ne voyons personne de tué, et puis pas un soldat ne prend jamais la fuite." Les aboyeurs (canons) les épouvantaient beaucoup, et si la description qu'ils en faisaient était exacte, c'étaient, en vérité, de puissantes armes.

Au bout de peu de temps, Theodoros, ayant reçu une réponse de Sir Robert Napier, et ayant envoyé MM. Flad et Prideaux pour la seconde fois, appela auprès de lui ses principaux officiers et quelques ouvriers européens, et tint une espèce de conseil; mais il s'échauffa tellement et il finit par être si exalté et si fou, qu'à grand-peine put-on l'empêcher de se suicider. Ses officiers le blâmèrent de sa faiblesse et lui proposèrent de nous mettre immédiatement à mort, ou de nous enfermer dans une tente au milieu du camp, et de nous y brûler vivants à l'approche de nos soldats. Sa Majesté ne fit aucune attention à ces conseils; il renvoya ses officiers et commanda à MM. Meyer et Saalmueller, deux ouvriers européens, de se tenir prêts à nous accompagner au camp anglais. En même temps, il envoya deux de ses principaux chefs, Bitwaddad Hassenie et Ras-Bissawur, auprès de nous pour nous dire: "Partez immédiatement pour aller trouver vos concitoyens; vous enverrez prendre vos effets demain."

Ce message nous inspira beaucoup de crainte. Les deux chefs étaient

tristes et abattus, et Samuel était si agité, qu'il ne sut nous donner l'explication de cette subite décision. Nous appelâmes nos serviteurs pour nous faire un petit paquet de quelques-unes de nos hardes, et ils nous souhaitèrent le bonjour avec des larmes dans les yeux. Le moins affecté de nos gardes paraissait encore triste et mélancolique; l'impression générale, tant des officiers que la notre, était que nous étions conduits, non au camp britannique, mais à une mort certaine. Il n'eut servi à rien de se lamenter et de se plaindre; aussi nous nous habillâmes, heureux encore de voir finir notre captivité, quelle que dut en être la fin. Nous saluâmes nos serviteurs, et nous partîmes pour l'Amba sous bonne escorte. Pendant que nous nous habillions, Samuel et les chefs eurent un petit entretien où ils décidèrent que, Theodoros étant tout à fait fou de colère, ils ne négligeraient rien pour retarder notre entrevue, afin de donner le temps de se refroidir à cette colère qui l'aveuglait. À cet effet, ils devaient envoyer un soldat en avant-garde et porteur d'un message de notre part, pour demander à Sa Majesté la faveur d'une dernière entrevue, déclarant que nous ne saurions le quitter sans l'avoir saluée auparavant.

Arrivés au pied de l'Amba, nous trouvâmes les mules que l'empereur nous avait envoyées, selon sa coutume, et nous fîmes seller les nôtres par les ouvriers européens. Le lieu paraissait désert, et, jusqu'à la tente impériale, nous ne rencontrâmes que quelques soldats; mais en avançant, nous aperçûmes les hauteurs du Selassie et du Fahla, toutes couvertes des misérables restes de l'armée de Theodoros.

À environ cent mètres de la tente impériale, nous rencontrâmes le soldat envoyé par les officiers et par Samuel, pour demander une dernière entrevue, qui revenait vers nous. Il nous dit que le roi n'était pas dans sa tente, mais entre Fahla et Selassie, et qu'il ne recevrait que son ami bien-aimé, M. Rassam. Des ordres alors furent donnés par les officiers qui nous servaient d'escorte, de conduire M. Rassam par une route, et d'en faire prendre une autre aux autres prisonniers. Nous devions suivre un petit sentier du côté de Selassie, et M. Rassam devait passer par un chemin, à cinquante mètres environ plus loin. Nous avançions ainsi depuis quelques minutes, lorsque nous reçûmes l'ordre de nous arrêter. Les soldats nous apprirent que l'empereur, allant au-devant de M. Rassam, nous devions attendre jusqu'à ce que l'entrevue eut eu lieu.

Au bout de quelques instants, on nous invita à avancer, l'empereur ayant quitté M. Rassam, et ce dernier étant déjà en route.

Je marchais en tête de notre troupe, lorsque je fus tout stupéfait, après avoir fait quelques pas, de me trouver, au détour du chemin, face à face avec Theodoros. Je m'aperçus aussitôt qu'il était fort en colère. Derrière lui se tenaient une vingtaine d'hommes, tous armés de mousquets. L'endroit où il s'était arrêté formait une petite plate-forme si étroite, que j'aurais pu le toucher en passant. D'un côté de la plate-forme, s'ouvrait un profond abîme, et à l'autre extrémité, le roc s'élevait taillé à pic comme une haute muraille: évidemment, il n'aurait pu choisir un lieu plus propice, s'il eut nourri contre nous de sinistres projets.

Il n'avait pu m'apercevoir le premier, ayant la tete tournee de l'autre cote: il parlait a voix basse au soldat le plus rapproche de lui et etendait la main pour s'emparer de son mousquet. J'etais, en ce moment, pret a tout, et je ne doutai pas on instant que notre derniere heure ne fut venue.

Theodoros, la main toujours sur son mousquet, se retourna; il m'apercut aussitot, me contempla deux on trois minutes, me tendit la main, et, d'une voix basse et triste, me demanda comment je me portais et me souhaita le bonjour.

Le lendemain, le principal officier me dit qu'a l'instant de notre rencontre, Theodoros etait indecis s'il nous mettrait a mort. Il avait permis a M. Rassam de partir, a cause de son amitie personnelle pour lui, et quant a nous, nous avions la vie sauve grace a ce que les yeux de Sa Majeste s'etaient d'abord arretes sur moi, duquel il n'avait jamais eu a se plaindre, mais que les choses eussent tourne autrement si sa colere avait ete eveillee par la vue de ceux qu'il haissait.

Quelques minutes plus tard, nous rejoignimes M. Rassam, et nous marchames aussi vite que nous le permit le pas de nos mules. M. Rassam me raconta ce que Theodoros lui avait dit: "Il se fait nuit: vous feriez peut-etre mieux d'attendre ici jusqu'a demain." M. Rassam lui avait repondu: "Comme voudra Votre Majeste.--Ne tergiversez jamais; allez." L'empereur et M. Rassam se serrerent tous deux la main, regrettant l'un et l'autre leur separation, et M. Rassam ayant promis de revenir le lendemain de bonne heure.

Nous avions deja atteint les postes avances du camp imperial, lorsque quelques soldats nous crierent de nous arreter. Theodoros aurait-il encore change d'idee? Si pres de la liberte, la mort ou la captivite devaient-elles etre notre partage? Telles furent les pensees qui assaillirent notre esprit; mais notre doute fut de courte duree, car nous apercumes, courant vers nous, l'un des serviteurs de l'empereur portant le sabre de M. Prideaux ainsi que le mien, dont Sa Majeste s'etait emparee a Debra-Tabor, il y avait vingt et un mois. Nous les renvoyames a l'empereur, en le remerciant, et nous achevames notre voyage.

Nous nous doutions fort peu alors combien nous l'avions echappe belle. Il parait qu'apres notre depart, Theodoros s'etant assis sur une pierre, la tete entre les mains, s'etait mis a pleurer. Ras-Engeddah lui dit alors: "Etes-vous une femme pour pleurer? Rappelez ces hommes blancs, mettez-les tous a mort, et enfuyez-vous ensuite, ou bien combattez et mourez." Theodoros lui repondit brusquement par ces paroles: "Tous n'etes qu'un ane! N'en ai-je pas mis assez a mort ces deux derniers jours? Pourquoi voulez-vous que je tue ces hommes blancs, et que je couvre de sang toute l'Abyssinie?"

Bien que tres-loin deja du camp imperial, et en vue presque de nos sentinelles, nous ne pouvions croire que nous ne fussions pas victimes de quelque illusion. Involontairement, nous nous retournions toujours,

craignant a chaque instant que Theodoros, regrettant sa clemence, ne nous eut fait suivre pour nous faire arreter avant que nous eussions atteint le camp anglais. Mais Dieu, qui nous avait deja delivres une fois dans ce jour, comme par miracle, nous protegea jusqu'a la fin; nous arrivames enfin, et nous penetrames dans les rangs de l'armee britannique, le coeur joyeux et plein de reconnaissance. Nous entendimes alors le son si doux a nos oreilles des voix anglaises, les temoignages affectueux de nos chers compatriotes, et nous pressames les mains de ces chers amis, qui avaient travaille avec tant de zele a notre delivrance.

Notes:

[27] Les soldats seuls se tressent les cheveux; les paysans et les pretres se rasent la tete une fois par mois.

[28] Abiet, maitre, seigneur; expression habituelle employee par les mendiants pour demander l'aumone.

[29] Fitaurari, le commandant de l'avant-garde.

CONCLUSION

Dans la matinee du 12, le lendemain de notre delivrance, Theodoros envoya une lettre d'excuse, exprimant ses regrets d'avoir ecrit la depeche impertinente du jour precedent. En meme temps il pria le commandant en chef d'accepter un present de mille vaches. D'apres la coutume abyssinienne, c'etait une proposition de paix qui, une fois acceptee, aneantissait toute disposition d'hostilite.

Les cinq captifs qui nous avaient rejoints en 1868 (M. Staiger et ses amis), mistress Flad et ses enfants, plusieurs autres Europeens avec leurs familles etaient toujours entre les mains de Theodoros. Les Europeens qui nous avaient accompagnes la veille et qui avaient passe la nuit au camp, furent renvoyes de bonne heure le lendemain a Theodoros; et Samuel qui en faisait partie, fut charge de demander la liberte de tous les Europeens et de toutes leurs familles. Une _chaise_ et des porteurs furent envoyes en meme temps pour mistress Flad dont la sante ne lui permettait pas d'aller a cheval. Avant son depart, Samuel fut instruit par M. Rassam que le commandant en chef avait accepte les vaches; a ce propos il y eut une malencontreuse erreur qui egara et decut Theodoros, mais qui arriva tellement a propos qu'elle sauva probablement la vie aux Europeens encore en son pouvoir.

Lorsque les Europeens etaient revenus a Selassie pour y conduire leurs familles, Samuel s'etant avance vers l'empereur, celui-ci lui fit aussitot cette question: "Mes vaches sont-elles acceptees?" Samuel,

s'inclinant respectueusement lui dit: "Le ras anglais vous fait dire: J'ai accepte votre present; puisse Dieu vous le rendre!" En entendant cela, Theodoros fit un long soupir comme s'il etait delivre d'une grande angoisse, et il dit aux Europeens: "Prenez vos familles et partez." Puis, se tournant vers M. Waldmeier, il lui dit: "Vous aussi, vous pouvez me quitter; allez-vous-en; a present que j'ai l'amitie de l'Angleterre, si j'ai besoin de dix Waldmeier, je n'ai qu'a les leur demander." Dans l'apres-midi, les ouvriers europeens et leurs familles, M. Staiger et sa suite, mistress Flad et ses enfants, Samuel et nos serviteurs, enfin tous les prisonniers firent leur entree au camp britannique. Il leur avait ete permis de prendre tout ce qui leur appartenait et au moment de leur depart, Theodoros etait si joyeux qu'il les salua.

Le samedi 11, Sir Robert Napier avait clairement explique a Dejatch Alame quel etait le plan qu'il avait adopte; il desirait non-seulement que les captifs fussent renvoyes mais que Theodoros lui-meme vint au camp britannique avant vingt-quatre heures, sans quoi les hostilites recommenceraient; mais Dejatch Alame, connaissant les difficultes qu'il y aurait a faire consentir Theodoros a cette derniere condition, insista tellement aupres de Sir Napier, que celui-ci etendit jusqu'a quarante-huit heures le terme de son ultimatum.

Dans la matinee du 13, l'empereur n'ayant pas encore reparu au camp, il devint urgent de le forcer a le faire, et des mesures etaient prises pour achever le travail si bien commence, lorsque plusieurs des plus grands officiers de l'armee de Theodoros firent leur apparition, declarant qu'ils venaient en leur propre nom et en celui des soldats de la garnison, pour déposer les armes et rendre la forteresse; ils ajoutaient que Theodoros, accompagne d'une cinquantaine d'hommes, avait pris la fuite pendant la nuit.

Il parait que le soir, en apprenant que les vaches n'avaient pas ete acceptees, mais se trouvaient au dela des sentinelles anglaises, Theodoros crut qu'il avait ete trompe, et que s'il tombait entre les mains des Anglais, il serait enchaîne ou mis a mort. Toute la nuit, il marcha vers Selassie, anxieux et abattu, et de bonne heure, dans la matinee, il ordonna a ses gens de le suivre. Mais au lieu de lui obeir, ceux-ci se retirerent dans une autre partie de la plaine. Theodoros en arreta deux des plus rapproches; mais ce dernier acte n'empecha pas la defection; seulement ils s'enfuirent plus loin.

Avec le peu d'hommes qui le suivaient, il passa par le Kafir-Ber, mais il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il apercut les Gallas s'avancant de tous cotes dans l'intention de l'entourer, lui et sa suite. Il dit alors a ses quelques fideles compagnons: "Laissez-moi, je mourrai seul." Ceux-ci refuserent; alors il leur dit: "Vous avez raison; retournons a la montagne; il vaut mieux mourir de la main des chretiens."

La soumission de l'armee, l'assaut de Magdala, le suicide de Theodoros, sont des faits trop bien connus pour que j'en fasse ici le recit. J'entrai dans la forteresse bientot apres que les troupes s'en

furent emparees. Un des premiers objets qui attira mon attention fut le cadavre de Theodoros. Il avait sur les levres ce meme sourire que nous avons vu si souvent, et qui donnait un air de grandeur calme au visage de celui dont la carriere avait ete si remarquable et dont les cruautés ne pourront jamais etre effacees de sa biographie. Mais dans ses derniers moments il retrouva l'ardeur des jours de sa jeunesse, combattit avec courage et prefera la mort a l'humiliation d'etre fait prisonnier.

Je restai cette nuit-la a Magdala. Il me parut etrange de passer un jour en homme libre, dans cette meme hutte ou j'avais ete si longtemps enferme comme prisonnier. Les soldats anglais gardaient maintenant nos anciennes prisons; le cadavre de Theodoros etait couche dans l'une de ces huttes. Dans l'espace seulement de quarante-huit heures, notre position avait tellement change, qu'il etait difficile de s'en rendre compte. Je craignais tant d'etre victime d'une illusion, et j'etais tellement emu, que je ne pus dormir.

Le general Wilby, son aide de camp le capitaine Cappel et son commandant de brigade, le major Hicks, partagerent ma tente; affames et fatigues, ils s'accommoderent aussi bien que nous du simple plat de teps abyssinien, de la sauce au poivre et du tej, que nous nous etions procures dans les greniers de la demeure royale. Le lendemain, nous retournames a Arogie, et la, pendant tout mon sejour, je recus l'hospitalite du general Merewether. Le 16, nous partimes pour Dalanta, avec quelques-uns des captifs liberes, et nous y attendimes quelques jours le reste des troupes; enfin, le 21, apres que Sir Robert Napier nous eut presentes a nos liberateurs, nous partimes pour la cote, et nous arrivames a Zulla le 28 mai.

En faisant un retour sur le passe, moi, homme libre, dans un pays libre, ce passe m'apparait comme un songe horrible, un faible anneau dans la chaine de ma vie; et lorsque je me souviens que notre delivrance fut suivie immediatement du suicide de ce despote aux grandes passions, qui nous avait tenus en son pouvoir, je ne puis trouver de meilleure explication, pour resoudre ce probleme difficile, que les paroles inscrites par notre vaillant compatriote de Kerans, sur la banniere qui flotta a Ahascragh, lors de son bienheureux retour: "Dieu est amour, il nous a donne la liberte."

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

L'empereur Theodoros.--Son elevation a l'empire et ses conquetes.--Son armee et son administration.--Causes de sa chute.--Sa personne et son caractere.--Sa famille et sa vie privee.

CHAPITRE II.

Les Europeens en Abyssinie.--M. Bell et M. Plowden.--Leur vie et leur mort.--Le consul Cameron.--M. Lejean.--M. Bardel et la reponse de Napoleon III a Theodoros.--Le peuple de Gaffat.--M. Stern et la mission de Djenda.--Etat des affaires a la fin de 1863.

CHAPITRE III.

Emprisonnement de M. Stern.--M. Kerans arrive avec des lettres et un tapis.--M. Cameron et ses compagnons sont charges de chaines.--Retour de M. Bardel du Soudan.--Procedes de Theodoros vis-a-vis des etrangers.--Le patriarche cophte.--Abdul-Rahman-Bey. La captivite des Europeens expliquee.

CHAPITRE IV.

La nouvelle de l'emprisonnement de M. Cameron arrive chez lui.--M. Rassam est choisi pour aller a la cour de Gondar, ou il est accompagne par le docteur Blanc.--Delais et difficultes pour communiquer avec Theodoros.--Description de Massowah et de ses habitants.--Arrivee d'une lettre de l'empereur.

CHAPITRE V.

De Massowah a Kassala.--Une digression.--Le nabab.--Aventures de M. Marcopoli.--Les Beni-Amer.--Arrivee a Kassala.--La revolte nubienne.--Tentative de M. le comte de Bisson pour fonder une colonie dans le Soudan.

CHAPITRE VI.

Depart de Kassala.--Sheik-Abu-Sin.--Rumeurs de la defaite de Theodoros par Tisso-Gobaze.--Arrivee a Metemma.--Marche hebdomadaire.--Manoeuvres militaires des Takurries.--Leur emigration dans l'Abyssinie.--Arrivee de lettres de Theodoros.

CHAPITRE VII.

Entree en Abyssinie.--Altercation entre les Takurries et les Abyssiniens a Wochnee.--Notre escorte et les porteurs.--Application de la medecine.--Premiere reception de Sa Majeste.--Traduction de la lettre de la reine Victoria et presents offerts.--Nous accompagnons Sa Majeste a Metcha.--Sa conversation en route.

CHAPITRE VIII.

Nous quittons le camp de l'empereur pour Kourata.--La mer de Tana.--La navigation abyssinienne.--L'ile de Dek.--Arrivee a Kourata.--Les gens de Gaffat et les premiers captifs nous rejoignent.--Accusations portees contre ces derniers.--Premiere visite au camp de l'empereur a Zage.--Les flatteries precedent la violence.

CHAPITRE IX.

Seconde visite a Zage.--Arrestation de M. Rassam et des officiers anglais.--Accusations contre M. Rassam.--Les premiers captifs sont amenes enchaines a Zage.--Jugement public.--Reconciliation.--Depart de M. Flad.--Emprisonnement a Zage.--Depart pour Kourata.

CHAPITRE X.

Seconde residence a Kourata.--Le cholera et le typhus eclatent dans le camp.--L'empereur se decide a aller a Debra-Tabor.--Arrivee a Gaffat.--La fonderie transformee en palais.--Jugement public a Debra-Tabor.--La tente noire.--Le docteur Blanc et M. Rosenthal faits prisonniers a Gaffat.--Une autre accusation publique.--La caverne noire.--Voyage avec l'empereur a Aibankab.--Nous sommes envoyes a Magdala; arrivee a l'Amba.

CHAPITRE XI.

Notre premiere maison a Magdala.--Le chef a une petite affaire avec nous.--Impressions d'un Europeen charge de chaines.--L'operation decrite.--La toilette du prisonnier.--Comment nous vivions.--Defection de notre premier messenger.--Comment nous obtinmes de l'argent et des lettres.--Un journal a Magdala.--Une saison des pluies dans le Godjo.

CHAPITRE XII.

Description de Magdala.--Climat et provision d'eau.--Les maisons de l'empereur.--Son harem et ses magasins.--L'eglise.--La prison.--Gardes et geoliers.--Discipline.--Visite prealable de Theodoros a Magdala.--Massacre des Gallas.--Caractere et antecedents de Samuel.--Nos amis Zenab l'astronome et Meshisba le joueur de luth.--Gardes de jour.--Nous batissons de nouvelles huttes.--Les serviteurs portugais et les serviteurs abyssiniens.--Notre enceinte est agrandie.

CHAPITRE XIII.

Theodoros ecrit a M. Rassam touchant M. Flad et ses ouvriers.--Ses deux lettres comparees.--Le general Merewether arrive a Massowah.--Danger d'envoyer des lettres a la cote.--Ras-Engeddah nous apporte quelques provisions.--Notre jardin.--Resultats pleins de succes de la vaccine a Magdala.--Encore notre sentinelle de jour.--Seconde saison des pluies.--Les chefs sont jaloux.--Le ras et son conseil.--Damash, Hailo, etc., etc.--Vie journaliere pendant la saison des pluies.--Deux prisonniers tentent de s'echapper.--Le knout en Abyssinie.--Prophetie d'un homme mourant.

CHAPITRE XIV.

Fin de la seconde saison pluvieuse.--Rarete et cherte des

approvisionnement.--Meshisha et Comfou complotent leur fuite.--Ils réussissent.--Theodoros est volé.--Damash poursuit les fuyitifs.--Attaque de nuit.--Le cri de guerre des Gallas et le sauve qui peut.--Les blessés laissés sur le champ de bataille.--Hospitalité des Gallas.--Lettre de Theodoros à ce sujet.--Malheurs de Mastiate.--Wakshum Gabra Medhim.--Recit de la vie de Gobaze.--Il sollicite la coopération de l'évêque pour s'emparer de Magdala.--Plan de l'évêque.--Tous les chefs rivaux intriguent pour l'Amba.--L'influence de M. Rassam exagérée.

CHAPITRE XV.

Mort de l'Abouna Salama.--Esquisse de sa vie.--Griefs de Theodoros contre lui.--Son emprisonnement à Magdala.--Les Wallo-Gallas.--Leurs mœurs et leurs coutumes.--Menilek paraît avec une armée dans le pays de Galla.--Sa politique.--Avis envoyé à lui par M. Rassam.--Il investit Magdala et fait un feu de joie.--Conduite de la reine.--Précautions prises par les chefs.--Notre position n'est pas meilleure.--Les effets de la fumée sur Menilek.--Desappointement suivi d'une grande joie.--Nous recevons des nouvelles du débarquement des troupes britanniques.

CHAPITRE XVI.

Conduite de Theodoros pendant notre séjour à Magdala.--Sa conduite à Begemder.--Une rébellion éclate.--Marche forcée sur Gondar.--Les églises sont pillées et brûlées.--Cruautés de Theodoros.--L'insurrection croît en forces.--Les desseins de l'empereur sur Kourata échouent.--M. Bardel trahit les nouveaux ouvriers.--Ingratitude de Theodoros envers les gens de Gaffat.--Son expédition sur Foggera échoue.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de M. Flad de l'Angleterre.--Il remet une lettre et un message de la reine d'Angleterre.--L'épisode du télescope.--On prend soin de nos intérêts.--Theodoros ne cédera qu'à la force.--Il recrute son armée.--Ras-Adilou et Zallallou désertent.--L'empereur est repoussé à Belessa par Lij-Abitou et les paysans.--Expédition contre Metraha.--Ses cruautés dans cette localité.--Le grand _Sebastopol_ est fabriqué.--La famine et la peste obligent l'empereur à lever son camp.--Difficultés de sa marche vers Magdala.--Son arrivée dans le Dalanta.

CHAPITRE XVIII.

Theodoros dans le voisinage de Magdala.--Nos sentiments à cette époque.--Une amnistie accordée au Dalanta.--La garnison de Magdala rejoint l'empereur.--M. Rosenthal et les autres Européens sont envoyés dans la forteresse.--Conversation de Theodoros avec MM. Flad et Waldmeier sur l'arrivée des troupes.--La lettre de Sir Robert Napier à Theodoros tombe entre nos mains.--Theodoros ravage le Dalanta.--Il trompe M. Waldmeier.--On arrive au Bechelo.--Correspondance entre

M. Rassam et Theodoros.--Les fers sont otes a M. Rassam.--Theodoros arrive a Islamgee.--Sa querelle avec les pretres.--Sa premiere visite a l'Amba.--Jugement de deux chefs.--Il nomme un nouveau commandant a la garnison.

CHAPITRE XIX.

Nous sommes comptes par le nouveau gouverneur et obliges de dormir tous dans la meme hutte.--Seconde visite de Theodoros a l'Amba.--Il fait appeler M. Rassam et donne l'ordre que M. Prideaux et moi soyons delivres de nos chaines.--L'operation decrite.--Notre reception par l'empereur.--On nous envoie visiter le _Sebastopol_ arrive a Islamgee.--Conversation avec Sa Majeste.--Les prisonniers encore enchaines sont delivres de leurs fers.--Theodoros ne reussit point a se voler lui-meme.

CHAPITRE XX.

Tous les prisonniers quittent l'Amba pour Islamgee.--Notre reception par Theodoros.--Il harangue ses troupes et relache quelques-uns des prisonniers.--Il nous informe de la marche des Anglais.--Le massacre.--Nous sommes renvoyes a Magdala.--Effets de la bataille de Fahla.--MM. Prideaux et Flad sont envoyes pour negocier.--Les captifs relaches.--Ils l'echappent belle.--Leur arrivee au camp britannique.

CONCLUSION.

End of Project Gutenberg's Ma captivite en Abyssinie, by Dr. Henri Blanc

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MA CAPTIVITE EN ABYSSINIE ***

This file should be named 7mcpt10.txt or 7mcpt10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7mcpt11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7mcpt10a.txt

Produced by Joshua Hutchinson, Marc D'Hooghe and the Project Gutenberg Distributed Proofreaders.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections,

even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are

ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC

or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

T! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

n then the total

will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,

which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December*

9000 2003 November*

10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,

Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones
that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list
will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally
request donations in all 50 states. If your state is not listed and
you would like to know if we have added it since the list you have,
just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are
not yet registered, we know of no prohibition against accepting
donations from donors in these states who approach us with an offer to
donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable

efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to
receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER
WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS
TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT
LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A
PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or
the exclusion or limitation of consequential damages, so the
above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you
may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation,
and its trustees and agents, and any volunteers associated
with the production and distribution of Project Gutenberg-tm
texts harmless, from all liability, cost and expense, including
legal fees, that arise directly or indirectly from any of the
following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,
[2] alteration, modification, or addition to the eBook,
or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by

disk, book or any other medium if you either delete this
"Small Print!" and all other references to Project Gutenberg,
or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this
requires that you do not remove, alter or modify the
eBook or this "small print!" statement. You may however,
if you wish, distribute this eBook in machine readable
binary, compressed, mark-up, or proprietary form,
including any form resulting from conversion by word
processing or hypertext software, but only so long as
EITHER:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and
does *not* contain characters other than those
intended by the author of the work, although tilde
(~), asterisk (*) and underline (_) characters may
be used to convey punctuation intended by the
author, and additional characters may be used to
ind